



© 2011

TESSA DARE

TROIS DESTINÉES - 1

L'impulsion

AVENTURES & PASSIONS



TESSA DARE

TROIS DESTINÉES - 1
L'impulsive

AVENTURES & PASSIONS

TESSA DARE

Trois destinées -1

L'impulsive

résumé

Jeremy Trescott, Henry Waltham et Toby Aldridge sont amis de longue date. Jeremy a toujours considéré Lucy, la soeur de Henry, comme une adorable petite peste. Mais voilà que cette gamine effrontée est devenue une ravissante tigresse qui, éprise de Toby depuis l'enfance, s'est mis en tête d'empêcher son prochain mariage. Henry et Toby suggèrent à Jeremy de conter fleurette à Lucy afin de détourner son attention. Après tout, n'a-t-il pas une réputation de séducteur irrésistible ? Jeremy accepte, la mort dans l'âme. Il le sait déjà, il aura énormément de mal à jouer le rôle de l'honnête soupirant... en tout bien tout honneur.

chapitre 1

Automne 1817

Un coup frappé à sa porte au cœur de la nuit ne pouvait annoncer qu'une catastrophe.

Jeremy enfila en hâte un vieux pantalon et traversa avec appréhension sa chambre à coucher. Un incendie ? Il ne percevait aucune odeur de fumée. Peut-être y avait-il un problème chez les Waltham ? A moins qu'il ne s'agisse d'un message urgent de son régisseur ? Des ennuis à Corbinsdale, cela n'aurait rien de surprenant...

Un souvenir lui revint, douloureux, lancinant, et son cœur se mit à battre un peu plus fort dans sa poitrine. La main sur la poignée de la porte, il s'immobilisa, maudissant sa mémoire qui lui rappelait avec une pénible acuité des images qu'il avait vainement tenté de chasser pendant des années.

Faisant appel à sa raison, il parvint à refouler la sourde inquiétude qui le taraudait. Malgré les ombres étranges que jetaient sur les murs les lueurs assourdies des braises rougeoyantes, il parcourut la pièce d'un regard résolu.

Ce n'était pas cette nuit-là. Il se trouvait dans sa chambre de Waltham Manor, et non en train d'errer dans les bois de Corbinsdale. Plus de vingt ans avaient passé ; il n'était plus un gamin. Quoi qui l'attende de l'autre côté du lourd battant de chêne, il était armé pour y faire face.

Lorsqu'il fit coulisser le verrou rouillé et ouvrit la porte d'un geste ferme, il était prêt au pire.

— Ne bougez pas ! lui ordonna-t-on dans un murmure.

En un éclair, il entrevit une silhouette féminine, une masse de boucles acajou, deux petites mains qui se tendaient vers ses épaules... Et soudain Lucy Waltham, sœur cadette de son meilleur ami, se haussa sur la pointe des pieds et pressa ses lèvres contre les siennes avec un tel élan qu'il vacilla et se cogna au montant de la porte.

Bonté divine ! Cette gamine l'embrassait !

Ma foi, il s'était préparé au pire. Et de tous les baisers que Jeremy Trescott avait connus en vingt-neuf ans, celui-ci était sans conteste le pire.

Bouche fermée, yeux grands ouverts, Lucy l'embrassait avec un absolu manque de savoir-faire qu'elle compensait par un enthousiasme touchant. Quant à ses mains, elles semblaient partout à la fois - dans ses cheveux, sur ses épaules, sur son large torse.

Ce n'était pas un baiser, mais un assaut.

Qui plus est, c'était incompréhensible, parfaitement absurde... et totalement immoral.

Jeremy la saisit par les bras et s'arracha à son ardente étreinte.

— Lucy ! la gronda-t-il. À quoi jouez-vous ?

— Chut !

Elle lança un coup d'œil anxieux vers le couloir plongé dans l'obscurité. Puis, levant de nouveau les yeux vers lui, elle le scruta avec une intensité si troublante qu'un instant Jeremy eut la ridicule impression d'avoir une cible peinte sur le front.

— Je m'entraîne, chuchota-t-elle en refermant ses doigts sur ses épaules. Laissez-moi essayer encore une fois.

Comme elle se jetait de nouveau contre lui, il l'attira à l'intérieur d'un mouvement fluide, et referma la porte derrière eux. S'il avait eu toute sa raison, il aurait compris que s'enfermer dans sa chambre avec la sœur de son hôte après avoir l'embrassée ne pouvait qu'aggraver son cas.

Hélas ! il devait avoir oublié son bon sens à Londres, lorsqu'il avait fait ses bagages pour Waltham Manor...

— Ça alors ! Ça a marché ! s'exclama la jeune fille.

Jeremy la regarda, désorienté. Qu'est-ce qui avait marché

? Rien ne semblait plus « marcher » en lui... à commencer par ses facultés intellectuelles. Il était muet de stupeur, incapable de formuler une réponse cohérente.

Reculant d'un pas, la jeune Lucy croisa les bras sur sa robe de chambre de velours pourpre et le détaila de la tête aux pieds avec impudence. Sous le feu de ses yeux verts, Jeremy, mal à l'aise, s'avisa qu'il ne portait qu'un pantalon usé et une chemise de nuit.

Un sourire satisfait éclaira le visage de Lucy.

— Oui, on dirait que ça a marché, reprit-elle. Vous m'avez attirée dans votre chambre.

Là-dessus, elle tendit la main vers la poignée de la porte.

— Très bien, Jemmy. Je suppose que j'ai bien progressé, ce soir. Je vous verrai au petit déjeuner.

À peine avait-elle entrouvert le battant que Jeremy, d'un geste vif, le referma.

Fronçant les sourcils, Lucy saisit la poignée à deux mains et tira avec plus de force.

— Excusez-moi, mais il est temps que je m'en aille.

— Certainement pas.

S'appuyant contre la porte de tout son poids, il poussa le verrou. Lucy était peut-être habituée à faire échouer les tièdes tentatives de son frère pour jouer les chaperons, mais Jeremy mesurait une tête de plus qu'Henry Waltham, pesait une vingtaine de livres de plus aussi et était doté d'une volonté de fer. Lucy ne le mènerait pas par le bout du nez, lui.

Retrouvant son autorité de comte de Kendal, il ajouta d'un ton ferme :

— Vous n'irez nulle part tant que vous ne m'aurez pas fourni quelques explications.

Elle s'apprêta à protester, mais il la saisit par le bras et la fit asseoir de force dans un fauteuil devant la cheminée.

— Mais d'abord, reprit-il, je vais prendre un verre.

À ces mots, elle cessa de se débattre et se laissa aller sans grâce contre le dossier du siège.

— Un verre ? répéta-t-elle. Pourquoi n'y ai-je pas pensé ?

— Un verre ? répéta-t-elle. Pourquoi n'y ai-je pas pensé ?

C'est exactement ce qu'il me faut. Merci.

Secouant la tête, Jeremy se dirigea à grandes enjambées vers un meuble dont il sortit de quoi se servir un cognac. Un seul. Il en avala la moitié d'un trait et ferma les paupières pour savourer la bienfaisante chaleur qui l'envahissait. Puis il rouvrit les yeux pour s'assurer qu'il se trouvait toujours dans ce bon vieux Waltham Manor, où il séjournait chaque automne depuis ses études à Cambridge. Le plafond en pente soutenu par des poutres grossièrement taillées, les murs ornés de tapisseries aux tons fanés, le tapis usé par les ans sous ses pieds nus... En huit ans, la pièce n'avait sans doute pas beaucoup plus changé qu'au cours du siècle passé.

Qu'il s'agisse de son décor, de ses paysages ou du quatuor d'amis qui s'y réunissait chaque automne pour quelques mémorables parties de chasse, Waltham Manor représentait une agréable constante dans la vie de Jeremy.

Du moins jusqu'à cette année. Car tout semblait avoir changé...

— Pourquoi les choses ne pouvaient-elles pas rester comme elles étaient ? gémit Lucy qui s'était penchée pour attraper le tisonnier et raviver les flammes. Pourquoi fallait-il que Felix se marie ? Il a tout gâché ! ajouta-t-elle en regardant les étincelles qui jaillissaient.

En guise de réponse, Jeremy prit une gorgée. Il ne l'aurait avoué pour rien au monde, mais il était plutôt d'accord avec elle.

— Le mariage de Henry n'a pas été un problème, poursuivit-elle. Marianne est tellement accaparée par les enfants qu'on ne la voit pas. Mais cette garce que Felix a épousée va vouloir que l'on s'occupe d'elle. Et comme si cela ne suffisait pas, il a fallu qu'elle amène sa sœur, cette Sophia !

— Madame Crowley-Cumberbatch et miss Hathaway sont de charmantes jeunes femmes. On aurait pu croire que vous vous réjouiriez de leur compagnie.

Elle lui décocha un regard incrédule.

— Raté.

En toute franchise, Jeremy ne les appréciait guère lui non plus. Il n'avait rien de précis à reprocher à l'épouse de Felix, Kitty, ni à sa sœur, Sophia Hathaway. Celle-ci était le type même de la beauté aristocratique : inoffensive et bien élevée -, aussi sucrée et dénuée de substance qu'une cuillerée de crème chantilly. Encore fallait-il aimer le sucré., ce qui était manifestement le cas de Toby.

Avalant une nouvelle gorgée de whisky, Jeremy savoura l'ironie de la situation. Henry et Felix mariés, Toby fiancé...

Leur retraite entre célibataires était devenue un séjour familial ! Eh bien, si ses amis semblaient déterminés à s'enfermer les uns après les autres dans le piège de la vie conjugale, il n'était pas près de les

imiter ! Les jeunes ladies présentes à Waltham Manor ne risquaient rien, avec lui.

Le son d'un pied tapotant impatiemment sur le parquet interrompit ses pensées.

— Vous avez l'intention de vider ce flacon tout seul ?

A moins, bien sûr, de faire figurer Lucy parmi les-dites ladies..., songea Jeremy.

Ce dont il se gardait bien, au demeurant. Lucy n'était pas une lady, et encore moins une femme que l'on épouse. Elle était la sœur cadette et la pupille de Henry, et l'image même que se faisait Jeremy d'une plaie, au sens biblique du terme. Voilà des années qu'elle expérimentait tous les moyens de le faire tourner en bourrique. Et maintenant, elle venait jusque dans sa chambre pour... « s'entraîner ».

Il tenta d'ignorer le souvenir affolant de ses lèvres sur les siennes, en vain. Il ne parvint pas davantage à ignorer les implications du verbe « s'entraîner ».

En revanche, il pouvait très bien ignorer sa demande de lui servir un verre d'alcool. Après avoir de nouveau rempli le sien, il alla s'asseoir devant l'âtre, en face de Lucy.

— J'ai horreur de vous poser cette question et je frémis à l'idée de votre réponse, mais pour quoi, exactement, vous entraînez-vous ?

— Pas pour moi, répondit-elle. Pour qui. De mieux en mieux

!

— Pour qui vous entraînez-vous, alors ? rectifia-t-il.

Quelque hobereau du coin ? Le fils du vicaire ?

— Mais pour Toby, voyons !

Un éclat de rire amusé échappa à Jeremy.

— Toby ? Il est fiancé à miss Hathaway !

À ces mots, une lueur de souffrance passa dans les yeux verts de Lucy, qui ramena ses genoux contre sa poitrine et referma les bras autour de ses jambes.

Alors c'était vrai... Bon sang ! Tout à coup, cette absurde visite nocturne prenait tout son sens. Jeremy serra l'accoudoir de son fauteuil à s'en faire blanchir les jointures.

— Ma femme de chambre dit qu'el e l'a appris du valet de Toby. Je ne voulais pas la croire, mais c'était vrai...

Mal à l'aise, Jeremy détourna le regard. Lucy avait l'air d'un elfe avec son visage en forme de cœur, mobile et expressif, sur lequel il pouvait lire toutes les émotions qui l'agitaient. Or, il n'avait aucune envie de connaître les secrets de Lucy. De manière générale, il avait l'habitude de se tenir à prudente distance des sentiments, à commencer par les siens.

— Comment peut-il me faire cela ? gémit-el e.

Jeremy tressailit en l'entendant hoqueter bruyamment. Il prit une nouvelle gorgée de whisky. El e n'avait pas le droit de pleurer, eut-il envie de lui rappeler. C'était la règle - la seule et unique marque d'autorité de Henry. Il avait laissé la gamine leur trotter dans les jambes chaque automne, les suivre dans leurs parties de pêche et de chasse, répéter leurs jurons, et même têter à leurs flasques, mais à une condition impérative : el e ne devait pas pleurer. Et de fait, en huit ans, pas une fois Jeremy ne l'avait vue verser une seule larme. Il pria pour qu'el e ne commence pas maintenant. S'il y avait une chose qu'il ne supportait pas, c'était le spectacle d'une femme en pleurs.

Il la regarda en biais. Bon sang ! Son menton tremblait.

— Vous n'avez pas pleurnicher, j'espère ?

— Non, répondit-el e d'une voix chevrotante.

Mal à l'aise, il ajouta du bois dans le foyer. Maudit Toby ! Il avait toujours été trop indulgent avec Lucy. Chaque automne, el e s'accrochait à ses basques comme un vrai toutou. Il lui amorçait ses hameçons et lui enseignait des conjugaisons latines grivoises. Il lui cueillait des fleurs et lui tressait des couronnes de lierre. Et il l'appelait sa Diane, sa déesse de la Chasse.

El e était peut-être sa déesse, mais apparemment, l'adoration était surtout du côté de Lucy et ce qui aurait pu n'être qu'une tocade d'adolescente semblait avoir pris d'inquiétantes proportions. Et

maintenant, c'était à lui qu'incombait la corvée de faire oublier à la gamine ses rêveries romanesques... C'était bien sa chance !

D'un autre côté, il était l'homme de la situation. S'il avait un jour nourri la moindre illusion romantique, ce qui était douteux, cela lui avait passé depuis belle lurette.

Époussetant ses mains, il s'adossa de nouveau à son siège et commença d'un ton paternel :

— Vous devez bien comprendre, Lucy, que...

— Ah non, Jemmy ! Ne me parlez pas comme si j'étais une enfant ! Si Marianne n'avait pas été sans arrêt enceinte, voilà deux saisons que j'aurais dû faire mon entrée dans le monde. Je ne suis peut-être pas une demoiselle raffinée comme Sophia Hathaway, mais je ne suis plus une gamine.

D'un air absent, elle tendit un pied nu vers lâtre et le fit tourner. La grâce sensuelle de son geste attira l'attention de Jeremy. Plus fasciné qu'il ne l'aurait voulu, il observa sa peau dorée que caressaient les lueurs des flammes, avant de laisser son regard remonter le long de sa cheville, puis vers la naissance de son mollet qui disparaissait sous le volant de sa chemise de nuit.

Elle changea alors de position et croisa les jambes. Le velours pourpre retomba, tel un rideau de théâtre, éveillant en Jeremy une vague déception. La sensation fut aussitôt remplacée par une autre, plus familière ; une bouffée de désir, rapidement censurée. Décidément, la nuit était riche en surprises.

— Je suppose que vous avez raison, malgré-t-il en s'arrachant à sa contemplation. Dans ce cas, parlons en adultes. Et pour commencer, cessez de m'appeler de ce ridicule sobriquet et adressez-vous à moi comme il convient !

— Vous voulez dire par votre titre ? J'ai déjà oublié l'ancien, et ne parlons pas du nouveau...

Elle leva les yeux au plafond.

— Je ne vais quand même pas vous donner du « Milord », Jemmy !

Jeremy soupira. Au diable la diplomatie !

— Soyons clairs, Lucy. Toby va épouser miss Hathaway.

— Il n'a pas le droit ! Ce n'est pas juste ! Il ricana.

— Vous parlez encore comme une gamine.

— J'ai toujours su que j'épouserai sir Toby Aldridge. Je le sais depuis le premier jour où je l'ai vu.

— C'est absurde. Vous n'aviez que douze ans.

— Onze.

— Soit, onze. Et Toby, ce jour-là, vous a tiré dessus.

— Il n'a pas tiré sur moi, mais sur une perdrix que j'ai surprise. Et il ignorait que j'étais là, puisque...

— Puisque vous nous aviez suivis malgré l'interdiction de Henry, l'interrompit-il, impatient. Je m'en souviens très bien.

Trop bien, rectifia-t-il en son for intérieur. Il se rappelait avec une douloureuse acuité chaque détail de cette journée. Le soleil doré de l'après-midi, l'odeur acre de la poudre à fusil et, surtout, les sons. Comment aurait-il pu oublier ? Un battement d'ailes frénétique, la déflagration de l'arme de Toby, un cri d'enfant. Puis un silence de mort, suivi de leur course effrénée à tous quatre parmi des broussailles où ils s'étaient enfoncés jusqu'aux genoux...

avant de découvrir Lucy, assise dans une petite clairière, parfaitement indemne, l'air goguenard.

Les années suivantes avaient continué sur le même registre. Lucy Waltham flirtait en permanence avec la catastrophe. Quant à lui, il avait toujours mis un point d'honneur à fuir cette calamité en jupons.

Tout en reniflant, elle lui prit son verre de whisky. Ses doigts effleurèrent son poignet. Pour la « prudente distance

», c'était raté.

Le menton posé sur son genou, elle s'absorba d'un œil maussade dans la contemplation du liquide ambré.

— Qu'a-t-elle donc de plus que moi, cette Sophia Hathaway ?

— Vous voulez dire à part une excellente éducation, des manières raffinées et une dot de vingt mille livres ? demanda Jeremy en tendant la main pour reprendre son verre.

Lucy en avala une longue gorgée avant de le lui rendre.

— Elle ne l'aime pas.

— Vous parlez de nouveau comme une gamine. Il s'agit d'une union matrimoniale ; l'amour n'est pas indispensable.

Ils s'entendent plutôt bien et ont l'approbation de leurs familles. Elle a de la fortune mais pas de titre ; il est baronnet. C'est une alliance intéressante pour l'un comme pour l'autre.

— Intéressante ? répéta Lucy d'un ton choqué. Il n'y a que vous pour considérer le mariage comme un arrangement commercial !

— Moi, et la société tout entière. Les mariages d'amour comme celui de votre frère sont l'exception, non la règle.

Les jeunes femmes qui rêvent de romance finissent toujours déçues. Vous le comprendriez si vous...

— Si j'étais froidement cynique, comme vous ?

— Si vous aviez prêté un minimum d'attention aux innombrables gouvernantes que Henry a engagées pour vous. Si vous aviez eu un autre modèle féminin qu'une belle-sœur débordée et une tante senile. Et si vous aviez une once de bon sens.

— En un mot, si j'étais comme Sophia Hathaway.

— C'est vous qui le dites.

Lucy croisa les bras.

— Eh bien, je me fiche de ce que vous ou la société pouvez dire ! Moi, je me marierai par amour, ce qui signifie que je ne peux épouser que Toby. Je refuse de croire qu'il en épousera une autre que moi. Il m'aime. Je le sais, même si lui ne s'en est pas encore aperçu.

— Lucy, l'affaire est conclue. Il devrait faire sa demande d'un jour à l'autre.

— Alors je vais devoir agir ce soir.

El e bondit de son fauteuil et se mit à faire les cent pas. Le front plissé, el e prit une mèche de ses cheveux pour la mordiller d'un air pensif. Jeremy avait appris à décoder ce signal. Lucy jouait toujours avec ses cheveux lorsqu'el e préparait une nouvelle sottise.

El e était généralement coiffée en chignon, davantage pour des raisons pratiques que pour suivre la mode, mais on n'avait pas encore inventé d'épingles capables de discipliner ses boucles folles. Ces-ci parvenaient toujours à s'échapper et finissaient entre ses doigts... ou entre ses lèvres. Ce soir, sa chevelure retombait en lourdes vagues soyeuses jusqu'à sa taille, dansant au rythme de ses pas. El e pivota sur elle-même, plaquant le velours pourpre sur ses courbes.

Ses courbes ! Dieu du Ciel, depuis quand Lucy Waltham avait-elle des courbes ? El e avait toujours été efflanquée comme un chat sauvage... et aussi farouchement indépendante. Désormais, el e arborait des courbes voluptueusement féminines, qu'el e promenait sous son regard, tout juste drapées de velours. Dans sa chambre. À

l'heure indue de... Il jeta un coup d'œil en direction de la pendule posée sur la cheminée. Deux heures du matin !

L'incongruité de la situation lui apparut soudain.

— Vous ne devriez pas être ici. Il est tard, et vous êtes...

énervée. Retournez vous coucher et essayez de dormir un peu. Nous reparlerons de tout cela demain.

— Demain, il sera peut-être trop tard, objecta-t-elle. Je ne peux plus attendre. Je vais devoir agir cette nuit.

— Agir ?

— Le séduire, voyons !

Jeremy la regarda, abasourdi. Une bûche se brisa dans un sourd craquement, projetant une gerbe d'étincelles hors du foyer.

Lucy alla se camper devant le miroir. Elle dénoua la ceinture de sa robe de chambre, l'ouvrit, et posa un regard irrité sur sa chemise de nuit virginale.

— Je suppose que de la soie et de la dentelle seraient préférables, mais je n'ai rien de plus raffiné.

Pivotant d'un quart de tour, elle s'observa de profil. Puis elle rejeta les épaules en arrière et lissa le vêtement de fine batiste pour souligner les rondeurs de ses seins.

Jeremy bondit sur ses pieds, renversant sur le tapis le reste de whisky. Après avoir traversé la pièce en deux grandes enjambées pour se placer entre Lucy et son reflet provocant, il prit les pans de la robe de chambre et les rapprocha d'un geste ferme. L'échancrure de sa chemise de nuit, ouverte jusqu'au troisième bouton, dévoilait un triangle de peau dorée. Il s'obligea à lever les yeux vers son visage.

— Ne me dites pas que... que c'est à ça que vous vous entraînez !

Elle hocha la tête, le regard résolu. Manifestement, elle était persuadée que son idée était excellente. Elle posa les mains sur ses épaules.

— Lucy, dit-il de son ton le plus autoritaire, Toby ne vous aime pas.

— Bien sûr que si, Jemmy !

— Comment pouvez-vous en être si sûre ? Vous a-t-il donné la moindre raison d'espérer ?

— J'ignorais que l'espoir exigeait des raisons, de même que l'amour. Au cas où vous l'auriez oublié, je n'ai aucun talent pour espérer. Je n'espère pas, je sais. Je crois. Je veux. Je sais que Toby m'aime. Je crois que nous sommes destinés l'un à l'autre.

Elle le frappa à la poitrine du bout de l'index.

— Et je veux que vous compreniez bien cela.

Jeremy étouffa un gémissement. Comment raisonner avec une jeune fille - pardon, une jeune femme - qui se moquait ouvertement de la raison ?

— Lucy, Toby a sans aucun doute de l'affection pour vous.

S'apercevant qu'il la tenait toujours par les épaules, il la lâcha et recula d'un pas.

— Seulement, poursuivit-il, l'affection n'est pas de l'amour.

Et d'ailleurs, que savez-vous de la séduction ?

— Oh ! j'ai un livre !

— Un livre ?

Il se passa une main lasse dans les cheveux.

— Dieu du Ciel ! Je n'ai pas l'intention de vous demander comment vous vous êtes procuré un tel ouvrage, ni quel es perles de sagesse il peut receler.

Voyant qu'el e s'apprêtait à protester, il la fit taire d'un geste.

— En vérité, je vous prie instamment de ne pas me le dire.

Tout ce que je vous demande, c'est de vous abstenir d'appliquer les leçons de ce roman à sensation qui est tombé entre vos mains.

— Je reconnais que la connaissance livresque a ses limites, répondit-el e, sur la défensive, en cherchant son regard.

— Ma foi, c'est une façon de voir les choses. El e s'approcha un peu de lui.

— La lecture ne peut assurément pas remplacer l'expérience pratique, dit-el e en réduisant encore un peu l'espace qui les séparait.

— Certes, mais... Minute ! Lucy, vous n'avez tout de même pas l'intention de...

Puis une question jaillit de ses lèvres, qui s'adressait plus au Ciel qu'à el e.

— Pourquoi moi ?

— Vous voulez dire, en plus du fait que je n'ai personne d'autre sous la main ? Vous êtes tellement convenable, Jeremy. Tellement froid ! Je suis persuadée qu'il y a des icebergs dans la banquise qui sont plus chaleureux que vous. Si je parviens à vous faire fondre, séduire Toby sera un jeu d'enfant.

— Je vous assure que vous ne pourriez pas me faire «

fondre », même si j'en avais envie, l'avertit-il en reculant d'un pas.

— Essayez de résister, s'il vous plaît. J'aime les défis.

El e réduisit de nouveau la distance entre eux, tandis qu'une étincelle espiègle s'allumait dans son regard.

— J'ai appris à capturer la grouse et à ferrer la truite. Est-ce si différent de la chasse au mari ?

Oui ! eut envie de crier Jeremy. Hélas ! il ne parvint qu'à ouvrir et fermer la bouche sans un bruit, en une assez bonne imitation... eh bien, d'une truite, justement.

Tout à coup, el e le prit par le col de sa chemise et l'attira à el e, le noyant dans une masse de boucles acajou avant de l'embrasser à perdre haleine. Ses

lèvres se collèrent sur les siennes avec une volonté d'acier, mais lorsqu'el e jeta ses bras autour de son cou pour se plaquer contre lui, tout le reste de sa personne n'était que douceur et sensualité. Ses

mèches soyeuses caressèrent l'avant-bras de Jeremy tandis que ses seins ronds et pleins s'écrasaient contre son torse.

Avant qu'il ait recouvré ses esprits et l'ait repoussée, elle s'écarta vivement pour scruter son visage.

— Alors, ça marche ?

La question semblait simple. Pourtant, alors qu'il dressait mentalement la liste de toutes les raisons pour lesquelles il devait répondre par un non sans appel, du reste de son anatomie s'élevait un oui franc et massif. Bon sang ! Il n'était qu'un homme ! Un homme qui depuis quelques mois n'avait embrassé aucune femme, et dont le corps était prêt à bondir sur cette occasion inespérée de mettre fin à des semaines de vie monacale.

Jeremy secoua la tête d'un geste définitif, dans l'espoir qu'elle ne remarquerait pas le souffle saccadé qui le trahissait.

Hélas ! il en fallait plus pour décourager Lucy Waltham. Elle s'élança de nouveau vers lui mais, cette fois, il eut le temps d'intercepter son visage entre ses mains. Sous ses paumes, ses joues étaient douces et tièdes.

— Avez-vous perdu la tête ? Il ne va rien se passer du tout.

N'y pensez même pas !

— Oh ! mais je n'y songe pas un seul instant ! protesta-t-elle.

Ses lèvres s'étirèrent en un sourire joyeux, tandis que ses joues se creusaient de fossettes sous les mains de Jeremy. Il fut saisi d'une irrésistible envie de faire courir ses doigts, puis ses lèvres, sur son visage.

— Rassurez-vous, Jemmy, je ne pense pas à ça. Sinon, c'est vous qui devriez m'épouser. Ce serait une catastrophe !

— Assurément, renchérit-il en la scrutant du regard.

Dans la lueur des flammes, sa peau prenait des reflets d'or mat et son regard étincelant le mettait au défi de s'approcher d'elle. Qui était cette femme ? Qu'avait-elle fait de Lucy ? Elle était une étrangère, et Jeremy n'aimait pas cela. Rien n'interdisait d'embrasser une belle inconnue de passage... ni de l'entraîner dans son lit.

Il entreprit à nouveau de dresser la liste de toutes les raisons pour lesquelles Lucy n'était pas - ne pouvait pas être - une proie pour ses appétits.

Premier point, elle était la sœur de son plus vieil ami.

Second point, son plus vieil ami était un redoutable fusil.

— Écoutez-moi, dit-il en lui secouant gentiment le menton.

Si vous avez des questions au sujet de... de ce qui se passe dans le lit conjugal, vous devriez en parler avec Marianne. Ou attendre votre nuit de noces. Votre époux -

qui ne sera pas Toby - se fera une joie de vous éclairer.

Pour ma part, je n'ai pas l'intention de vous donner de leçons sur la chasse au mari ou l'art de piéger les hommes.

El e lui décocha un sourire triomphal que Jeremy aurait donné cher pour ne pas voir.

— Me comprenez-vous ? grommela-t-il.

— Oui.

El e se mordit la lèvre, mais un éclat de rire lui échappa.

— Dans ce cas, qu'y a-t-il de si drôle ?

— Je crois que ça a marché !

El e lui décocha un autre sourire insolent. Cette fois, ce n'est pas son sourire qu'il vit... mais ses lèvres.

Pulpeuses, délicatement ourlées, rougies par leur baiser.

Un fruit qui n'attendait que d'être mordu.

Il ferma les yeux pour chasser la tentation et passa la main sur les boucles acajou comme si, en les disciplinant, il pouvait la discipliner, el e. Et retrouver le contrôle de lui-même. Aussitôt, il comprit son erreur. Toucher ses cheveux, c'était comme plonger dans un océan de soie.

Dans un éclair, il eut la sensation de ces mèches à l'exquise douceur caressant chaque parcel e de son corps.

Jeremy rouvrit les yeux. Gagné par une sourde frustration, il se demanda si le troisième bouton de sa chemise de nuit était toujours défait.

Il l'était, bon sang !

El e rit de nouveau, attirant son regard vers sa bouche, à présent levée vers lui comme pour appeler un baiser. Ses lèvres, ainsi que la pointe de sa langue, rose et humide, à peine entrevue, dont el e s'était toujours servie pour le contrarier, se tendaient à présent vers lui en une invitation sans équivoque.

« Il y a une façon de la faire taire », chuchota soudain en lui une petite voix qui n'était pas cel e de la sagesse.

L'embrasser. L'embrasser sans la moindre retenue...

Comme malgré lui, ses lèvres s'écrasèrent sur les siennes.

La petite moue amusée de Lucy se figea... puis elle céda sans la moindre résistance, et Jeremy remercia le Ciel pour les romans à sensation.

Il mordit sa bouche sur laquelle s'attardait un léger parfum de malt, avant de glisser sa langue en elle, impatient de la goûter. Elle voulait des leçons ? Eh bien il allait lui en donner une ! Il allait lui apprendre que la séduction n'était pas un jeu mais un sport dangereux. Se montrer insistant jusqu'à ce qu'elle le

repousse, effrayée, et elle se réfugia sous ses draps blancs, dans sa chemise de nuit virginale. Et qu'elle referme ce maudit bouton !

C'est alors qu'il sentit sa langue venir à la rencontre de la sienne. Timidement, d'abord, puis avec plus d'abandon.

Elle répondait à son baiser, attisant l'incendie qui couvait dans ses reins. Instinctivement, Jeremy se fit plus pressant.

Enfin, dans un éclair de lucidité, il comprit. Ce n'était pas un baiser : c'était un défi.

Et depuis huit ans qu'il la connaissait, jamais Lucy n'avait reculé devant un défi.

Elle se plaqua contre lui en le prenant par les épaules avant de lui passer une main sur la nuque. Il réprima un grognement de désir lorsqu'elle fit doucement courir ses ongles sur sa peau.

Une force qu'il n'identifiait pas l'amena à descendre ses mains dans le dos de Lucy. Le regret, peut-être, ou le besoin désespéré de reprendre le contrôle de la situation.

Il avait bien du mérite... mais il fallait qu'il lui fasse comprendre qu'elle jouait avec le feu. Il la prit par la taille à pleines mains et la plaqua contre lui, ne lui laissant rien ignorer de son désir. Aussitôt, une bouffée de plaisir monta en lui, brûlante, intense.

Et formidablement frustrante...

Normalement, Lucy ne devrait plus tarder à s'agiter. Peut-

être même allait-elle crier.

Il attendit, en vain. Certes, elle s'agitait contre lui, mais en se cambrant et en gémissant ! Le velours de sa robe de chambre caressa les doigts de Jeremy, tandis que celui de sa langue jouait avec la sienne. Des images traîtresses envahirent son esprit. Un vêtement pourpre glissant sur le tapis, des boutons volant çà et là... Il s'était laissé entraîner par la passion et, à présent, il avait toutes les peines du monde à refréner ses appétits. Il ne maîtrisait plus rien.

Reoulant à grand-peine le désir qui embrumait ses idées, il repoussa la tentatrice et la regarda. Ses paupières étaient closes.

— Lucy..., murmura-t-il d'une voix enrouée.

Elle ouvrit les yeux dans un battement de cils. Dans ses iris verts parsemés de petites d'or, ses pupilles

es étaient dilatées par la passion. Il laissa ses mains retomber et recula d'un pas en s'obligeant à recouvrer ses esprits. Il avait le souffle court, son cœur lui martelait les côtes et son sang s'affolait dans ses veines, irriguant tout son corps à l'exception de son cerveau.

— Lucy, reprit-il, cela était...

— Un exercice, l'interrompit-elle d'un air amusé. Un exercice réussi.

Elle s'appuya de tout son poids sur une seule jambe, soulignant la courbe de ses hanches tout en redressant le buste dans une attitude inconsciemment provocante.

Jeremy ravala un juron. Qu'avait-il fait ? Il avait ouvert sa porte à une vierge maladroite et, moins d'une demi-heure plus tard, c'était une séductrice qu'il s'apprêtait à renvoyer.

Il avait l'impression qu'on lui avait donné une arme vide, et qu'il avait chargé celle-ci de poudre et de plomb avant de poser le doigt sur la détente. Quelques minutes plus tôt, Lucy était inoffensive. Maintenant...

Elle était devenue un danger pour elle-même.

Et si elle restait là un instant de plus, si appétissante avec son regard brillant, ses lèvres gonflées et les affolantes courbes de sa gorge, il allait devenir un danger pour elle.

Où diable avait-il eu la tête ? Il l'avait bousculée comme un hussard ! Certes, elle avait joué avec ses nerfs et tout cela était son idée, mais il était un gentleman, et elle, par sa naissance sinon par son comportement, une lady. Et de surcroît la sœur de son meilleur ami. Il risquait de se retrouver en face d'un pistolet dès l'aube. Ou, pire, au pied de l'autel.

Elle dut lire dans son regard la culpabilité qui l'étreignait car elle s'exclama :

— Pour l'amour du Ciel, Jemmy ! Henry ne le saura jamais... sauf si vous le lui dites.

Un sourire aux lèvres, elle noua la ceinture de sa robe de chambre, avant d'ajouter :

— Et je vous suggère fortement de n'en rien faire. Vous n'y survivriez pas.

— Il est temps d'aller vous coucher, dit-il en la prenant par le bras pour la guider vers la porte avec fermeté.

Il jeta un regard prudent dans le couloir avant de lui ouvrir la voie. Voyant qu'elle se tournait vers la gauche, du côté de la chambre de Toby, il la prit par les épaules pour la faire pivoter dans l'autre sens.

— Retournez dans votre chambre, Lucy, ordonna-t-il à mi-voix. Je vais laisser ma porte ouverte toute la nuit. Si vous tentez d'aller chez Toby, vous devrez me passer sur le corps.

Elle lui décocha un regard qu'il aurait considéré, dans n'importe quel salon de bal, comme une œillade éhontée.

Décidément, elle apprendait vite !

— Sous-entendez-vous que cela me serait difficile ?

Il grinça des dents.

— Que Dieu me vienne en aide ! Je vous emmène immédiatement dans la chambre de Henry si vous...

— Chut ! murmura-t-elle en posant l'index sur ses lèvres avant de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Très bien, Jemmy. Je suppose que Toby va laisser à Sophia le temps de défaire ses valises avant de tomber à ses pieds.

Je peux attendre une nuit de plus.

Jeremy écouta le bruit assourdi de ses pas qui s'éloignaient dans le couloir et tendit l'oreille jusqu'à ce qu'il perçoive le son d'un verrou que l'on refermait. Puis il s'adossa au mur en soupirant.

C'était rassurant de savoir Lucy derrière une porte fermée à double tour... mais il aurait été plus tranquille si le verrou avait été du bon côté.

Chapitre 2

L'appétit de Lucy Waltham était insatiable.

Pour se moquer d'elle, Henry disait souvent que lorsqu'elle se marierait, il la doterait de deux vaches, six cochons et deux douzaines de poulets, afin que son mari puisse la nourrir. C'était une plaisanterie, bien entendu. Selon toute probabilité, sa dot serait bien plus modeste.

Cependant, personne n'ironisait en affirmant que Lucy possédait un coup de fourchette qui aurait fait honte au plus solide paysan. Lucy était affamée de naissance. Elle dévorait la vie à pleines dents. Elle volait des petits pains à la cuisine, passait de longs après-midi à grignoter dans le verger et se relevait à minuit pour aller chercher du poulet froid. Et jamais elle ne manquait le petit déjeuner.

Marianne et tante Matilda étaient déjà à table lorsque Lucy entra dans la salle à manger. Elle se pencha pour déposer un baiser sur la joue parcheminée de tante Matilda. La vieille dame répondit en prenant une bruyante gorgée de chocolat.

Personne ne savait quel âge avait exactement tante Matilda - elle-même moins que les autres - mais Lucy lui donnait au moins quatre-vingts ans. De plus, tante Matilda était la plus belle femme qu'elle connaissait. Le grand-père de Lucy avait bâti sa fortune en cultivant l'indigo dans les Antilles, où tante Matilda avait passé sa jeunesse.

Elle était toujours vêtue de vêtements d'un intense bleu indigo. Son dos ne s'était pas courbé avec les ans, et elle tenait la tête bien droite, ne serait-ce que pour garder en équilibre le formidable turban bleu azur qui la coiffait. Elle embaumait les épices exotiques et le tabac à priser.

Henry se détourna du buffet, deux assiettes à la main. Il se figea un instant, ouvrit des yeux incrédules, puis déposa l'une des deux assiettes devant son épouse.

— Lucy ? Pourquoi diable es-tu habillée comme...

— Henry ! l'interrompt Marianne. Je trouve Lucy ravissante.

— Ravissante, renchérit tante Matilda d'une voix chevrotante.

Lucy lissa la soie de son corsage du plat de la main tout en se dirigeant vers le buffet. Sa robe avait été confectionnée presque trois ans auparavant, à l'occasion de ce qui aurait dû être son entrée dans le monde, avant que Marianne apprenne qu'elle était enceinte de son second enfant. La robe avait été remise dans l'armoire de Lucy pendant toute la grossesse de Marianne, puis pendant la suivante, lumineux îlot de soie dans un océan de banale mousseline.

L'étoffe bleu porcelaine était de la nuance exacte d'un œuf d'étourneau et les manches étaient ornées de dentelle ivoire.

Seulement, en trois années, la silhouette de Lucy avait considérablement changé. Le corsage se tendait à craquer sous la pression de ses seins et le décolleté était outrageusement échancré pour une heure aussi matinale.

En un mot, la robe était parfaite.

Lucy songea qu'elle devrait porter de la soie plus souvent.

La jupe glissait sur sa peau comme une caresse. D'un geste plein de coquetterie, elle effleura ses mèches domptées en un chignon impeccable. Sa femme de chambre avait failli laisser tomber la brosse à cheveux lorsqu'elle lui avait demandé une coiffure plus élégante que d'ordinaire.

Certes, les bijoux étaient peut-être de trop pour le petit déjeuner. Les pendentifs en opale de sa mère lui pinçaient douloureusement les oreilles. Qui aurait pu penser qu'elles étaient si lourdes ? Tant pis. S'il fallait cela pour éclipser Sophia Hathaway, Lucy voulait bien se couvrir de diamants.

Elle venait de prendre place à table lorsque Felix entra, Kitty à son bras. Sophia les suivait. Les deux femmes étaient vêtues de simples robes de mousseline mais, aux yeux de Lucy, elles auraient aussi bien pu porter des uniformes à brandebourgs et épaulettes frangées. Elles étaient l'envahisseur.

L'ennemi.

— Oh ! roucoula Kitty en jetant à Lucy un regard amusé.

J'ignorais que le petit déjeuner à Waltham Manor était une occasion formelle !

Puis, se tournant vers Marianne, elle ajouta :

— Veuillez excuser notre manque d'élégance, madame Waltham.

— Je vous en prie, répondit Marianne, asseyez-vous.

Prenez-vous du thé ou du café ? Peut-être du chocolat ?

— Quelle charmante salle de petit déjeuner ! s'exclama Sophia en s'asseyant en face de Lucy. La vue sur le parc est magnifique.

Kitty s'installa près d'elle et déploya sa serviette d'un geste sec.

— Les fenêtres sont à l'ouest, remarqua-t-elle. Il doit faire une chaleur insupportable l'après-midi.

Lucy sourit.

— Cela tombe bien, nous prenons le petit déjeuner le matin.

Kitty fronça les sourcils. Puis elle tapa de son couteau contre le bord de son assiette et s'écria, en regardant pardessus l'épaule de Lucy :

— Felix ! Les toasts !

Pauvre Felix ! Comment avait-il pu épouser une telle mégère ? Pour sa part, Lucy n'imaginait pas que l'on puisse prendre ses petits déjeuners, jusqu'à la fin de ses jours, en face du visage pincé de Kitty. Rien que d'y penser, elle en avait la chair de poule.

Elle tourna les yeux vers Felix. Celui-ci se dirigea vers le buffet et se servit une assiette généreuse tout en fredonnant. Ses parents avaient été bien inspirés de lui donner ce prénom qui prédisposait à la félicité. S'il y avait un homme capable d'endurer une vie entière aux côtés de Kitty le sourire aux lèvres, c'était bien lui !

Lucy glissa un regard discret en direction de Sophia, qui remuait son sucre dans son thé d'un geste délicat. Sophia était une version adoucie de sa sœur. Toutes deux possédaient la même chevelure blonde et le même teint clair, mais Kitty avait le nez pointu, tandis que celui de Sophia était élégamment dessiné. Les yeux de Kitty étaient d'un bleu glacial, tandis que ceux de Sophia pétillaient chaleureusement. Sophia était, admit Lucy à contrecœur, une véritable beauté.

Personne n'aurait pu en dire autant d'elle - du moins, personne ne l'avait jamais fait. Ses pommettes étaient trop saillantes, son menton trop menu et sa peau dorée par le soleil, alors que la mode exigeait un teint de lait. Et même si ses grands yeux ourlés de longs cils fournis et sa denture parfaite constituaient plutôt des atouts, elle n'avait rien qui soit susceptible d'inspirer les

poètes. En fait, songea-t-elle, ses qualités étaient plutôt celles d'une jument primée.

Sophia accepta l'assiette de toasts que lui proposait Felix et prit son couteau à beurre. Tenant le manche en argent massif avec précaution, comme s'il risquait de se briser en deux, elle appliqua une couche de beurre parfaitement régulière et mangea en délicates petites bouchées.

L'image même du raffinement féminin.

Lucy baissa les yeux vers sa propre assiette, dans laquelle s'empilaient sans façon des œufs au plat, du bacon, des petits pains et de la confiture. Portant à ses lèvres une généreuse portion, elle mâcha avec énergie. La guerre contre Sophia Hathaway avait exigé de la force et de l'intelligence, de la soie et des bijoux... ainsi que de robotiques petits déjeuners.

— Bonjour, Jem, dit Henry.

Levant les yeux, Lucy vit entrer Jeremy et faillit s'étrangler.

Ses cheveux noirs étaient en désordre et il portait une tenue d'équitation - manteau brun sombre, chemise à col ouvert et culottes de daim. Il y avait eu une époque où les hommes ne s'encombraient pas de cravate, à Waltham Manor. En fait, ils les jetaient même ostensiblement dans le feu à leur arrivée, chaque année en octobre. C'était avant que Henry épouse Marianne. Depuis qu'une dame était présente, ces messieurs s'habillaient avec soin pour les repas.

— Mme Crowley-Cumberbatch, miss Hathaway.

Il leur adressa une brève courbette. Apparemment choquées par sa tenue débraillée, les deux sœurs répondirent à son salut en baissant les yeux vers leur tasse de thé.

— Lucy, dit-il ensuite en lui lançant un regard noir.

Il sembla à Lucy que ses oreilles ornées d'opales la brûlaient de plus belle. L'espace d'un instant, elle eut l'impression de ne rien porter d'autre que sa chemise de nuit... voire moins. Eh bien, s'il espérait éveiller en elle la moindre culpabilité, il en serait pour ses frais. Elle passa lentement sa langue sur ses lèvres et lui décocha un sourire insolent. Aussitôt, il détourna les yeux.

Que c'était drôle de le contrarier ! C'était même trop facile.

La chasse et la pêche étaient assurément des activités plaisantes, mais à l'automne, son sport favori consistait à jouer avec les nerfs de Jeremy. Son tempérament réservé était pour elle une intarissable source de défis. La moindre trace d'émotion sur son visage impassible - un tressaillement de surprise, un froncement de sourcils agacé ou, plus rarement, un léger sourire - représentait une petite victoire. Un sourire franc comptait double.

La nuit précédente lui avait ouvert de nouvelles perspectives en la matière. Après les mauvais tours de petite fille, les manigances de femme ! Son expression de confusion mêlée de désir avait été bien plus amusante qu'un tressaillement, un froncement de sourcils ou même un franc sourire. Leur dernier baiser valait au moins dix points.

Elle porta sa tasse de chocolat à ses lèvres. Fermant les yeux, elle pressa sa langue contre le rebord de porcelaine tandis que les souvenirs du baiser de la veille lui revenaient. Une onctueuse chaleur envahit sa bouche, descendit dans sa gorge, avant de se répandre en elle, toujours plus bas, lui arrachant un soupir nostalgique. Si un baiser de Jeremy pouvait rivaliser avec une gorgée de chocolat chaud, elle frémissait rien que de penser à ce que ce serait d'embrasser...

— Toby !

Lucy faillit s'étrangler. Saisie d'une quinte de toux, elle posa en hâte sa tasse dans sa soucoupe et prit sa serviette pour se tamponner les lèvres.

— Bonjour, mesdames, dit Toby en s'inclinant galamment en direction de Sophia Hathaway.

Il portait un manteau gris tourterelle sur une veste à fines rayures. Sa cravate, d'un blanc immaculé, était nouée avec soin. Il sembla à Lucy que toutes ses forces la désertaient.

— Bonjour, tante Matilda, reprit-il en prenant la main ridée de la vieille dame pour y déposer un baiser. Vous êtes ravissante, ce matin.

— Oui, répondit cel e-ci. Ravissante. Lucy se redressa sur sa chaise.

— Bonjour, Toby, dit-el e en lui tendant sa main.

— Bonjour, Lucy.

Lorsque leurs regards se croisèrent, un large sourire éclaira son visage. Puis il prit sa main... et la secoua.

Lucy ravala un soupir. L'affaire risquait d'être plus ardue qu'el e ne l'avait envisagé. El e pencha la tête de côté, faisant danser une boucle d'oreil e comme un hameçon.

Son expérience de la nuit lui avait enseigné que, quoi qu'ils en pensent, les hommes n'étaient pas si différents des truites.

— Quel plaisir de vous accueillir de nouveau à Waltham Manor, sir Toby, roucoula-t-el e en tapotant le siège à côté d'el e. Je vous en prie, asseyez-v...

— Merci ! s'exclama alors Jeremy en s'asseyant sur la chaise voisine de la sienne et en déposant son assiette sur la table.

Serrant les dents, Lucy prit son couteau à beurre. Oui, les hommes étaient des truites. En particulier Jeremy, qu'el e aurait volontiers éviscéré.

D'une voix si basse qu'el e était à peine audible, il lui demanda sans bouger les lèvres :

— Qu'est-ce que cet accoutrement ?

— Je pourrais vous retourner la question, lord Kendal , murmura-t-el e derrière sa tasse.

— Je croyais que vous aviez oublié mon titre.

— Moi ? C'est plutôt vous qui l'avez laissé traîner quelque part. Avec votre cravate, peut-être ?

Un muscle tressail it à sa mâchoire.

— J'étais sorti faire une promenade à cheval. Quand j'ai appris que vous étiez déjà à table, j'ai jugé plus sage de venir ici au plus vite.

Il parcourut d'un regard ironique ses boucles d'oreil es, puis son décol eté.

— Apparemment, j'avais raison de m'inquiéter.

— Depuis quand êtes-vous le chaperon de Toby ? Il est assez grand, vous ne trouvez pas ?

Celui-ci revint à la table, portant du café et des toasts. Puis il s'assit près de Sophia et murmura à son oreil e des paroles que Lucy n'entendit pas. Sophia sourit avec modestie et baissa les yeux en battant des cils. Il sembla à Lucy qu'une boule se formait dans son estomac.

Jeremy se pencha pour prendre un pot de marmelade, masquant la vue de Lucy.

— N'avez-vous pas envisagé, murmura-t-il, que ce n'est peut-être pas lui que j'essaie de protéger ?

Avant que Lucy ait eu le temps de grommeler une réponse, Felix demanda :

— Quel est le programme pour aujourd'hui, Henry ?

— La journée devrait être chaude, répondit celui-ci. Que diriez-vous d'une partie de pêche ?

— Excellente idée ! approuva Felix. Serez-vous de la partie, Lucy ?

Lucy vit les regards de Kitty et Sophia se poser sur elle. À

l'évidence, les dames bien élevées ne péchaient pas.

— Oh ! Non ! Je vous assure, monsieur Crowley-Cumberbatch, que j'ai abandonné ces folles expéditions depuis longtemps.

Se tournant vers Toby, elle ajouta :

— Voilà une éternité que je n'ai plus pêché. Je ne me souviens même plus de la dernière fois.

— Vraiment ? demanda Toby d'un ton incrédule. Henry, est-ce vrai ?

Henry coupa un morceau de bacon dans son assiette.

— Si l'on considère six jours comme une éternité, je suppose que c'est exact. Mais si tu ne te souviens pas de ce que tu as fait il y a une semaine, Lucy, et que tu as oublié le prénom de Felix, je trouve cela inquiétant. Tu passes trop de temps avec tante Matilda.

— Henry ! le gronda Marianne. Ne parle pas ainsi devant cette chère Matilda.

— Oh ! elle ne s'en rend pas compte !

Il se pencha en avant pour crier à l'oreille de la vieille dame

:

— Lucy a renoncé à la pêche, tante Matilda ! Maintenant, elle porte de la soie et des bijoux. Et bientôt, elle va se farder et s'enfuir pour devenir actrice. N'est-ce pas charmant ?

— Charmant, répondit tante Matilda avant de boire une gorgée de chocolat.

Lucy serra son couteau à beurre de toutes ses forces tout en se composant un sourire aimable.

— Puisqu'il fait si beau, proposa Marianne, peut-être ces dames apprécieraient-elles un pique-nique au bord de la rivière ?

— Quelle bonne idée ! s'exclama Sophia. Je pourrais emporter mes aquarelles.

— Miss Hathaway est un peintre accompli, fit remarquer Toby. La semaine dernière, el e m'a montré un exquis petit plateau à thé orné de... de roses, n'est-ce pas ?

— D'orchidées, rectifia Sophia en rougissant.

— Savez-vous tenir un crayon, miss Waltham ? demanda Kitty d'un ton hautain.

— Bien sûr ! J'adore dessiner et peindre. Moi aussi, j'apporterai mes aquarel es.

El e se souvenait vaguement que l'une de ses préceptrices avait laissé quelque part du matériel de peinture. Dans la sal e de classe, peut-être... Ses pensées furent interrompues par un bruit de succion.

— Lucy, donne du chocolat chaud à tante Matilda, dit Henry. El e recommence à avaler de l'air.

Lucy se leva de sa chaise et prit le pot de chocolat du geste le plus gracieux dont el e était capable.

— J'ignorais que vous étiez une artiste, Lucy, dit Toby.

Tout en remplissant la tasse de tante Matilda, Lucy se pencha en avant, offrant à Toby une vue imprenable sur son décol eté. Puis, d'une voix chaude et feutrée, el e répondit en battant des cils :

— Oh ! mais il y a bien des choses que vous ne savez pas à mon sujet, sir Toby !

Le pendentif d'opale glissa de son oreil e et tomba dans la tasse de tante Matilda en éclaboussant la nappe.

— Si vous osez rire, je vous étrangle !

Lucy étouffa un juron. El e aurait dû faire un peu plus attention aux leçons des innombrables préceptrices qui s'étaient succédé à Waltham Manor !

Debout derrière el e, Jeremy observait la feuil e fixée sur son chevalet. L'œuvre, qu'el e avait mis une heure à réaliser, offrait une assez bonne ressemblance avec une flaque de boue.

Lucy avait essayé de croquer un chêne majestueux dans toute sa gloire automnale, dont les ramures nimbées d'or roux se détachaient sur un ciel d'un bleu éclatant. El e avait d'abord recouvert toute la feuil e d'un magnifique lavis cobalt. El e était très contente de son ciel - lumineux, sans un nuage, signe d'un

génie créatif libre de toute entrave. Aucun plateau à thé orné de fleurettes ne pouvait rivaliser avec son ciel.

Puis el e avait entrepris d'apporter des touches d'orange.

Seulement, lorsqu'el e avait effleuré de son pinceau le lavis bleu encore humide, l'or avait viré au brun boueux. Pire, les feuil es nettement dessinées s'étaient diffusées sur le fond détremé, et de douteuses coulées brunâtres avaient maculé le ciel. Plus el e avait tenté de réparer les dégâts, plus el e

avait aggravé la situation, si bien qu'à présent, on ne voyait qu'une informe tache humide.

— Vous n'aurez pas cette audace, n'est-ce pas ? insista-t-elle

Jeremy se pencha un peu plus près de son épaule, comme pour examiner son œuvre. Il y avait quelque chose de déstabilisant dans la façon dont il la dominait, lui masquant le soleil de ses larges épaules. Elle eut soudain envie de s'enfuir... ou de se rapprocher de lui.

— Je n'y songe même pas, se défendit-il.

La basse vibrante de sa voix résonna tout près de son oreille, éveillant en elle des sensations inattendues.

Importunes.

— Et vous devriez en faire autant. L'audace ne mène qu'au désastre. Je vous en conjure, tenez-vous-en à l'aquarelle.

Elle leva brusquement les yeux. Leurs visages se touchaient presque, ce qui lui interdisait de déchiffrer son expression. Tout ce qu'elle voyait de lui, c'était ses traits.

Ses mèches noires qui retombaient sur son front large, ses lèvres pleines, sa mâchoire carrée. Et ses yeux bleus.

D'un bleu lumineux de ciel d'automne.

Elle rabattit le couvercle de sa boîte de peinture d'un geste insolent. « Tenez-vous-en à l'aquarelle. » Que cet homme était arrogant !

— Et cessez de vous faire des illusions, reprit-il d'un ton froid. Croyez-vous vraiment que vous allez attirer l'attention de Toby avec une robe en soie et des aquarelles ?

— Elle y arrive bien, elle.

Assise un peu plus loin près du ruisseau, Sophia était penchée sur son propre chevalet, sur lequel on apercevait une étude de roseaux inclinés sur l'onde, délicate, minutieuse... et remarquablement sèche.

— Vous n'êtes pas elle.

— Je refuse de croire que vous ayez la prétention de me donner des leçons de séduction. Je ne vois pas l'ombre d'une épouse à vos côtés.

— Pour la simple raison que je n'ai aucune envie d'en avoir une.

Elle éclata d'un rire moqueur.

— Bien entendu ! Vous êtes un célibataire endurci. Cela n'a rien à voir avec votre absence totale de charme.

— Venant de la part d'une gamine qui confond un coup de feu raté avec un coup de foudre réciproque, cela ne manque pas de sel.

El e brandit son pinceau dans sa direction.

— À votre place, j'éviterais le sujet. Vous êtes le plus lamentable tireur que j'aie jamais vu... à moins que cela aussi ne soit volontaire ? Pour la simple raison que vous n'avez aucune envie d'abattre un faisan ?

Lucy vit passer sur son visage une curieuse expression qu'el e n'avait encore jamais remarquée. Un éclair de surprise dans ses yeux bleus, rapidement chassée d'un froncement de sourcils. Et lorsqu'il parla, il lui sembla qu'un froid polaire s'installait autour d'eux.

— Croyez ce que vous voulez. Il se redressa de toute sa hauteur.

— Et faites ce que vous voulez, ajouta-t-il. Ce ne sont pas mes affaires.

Puis il partit à grandes enjambées rejoindre ses amis.

Lucy réprima une folle envie de lui lancer sa boîte de peinture à la tête. El e aussi, el e aurait touché un point sensible. Car, contrairement à lui, el e savait viser.

Sophia interrompit ses réflexions moroses.

— Avez-vous terminé, miss Waltham ? Puis-je voir ?

— Bien entendu, répondit Lucy, qui ne décolérait pas.

El e arracha la feuille des pinces du chevalet, l'éleva en la tenant entre le pouce et l'index... et écarta les doigts.

— Oh ! que je suis maladroite ! s'exclama-t-elle. Un courant d'air emporta opportunément la feuille avant de la faire tomber dans l'eau.

— Quel dommage ! fit Lucy. Tant pis. Je peux en peindre une aussi jolie en trois coups de pinceau.

El e n'éprouvait cependant aucune envie de se lancer dans une nouvelle tentative, ni maintenant ni jamais. El e replia son chevalet en une série de claquements nerveux afin d'apaiser ses nerfs irrités.

Sophia, qui s'était remise au travail, effleurait sa feuille de légers coups de brosse. Kitty, après avoir déclaré que le soleil était trop fort, s'était réfugiée à l'ombre d'un hêtre en amont de la rivière. Quant à Marianne, el e était restée à la nursery, retenue par la dernière crise de colique de la petite Beth. Comme toujours.

Au diable la délicatesse ! Lucy n'avait qu'une envie, s'étendre sur le rivage et regarder le ciel. Sentir la douce chaleur de la terre sous son dos et la caresse de l'herbe sous ses mains, se laisser bercer par les battements de son cœur... El e dut se contenter de s'asseoir en s'appuyant sur ses bras tendus derrière elle. Son regard dériva aussitôt dans sa direction naturelle... Vers Toby.

Il portait ses cheveux un peu plus longs, cette année. Ils retombaient en lourdes vagues d'un brun doré jusqu'au col de sa veste. Chaque automne, les traits de son visage semblaient plus ciselés, plus parfaits. Il se mouvait avec une grâce féline que Lucy lui avait toujours enviée. Avec son teint hâlé par le soleil et l'éclat qui semblait l'illuminer de l'intérieur, il rayonnait de beauté masculine.

Elle regarda avec envie les gentlemen, dans l'eau fraîche jusqu'aux genoux, qui échangeaient des plaisanteries tout en lançant leurs lignes. Serait-ce toujours ainsi, désormais ?

Continueraient-ils à partager leur joyeuse camaraderie tandis qu'elle resterait à l'écart ? Elle ramassa une pierre et la jeta dans l'eau. Ils avaient passé tant d'automnes merveilleux, ici, tous les cinq ! Pourquoi fallait-il qu'ils gâchent tout en se mariant ? Il y avait d'abord eu Henry, puis Felix, et à présent, c'était le tour de Toby.

Son cœur se serra. Elle n'aurait pas perdu Toby ! Voilà huit ans qu'elle l'aimait, depuis cette fameuse première rencontre. Jeremy n'avait rien compris. Le fait que Toby ait tiré vers elle n'avait rien à voir avec tout cela. En fait, tout avait commencé ensuite. Henry l'avait grondée, Jeremy l'avait fusillée du regard, Felix avait plaisanté... mais Toby, lui, s'était penché vers elle. Les oreilles encore bourdonnantes à cause de la détonation, elle avait à peine compris ses excuses galantes. Peu importait. Pour la première fois de sa vie, quelqu'un lui parlait, au lieu de la gronder ou de se moquer d'elle.

C'était sur les instances de Toby que Henry avait accepté de garder Lucy auprès d'eux au lieu de la renvoyer à la maison. Puis Toby lui avait confectionné une couronne de lierre et l'avait appelée sa Diane. Lucy Waltham, une rouquine maigrelette vêtue d'une robe trop petite pour elle, une déesse !

Et ce lointain après-midi, pour la première fois depuis la mort de sa mère, Lucy avait été heureuse. Mieux que cela : elle avait été envahie par une merveilleuse euphorie.

Depuis ce jour, elle n'avait jamais imaginé en aimer un autre que Toby. Ce n'était pas un sentiment qu'elle pouvait endosser ou retirer comme une robe de soie. L'adoration s'était entremêlée aux fibres de son être tel un fil de soie brun doré.

Soudain, son cœur se serra. Toby se dirigeait vers elle, l'air grave. Il la rejoignit et posa un genou à terre devant elle avant de lui demander d'une voix solennelle :

— Lucy, j'ai une question à vous poser.

Elle déglutit péniblement et hocha la tête. Il glissa une main dans sa poche et en sortit un petit objet brillant qu'il lui présenta dans sa paume ouverte.

— Pensez-vous que cette mouche convienne, pour un mois d'octobre ?

Lucy enfouit son visage entre ses mains. Une mouche. Elle était prête à lui offrir son cœur, sa vie, son âme... et il lui demandait son avis sur un appât pour la pêche !

— Lucy ?

— Oh ! Toby ! gémit-elle en écartant les mains. C'est une mouche de mai, cela ne va pas du tout.

Elle prit la boîte à appâts posée près d'elle et commença à chercher parmi l'assortiment de mouches

artificiel es.

Sophia les rejoignit et s'agenouilla près d'eux.

— Comme c'est joli ! s'exclama-t-elle. En quoi sont-elles faites ?

— Un peu de tout, répondit Lucy. Des bouts de laine, des duvets. Des poils de chien ou de veau. Des plumes.

Elle choisit une mouche d'un bleu intense et la déposa sur sa paume.

— Celle-ci, je l'ai fabriquée avec une plume de coq de bruyère et un éclat de coquillage.

— C'est vous qui les avez faites ? demanda Sophia en prenant l'appât pour mieux le regarder.

— Lucy est très douée ! déclara Toby avec fierté. Ce qu'elle fait est toujours...

— ... exquis ? suggéra Lucy.

— Exactement.

Il lui décocha un sourire complice qui lui serra le cœur.

C'était bien Toby ! Jamais un reproche ni une parole désagréable. Comment s'étonner qu'elle l'aime autant ?

D'un mot, d'un regard, il chassait tous les problèmes.

Lorsque son beau regard doré se posait sur elle, c'était comme si le soleil ne brillait que pour elle.

Les joues brûlantes, elle reporta son attention sur la boîte à appâts pour y choisir une petite mouche en laine noire et duvet de canard qu'elle tendit à Toby.

— C'est celle-ci qu'il vous faut. La mouche de l'aubépine.

Elle n'est pas très spectaculaire, mais les truites la trouvent irrésistible.

Elle la mit dans sa main, qu'elle effleura du bout des doigts.

Aussitôt, il leva les yeux vers elle. Dans son regard, elle aperçut un éclair surpris... ou peut-être même intrigué.

— Toby, murmura-t-elle en s'approchant de lui.

Elle le vit poser les yeux sur ses lèvres. Le souffle court, elle attendit. Enfin - ô miracle ! - il referma ses doigts sur les siens. Puis ce fut le désastre.

— Puis-je essayer ? demanda Sophia, s'arrachant à sa contemplation de la mouche bleue.

Toby lâcha la main de Lucy et posa son regard doré sur Sophia, dont le teint de porcelaine prit une

charmante teinte rosée. Manifestement, songea Lucy, agacée, Sophia aussi avait l'impression que le soleil ne brillait que pour elle...

— Aimeriez-vous essayer de pêcher à la ligne, miss Hathaway ?

— Oui, si vous voulez bien m'apprendre.

— J'en serai ravi.

Il aida Sophia à se relever et lui offrit son bras tandis qu'ils retournaient vers la rive. L'œil noir, Lucy le regarda fixer la mouche à l'hameçon et faire une démonstration de lancer de ligne. Puis il tendit la canne à pêche à sa compagne et lui prit les mains pour les positionner correctement. Ils étaient l'un à côté de l'autre, proches à se toucher.

Sophia, dont la ligne se tendit soudain, poussa un petit cri de surprise tandis que le bouchon plongeait. D'un geste vif, Toby se plaça derrière elle, l'entoura de ses bras et posa ses mains sur les épaules pour maîtriser la canne à pêche.

Lucy bondit sur ses pieds. Elle ne supporterait pas ce spectacle une seconde de plus ! Pivotant sur ses talons, elle fit quelques pas, avant de se retourner. Sophia avait de nouveau lancé sa ligne, imitant Toby, qu'elle couvait de regards pleins d'adoration. Lucy leva les yeux au ciel, exaspérée. Toby, lui, paraissait flatté. Ravi. Fier comme un paon !

Pourquoi les hommes étaient-ils si attirés par la fragilité ?

Sans doute parce que cela leur donnait l'impression d'être supérieurs... Lucy ne se sentait en rien fragile, et encore moins inférieure, et sa fierté se rebella à la seule idée de feindre de l'être.

Et pourtant, c'était ce qu'elle avait à faire.

Prenant une canne à pêche, elle amorça l'hameçon avec une mouche de l'aubépine. Jeremy l'observait d'un air hautain qu'elle ignorait superbement. Puis elle se dirigea d'un pas prudent vers une petite avancée rocheuse dans la rivière et jeta sa ligne dans son coin préféré, une piscine naturelle où les eaux se rejoignaient avant d'affronter les rapides en aval. La surface calme de ce trou d'eau dissimulait un tronc d'arbre qui, Lucy le savait, était tombé dans la rivière quelques années plus tôt.

Sentant enfin une résistance au bout de la ligne, Lucy s'arc-bouta tandis que l'hameçon s'accrochait au bloc de bois immergé. Les semelles de ses bottines dérapèrent. Elle enfonça ses talons dans le sol.

— À l'aide ! cria-t-elle par-dessus son épaule, en direction de Toby.

Felix se rua vers elle.

— On dirait que vous en avez ferré un magnifique !

Elle hochait la tête en faisant semblant de lutter avec sa prise imaginaire.

— Toby, auriez-vous l'amabilité de m'aider ? Jeremy s'approcha d'elle.

— Je suppose que vous ne voulez pas de mon assistance

?

— Vous supposez bien, répliqua-t-elle en s'écartant vers un gros rocher.

Que fabriquait donc Toby ? Il devait être en train de se dépêtrer de Sophia Hathaway... Lucy se pencha de nouveau en arrière de toutes ses forces, feignant toujours de se battre contre un poisson.

Henry rejoignit le petit groupe.

— Ta ligne s'est accrochée quelque part, Lucy, voilà tout.

Prenant un couteau dans sa poche, il l'ouvrit.

— Henry, non ! s'écria-t-elle.

Dans un effort désespéré, elle tenta de se redresser, mais trop tard. D'un coup sec, Henry venait de trancher la ligne.

Soudain déséquilibrée, Lucy glissa, bascula et plongea tête la première dans l'eau.

Une eau aussi glaciale que le sentiment de mortification qui s'empara d'elle...

Ses poumons se vidèrent d'un coup, mais elle s'en moquait bien. Elle préférait se noyer là, dans ce bras de la rivière où Toby et elle avaient passé tant de merveilleux après-midi. Ce serait une fin idéale pour sa jeune vie et ses espoirs déçus. Car quel homme sain de corps et d'esprit voudrait épouser une idiote dans son genre ?

Lorsque plusieurs poignes viriles la saisirent pour l'extraire de son bain forcé, elle fit mine d'être évanouie.

Elle ne voyait rien de pire que de mourir de honte... Sauf y survivre.

Paupières closes, elle se laissa mollement traîner jusqu'au rivage. Elle entendit des voix. Henry, Sophia, Toby, Kitty, Felix, Jeremy... ils parlaient tous en même temps.

— Allez chercher une couverture !

— Est-elle vivante ?

— Henry, vous êtes un imbécile !

— Elle respire !

— Je n'aurais pas imaginé qu'elle pesait si lourd !

— Lucy, bon sang, réveille-toi !

Elle battit très brièvement des cils, juste assez pour entrevoir le visage de Henry penché sur elle et

deviner son expression inquiète. El e ferma les yeux tandis que le concert de voix reprenait.

— Que devons-nous faire ? demanda Toby dont la large main écarta ses cheveux de son visage.

Toby caressait sa gorge ! Lucy s'empessa de dissimuler un soupir d'aise sous une faible toux.

— Laissez-la, ordonna Henry. C'est ma sœur, je vais m'occuper d'el e.

La main se retira. Maudit Henry ! Son frère manifestait toujours son affection au moment le moins opportun.

— La pauvre ! compatit Sophia.

— Ne faudrait-il pas lui ôter ses bottines ? suggéra Felix.

Personne ne répondit.

— C'est ce qu'on dit, insista Felix. Si vous vous noyez, il faut enlever vos chaussures.

— Je crois que ce n'est utile que lorsqu'on est dans l'eau, répondit Kitty.

— Lucy, réveille-toi, maintenant ! s'impatienta Henry en la secouant sans douceur. Ce n'est pas un jeu. Tu me feras mourir ! Enfin, si je ne te tue pas avant...

— C'est peut-être déjà fait, commenta Jeremy d'un ton abrupt.

Il était plus proche d'el e que Lucy ne l'avait supposé.

— Poussez-vous, Henry, dit Toby. Il faut la ramener à la maison et la réchauffer.

Voilà qui devenait intéressant ! La voix de Toby faisait courir en el e une douce sensation de chaleur.

Tout à coup, el e fut soulevée par deux bras solides et plaquée contre un large torse. Puis, à grandes enjambées, on l'emporta loin de la berge.

Avec un soupir, el e tourna son visage vers son héros pour humer les délicieuses senteurs de cuir et de santal qui montaient des pans de sa veste. Les paupières soigneusement closes, el e dressa l'inventaire de la position de ses mains sur el e. La première soutenait son épaule, la seconde enveloppait sa cuisse. Ses bras musclés étaient passés sous son dos et ses genoux, la tenant solidement contre lui.

Voilà bien longtemps qu'on ne l'avait pas portée ainsi. En temps ordinaire, et Lucy en faisait une question de fierté, personne ne l'emmenait nul e part. Où qu'el e ail e, el e choisissait son chemin toute seule, et rentrait toute seule.

Quel que soit le temps que cela lui prenait.

Cependant, il y avait un étrange plaisir à s'abandonner ainsi, les yeux clos, tout alanguie. Il aurait pu l'emporter n'importe où ! L'oreil e posée sur son torse, el e pouvait entendre son cœur qui, sous

l'effort, battait plus vite. Pour el e.

À chaque pas, Lucy s'enfonçait un peu plus entre ses bras.

Sa joue glissa du pan un peu rugueux de sa veste jusqu'à l'étoffe douce de sa chemise. D'un geste ferme, il la souleva pour rajuster sa prise sur el e.

— Oh ! s'écria-t-el e en retombant contre son torse, surprise.

Il pila net.

— Lucy ?

D'aussi près, sa voix était différente. Plus grave, plus profonde. Plus... inquiétante.

— Mmm ? soupira-t-el e, les paupières énergiquement closes, la joue plaquée contre lui.

— Avez-vous fini de jouer les Ophélie ? Non ! Ce n'était pas possible !

El e ouvrit les yeux... et son regard plongea dans deux iris aussi bleus que le ciel. Jeremy !

— Moi qui croyais que Henry plaisantait, ce matin, en disant que vous vous étiez découvert une vocation d'actrice

! Pour les scènes de folie, vous êtes parfaite. Mais votre noyade était un peu exagérée... Je connais des poissons à qui vous pourriez donner des leçons de natation.

— Je n'avais pas l'intention de tomber à l'eau, maugréa-t-el e en essayant de se libérer. Posez-moi par terre !

— Non.

La tenant plus fermement, il se remit à marcher d'un pas rapide.

— J'ai dit, posez-moi par terre !

El e se mit à lui marteler l'épaule de coups de poing.

— Et moi, j'ai dit non. Ne vouliez-vous pas être sauvée ?

— Par pas vous !

El e lui enfonça le coude dans les côtes et poussa sur son bras pour s'écarter de lui.

— Jemmy, je n'ai pas besoin qu'on me porte ! gronda-t-el e, furieuse. Posez-moi donc par terre !

Enfin, il obtempéra... et la laissa presque tomber dans la boue. Soudain privée de sa chaleur, Lucy referma les bras autour d'el e et essaya de se repérer.

Derrière le portail de fer forgé, el e reconnut le manoir.

Jeremy ôta sa veste et la lui posa sur les épaules d'un geste impatient. Le devant de sa chemise détrempée lui collait à la peau, soulignant son torse musclé.

— Vous n'êtes pas raisonnable, Lucy.

Si elle n'avait pas claqué des dents, elle lui aurait jeté sa veste à la figure avec un choix de jurons fleuris. Lord Kendal possédait un talent inné pour jouer les chevaliers servants tout en distillant une bonne dose de mépris. Quant à ses regards désapprobateurs en direction de sa robe détrempée et de ses cheveux ruisselants, ils n'étaient pas nécessaires. Avait-elle besoin qu'il lui rappelle qu'elle s'était ridiculisée ? Le vent d'automne et l'eau glacée qui dégoulinait sur tout son corps le lui disaient assez. Elle était humiliée - et trempée - jusqu'aux os.

Et d'abord, en quoi cela le regardait-il ? Redressant le menton, elle lui décocha un regard noir.

— On dirait que vous êtes jaloux !

Chapitre 3

Jaloux ? Jeremy retint un éclat de rire. Pourtant, il devait rire ! Pour provoquer Lucy ou pour distraire ses propres pensées, peu importait. Mais ce qu'il savait, c'est que s'il n'émettait pas rapidement un petit rire moqueur, il allait commettre une erreur. Secouer Lucy comme un prunier. Ou l'embrasser. Ou se laisser tomber sur le sol, plus soulagé qu'il ne voulait l'avouer. Il ne parvenait pas à chasser de son esprit l'instant où elle était tombée à l'eau.

Pas plus qu'il ne parvenait à s'interdire de remarquer de quelle manière sa robe humide se plaquait sur ses courbes, la faisant ressembler à une sirène sortie de l'onde.

La colère l'auréolait d'une beauté sauvage. Ses cheveux, qui s'étaient de nouveau échappés de leurs épingle, ondulaient sur ses épaules en lourdes volutes brillantes.

Son teint était encore pâle, mais ses yeux verts étincelaient et ses lèvres tremblantes et décolorées étaient aussi tentantes qu'un fruit glacé au sucre.

Là s'arrêtait ce qu'il voyait d'elle. Il refusait de baisser les yeux plus bas que son cou... pour la bonne raison qu'il savait déjà ce qu'il trouverait. Ses seins pleins et fermes, se dressant avec effronterie sous sa chemise mouillée. Sa taille fine. Ses hanches rondes... Inutile de regarder. Son imagination lui dressait déjà un tableau des plus réalistes de sa silhouette. Comme elle l'avait fait au cours de cette nuit d'insomnie.

À l'aube, il avait sauté sa monture et chevauché à bride abattue afin de laisser derrière lui les visions trop précises qui l'assaillaient... pour retrouver les mêmes tentations à la table du petit déjeuner.

C'était sans espoir. Même si son esprit parvenait à oublier ses courbes affolantes, son corps ne se souvenait que trop bien de ces rondeurs qu'il avait tenues contre lui. Il devait s'interdire de baisser les yeux. Même s'il savait que sa poitrine se soulevait au rythme de son souffle haletant et que ses seins, durcis par le froid, devaient se tendre sous l'étoffe détrempée. Malgré lui, son regard descendit. Dieu du Ciel ! Il ne s'était pas trompé. Serrant les mâchoires, il détourna les yeux en quête d'une distraction. Par chance, Henry traversait la pelouse dans leur direction.

Jeremy ravalait un juron. Cela lui apprendrait à passer toute la saison en vil e sans mettre une seule femme dans son lit

! Qu'avait-il espéré ? Qu'on lui décernerait le grand prix de l'abstinence ? La médaille du libertin repentant ? Certes, il avait fait preuve d'une admirable maîtrise de ses pulsions.

Hélas ! il semblait l'avoir laissée derrière lui en quittant Londres...

Et voilà que cette ondine aux yeux d'émeraude l'accusait d'être jaloux.

Fou de désir ? Assurément. Incapable de réfléchir ? C'était manifeste. Mais jaloux ? En aucun cas !

Jamais il ne s'était autant félicité de ne pas être l'objet de l'adulation d'une dame. Dieu le préserve d'attirer l'affection de cette diablesse ! Il n'y survivrait pas.

Jaloux ? Il n'y avait rien de plus ridicule ! Pour se le prouver, il se représenta Lucy, vêtue de sa seule chemise de nuit, se levant sur la pointe des pieds pour embrasser Toby, tout en enfouissant ses doigts dans ses cheveux. Il regarda avec détachement cette scène qui semblait tirée d'un opéra un peu osé, tandis que Lucy se plaquait contre le torse de Toby. Elle ouvrait ses lèvres. Toby prenait sa bouche avec ardeur, et Jeremy ne ressentait toujours rien.

Un brin d'agacement, peut-être, parce que Toby s'y prenait très mal. Elle se cambrait, posait les mains sur ses épaules et se frottait contre lui sans la moindre pudeur.

Jeremy ne ressentait... presque rien. Une vague impatience, comme lorsqu'on chasse un moustique. Puis Lucy laissait échapper un petit soupir de plaisir... Et soudain, une barrière céda en lui. Il n'était plus le témoin de la scène, il en était l'acteur. Ses lèvres s'écrasaient sur celles de Lucy. Sa langue fouillait sa bouche. Ses mains se glissaient dans l'échancrure ouverte de son col pour se refermer sur...

Bonté divine ! Pourquoi Henry était-il si lent ? Ne pouvait-il pas se dépêcher un peu ?

Lucy dardait toujours sur lui un regard plein de défi tandis que ses dernières paroles résonnaient encore dans l'air.

Jaloux ? Il fallait qu'il se défende !

— On dirait que vous êtes jaloux, répéta-t-elle. Ses yeux verts étincelaient de rage.

— Vous êtes aussi froid qu'un serpent et vous n'avez aucune idée de ce que c'est que d'aimer de tout son cœur, de toute son âme ! D'être prêt à crier son amour devant le monde entier. D'oublier toute dignité s'il le faut. L'amour véritable exige le courage véritable. Contrairement à vous, je suis courageuse. Et vous êtes jaloux de moi.

Sur ces mots, elle passa devant lui et se dirigea vers le manoir d'un pas furieux. Jeremy la regarda s'éloigner, abasourdi.

— Apparemment, Lucy s'est complètement remise, fit remarquer Henry en le rejoignant. À quoi rimait donc cette scène ?

Jeremy aurait bien aimé pouvoir le dire. Indécis, il dansa d'un pied sur l'autre.

— Henry, il faut que nous ayons une discussion.

— C'est aussi mon avis, répondit Henry en posant sur lui un regard amusé. Je serais curieux de savoir pour quel e raison ma petite sœur vous donne des leçons sur l'amour.

Les quatre amis tinrent conseil autour d'une bouteille de cognac. Jeremy, avec un peu d'avance sur les autres, se servit un second verre.

— Il faut faire quelque chose pour Lucy, dit-il d'un ton ferme, essayant surtout de se convaincre lui-même.

— Voilà des années que je m'y casse les dents, marmonna Henry en se renversant dans son fauteuil, les pieds sur son bureau. J'ai renoncé.

— Ai-je manqué un épisode ? s'enquit Felix. Où est le problème, avec Lucy ?

— À part le fait qu'elle ne sait plus nager ni pêcher et qu'elle s'habille n'importe comment ? demanda Jeremy en s'asseyant dans une bergère devant l'âtre.

Sa chemise était encore mouillée et Lucy ne lui avait pas rendu sa veste.

— Elle se croit amoureuse, ajouta-t-il.

— Ha ha ! fit Henry.

Il se tourna vers Felix pour lui dire sur le ton de la confidence :

— À ce qu'il semble, Jem et elle ont eu une querelle d'amoureux.

Tous deux éclatèrent de rire.

Toby sourit en portant son verre à ses lèvres.

— Lucy et Jem ? Voilà qui est intéressant... Bien plus que Lucy et le fils de ton vicaire, Henry. Le gamin lui a écrit des vers épouvantables, l'an dernier.

— Le fils du vicaire a écrit des vers à Lucy ? répéta Henry qui ne riait plus du tout. Pourquoi personne ne m'en a-t-il rien dit ?

— Je pensais que tu le savais, répondit Toby d'un air fataliste. Au demeurant, lord Byron lui-même n'aurait pas touché le cœur de Lucy. À moins de lui apporter quelques tourtes en même temps que ses poèmes...

— À propos de tourtes... Si nous faisons apporter du thé et des sandwiches ? proposa Felix. Je suis affamé.

— Ce n'était pas une querelle d'amoureux, déclara Jeremy sans l'écouter. Lucy n'est pas éprise de moi.

Il se tourna vers Toby.

— Ni du fils du vicaire, reprit-il. C'est toi qu'el e aime.

— Encore ? s'exclama Toby avant de siroter une gorgée de cognac. Je pensais qu'el e avait reporté son affection sur un autre que moi.

— C'est faux, répliqua Jeremy en reposant son verre d'un geste brusque. Tu l'encourages, et tu le sais. Tu encourages tout ce qui porte jupons, entre treize et trente ans.

— Jem, intervint Henry. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, Lucy s'est entichée de Toby depuis des années.

C'est une amourette de gamine, rien de plus.

Jeremy ravala un grondement.

— Henry, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, Lucy n'est plus une gamine. El e est...

Il s'interrompit, reculant devant les paroles qu'il s'apprêtait à prononcer comme il l'aurait fait devant un précipice.

Henry éclata de rire.

— Tu ne considères tout de même pas Lucy comme une personne adulte ?

— El e sait que Toby envisage de demander la main de miss Hathaway.

Felix émit un long sifflement.

— Voilà qui est contrariant.

— Lequel d'entre vous le lui a dit ? demanda Toby d'un air légèrement contrarié.

— Ce n'est pas moi, se défendit Felix.

— Pas moi non plus, dit Henry d'un air dubitatif. Es-tu certain qu'el e le sait, Jem ?

Jeremy garda un instant le silence. Difficile de leur dire pourquoi il était si certain que Lucy était au courant... à moins d'avouer qu'el e lui avait rendu visite en robe de chambre au beau milieu de la nuit, et de révéler ce qui s'était alors passé.

— Il y a quatre dames dans cette maison, leur rappela-t-il avec un haussement d'épaules. Vous savez comment sont les femmes. El e l'aura entendu dire, et maintenant qu'el e le sait...

— El e est jalouse, conclut Felix à sa place.

— Exactement, confirma Jeremy, triomphant, ravi de rendre à César ce qui lui appartenait.

— Bon, el e est jalouse, concéda Henry. Mais je ne vois pas pourquoi il serait urgent d'y remédier.

Jeremy secoua la tête. Existait-il un homme plus obtus qu'Henry dans tout le royaume d'Angleterre ? Il se demandait encore comment Henry s'en était sorti, à Eton et à Cambridge. Grâce à son aide, de toute évidence. Une aide qu'il lui avait d'ailleurs accordée de bon cœur. Depuis leur première année à Eton, Henry était son meilleur ami.

leur première année à Eton, Henry était son meilleur ami.

Les camarades que choisissait Jeremy avaient toujours donné des crises de nerfs à son père, si l'on pouvait qualifier de crise de nerfs l'imperceptible tressaillement à la mâchoire qui annonçait un sermon monocorde. Il entendait encore le dédain dans la voix paternelle.

« Warrington, avait-il expliqué après la première année de Jeremy à Eton, je ne m'explique pas pourquoi vous vous entourez de cette bande de bons à rien qui ne sont même pas bien nés. Qui sont leurs pères ? Des commerçants, des fermiers ? Il n'y en a pas un qui soit titré, à part ce misérable baronnet. Vous leur êtes en tout point supérieur, et si vous tolérez leur compagnie, vous devriez au moins leur imposer de s'adresser à vous par votre titre. »

Seulement, c'était ainsi. Jeremy n'avait aucune envie de frayer avec les garçons de son rang, ni qu'on l'appelle Warrington, le nom qui, dans son esprit de gamin de dix ans, était toujours celui de son frère aîné. Plutôt que d'endurer sans cesse le rappel de la mort de Thomas, il préférait s'entourer de camarades comme Henry, Felix ou Toby, qui ignoraient tout de cette histoire.

Tous trois étaient d'excellents amis, mais Henry était le plus proche de lui. Waltham ne le laissait pas ressasser ses pensées moroses dans son club lorsqu'il y avait un combat de boxe à regarder, ni se lamenter chez lui à cause d'une mauvaise récolte de blé quand il y avait des truites à pêcher. Sans s'abaisser jusqu'à un optimisme béat, Henry refusait simplement d'encourager ses accès de morosité.

Hélas ! c'étaient précisément ces qualités qui faisaient de lui un piètre grand frère. À présent que Jeremy voyait quel prix Lucy payait la joyeuse insouciance de Henry, son humeur était plus sombre que jamais.

— Vous savez comme Lucy peut être obstinée quand elle s'est mis quelque chose en tête, insista-t-il. Elle ne va pas manquer une opportunité de se jeter au cou de Toby... ou dans la rivière. Elle est capable de se tuer, et de nous entraîner avec elle.

— Que me suggères-tu de faire, exactement ? interrogea Henry.

— À toi, rien. C'est à Toby d'agir.

Une lueur de panique passa dans les yeux de ce dernier.

— Ah non ! Pas question d'avoir cette discussion avec Lucy. Je n'ai aucun plaisir à briser le cœur des demoiselles.

Trois regards se tournèrent vers lui.

— En tout cas, pas ces derniers temps, ajouta-t-il, sur la défensive.

— Personne ne te demande de lui briser le cœur, dit Jeremy qui commençait à perdre patience. En

tout cas, pas directement. Il te suffit de faire ta demande à miss Hathaway. Une fois que tu seras fiancé, Lucy sera obligée de renoncer à son idée ridicule de te séduire... de te distraire.

— Je me ferai un plaisir de demander la main de miss Hathaway, assura Toby. À la fin de notre séjour.

— Pourquoi attendre ? demanda Felix. Kitty me harcèle chaque jour pour savoir quand tu te décideras à te déclarer.

— Je ne peux pas ramener une promise le matin et un fiancé l'après-midi. Une fois que je serai fiancé, je vais avoir une foule d'obligations. Allez dans le Kent pour demander sa main à son père, retourner voir mon avocat à Londres, repartir dans le Surrey chercher la bague de ma grand-mère... Je vais devoir cavalier à travers tout le pays, et le plaisir sera gâché.

— Balivernes ! s'écria Henry. Felix et moi trouvons encore le temps de chasser.

— Oui, mais vous êtes mariés, répondit Toby. Une épouse est ravie qu'on la laisse tranquille. Une fiancée, au contraire, ne vous lâche pas d'une semelle. Je vais devoir me promener dans le jardin et lire de la poésie à l'heure du thé, au lieu de courir les bois et de boire du whisky.

— Faire sa cour est un sport qui a aussi ses charmes, fit remarquer Felix.

— Oui, mais la saison des vierges effarouchées est ouverte toute l'année, répliqua Toby en se levant de son siège pour se poster devant une fenêtre. Miss Hathaway est délicieuse. J'admire sa beauté et j'estime son caractère. Il est même possible que j'aie une certaine affection pour elle. Malgré tout, c'est mon dernier automne de célibataire, et j'ai bien l'intention d'en profiter. Tant qu'il restera des perdrix dans les bois de Henry, je n'ai pas l'intention de demander la main de miss Hathaway.

— Et Lucy ? insista Jeremy.

— Rassure-toi, je ne lui demanderai pas non plus la sienne.

Jeremy fronça les sourcils. L'insouciance de Toby seyait parfaitement à un jeune homme de vingt ans, mais à trente, elle n'était plus de mise. Certes, les demoiselles se pâmaient toujours devant lui - tomber amoureuse de sir Toby Aldridge représentait encore un rite d'initiation parmi les débutantes - mais ce n'était pas d'une quelconque héritière rougissante qu'ils discutaient. C'était de Lucy.

Il se tourna vers Henry.

— Vous n'avez donc aucune considération pour le bonheur de votre sœur ?

— Bien sûr que si ! Je suis son tuteur.

Jeremy répliqua par un ricanement ironique.

— Vous exagérez, reprit Henry. Lucy s'est éprise de Toby, et alors ? Elle s'en remettra.

— À moins qu'elle ne se noie avant.

— El e a pris la gentil esse de Toby pour des sentiments plus profonds, poursuit Henry, ignorant sa remarque. Si el e avait fait son entrée dans le monde, el e serait déjà tombée amoureuse dix fois. El e est si naïve

!

Jeremy ricana de nouveau. Manifestement, Henry n'avait pas entendu parler du « livre ». Henry poursuit :

— El e est entourée de jeunes femmes mariées ou fiancées. Ou presque. El e voudrait connaître la même chose. Cela lui passera.

Apparemment satisfait de son analyse, Henry servit une nouvelle tournée de cognac.

Jeremy réprima une bouffée de frustration. Cela lui passerait ? Henry ne pouvait même pas imaginer à quel point il se trompait !

— Et en attendant ? demanda Jeremy. Vous comptez lui laisser ses illusions ?

— Un point pour Jem, commenta Toby. Je risque d'avoir du mal à faire ma cour à miss Hathaway si j'ai tout le temps Lucy dans les jambes.

Henry haussa les épaules.

— Je ne vois pas ce que je peux faire de plus.

— Inviter le fils du vicaire pour le thé ? suggéra Felix.

— Il est à Oxford, répondit Henry.

Jeremy secoua la tête, incrédule. Cette conversation était ridicule. Il lança un regard en direction de Toby. Quel prétentieux ! Pas un instant il ne doutait de pouvoir séduire n'importe quelle femme. Il ne voyait aucune raison de précipiter sa demande. Jamais il ne lui viendrait à l'idée que miss Hathaway puisse le refuser.

— Ne me regardez pas comme cela ! s'exclama Toby. Ce n'est pas ma faute. Si les illusions de Lucy vous dérangent à ce point, pourquoi n'essayez-vous pas de la distraire, vous ?

— Distraire Lucy ? Excellente idée ! approuva Henry tandis qu'un sourire espiègle étirait les lèvres de Toby.

Jeremy se leva de son fauteuil.

— Si par « distraire » vous entendez... eh bien, distraire, et si par « Lucy » vous entendez la sœur de Henry, la réponse est non. Définitivement non.

— Calmez-vous, Jem, dit Henry. Personne ne vous demande de lui faire une cour empressée. Montrez-lui simplement un peu d'attention. Emmenez-la au jardin.

Lisez-lui du Byron.

— Et n'oubliez pas les tourtes, ajouta Felix.

— Vous n'êtes pas sérieux, Henry.

Henry n'avait jamais été un tuteur modèle, mais à ce point...

— Vous me suggérez... Vous m'invitez à jouer avec les sentiments de votre sœur ?

— Ses sentiments ? répéta Henry dans un éclat de rire.

Comme si vous pouviez éveiller des sentiments chez Lucy !

Ne dramatisez pas. Sa fierté a été blessée, elle a seulement besoin qu'on la complimente un peu. Essayez juste de faire aussi bien que le fils du vicaire.

Bonté divine ! Henry connaissait-il Lucy ? Elle était plus têtue qu'une mule ! Elle avait passé huit ans de sa vie à nourrir une passion sans espoir, et Henry s'imaginait que quelques flatteries suffiraient à l'en détourner ? Il avait manqué quelques épisodes !

— Bien entendu, vous ne la toucherez pas, ajouta Henry d'un ton empreint de feinte gravité.

Sur ce point aussi, ses informations dataient un peu...

— Allez, insista Toby, faites-moi cette faveur. Si j'étais à votre place, vous pourriez compter sur moi.

— Pour jouer les jolis cœurs ? Je n'en doute pas un instant, ironisa Jeremy.

Trois regards brillants d'amusement se tournèrent vers lui.

Une vague de désespoir envahit Jeremy.

— Cela ne marchera jamais, protesta-t-il faiblement.

— Ne seriez-vous plus à la hauteur de votre réputation de libertin ? se moqua Toby.

À ces mots, Jeremy serra les poings en louchant sur la mâchoire de Toby.

— Je suis tout à fait à la hauteur de ma réputation, marmonna-t-il entre ses dents.

Le sourire aux lèvres, Henry lui assena une tape dans le dos.

— Parfait. L'affaire est réglée.

Chapitre 4

— Vous êtes encore venu vous moquer de moi ? demanda Lucy sans baisser le livre qu'elle tenait devant ses yeux. A moins que vous n'ayez trouvé une nouvelle idée pour m'insulter ?

Jeremy approcha un siège de l'âtre. Tante Matilda somnolait sur un divan, sa tête enturbannée plongeant vers sa poitrine. La plume indigo qui ornait son couvre-chef dansait devant son nez à chacun de ses ronflements.

Après son bain de l'après-midi, Lucy s'était changée et portait une simple robe vert émeraude dont le décolleté, par chance, était modeste. Elle avait discipliné ses cheveux en une lourde tresse acajou qui lui tombait jusqu'aux reins. Un épais volume relié en cuir dissimulait son visage. Elle s'était réfugiée dans cette attitude studieuse depuis que le petit groupe s'était retiré dans le salon après le dîner, mais Jeremy ne l'avait pas encore vue tourner une page.

Ayant déposé une table d'échecs entre leurs sièges, il entreprit de disposer les pièces sur les cases.

— Je ne suis pas venu vous insulter, bien au contraire.

Il se pencha en avant et prit des airs de conspirateur pour ajouter :

— Je suis venu pour vous séduire.

Elle le regarda par-dessus son livre, écarquilla les yeux, puis les plissa d'un air dubitatif.

— Je préférerais les insultes.

Haussant les épaules, il continua d'installer les pièces sur le plateau.

— Peut-être ai-je simplement envie de faire une partie d'échecs.

Lucy émit un petit reniflement ironique et jeta un coup d'oeil en direction de la table, où les sœurs Hathaway étaient occupées à ruiner les trois gentlemen.

— C'est Henry qui vous envoie en service commandé ?

Les doigts de Jeremy se serrèrent sur la tour qu'il manipulait.

— Gardez votre pitié, Jemmy, dit Lucy en refermant son livre dans un claquement. Je n'en ai nul besoin.

Elle leva vers lui son regard vert. Ses yeux étaient lumineux, pétillants d'intelligence... et pas le moins du monde rougis par les larmes. Il ravala un petit rire sec en se reprochant de l'avoir sous-estimée. Si elle s'était murée dans sa solitude, ce n'était pas pour gémir sur son sort. C'était pour préparer son prochain coup.

— Je n'ai pas l'intention de m'apitoyer sur vous, et je ne suis pas aux ordres de votre frère, répondit Jeremy en installant les dernières pièces. J'ai mes raisons pour discuter avec vous.

Lucy fit pivoter la petite table de façon à placer les blancs devant elle. Enroulant sa tresse autour de sa main droite, elle avança un pion de la main gauche et demanda :

— Me présenter vos excuses ?

Alors que c'était elle qui aurait dû le remercier ? Jeremy était bien résolu à en finir au plus vite avec le plan ridicule du frère de Lucy. Au dîner, il avait dû endurer les clins d'œil de Henry, les sourires en coin de Toby, les coups de coude de Felix... et même les regards entendus de Marianne, qui l'avait bien sûr placé à côté de Lucy. Henry pouvait bien s'imaginer ce qu'il voulait. Pour sa part, Jeremy n'avait pas l'intention de passer son séjour à réciter du Byron dans le jardin pour apaiser la conscience de ses amis. Et encore moins de monter la garde dans le couloir toutes les nuits ou de repêcher Lucy chaque fois qu'elle se jetterait à l'eau.

Puisque ni Henry ni Toby n'avaient le courage de lui dire la vérité en face, il allait s'en charger.

Il avança un pion.

— Je suis venu vous apporter une bonne nouvelle. Toby demandera la main de miss Hathaway à la fin de notre séjour.

Elle prit le pion noir avec son fou.

— J'ai du mal à contenir ma joie, grinça-t-elle.

— À la fin de notre séjour répéta-t-il. Dans plusieurs semaines. Toute tentative d'empêcher ces fiançailles serait vaine, mais si vous...

Sans écouter ses protestations, il poursuivit :

— ... si vous vous obstinez à essayer, vous avez amplement le temps. Inutile de tenter d'audacieuses manœuvres de séduction.

— Au contraire, répliqua-t-elle avec un sourire malicieux.

J'aurai bien plus d'occasions de procéder à «

d'audacieuses manœuvres ».

— Croyez-vous vraiment que l'audace soit une qualité que Toby recherche chez une femme ?

Sa pique toucha son but car il vit Lucy pincer les lèvres, puis se tourner vers la table où l'on jouait aux cartes.

— Que lui trouve-t-il donc ?

— Comme je vous l'ai dit, elle est belle, accomplie et, ce qui est plus important, très bien dotée.

— Et ce sont ces qualités qui inspirent à un homme la passion la plus débridée ? Une forte dot et d'exquis petits plateaux à thé ?

— Non. Ce sont ces qualités qui lui inspirent l'envie de se marier.

Lucy étudia l'échiquier tout en enroulant l'extrémité de sa tresse autour de ses doigts, avant d'en frotter distraitement ses lèvres. Puis, d'un rapide petit coup de langue, elle suçota une mèche de ses

cheveux. Jeremy s'agita sur son siège avec nervosité.

— Nous voilà revenus au point de départ, murmura-t-elle.

— De quelle façon ?

— Je n'ai ni dot ni plateaux à thé pour inspirer à un homme l'envie de se marier. Je vais donc devoir utiliser les qualités qui lui inspirent la passion la plus débridée.

Elle leva vers lui ses yeux verts dans lesquels dansait le reflet des flammes, avant d'ajouter :

— Et quelles sont-elles, au juste ?

S'il avait été honnête, Jeremy aurait avoué que l'étincelle espiègle qui pétillait au fond de son regard était un bon début, et qu'avec sa manie de mordiller le bout de sa tresse, de la sucer, de la lécher, Lucy l'inspirait délicieusement...

Or, il n'éprouvait aucune envie d'être honnête. En vérité, il aurait bien aimé changer de sujet. Et si, en même temps, il parvenait à faire changer Lucy d'avis, cela lui conviendrait fort bien.

— Il ne s'agit pas uniquement de la dot de miss Hathaway, dit-il. Je crois que Toby ressent pour elle un véritable attachement.

Lucy n'avait pas l'air convaincu. Elle déplaça son fou sur le plateau.

— Vous ne me ferez pas croire qu'ils se sont aimés dès le premier regard.

— Non, plutôt au second.

Cela sembla attirer l'attention de Lucy, qui se pencha en avant. Jeremy s'inclina au-dessus de la petite table pour chuchoter :

— Toby a rencontré miss Hathaway lors d'un dîner chez Felix. Elle était aussi jolie et charmante qu'aujourd'hui. Elle avait de la conversation et elle s'est révélée une pianiste assez douée. Toby n'a rien vu du tout.

Sur l'échiquier, il fit entrer un cavalier en lice.

— Et la deuxième fois ?

— C'était lors d'un bal. Miss Hathaway était entourée d'un essaim d'admirateurs. Toby a été immédiatement fou d'elle. Pendant plusieurs semaines, il n'a parlé que de Sophia Hathaway. C'en était insupportable.

Lucy parut stupéfaite.

— Êtes-vous en train de suggérer que Henry devrait organiser un bal ?

Jeremy poussa un soupir.

— Je suis en train de vous dire de cesser de vous jeter aux pieds de Toby. Un homme ne veut pas s'abaisser pour trouver l'amour ; il veut s'élever vers le ciel, atteindre le paradis. Il veut plus qu'une femme. Il veut un rêve. Un ange.

— Une déesse ?

— Si vous voulez.

La voix de Lucy se fit nostalgique.

— Toby m'appelait toujours sa Diane, sa déesse de la Chasse.

— El e était aussi déesse de la Chasteté, ironisa Jeremy.

Mais peu importe, vous avez compris le principe. Il faut être inaccessible. Ce serait une grave erreur d'exposer vos...

vos charmes devant Toby avec autant d'audace. Les hommes veulent ce qui leur est interdit.

Or, Dieu lui vienne en aide, il était un homme ! Il désirait ce qui lui était interdit. La simple évocation des charmes de Lucy lui mettait les reins en feu. El e était inaccessible, comme il se le répétait depuis le matin. Cela expliquait tout. Le désir qui le consumait n'avait rien à voir avec ses courbes voluptueuses ni avec sa peau dorée. Ni même avec le défi permanent qu'el e représentait, avec son caractère entier et sa voix aux inflexions sensuelles. Et encore moins avec ses lèvres pleines, délicatement ourlées, faites pour les baisers, plus tentantes que le fruit défendu...

Oui, ce n'était que trop vrai. Les hommes veulent ce qui leur est interdit.

Lucy leva vers lui son regard vert.

— Jaloux.

Il ravala un grondement de frustration. Non, il n'était pas jaloux ! Il s'apprêtait à répliquer lorsqu'el e reprit la parole :

— Il faut que je rende Toby jaloux... Il la regarda sans comprendre.

— Vous avez dit vous-même que Toby n'avait pas prêté la moindre attention à Sophia jusqu'à ce qu'il la voie entourée d'un essaim d'admirateurs. Voilà ce qu'il me faut. Un Sigisbée. Plusieurs seraient préférables, mais je vais devoir me contenter d'un seul.

El e enroula sa tresse autour de ses doigts d'un geste pensif.

— Dommage que le fils du vicaire soit à Oxford. Il est fou de moi.

El e considéra le tapis d'un air songeur. Puis el e leva les yeux vers lui.

— Vous ferez l'affaire.

— Pardon ?

— Je sais, je sais, cela a l'air ridicule, mais je n'ai personne d'autre sous la main. Je ne vous demande pas la lune. Faites juste semblant de me courtiser pendant quelque temps. Jusqu'à ce que Toby s'aperçoive qu'il est amoureux de moi.

— Je pourrais vous faire la cour pendant des années sans le moindre résultat.

El e s'adossa à son siège en poussant un soupir contrarié.

— Je suppose que vous avez raison.

Puis, posant sur lui un regard où Jeremy crut discerner une pointe de dédain, el e ajouta :

— Personne n'y croira jamais.

Jeremy n'aurait su dire quel aspect de cette réflexion était le plus irritant - l'insistance avec laquelle tout le monde lui demandait de courtiser Lucy, sans la moindre considération pour ses sentiments, le fait d'être jugé moins apte à la tâche que le fils du vicaire ou, pire, le scepticisme général en ce qui concernait sa capacité à séduire une vierge provinciale.

La fierté l'emporta sur le bon sens.

— Au cas où vous l'ignoreriez, Lucy, j'ai une certaine réputation, à Londres. Personne ne s'étonnera de me voir flirter avec vous.

Ce qui était presque la vérité. Personne ne s'étonnerait de le voir flirter avec Lucy... puisque c'était précisément ce qu'on lui avait demandé avec insistance.

Lucy se redressa dans son siège.

— Al ons, Jemmy ! Essayez-vous de me dire que vous êtes un libertin ?

El e éclata d'un rire argentin que Jeremy aurait trouvé charmant s'il n'avait pas été l'objet de cette hilarité.

— Je refuse de croire cela, reprit-el e en secouant la tête.

Jeremy saisit d'un geste vif la main qu'el e tendait vers l'échiquier.

— Vous devriez, murmura-t-il. Quand je le veux, je peux être très convaincant dans ce rôle.

Du pouce, il effleura la ligne de séparation entre son index et son majeur, en remontant vers le dos de sa main. Il vit ses yeux s'agrandir et ses lèvres s'entrouvrir. Puis, d'une légère caresse circulaire là où ses doigts se rejoignaient, il lui arracha un petit soupir où se mêlaient surprise et plaisir.

Un soupir qui fail it causer sa perte. Jeremy connaissait ce son. C'était le loquet d'un verrou que l'on poussait, le craquement électrique entre l'éclair et le tonnerre, le sifflement de l'al umette avant qu'el e ne s'enflamme. Un son incomplet. Un son qui en appelait d'autres, promettait et faisait espérer plus.

Il lâcha sa main comme s'il venait de s'y brûler.

Croisant les bras, Lucy s'adossa de nouveau dans son fauteuil tout en le scrutant. Puis un petit sourire étira le coin de ses lèvres - sensuel, espiègle, ensorcelant...

Jeremy ravala un juron. Il devait se lever et s'en aller immédiatement. Certes, en cédant à cette lubie de la jeune femme, il ne ferait rien de plus que se plier aux demandes insistantes de Henry et Toby, mais rien ne l'obligeait à accepter. Lucy n'était ni sa sœur ni l'une de ses nombreuses admiratrices. En vérité, par un inexplicable caprice du destin, elle était surtout son problème.

Car il la connaissait. Avec ou sans son aide, elle poursuivrait Toby de ses assiduités. S'il lui refusait son assistance, elle reviendrait à son premier plan d'attaque qui reposait sur une certaine chemise de nuit aux boutons récalcitrants - un plan pour lequel Jeremy n'avait pas la moindre sympathie.

— Alors vous acceptez ? demanda-t-elle. Vous ferez semblant de me courtiser ?

— Oui, je ferai semblant, répondit-il en insistant sur ce dernier mot.

Lucy sourit.

Elle aimait ce plan ; il était tout simplement parfait. Si un stratagème pouvait aider Toby à la voir sous un jour nouveau, c'était bien celui-ci ! En outre, il offrait une source d'amusement non négligeable en la personne de Jeremy, désormais livré à ses caprices...

— Eh bien, Jemmy, à quel point êtes-vous amoureux de moi ?

Une expression de panique se peignit sur les traits de celui-ci. Oh ! qu'elle allait s'amuser !

— Je vous demande pardon ? s'étrangla Jeremy.

— Et j'accepte vos excuses, se moqua-t-elle.

Puis, prenant son cavalier avec sa tour, elle déclara :

— Échec.

Il la regarda d'un air éberlué. N'avait-il donc jamais joué aux échecs ? Dans un élan de magnanimité, elle expliqua :

— Si vous devez me conter fleurette, j'apprécierais de savoir quel degré de dévotion je peux espérer de votre part. Êtes-vous un simple admirateur ? Un honnête soupirant ? Un pauvre fou éperdu d'amour ?

Il poussa un soupir, apparemment soulagé.

— Ne nous emportons pas, maugréa-t-il en mettant son roi hors de danger. Un juste milieu devrait suffire.

— Va pour « honnête soupirant ». Elle fit bouger sa tour.

— Échec, dit-el e de nouveau.

Puis, se penchant sur le plateau de jeu, el e ajouta :

— Il me semble qu'un honnête soupirant me laisserait gagner...

— Vous plaisantez ? riposta-t-il en prenant sa tour avec sa reine.

Il lui sourit d'un air si suffisant que Lucy dut réprimer une fol e envie de lui faire une grimace. Une véritable lady ne montrait pas sa langue à un honnête soupirant - sauf, peut-

être, dans un moment de passion débridée, songea-t-el e, les joues en feu.

Des applaudissements retentirent à la table de jeu.

Tournant la tête, Lucy vit Sophia déposer ses cartes et faire glisser vers el e les jetons empilés devant ses partenaires. Toby prit sa main pour y déposer un baiser, puis se pencha vers el e pour murmurer quelque compliment à son oreil e. Sophia sourit tandis qu'une adorable rougeur éclairait son visage. Des pétales de rose sur de la porcelaine nimbée d'or. Un ange. Un rêve.

— À votre tour, dit Jeremy.

— Je n'ai plus envie de jouer. Je finirai de vous battre demain.

Ayant sans doute suivi son regard en direction de la table voisine, où Toby et Sophia, épaule contre épaule, comparaient leurs jeux, Jeremy commença :

— Lucy, vous devez accepter que...

El e le fit taire d'un regard, prit son livre et le lui tendit.

— Tenez. Faites-moi la lecture.

— Vous voulez rire ?

El e lui lança l'ouvrage, qu'il rattrapa machinalement.

— Un honnête soupirant me ferait la lecture, lui.

Un sourire moqueur aux lèvres, il lut à voix haute :

— Le Manuel de l'éleveur de lapins ? Lucy, ne me dites pas que ceci est « le » livre ?

— Pas du tout, voyons ! répliqua-t-el e en drapant son châle sur ses épaules. C'est juste le premier qui m'est tombé sous la main.

Il secoua la tête.

— Je suppose que je devrais me réjouir que ce ne soit pas du Byron.

Puis il ouvrit le volume au hasard et commença à lire d'une voix lente et régulière. Lucy s'appuya contre le dossier de son fauteuil, peu à peu gagnée par une légère somnolence.

Ses paupières se fermèrent, tandis que la lassitude envahissait ses membres. Il lui sembla retrouver la béatitude qu'avait fait naître en elle cette même voix grave lorsqu'elle l'avait écoutée gronder sous son oreille, cet après-midi-là, persuadée d'être en sécurité dans les bras de l'homme qu'elle aimait.

Et c'était la plus douce des sensations.

Chapitre 5

— J'ai une question à vous poser, Jem.

Henry rejoignit Jeremy, foulant de ses bottes usées le sol jonché de feuilles mortes et de fougères sèches.

— Il y a un certain temps que j'y réfléchis, et... enfin, vous savez combien votre opinion compte pour moi.

Il pila net et, rajustant la visière de sa casquette, se tourna vers Jeremy d'un air grave.

— Ce chapeau me va-t-il bien ?

Derrière eux, Felix et Toby éclatèrent de rire.

— Dites-moi, Jem, gloussa le premier, quels rubans miraient le mieux au teint ? Les roses ou les violets ?

— Oh ! les violets, gazouilla le second d'un air faussement sérieux.

Jeremy serra les dents et prit une profonde inspiration.

— Vous savez que je tiens une arme chargée, n'est-ce pas ?

— Bah ! Vous êtes le plus mauvais tireur de toute l'Angleterre. En revanche, vous avez raté votre vocation dans la mercerie.

— Je vous rappelle que ce n'était pas mon idée ! rétorqua Jeremy en accentuant la pression de ses doigts sur son fusil. Je crois que l'un de vous m'a demandé de lui venir en aide.

— En effet, et je déclare que vous êtes un saint, répondit Henry en lui donnant une claque dans le dos. Vous êtes meilleur que moi. Aucune cause, fût-elle la plus noble, ne pourrait me convaincre d'accompagner trois dames chez la modiste.

Bon sang ! Cela n'en finirait donc jamais ? songea Jeremy.

Et encore, ses amis ne savaient pas tout... Ils l'avaient seulement vu rentrer du vil âge, tenant les rênes

de la calèche, entouré de dames pépant à tue-tête et de cartons à chapeau roses. Dieu merci, ils ne l'avaient pas aperçu assis à une minuscule table à thé couverte de délicats petits cakes fourrés à la crème, ou bien tenant trois écheveaux de ruban de satin - un dans chaque main, le troisième entre les dents - juste pour que Lucy puisse reculer de trois pas afin de mieux les comparer de loin.

Et s'il n'y avait que cela ! Les événements des derniers jours n'avaient été qu'une interminable suite de petites humiliations, qui s'ajoutaient les unes aux autres, au fil des caprices de Lucy.

Un honnête soupirant irait cueil ir des centaines de mûres dans un roncier inextricable, sacrifiant joyeusement plusieurs heures de son temps et un manteau presque neuf, pour la vague promesse de quelques pots de confitures acides et pleines de graines.

Un honnête soupirant resterait assis au piano près de la dame de ses pensées pour tourner les pages de sa partition, même si le répertoire de la dame en question ne comprenait qu'une chanson à boire qu'elle répétait - de mémoire - depuis une heure sur un tempo des plus improbables.

Un honnête soupirant partagerait son cognac.

Un honnête soupirant jouerait avec le chat.

Un honnête soupirant sourirait.

Et, pour finir, l'honnête soupirant renoncerait à l'ègrement à une partie de chasse pour emmener ces dames faire leurs emplettes.

Comment avait-il pu laisser la situation se dégrader ainsi ?

Il était le comte de Kendal , nom de nom ! Il employait vingt-six personnes, rien que dans sa demeure londonienne, pour veiller à son confort. Et voilà qu'il devait à présent se soumettre aux fantaisies sans cesse renouvelées d'un despote en jupons. Faire semblant de courtiser Lucy était infiniment plus épuisant que de courtiser n'importe quelle autre femme pour de bon.

Dix fois par jour, il envisageait de mettre fin à cette mauvaise farce. Dix fois par jour, il y renonçait. Car nonobstant les plaisanteries de ses amis et sa fierté jetée aux orties, le plan fonctionnait admirablement. Exception faite de l'achat d'un chapeau d'une indicible laideur, Lucy n'avait, à sa connaissance, commis aucun acte irréfléchi.

Elle n'avait pas fait irruption dans la chambre de Toby.

En revanche, Jeremy ne pouvait plus la chasser de la sienne.

Car les tocodes de Lucy qu'il endurait le jour n'étaient rien ; le véritable enfer commençait la nuit. Dans ses rêves. Des rêves indécentes, inavouables... et d'un réalisme saisissant.

Des rêves de chair nacrée et de bouche rougie par les mûres. Des rêves de rubans de satin et de peau soyeuse se dévoilant sous ses caresses et ses baisers. Des rêves où des lèvres parfumées au cognac fredonnaient des airs coquins. Des rêves qui allumaient en lui un tel brasier qu'il se réveille au milieu de la nuit, moite de sueur et brûlant de désir.

Bon sang ! À vingt-neuf ans, il avait passé l'âge de ces rêveries d'adolescent ! Dans sa jeunesse, il avait eu plus que sa part d'étreintes furtives avec des bonnes et des filles de ferme. Puis il était parti pour Cambridge, où il avait fréquenté les tripots et les bordels avec plus d'assiduité que les cours de physique ou de philosophie. S'ajoutait à cela une année passée à étudier sur le terrain les beautés de la Méditerranée. Enfin, il était revenu à Londres et à la bonne société.

Il était temps, lui avait dit son père, de s'établir et de convoler en justes noces. Jeremy devait avoir un héritier afin d'assurer l'avenir de la famille, et la promesse d'un comté et de l'une des plus enviables fortunes du royaume lui permettait de regarder aussi haut qu'il le désirait. Une épouse convenable, aux yeux de son père, serait une jeune femme au teint de porcelaine et à l'éducation parfaite, issue d'une ancienne lignée et pourvue d'une dot tout aussi respectable. Une belle prise de guerre.

Un trophée.

Comme d'habitude, le vieux lord Kendal avait été déçu.

Certes, Jeremy avait dûment assisté aux bals, soirées musicales et autres dîners en ville. Certes, il avait courtsé les dames... en choisissant avec soin les moins convenables. Des veuves qui ne voulaient de lui que son corps, quelques actrices en vogue, et même une ou deux courtisanes de haut vol. Chaque conquête lui offrait une double satisfaction - celle d'assouvir ses appétits charnels et celle de contrarier son père.

Jusqu'à ce que, deux ans auparavant, Jeremy retourne à Londres en tant que lord Kendal. Il ne lui avait fallu que quelques liaisons sans intérêt pour s'apercevoir que le plaisir s'était émoussé. Son père n'était plus là. Oh ! les dames n'avaient aucun motif de se plaindre, et les mères de filles à marier le poursuivaient de plus belle... La seule personne qu'il décevait, c'était lui-même.

D'autant qu'il avait un domaine à diriger, à présent. Alors Jeremy avait tiré un trait sur sa vie de séducteur. Il était passé maître dans l'art d'enfermer ses émotions dans une cage solidement verrouillée.

Et puis il avait suffi d'un baiser. Plus exactement, de trois baisers. Le premier franchement raté. Le deuxième en nette amélioration. Et le troisième... Dieu du Ciel ! Le troisième... La passion s'était échappée de sa cage et courait à présent dans ses veines en toute liberté. Un an de désir réprimé, qui volait en éclats en un instant, et qui protestait avec véhémence dix fois par jour, chaque fois que Jeremy se disait qu'il allait mettre un terme à cette mascarade.

Il tentait de se convaincre qu'il avait de nobles raisons d'interdire à Lucy l'accès à la chambre de Toby - et peut-

être en avait-il, dans quelque recoin oublié de son âme, rangées sous l'étiquette « Gentleman ». Mais dans l'immédiat, il était sous l'emprise de la Bête assoiffée de désir qui venait de se réveiller en lui. Et la seule idée de savoir Lucy dans la chambre de n'importe qui d'autre que lui ne faisait qu'exacerber la frustration du fauve en lui.

Levant son arme, il visa une souche et fit feu. Des éclats de bois pourri volèrent alentour. Henry, Toby et Felix s'immobilisèrent et le regardèrent d'un air stupéfait.

— Il y avait un faisan, expliqua-t-il.

Trois têtes se tournèrent d'un même mouvement vers la souche éventrée avant de revenir dans sa direction. Henry parut sur le point de protester, mais Jeremy le fit taire d'un regard.

LE regard.

C'était l'un des rares traits paternels dont Jeremy avait été content d'hériter. Qu'il le veuille ou non, il avait reçu en partage son regard bleu glacier et ses sourcils qui semblaient tracés au fusain. Avec un peu d'entraînement, darder LE regard sur quelqu'un était devenu un jeu d'enfant.

LE regard pouvait avoir diverses significations, selon l'occasion et le destinataire. Cela pouvait dire « Taisez-vous », ou « Soulève tes jupes ». Et, en une occasion mémorable, cela avait signifié « Ceci est un malentendu.

Posez donc ce maudit chandelier avant de commettre une regrettable erreur ».

Quelle que soit son interprétation, LE regard représentait une marque d'autorité. Il disait « Je commande et vous obéissez ».

Il n'y avait qu'une seule personne parmi les connaissances de Jeremy qui y paraissait totalement imperméable. Une personne qui semblait le mener par le bout d'un ruban de satin.

— Il vous couve encore de ce regard, murmura Sophia.

Lucy leva les yeux de son livre.

— Qui donc ?

— Lord Kendal, bien entendu, répondit Sophia en plongeant la pointe de sa plume dans son encrier. Il semble très épris de vous.

— Oh ! Jemmy ?

Elle tourna les yeux vers celui-ci, qui l'observait depuis l'angle opposé du salon. Lorsqu'elle lui décocha un joyeux clin d'œil, il détourna les yeux. Sans doute fulminait-il encore à cause des rubans. Ou des poils de chat sur son manteau. Ou du cognac. En tout cas, cela ne pouvait pas être à cause du biscuit au xérès ; il n'avait jamais aimé les desserts. Quoi qu'il en soit, il semblait vraiment contrarié.

Marianne venait de s'asseoir au piano, mais il ne parut même pas s'en apercevoir.

— Oui, il est fou de moi, répondit-elle d'un ton détaché.

Enfin, quelqu'un semblait l'avoir remarqué... même si ce n'était pas la bonne personne. Voilà trois jours que Lucy soumettait son prétendu soupirant à tous ses caprices, sans éveiller la moindre réaction de la part de Toby. Pas plus que de Henry, de Marianne, de Felix ou de Kitty, au demeurant. C'était absolument exaspérant.

— Vous l'appellez par son prénom ? demanda Sophia en arquant un sourcil surpris. Ce n'est pas

convenable.

Convenable ? Oh ! bien sûr ! Lucy avait oublié que Sophia était un ange. Pourquoi s'était-elle assise si près du secrétaire ? Elle aurait dû se douter que Sophia Hathaway n'aurait rien de plus urgent que de venir écrire son courrier.

— Je le connais depuis des années, expliqua-t-elle. Il n'était pas encore comte de Kendal, mais... vicomte Je-ne-sais-quoi.

— Warrington, dit Sophia tout en effleurant le papier d'un délicat trait de plume. Vicomte Warrington.

Lucy la regarda tracer des boucles et des hampes impeccables. Miss Hathaway avait une écriture parfaite, bien entendu. Ce qui la rendait encore plus insupportable.

Celle-ci posa sa plume pour se masser le poignet.

— Faire sa correspondance peut parfois être si lassant !

reprit-elle. Rien de tel pour ternir la joie d'un souvenir que de le coucher dix fois sur le papier. Vous ne trouvez pas ?

— Aucune idée, marmonna Lucy en retournant à son livre.

Je n'écris pas de lettres.

— Jamais ? Comment est-ce possible ?

— Je n'ai pas de correspondants, répondit Lucy avec un haussement d'épaules insouciant.

— Et vos amies du pensionnat ?

— Je n'y suis jamais allée. J'avais des gouvernantes.

— Vous ne leur écrivez pas ?

La seule idée fit sourire Lucy.

— Nous n'étions pas particulièrement proches.

— Eh bien, maintenant, vous aurez au moins une correspondante.

— Qui donc ?

— Moi, dit Sophia en levant les yeux de sa lettre. Je serais inconsolable si vous ne m'écriviez pas après notre départ.

— Oui, bien sûr, susurra Lucy en s'écartant légèrement, au cas où l'hypocrisie serait contagieuse.

Correspondre avec Sophia Hathaway ? Grottesque !

Comme si el es étaient amies !

— Et il ne faudra pas m'oublier, l'avertit Sophia avec un sourire timide, malgré tous les nouveaux amis que vous aurez une fois que vous serez comtesse.

Lucy sursauta.

— Comtesse ?

— La saison prochaine, vous serez la coqueluche du Tout-Londres. Tout le monde voudra faire la connaissance de la femme qui a capturé l'insaisissable lord Kendal , et...

— J'en doute, l'interrompit Lucy. Il ne m'épousera pas.

— Et pourquoi pas ? s'étonna Sophia. Il est très épris de vous. Il est comte, très riche, et ami avec votre frère.

— Il est froid, rabat-joie et suffisant.

Sophia baissa la voix.

— Peut-être, mais ses airs ténébreux font tout son charme, non ? Rien qu'en le regardant, j'imagine qu'il cache toutes sortes de secrets à vous donner le frisson...

Lucy était dubitative. El e connaissait Jeremy Trescott depuis des années et savait tout ce qu'il y avait à savoir sur son compte. Il n'avait rien qui puisse lui donner des frissons.

Sauf, peut-être, ses baisers... Trois jours avaient passé, mais el e en était encore toute retournée. Quant à son regard magnétique, qui autrefois la laissait parfaitement indifférente, il la traversait maintenant jusqu'à l'âme, éveil ant en el e une sourde nostalgie.

— Riche, beau, titré..., énuméra Sophia en comptant sur ses doigts. En tous points, c'est un parti exceptionnel.

— S'il l'est tant que cela, pourquoi ne l'épousez-vous pas ?

rétorqua Lucy.

Voilà qui aurait tout résolu !

— Entre nous, murmura Sophia, si c'était moi qu'il regardait ainsi, je ne dirais pas non.

Refermant son livre, Lucy se tourna de nouveau vers Jeremy. Cette fois, il ne se déroba pas. Les yeux rivés sur les siens, el e tenta de le regarder comme si el e le voyait pour la première fois et de le considérer sous le même angle que Sophia : une bel e fortune, un titre prestigieux et de mystérieux secrets. Ce dernier point était si absurde qu'el e retint de justesse un éclat de rire.

Puis le regard de Jeremy se fit absent, comme s'il s'absorbait dans une rêverie. Inexplicablement, il sembla à Lucy qu'il l'avait déjà souvent observée plus ou moins dévêtue. Un frisson la traversa,

accompagné d'une sensation des plus étranges.

El e avait soudain l'impression de se voir el e-même pour la première fois.

— Des cousins ! s'exclama Sophia, l'arrachant à ses réflexions. Vous avez bien des cousins à qui écrire ?

— Pas du côté de ma mère. Du côté de mon père, il y a ma tante Matilda, mais el e ne s'est jamais mariée. Mon grand-père cultivait l'indigo dans les Antil es. Je suppose que j'ai des cousins là-bas, mais je ne les connais pas. Et de toute façon, ils doivent être bien plus âgés que moi.

— Les Antil es ! répéta Sophia en ouvrant des yeux ronds.

Posant son menton au creux de sa paume, el e prit une expression rêveuse.

— Comme c'est romantique ! Si j'avais des cousins aux Antil es, je leur enverrais une lettre chaque semaine, rien que pour l'imaginer en train de voguer sur les mers. Mes insignifiants gribouil ages traversant les océans, échouant sur un lointain rivage de sable blanc...

El e se redressa et battit des mains.

— Ou volés par des pirates ! s'exclama-t-el e avec excitation.

Lucy la regarda, amusée.

— Quel e imagination vous avez !

— Oui...

Sophia se rembrunit. Reprenant sa plume, el e ajouta :

— Je m'en passerais volontiers. C'est terrible d'imaginer toutes sortes d'aventures extraordinaires sans jamais les voir se réaliser.

Un silence inconfortable s'ensuivit, durant lequel l'expression de miss Hathaway passa de la nostalgie à la morosité. Soudain, une curieuse sensation envahit Lucy.

Une sensation qui ressemblait désagréablement à de la sympathie.

Impossible. Sophia était l'ennemi. On ne fraternisait pas avec l'ennemi. .

Seulement, lorsque l'ennemi se mordit la lèvre d'un air malheureux, l'horrible vérité s'imposa. C'était de la sympathie.

— Je ne sais pas si les pirates pourraient lire vos lettres, s'entendit-el e répondre, poussée par l'inexplicable besoin de consoler sa compagne, mais si l'idée vous plaît tant que cela, vous pouvez écrire de ma part à mes cousins.

— Vraiment ? s'écria Sophia en retrouvant ses couleurs.

Prenant une nouvelle feuille, celui-ci plongea sa plume dans l'encrier.

dans l'encrier.

— Comment s'appellent-ils ? Lucy réfléchit.

— Aucune idée.

— Quel était le prénom du frère de votre père ?

— Je suppose qu'il s'appelait George, comme le grand-père.

— Alors son fils doit aussi s'appeler George.

Sophia commença à faire courir sa plume sur le papier.

— Cher cousin George, lut-elle à voix haute. Ici, il fait un temps superbe. La saison de la chasse a commencé, et les invités de mon frère sont arrivés. Cette année, Waltham Manor s'enorgueillit de la présence de Mme Crowley-Cumberbatch et de sa sœur, miss Hathaway.

Sophia jeta à Lucy un regard en biais, tout en trempant de nouveau sa plume dans l'encrier.

— Miss Hathaway est une charmante jeune femme, reprit-elle tout en écrivant. Nous sommes déjà les meilleures amies du monde. Elle m'a même demandé avec insistance de l'appeler par son prénom, Sophia.

Elle décocha à Lucy un grand sourire auquel celui-ci répondit un peu maladroitement. Puis une étincelle pétilla dans le regard de Sophia, qui reprit un peu d'encre.

— J'écris, mon cher cousin, pour vous annoncer mon mariage. Les fiançailles ne sont pas encore officielles, mais le temps que cette lettre vous parvienne, je serai très probablement lady Lucy Trescott, comtesse de Kendal .

— Non ! murmura Lucy en jetant des coups d'œil inquiets à la ronde.

Par chance, Marianne, toujours au piano, jouait avec une énergie redoublée.

— Non ? répéta Sophia.

Lucy hésita, mal à l'aise. Depuis quand la prétendue cour de Jeremy s'était-elle transformée en fiançailles officielles

?

— Mon nom est Lucinda, improvisa-t-elle. Lady Lucinda Trescott, cela ne sonne-t-il pas mieux ?

Elle eut toutes les peines du monde à ne pas grincer des dents en prononçant ce nom.

— Lady Lucinda Trescott, comtesse de Kendal , rectifia Sophia. Je vous invite bien sûr à mon

mariage, mais comme cette lettre ne vous parviendra pas avant une éternité, j'accepte l'expression de vos regrets de ne pouvoir y assister. Je suis désolée que vous ne puissiez être des nôtres. Je suis certaine que cela aurait été charmant de se rencontrer.

Même si elle était impatiente de changer de sujet, Lucy ne put réprimer un éclat de rire.

— Et les pirates ?

Fronçant les sourcils, Sophia plongea de nouveau sa plume dans l'encrier.

— Petit avertissement aux pirates, déclara-t-elle d'un ton solennel. Bien que mon époux soit l'un des hommes les plus riches du royaume d'Angleterre, il est surtout le plus redoutable. S'il vous prenait l'idée d'enlever l'auteur de cette lettre pour l'échanger contre rançon, je vous conseil e d'y renoncer. Barbe-Noire lui-même tremble dans ses bottes...

Elle s'interrompit et leva les yeux vers Lucy.

— Ses bottes ou sa botte ? Barbe-Noire a-t-il ses deux jambes ?

— Il me semble qu'il a les deux.

— Barbe-Noire lui-même tremble dans ses bottes, reprit Sophia, à la seule mention du nom de Jem-au-regard-qui-tue, le comte libertin.

Lucy posa sa main sur ses lèvres pour contenir un hurlement de rire.

— Le comte libertin ? C'est vraiment son surnom ?

— Non, je viens de l'inventer. En tout cas, il a une réputation sulfureuse. Maman m'a interdit de valser avec lui, c'est tout dire. Au demeurant, il ne m'a jamais invitée à danser.

Sophia lança un coup d'œil en direction de l'intéressé avant de demander dans un souffle :

— A-t-il tenté de vous embrasser ?

« En fait, eut envie d'avouer Lucy, c'est plutôt l'inverse. »

Marianne fit alors signe à Sophia de la rejoindre. En se levant, celle-ci se pencha vers Lucy pour chuchoter à son oreille :

— Si j'étais vous, je le laisserais faire.

Chapitre 6

— Tous les Anglais saluent le mâââle..., entonna Henry d'une voix de baryton, en faisant passer sa monture à un trot paisible.

Felix le suivit et l'accompagna en ténor.

— Qui, quand sa bel e rentre au terrieeer... la pourchasse par mont et par vaaaaal...

Ils arrêchèrent leurs chevaux et marquèrent une pause afin de souligner l'ambiguïté des dernières paroles.

— Et rentre dans son trou cachéééé ! conclurent-ils à pleins poumons.

— Un peu de tenue, Waltham ! se fâcha Toby. Il y a des dames parmi nous.

Henry regarda par-dessus son épaule d'un air faussement innocent.

— Des dames ? répéta-t-il.

Puis, posant les yeux sur Sophia, il ajouta :

— En effet.

Il porta la main au rebord de son chapeau et arqua les sourcils en direction de Lucy.

— Toutes mes excuses, mes-dames, dit-il en appuyant ironiquement sur la marque du pluriel.

Puis, enfonçant ses talons dans les flancs de sa monture, il s'élança vers la forêt à la suite de ses chiens.

Jeremy vit Lucy tressailir et refoula une vague de compassion pour elle. Cela dit, elle l'avait un peu cherché.

Pendant huit automnes, elle avait supplié son frère de la laisser les accompagner, lui et ses amis, et exigé d'être traitée sur un pied d'égalité. L'an dernier encore, elle les avait suivis dans leurs expéditions, chevauchant sa monture comme un homme, vêtue de pantalons d'emprunt, et avait repris en chœur, de sa voix haute et claire, les rimes d'un goût douteux.

Désormais, elle voulait être une dame. Elle portait une tenue d'équitation de velours rouille et des gants de cuir fin.

Ses boucles folles étaient remontées sur le dessus de sa tête et, miracle, elle s'était même procuré une selle pour dames. Tout cela représentait une nette amélioration par rapport à la robe de soie bleue et aux bijoux de l'autre jour.

Cependant, elle ne pouvait demander à ses compagnons de modifier leur comportement aussi vite qu'elle avait changé de style vestimentaire. Elle n'avait donc aucune raison de se vexer de leur attitude.

— J'aurais dû mettre un pantalon, maugréa-t-elle. Vous m'observez depuis tout à l'heure. Suis-je donc si ridicule ?

Il l'avait observée ? Diable !

— Pas du tout, se défendit-il, profitant de l'occasion qui lui était offerte de lui faire un compliment. Vous êtes...

Pulpeuse. Très jolie. D'une délicatesse inattendue, et en toute franchise, plus que séduisante.

— ... différente.

El e lui décocha un regard blasé.

— Est-ce ainsi qu'un homme épris parle à la dame de ses pensées ? Pas étonnant qu'Henry se moque de moi !

Jeremy soupira. Il aurait préféré suivre Henry et Felix dans les bois pour ne pas voir son expression peinée, mais son rôle d'honnête prétendant lui imposait de chevaucher aux côtés de sa dame. Pour une fois, l'idée que se faisait Lucy d'une cour en règle était exacte. Depuis qu'ils avaient quitté les écuries, Toby ne s'était pas éloigné de Sophia.

À contrecœur, il rapprocha sa monture de celle de Lucy.

— Henry est un rustre.

La formule était aussi peu élégante qu'elle était sincère.

Avec un haussement d'épaules, Lucy ramena une mèche folle derrière son oreille.

— Henry est Henry. C'est peut-être un rustre, mais c'est mon frère.

— Précisément. Il devrait avoir plus d'égards pour vos sentiments.

— Il n'en manque pas, marmonna-t-elle. Il a juste du mal à les montrer.

Puis, relevant le menton :

— Et qui êtes-vous, pour parler de sentiments ?

Jeremy avait répondu, mais miss Hathaway les rejoignit, lui faisant ravalier sa remarque glaciale.

— Cet air que Henry chantait..., commença-t-elle. Je ne crois pas l'avoir jamais entendu.

— Miss Hathaway, dit Toby d'une voix onctueuse, permettez-moi de vous présenter des excuses pour le comportement de soudard de M. Waltham. Nous n'avons pas l'habitude d'avoir des dames parmi nous.

Pinçant le nez, Lucy redressa le menton.

Jeremy détourna le regard, comprenant qu'il était inutile de lui adresser des excuses pour cette maladresse. Lucy n'avait que faire de ses consolations.

— Je vous en prie, dit Sophia. Je voulais juste apprendre les paroles.

Elle arrangea d'un geste délicat les plis de sa robe émeraude sur les flancs de sa jument, puis son visage s'éclaira et elle s'écria :

— Oh ! regardez ! On dirait qu'ils ont flairé quelque chose !

Aucun des chiots de Tuppence n'avait encore débusqué de renard, mais apparemment, l'un d'entre eux venait de surprendre un écureuil. L'animal et le petit rongeur coupèrent leur chemin, faisant se cabrer la jument de Lucy.

Dans un réflexe, Jeremy plongea pour saisir ses rênes, mais Lucy n'avait pas besoin de son aide. Tirant d'un coup sec sur la bride, elle donna un ordre et l'animal se calma aussitôt. Puis elle rajusta sa position sur la selle. Son vêtement de velours se frottant contre le cuir faisait entendre un délicat froissement que Jeremy trouvait des plus déstabilisants.

Lucy se tourna alors et intercepta son regard fasciné. Elle arqua un sourcil interrogateur.

— Depuis quand utilisez-vous une selle pour dame ?

demanda-t-il après avoir toussé pour éclaircir sa voix.

— Depuis ce matin.

— Pas étonnant que votre jument soit nerveuse.

— Thistle n'est pas nerveuse. Je l'ai montée à califourchon, à cru et debout. Je dois pouvoir la monter en amazone.

D'un geste affectueux, elle flatta la crinière argentée de la bête.

— Debout ? répéta Jeremy, incrédule.

Il devait avoir l'air parfaitement ahuri car elle sourit, pour la première fois de la journée.

— Une seule fois, dit-elle, tandis qu'une lueur espiègle passait dans son regard vert. C'était un pari, il y a des années. Le fils du régisseur m'a dit...

Sa voix s'étrangla alors dans sa gorge. Suivant son regard, Jeremy vit ce qui la troublait. Non loin de là, Toby et Sophia étaient descendus de cheval, dans une petite clairière. Un rai de soleil traversait les frondaisons, auréolant le couple d'un halo doré. Toby avait quelque chose entre les mains, et Sophia était assise sur un tronc d'arbre tombé à terre, levant vers lui un regard radieux. Ils échangèrent quelques paroles que Jeremy ne distingua pas, puis Toby éleva sa création à bout de bras, avant de la déposer avec révérence sur la tête de Sophia.

Une couronne de lierre.

S'agenouillant devant sa belle, Toby prit sa main pour y déposer un baiser.

— Écoutez, Lucy..., commença Jeremy.

Il se tourna vers elle... et s'aperçut qu'il était seul. Il eut tout juste le temps d'entendre un craquement de brindilles et d'apercevoir une ombre rouille et argent disparaître entre les arbres.

Aussitôt, il fit pivoter son cheval et le lança à sa poursuite, avant de se baisser pour éviter une branche basse. Lucy pressa sa monture, puis traversa au galop un champ situé en bordure du bois. Penchée sur sa jument, ses boucles acajou au vent, elle se dirigeait vers une trouée dans une haie.

Jeremy pensa d'abord la laisser galoper à un train d'enfer jusqu'à ce que sa douleur s'apaise, puis il se souvint qu'elle chevauchait en amazone et un frisson glacial le parcourut.

Elle allait beaucoup trop vite. Un faux pas de sa jument, une seule pierre dans le champ et elle risquait de se rompre le cou. Au sens littéral du terme.

Aussitôt, il mit son cheval au galop. Sur ce terrain découvert, la jument n'était pas de taille à lutter contre son étalon. De fait, l'écart qui les séparait diminua rapidement.

C'est alors que Jeremy vit la barrière.

Le portillon bas était refermé, interdisant aux bêtes de franchir la trouée dans la haie. Au-delà, le terrain descendait soudain en pente abrupte vers des vergers. Le passage était risqué, même avec un cheval entraîné. Pour une cavalière ivre de rage et de douleur montant en amazone une jument nerveuse, c'était un piège mortel.

Jeremy tira sur les rênes pour faire stopper son étalon au milieu du champ et hurla :

— Lucy ! Arrêtez-vous, bon sang !

Trop tard. D'un coup de talons, elle venait de faire sauter sa jument par-dessus la barrière. Il entendit le claquement des sabots qui heurtaient le bois, puis la monture et sa cavalière disparurent de sa vue.

Son cœur cessa un instant de battre, puis son pouls redémarra dans un hoquet douloureux. Fou d'angoisse, le souffle court, il enfonça ses étriers dans les flancs de son étalon et repartit à toute allure.

Le haut de la barrière avait volé en éclats. Le cheval de Jeremy sauta facilement par-dessus ce qui en restait, avant d'atterrir avec un son mat de l'autre côté, puis de dévaler à un train d'enfer la pente rocheuse. Dès que l'étalon retrouva son équilibre, Jeremy sauta à terre.

Lucy avait disparu.

En contrebas, le verger était planté en rangées bien droites qui formaient un quadrillage d'allées couvertes de feuilles mortes. Jeremy s'y engagea, fouillant les lieux du regard.

Enfin, il aperçut Thistle, qui paissait sous un poirier. Sans sa cavalière.

Il alla vers la jument, s'attendant à tout instant à buter contre un corps sans vie vêtu de velours rouille. Sa poitrine oppressée le faisait suffoquer ; ses pensées commençaient à se brouiller et son champ de vision à se rétrécir.

Puis il la vit.

Appuyée d'une épaule contre le tronc d'un arbre, parfaitement sereine. Comme si elle ne venait pas de

surprendre Toby en train de faire de Sophia sa nouvelle déesse. Comme si elle ne venait pas de risquer de se rompre le cou. Comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes...

— Ah, ! Jemmy. dit-elle. Comment faites-vous ?

Comment faisait-il quoi ? Jeremy n'aurait su dire par quel miracle il tenait toujours debout. La chape d'anxiété qui lui avait écrasé la poitrine était d'abord descendue d'un cran, éveillant en lui une violente nausée, avant de poursuivre sa route vers le bas pour s'arrêter au niveau des genoux. Ses jambes le portaient à peine. Posant la main contre l'arbre le plus proche, il s'y appuya de tout son poids.

— Comment faites-vous ? répéta Lucy en levant le regard vers le ciel. Comment faites-vous pour traverser l'existence avec une telle indifférence ?

Indifférence ? Alors là, c'en était trop ! Il allait l'étrangler ! Il allait la saisir par les pans de velours rouille de sa veste, l'attirer jusqu'à lui, refermer ses mains autour de sa gorge à la peau dorée et serrer... dès qu'il aurait retrouvé ses forces.

Cherchant son souffle, il laissa son regard errer le long des alignements de pommiers et de poiriers. Comment faisait-il ? Bonne question. Jeremy n'aurait su dire comment il faisait pour traverser l'existence avec, comme le formulait élégamment Lucy, une telle indifférence. Il avait oublié.

— Je ne vous envie pas, poursuivit-elle. Vous êtes tellement maître de vous, tellement sérieux. Tellement froid

!

Il serra les poings à s'en griffer les paumes. De quel droit ?

De quel droit faisait-elle irruption dans sa chambre pour l'embrasser ? De quel droit envahissait-elle ses rêves vêtue de sa robe ruisselante plaquée sur ses courbes ? De quel droit le promenait-elle comme un petit chien pour aller acheter des rubans ? De quel droit s'adossait-elle contre cet arbre, dans sa tenue aussi rousse que ses cheveux, nimbée de la lueur dorée du soleil d'automne ? Maudite soit-elle, pour l'arracher ainsi à sa bienheureuse indifférence !

— Je veux devenir aussi glaciale que vous, reprit-elle.

Toutes ces émotions... C'est un vrai brasier à l'intérieur de moi. Je n'en peux plus de me brûler. Je veux éteindre ce feu qui me consume, devenir froide, impassible. Je ne vous ai jamais envié, mais aujourd'hui...

Sa voix se brisa.

— Aujourd'hui, je voudrais être comme vous.

Entendant à peine ses paroles, il la couvra d'un regard éperdu. Dans le ciel de ses yeux verts venaient d'apparaître de lourds nuages de douleur qui menaçaient d'éclater en un orage de larmes. Ne pleurez pas ! l'implora-t-il silencieusement.

— Ne pleurez pas, s'entendit-il dire à haute voix.

El e se mordit la lèvre et battit furieusement des cils.

— Je ne pleure pas.

Malgré ses dénégations, son menton se mit à trembler.

Tout au fond de Jeremy, une vague de panique commença à se former. Il n'avait que trop souvent vécu cette scène, dans laquelle il se tenait devant une femme en larmes, en train de pleurer sur un autre qu'il ne pourrait jamais remplacer.

« Regarde ailleurs, se dit-il. Ou mieux, va-t'en. » Il n'était plus un petit garçon ; il n'était plus obligé de subir de nouveau ce cauchemar. Hélas ! Il ne parvenait ni à détourner les yeux ni à s'éloigner. Il n'était plus lui-même. Et elle... Elle était si belle dans son abandon, appuyée contre cet arbre ! Si elle pleurait...

Non. Il ne pouvait pas la laisser pleurer.

— Cessez d'être aussi pleurnicharde, Lucy.

En la voyant tressaillir, Jeremy redressa les épaules et prit une profonde inspiration.

— Vous êtes en train de vous ridiculiser.

Ses efforts furent récompensés. En un éclair, le chagrin de Lucy se transforma en fureur. S'écartant de l'arbre, elle fit un pas vers lui. Jeremy laissa échapper un petit soupir de soulagement. La colère de Lucy l'effrayait moins que ses larmes.

— J'ai dit que vous étiez froid ? demanda-t-elle. Je me suis trompée. Vous êtes cruel. Et en plus, vous êtes un poltron.

Je me ridiculiserai peut-être encore de nombreuses fois, mais jamais je ne vous ressemblerai. Même pas pour Toby ou pour mille autres comme lui.

— Un poltron, moi ? Ce n'est pas moi qui prends la fuite.

— Je ne me suis jamais dérobée, rétorqua-t-elle en se redressant de toute sa hauteur. Devant quoi que ce soit.

Il émit un ricanement moqueur.

— Vous ne vous êtes pas enfuie, le jour où vous avez laissé les vaches entrer dans le champ d'avoine ? Et quand vous avez laissé tomber le sceau de Henry dans le poêle à charbon ?

— Cela n'a rien à voir. C'était il y a longtemps. Je ne suis plus une gamine.

— Vous fuyez toujours, Lucy. Vous vous cachez derrière de la soie, des bijoux et un comportement outrancier. Parce que vous avez peur d'avouer vos sentiments à Toby.

— Je m'apprêtais à le faire le soir de votre arrivée, répliqua-t-elle. Quelqu'un m'en a empêchée.

— Vous n'aviez pas l'intention de lui dire la vérité. Tout ce que vous vouliez, c'était le prendre au piège pour l'obliger à vous épouser.

Lucy le regarda, bouche bée. Jeremy fit un pas vers elle. Il savait qu'il aurait dû s'en aller, mais son corps semblait se mouvoir indépendamment de sa volonté. Il avait arrêté ses pleurs ; le danger était passé. Cependant, cela ne lui suffisait pas. Il y avait certaines choses que Lucy devait savoir. Puisqu'elle le trouvait si cruel et si glacial, il allait lui assener une autre vérité, tout aussi cruelle et glaciale.

— Je vais vous dire pourquoi vous ne lui avez pas parlé, reprit-il, à présent si proche d'elle qu'il la fit reculer contre le tronc de l'arbre. Parce que, tout au fond de vous, vous savez qu'il ne partage pas vos sentiments. Toby ne vous aime pas, Lucy. Et si vous aviez une conversation franche avec lui, vous devriez affronter cette réalité. Tant que vous poursuivrez vos petits jeux, vous pourrez vous imaginer qu'il éprouve de l'amour pour vous. C'est pour cela que vous ne lui dites rien. Parce que vous avez peur.

— Vous vous trompez, répliqua-t-elle d'une voix tremblant de rage contenue. Je n'ai pas peur. Je l'aime. Vous n'avez pas la moindre idée de ce qu'est l'amour. Si je pouvais faire entrer cela en vous à coups de poing, je le ferais.

Franchissant le dernier pas qui les séparait, il posa une main sur l'arbre de chaque côté d'elle, l'emprisonnant entre ses bras.

— Allez-y, ironisa-t-il. Frappez-moi. Cela ne changera rien.

Il baissa la voix, comme pour murmurer un secret.

— Et savez-vous pourquoi cela ne changera rien ? Parce que vous non plus, vous ne l'aimez pas. C'est aussi cela que vous avez peur de découvrir. Vous n'aimez pas Toby.

Elle s'apprêta à répondre, mais il ne la laissa pas parler.

— Vous le voulez comme une gamine qui veut un bonbon ou un nouveau jouet. Seulement, vous l'avez dit vous-même, Lucy : vous n'êtes plus une gamine.

Elle écarquilla les yeux. Les rayons du soleil déclinant s'embrasaient dans des reflets d'ambre et d'or en fusion.

L'air embaumait les senteurs enivrantes des derniers fruits mûrs restés sur les arbres. Le visage de Lucy n'était qu'à deux doigts du sien, avec ses lèvres pleines et ses joues rosies par la colère. Elle leva la tête vers lui en baissant les paupières.

Une invitation qu'il ne connaissait que trop bien.

D'un geste délicat, il ramena derrière son oreille une mèche d'acajou, afin qu'elle entende chacune de ses paroles.

— Si vous aimiez vraiment Toby, reprit-il, vous n'offririez pas vos lèvres à un autre homme.

Elle rouvrit brusquement les yeux mais ne détourna pas le visage.

Vous savez que j'ai raison, Lucy, insista-t-il.

El e posa ses mains à plat contre son torse. Jeremy attendit qu'el e l'écarté. Il faudrait que ce soit el e qui le repousse, car en ce qui le concernait, il n'aurait voulu être nul e part ail eurs. De toutes les fibres de son corps, il était conscient de sa présence - si proche, si tiède, si tentante...

Ses cheveux ruisselant en cascades cuivrées sur ses épaules, ses seins pressés contre son torse qui se soulevaient au rythme saccadé de sa respiration, ses lèvres entrouvertes... tout en el e n'était qu'une invitation à un baiser.

Oui, il aurait fal u que ce soit el e qui le repousse.

Seulement, el e le prit par le revers de sa veste et l'attira à lui...

chapitre 7

Lucy voulait qu'il se jette sur el e.

Même si c'était mal, de toutes les façons possibles. Ce n'était ni l'homme, ni l'endroit, ni le moment convenables.

Même si c'était indécent, et que rien n'était plus indigne de l'ange ou du rêve qu'el e voulait être...

El e voulait être une déesse. La déesse de quelqu'un. Et il était là, la couvrant de regards - sinon de paroles -

d'adoration. Lorsqu'el e le touchait, el e avait le pouvoir de le faire trembler. El e voulait être embrassée, désirée. El e voulait que ces lèvres au modelé sensuel et impérieux cessent de la fustiger et se posent sur les siennes.

El e regarda ses yeux bleu ciel s'obscurcir de passion, avant de se fermer. Un parfum viril l'envahit, déployant des arômes de cuir, de santal et de musc. Jeremy se pencha lentement vers el e, jusqu'à ce que son front effleure le sien.

Leurs souffles se mêlèrent. Et lorsque enfin ses lèvres franchirent l'infime distance qui les séparait encore, il sembla à Lucy que leur baiser avait commencé depuis une éternité.

À son tour, el e ferma les yeux. Rien n'existait plus que l'ineffable douceur sur sa bouche et la rugosité du vêtement de laine sous ses doigts. El e voulait oublier tout ce qui avait précédé cet instant et ne pas penser à ce qui adviendrait ensuite. El e refusait de songer aux paroles qu'il avait prononcées ; el e ne voulait même pas réfléchir.

El e voulait seulement ressentir. Oublier le monde entier, à l'exception de l'homme qui l'embrassait.

Il n'y avait plus que sa bouche, qui s'était emparée de la sienne avec une tendresse inattendue. Ses lèvres, qui se frottaient sur les siennes en un bal et lent et sensuel. Sa langue, qui se pressait contre la sienne à un rythme ensorcelant...

El e se blottit contre son large torse pour mieux savourer la force et la chaleur qui émanaient de toute

sa personne, lui arrachant un gémissement de plaisir. Soudain, il interrompit leur baiser.

Lucy garda les yeux fermés. El e n'avait nul besoin de le voir. El e savait qu'il l'observait ; el e percevait la chaleur de son regard sur ses paupières closes, ses joues brûlantes, le creux de sa gorge où son pouls battait la chamade.

Lèvres entrouvertes, el e attendit. Parce qu'el e savait qu'il al ait revenir.

Ce qu'il fit... à la différence que, cette fois, il n'y eut ni tendresse ni bal et sensuel. Il la plaqua sans douceur contre l'arbre, si fortement que l'écorce lui meurtrit le dos, et il prit ses lèvres avec impatience. Puis il enfonça sa langue dans sa bouche. Le souffle coupé, l'esprit confus, el e resta sans réaction lorsqu'il lui prit le visage entre les mains d'un geste possessif. Puis, saisie de vertiges, el e s'agrippa de toutes ses forces aux pans de sa veste.

Cet homme n'était pas Jeremy Trescott. C'était un parfait étranger - sauvage, dangereux, sans foi ni loi. Et el e était une fil e facile qui se laissait trousser contre un tronc d'arbre...

Il s'arracha à leur baiser pour tracer de ses lèvres un sil on de feu le long de sa gorge, avant de murmurer son prénom à son oreil e. El e ne le reconnut pas. Ce n'étaient que deux syl abes vides de sens qui glissaient sur sa peau comme deux lèvres impatientes. El e ne savait plus qui el e était, qui il était, et el e s'en moquait. Le monde n'était plus qu'un baiser étourdissant sur ses lèvres et un pan de lainage rugueux entre ses doigts. Plus rien ni personne n'existait.

Plus personne ? Si. Quelqu'un s'approchait. Plusieurs promeneurs, qui foulaient le tapis de feuil es sèches en discutant, venaient dans leur direction. Lucy laissa échapper un hoquet de surprise et Jeremy se figea, le visage enfoui dans son cou, les lèvres pressées contre sa peau.

— Ils doivent être par là, dit une voix. Tenez, c'est le cheval de Jem.

Toby!

— Nous ne devrions peut-être pas les chercher, répondit Sophia. Qui sait s'ils n'ont pas envie d'être seuls ?

Puis el e ajouta, avec des inflexions espiègles :

— Comme tous les amoureux. Toby ricana.

— Pas ces amoureux !

Ils ne devaient plus être loin. Encore quelques pas, et ils al aient les voir, enlacés contre un arbre. Lucy lâcha les pans de la veste de Jeremy et, posant les mains à plat sur son torse, poussa de toutes ses forces.

En vain.

— Écartez-vous ! murmura-t-el e.

Il refusa de bouger. Au contraire, il se plaqua vigoureusement sur el e, la clouant contre l'arbre.

— Non.

— Ils arrivent ! protesta-t-elle, saisie de panique. Ils vont nous voir.

— Qu'ils voient donc ! chuchota-t-il d'une voix rauque. Vous vouliez ce petit jeu ; vous vouliez que je joue les amoureux.

Vous vouliez le rendre jaloux. Alors laissons-les voir.

Lucy se débattit, sans succès. Il pesait contre elle de tout son poids. Le petit groupe se rapprochait. Elle ferma les yeux, retint son souffle et enfouit son visage contre le torse de Jeremy.

Les pas s'arrêtèrent. Lucy n'osa pas bouger d'un pouce.

Elle n'osa même pas respirer. Le silence se fit, s'étira jusqu'au vertige... et, après ce qui lui parut être une éternité, les pas s'éloignèrent.

Le rire de Sophia résonna un peu plus loin dans le verger.

— Pas ces amoureux, vous disiez ?

Lucy appuya de nouveau contre le torse de Jeremy. Cette fois, il céda. Son visage était parfaitement inexpressif, son regard insondable comme toujours.

— Vous aviez raison, dit-elle en lissant sa veste d'une main tremblante.

Il la regarda d'un œil méfiant tandis qu'elle rassemblait ses cheveux en un chignon sommaire.

— Vous aviez raison sur un point, reprit-elle.

Puis, s'étant écartée de lui, elle ajouta :

— Fini la comédie. Je vais dire la vérité à Toby.

— Eh bien... dois-je lui dire la vérité ?

Toby se pencha sur la table de billard et visa. Une mèche de cheveux dorés glissa devant ses yeux. D'un mouvement de la tête, il l'écarta.

— Dire la vérité à qui ? demanda Jeremy. Et à quel sujet ?

— À Henry.

Toby donna un coup sec. La bille blanche toucha son but dans un claquement, envoyant la rouge rebondir contre la bande opposée avant d'aller se loger dans l'une des poches latérales.

— Dois-je lui dire ce que j'ai vu cet après-midi dans le verger ?

Se redressant, il s'appuya sur sa queue de billard et décocha un regard sévère à Jeremy.

— Malgré les apparences, il ne tolérerait pas que l'on manque de respect à Lucy. C'est tout de même sa sœur.

L'auriez-vous oublié ?

— Absolument pas.

Jeremy se dirigea vers la poche pour en retirer la balle rouge. Ayant déposé celle-ci sur son emplacement, il contourna la table à grands pas, cherchant le meilleur angle de tir.

— Et il ne s'est rien passé, ajouta-t-il.

Toby éclata de rire.

— Alons, Jem ! Je connais la différence entre rien et quelque chose. Et il se passait indéniablement quelque chose.

Sans un mot, Jeremy se pencha sur la table pour évaluer son coup.

— Lucy ne vous a pas regardé une seule fois, insista Toby, et vous ne lui avez pas dit un mot de la soirée. Nous n'étions pas dans le salon depuis dix minutes qu'elle s'est retirée. Quant à vous, vous avez soudain une irrépressible passion pour le billard. Deux personnes qui déploient autant d'efforts pour ne rien se dire ont forcément quelque chose à se reprocher ! Enfin, Jem, à quoi pensiez-vous ?

Malgré le ton léger de Toby, chacun de ses mots touchait Jeremy à un point sensible - sa conscience. Il donna quelques coups feints en direction de la balle, indécis.

À quoi il avait pensé ? La réponse n'était que trop claire ; il n'avait pas pensé un seul instant ! Il avait embrassé Lucy, non pas une seule fois mais deux, la

mettant au défi de répondre à son baiser. Il savait qu'elle était trop fière pour refuser et il en avait profité. Il avait profité d'elle. Il l'avait plaquée contre cet arbre et bousculée comme un soudard. Puis, dans un moment de pure folie -

ou de pure cruauté - il avait laissé des témoins les regarder. Pire, il avait insisté pour qu'on les voie, étalant en public son inconduite. Un fauve en rut couvrant sa femelle n'offrait pas un spectacle plus choquant...

Oui, il s'était comporté comme une brute. Au cours des jours précédents, Lucy avait peu à peu érodé son empire sur lui-même par ses regards espiègles, ses attitudes provocantes, mettant ses nerfs à rude épreuve. À présent, son mince vernis d'éducation commençait à se craqueler, révélant la bête assoiffée de désir en lui.

Il recula lentement le bras avant d'imprimer un coup sec. La bilie blanche fut projetée contre la rouge, et toutes deux tournoyèrent en une course folle, manquant complètement les poches.

La frustration. Il ne voyait pas d'autre explication à son lamentable manque de contrôle sur lui-même. C'était le seul mot qu'il pouvait mettre sur la fièvre qui montait en lui lorsque Lucy était dans les parages. Le besoin de la posséder, l'envie de la revendiquer comme sienne, de la façon la plus primitive, la plus animale qui soit, et d'éliminer tous les autres mâles du clan, Toby le premier.

Cependant, même s'il lui en coûtait de l'avouer, il y avait autre chose. Son bon sens lui dictait de mettre le plus de distance possible entre Lucy et lui, de quitter Waltham Manor. Rien n'était plus facile ! Il lui suffisait de seller son cheval et de prendre la route de Londres à la première heure du jour. Là, il trouverait une beauté point trop farouche aux cheveux roux et aux yeux verts, dont il ferait son jouet jusqu'à ce que soit apaisé le brasier qui lui consumait les reins.

Hélas ! le bon sens ne lui était plus d'aucun secours. Cela ne marcherait pas. À vrai dire, il n'avait même pas le courage d'essayer. Tous les matins, il sellerait son cheval et se mettrait en chemin. Pas une fois il n'était parvenu jusqu'aux limites des propriétés de Henry sans qu'une invisible poigne le ramène vers Waltham Manor.

Et il y avait eu cet instant effrayant, dans le verger. Non pas les secondes d'angoisse lorsqu'il l'avait crue morte, mais la peur panique qui s'était emparée de lui quand, la voyant en vie, il avait senti son désir revenir lui aussi à la vie dans ses veines, le submergeant d'une folle envie de la plaquer contre lui, de la prendre dans l'étau de ses bras et, pardessus tout, de l'immobiliser. Pour l'empêcher de chevaucher à se rompre le cou ou de le promener comme un toutou au bout de ce maudit ruban de satin.

Il ne s'agissait pas de l'aveugle appétit charnel que l'on éprouve pour tout ce qui porte jupons. C'était un appel plus puissant que celui des sens, un désir qui portait un nom...

ou plutôt un prénom. Lucy.

Il voulait Lucy.

Or, Lucy voulait Toby.

Et Jeremy n'avait aucune envie de discuter de tout cela avec ce dernier.

— Comprenez-moi bien, reprit Toby avec une exaspérante insouciance. Vous vous êtes remarquablement acquitté de votre tâche en distrayant Lucy, et j'apprécie votre sacrifice, mais vous n'aviez nul besoin d'en faire autant. Un petit baiser... Certes, c'est peu de chose avec les dames que nous fréquentons en vil e, mais il s'agit de Lucy. Lucy est différente. Elle n'est pas sortie dans le monde ; vous ne devez pas heurter ses sentiments.

Jeremy n'en croyait pas ses oreilles. Ce n'était tout de même pas Toby - le séducteur le plus impénitent de la bonne société londonienne - qui allait le sermonner sur la sensibilité des jeunes filles ! Ce n'était pas lui qui allait l'éclairer sur les subtiles distinctions entre Lucy et n'importe quelle lady anglaise ! Lucy est différente. S'il y avait une vérité dont Jeremy était convaincu, c'était bien celle-là.

— Parce que vous vous souciez des sentiments de Lucy, à présent ? demanda-t-il d'un ton suave.

— Bien entendu ! C'est même pour cette raison que tout a commencé, l'auriez-vous oublié ?

Avec un juron, Jeremy jeta sa queue sur le billard.

— C'était à cause de vous, rétorqua-t-il, et de votre obstination puérile à vouloir profiter de votre séjour avant de faire votre demande en mariage.

Il tira sur le devant de sa veste pour se donner une contenance.

Toby se dirigea vers une console et ouvrit un flacon de cognac.

— Calmez-vous, Jem, dit-il en leur versant deux verres. Je suppose que je suis un peu jaloux.

Jeremy faillit s'étrangler.

— Jaloux ? Vous ne voulez tout de même pas dire que...

— C'est ridicule, n'est-ce pas ? Je ne l'ai même pas encore embrassée. Moi ! J'ai embrassé des dizaines de filles, mais pas encore celle que j'ai l'intention d'épouser !

Jeremy fut soudain envahi par un immense soulagement.

Toby voulait parler de Sophia.

— Je croyais qu'un petit baiser n'était rien pour une dame du beau monde ?

— Certes, mais si je commence par un baiser, je ne sais pas où je m'arrêterai... ni ce qu'il adviendra de sa virginité.

Jeremy pencha la tête de côté et accepta le verre que son ami lui tendait.

— Auriez-vous du mal à maîtriser vos instincts ?

Dieu merci, il n'était pas le seul. Il regarda sa boisson d'un œil méfiant. Il devait y avoir quelque chose dans le cognac de Henry... Ne venait-il pas de faire trois enfants à sa femme en cinq ans ?

— Je vis un enfer, dit Toby. La voir tous les jours, vivre sous le même toit... Vous ne pouvez pas comprendre.

Vous seriez surpris...

— Elle était charmante à Londres, bien sûr. Mais là-bas, elle n'était qu'une beauté parmi des dizaines d'autres dans les bals et les salons. Ici... ici, elle brille comme un diamant au milieu des charbons.

Jeremy leva les yeux au plafond. Lucy aurait sûrement apprécié la comparaison !

— Par chance, il me reste la géométrie, poursuivit Toby.

— La géométrie ? Quel est le rapport avec la géométrie ?

— C'est à cela que je pense quand je commence à perdre le contrôle. Quand elle est là, si proche, si tentante... Je réfléchis à des problèmes de géométrie. Vous savez, les théorèmes, les démonstrations, tout cela...

— Oh ! je sais ce que c'est que la géométrie ! répondit Jeremy. Ce que je ne m'explique pas, c'est que vous prétendiez y entendre quoi que ce soit. Vous avez toujours été lamentable dans cette discipline, même à Eton.

— Justement. Le vieux Fensworth m'a soumis à une véritable torture pendant cinq ans. Encore aujourd'hui, le simple mot de « géométrie » me donne des sueurs froides.

C'est donc le remède idéal à mes ardeurs incontrôlées.

Jeremy se demanda un instant s'il pourrait appliquer le même remède. Hélas ! il avait toujours excelled en géométrie. En latin, en revanche...

— Sans compter que nous sommes tout le temps ensemble et trop souvent seuls, continua Toby. Si miss Hathaway voyait les images qui me passent par la tête, elle serait... effrayée, je suppose. Sophia est une fleur délicate.

Innocente. Pure. Je me vois mal la trousser dans les buissons...

Sur ces mots, il décocha à Jeremy un regard accusateur.

« C'était dans le verger et non dans les buissons », faillit-il répliquer, avant de se raviser. Ce n'était pas indispensable, et il n'était pas non plus nécessaire de préciser qu'il n'avait pas troussé Lucy... puisque, sans l'interruption opportune de Toby, c'est sans doute exactement ce qu'il aurait fait.

— Une dame qui a reçu une éducation comme la sienne ne s'autorise pas de telles libertés, poursuivit Toby. Sophia Hathaway est un ange. Aussi pure que l'agneau qui vient de naître. Et je ne voudrais pas qu'il en soit autrement. Je n'ose même pas l'embrasser avant que nos fiançailles soient officielles.

Un sourire gourmand étira ses lèvres.

— Ce qui signifie que je ne vais plus tarder à lui faire ma demande.

— El e est donc si tentante ?

Certes, miss Hathaway répondait à tous les critères de beauté alors en vogue, mais en dehors de toute considération esthétique, Jeremy avait du mal à voir en quoi el e pouvait être attirante. Cela dit, Toby et lui n'avaient jamais eu les mêmes goûts en matière de femmes. Et il ne pouvait que s'en féliciter, songea-t-il soudain.

— Et la chasse ? demanda-t-il. Je vous croyais résolu à traquer tout le gibier des bois de Henry avant de mettre un genou à terre ?

Toby fronça les sourcils.

— Cela n'a jamais été la question, Jem. Vous comprenez bien que prendre un tel engagement est une étape cruciale. Une décision lourde de conséquences... À vrai dire, la seule qui m'appartienne vraiment.

D'un mouvement pensif, il fit tourner le liquide ambré dans son verre.

— Réfléchissez à ce qu'est la vie. Nous ne choisissons pas de venir au monde. Nos titres nous sont destinés avant que nous connaissions seulement notre propre prénom. Nous choisissons encore moins les circonstances dans lesquelles nous en héritons, car si c'était le cas, nous ne l'aurions pas encore fait.

Jeremy leva son verre. Toby ignorait combien il disait vrai.

Son propre titre avait été destiné à un autre que lui. Jeremy aurait dû être le second fils d'un comte. Au lieu de s'intéresser à la rotation des cultures, il aurait dû affronter des baïonnettes à Waterloo ou dilapider la fortune familiale en pourchassant une chanteuse d'opéra à travers l'Europe.

Toby poursuivit :

— Nous n'avons pas notre mot à dire concernant la venue au monde de nos enfants ou le nombre d'héritiers que nous avons. Nous ne décidons pas du jour ni de l'heure de notre mort...

Il vida son verre et le posa.

— Il nous reste ce choix-là. Qui nous épousons, et quand.

J'ai une mère et trois sœurs, toutes plus compétentes les unes que les autres. Elles ne m'ont jamais laissé porter aucun autre fardeau que celui du titre. Ceci est peut-être la première décision que je prendrai de ma vie... Et étant donné la nature du mariage, cela pourrait aussi être la dernière avant un bon bout de temps. Alors c'est peut-être terriblement égoïste de ma part, Jem, mais je n'ai pas l'intention de prendre cette décision pour le confort de qui que ce soit. Ni pour celui de Lucy, ni pour le vôtre, ni même pour celui de miss Hathaway. Le jour viendra - sans doute très bientôt - où je saurai que le moment est venu. Où je ne supporterai pas d'attendre une heure de plus pour demander la main

de Sophia. C'est à cet instant que je me déclarerai, et pas avant.

Jeremy regarda son ami. Oui, il devait y avoir quelque chose dans ce cognac. Pendant plusieurs secondes, Toby avait eu l'air de... réfléchir.

— Vous avez raison, dit-il finalement, avant de boire une gorgée d'alcool. C'est terriblement égoïste de votre part.

Le visage de Toby s'éclaira d'un large sourire. Reprenant sa queue, il remit les bil es en place.

— Vous savez, Jem, ce n'est pas si désagréable, d'être amoureux. Je me demande pourquoi j'ai évité aussi soigneusement cette expérience pendant toutes ces années.

Il ponctua ces paroles d'un tir énergique qui passa complètement à côté des bil es.

— Que vous arrive-t-il ? demanda Jeremy.

— Ce doit être le cognac, répondit son ami d'un air penaud.

Puis son regard se fit de nouveau sérieux.

— Et vous n'avez toujours pas répondu à ma question.

Dois-je dire la vérité à Henry ?

Enfer et damnation ! Jeremy avait espéré qu'il avait oublié.

— Vous ne direz rien à Henry.

Il appliqua un peu de craie à l'extrémité de sa queue et reprit d'un ton qu'il espérait léger :

— Tout simplement parce qu'il n'y a rien à dire. Lucy n'est pas amoureuse de moi, el e est furieuse contre moi. C'est pour cette raison que nous ne nous parlons plus. La mascarade est terminée.

— El e vous a donné un coup de pied dans les genoux... ou un peu plus haut ? s'enquit Toby en ricanant. Tant mieux pour el e, et pour vous aussi, je suppose. El e a eu son épisode de romance. Je vais bientôt faire ma demande à Sophia. Votre punition est levée.

Sa punition était levée... Toby avait raison ; il aurait dû être soulagé. Terminé, les plaisanteries de ses amis. Terminé, les caprices de Lucy. El e l'avait dit el e-même : fini la comédie.

— Et je dois admettre que j'en suis moi-même soulagé, poursuivit Toby. Je n'avais aucune envie de discuter avec Henry de cette scène.

— Quel e scène ? demanda d'un ton curieux Henry qui venait de les rejoindre dans le salon et se dirigeait vers le flacon de cognac.

Toby regarda Jeremy et arqua les sourcils d'un air interrogateur.

Jeremy secoua brièvement la tête. Le jeu était terminé.

Inutile de fâcher Henry à cause d'un baiser insignifiant. Se penchant sur le billard, il visa la bille blanche.

— Nous parlions de votre tante Matilda, improvisa-t-il. Il faut que vous fassiez quelque chose pour ses crises de somnambulisme, Henry. La nuit dernière, Toby l'a trouvée devant son lit, en chemise de nuit.

Toby se retourna, pris d'une soudaine quinte de toux.

Jeremy ajusta son tir.

— Vraiment ? demanda Henry.

Ayant enfin réussi à se composer une expression sérieuse, Toby fit face à Henry en frémissant ostensiblement.

— La scène était des plus gênantes. Henry éclata de rire.

— Vous devriez peut-être fermer votre porte à clef, ce soir, mon vieux !

— Ne serait-il pas préférable, suggéra Jeremy, de poster un valet dans le couloir, afin de s'assurer qu'elle ne quitte pas sa chambre ?

Il tira, ses pensées fixées sur une tout autre « elle ». Sa bille blanche alla frapper le côté opposé du billard, rebondit sur la bande gauche, vint heurter la rouge qu'elle projeta en direction d'un angle, puis alla se cogner contre la bille blanche de Toby, qu'elle fit rouler vers une poche de côté.

Henry poussa un sifflement admiratif.

— Bien joué ! s'exclama-t-il avant de boire une gorgée, puis d'ajouter : C'est dit, je ferai poster un valet.

Chapitre 8

— Bravo ! s'écria Sophia en battant des mains.

— Oh ! ce n'est rien ! répondit Lucy en ajustant une nouvelle flèche à son arc.

Elle goûtait le plaisir sans mélange de surpasser enfin miss Hathaway dans une activité convenable, qui seyait à une dame. Sophia avait peut-être l'avantage pour la peinture, la broderie, les cartes et la correspondance, mais en ce qui concernait le tir à l'arc, Lucy était la meilleure.

Peu de personnes pouvaient se vanter de la surpasser dans cette discipline. En vérité, elle n'en connaissait pas une seule.

Elle leva l'arc et le banda.

— Si vous voulez atteindre votre cible, c'est extrêmement simple : il faut le vouloir. Il y aura toujours des gens pour discuter de la meilleure technique, analyser l'angle de votre bras, la façon dont vous tenez l'arc ou le temps qu'il vous faut pour relâcher la flèche. Ce sont des inepties. Moi, je regarde le centre de la cible et je désire l'atteindre. Je me concentre, j'attends, et je veux. J'attends que le reste du monde disparaisse et qu'il ne reste que ma flèche, ma cible et ma volonté.

Étrécissant les yeux, elle poursuivit d'un ton plus lent :

— Et quand je veux qu'elles se rencontrent, quand je le veux avec une telle intensité que je sens la flèche le vouloir elle aussi... alors, je la libère.

Elle lâcha la corde et regarda le projectile fendre l'air dans un sifflement avant de se ficher au cœur de la cible.

Sophia applaudit de nouveau.

— Magnifique ! Faisons-nous une autre partie ?

— Si vous voulez. Je vais aller retirer les flèches.

— Je vous accompagne.

Lucy regarda d'un œil méfiant Sophia, qui venait de la prendre par le bras, mais l'entraîna néanmoins à travers la pelouse en direction de leur cible, un épouvantail à l'accoutrement criard.

— Je vous envie terriblement, dit Sophia tout en marchant.

C'était une matinée grise et humide. Des traces des gelées nocturnes s'attardaient sur l'herbe, mouillant les bottines de Lucy.

— Ce n'est que du tir à l'arc.

— Non, répondit Sophia avec un petit rire gêné. Vous tirez avec une adresse impressionnante, mais ce n'est pas à cela que je faisais allusion.

— Alors de quoi parliez-vous ?

Sophia chuchota, bien qu'il n'y ait personne aux alentours.

— Je parle de ce qui s'est passé hier. Dans le verger...

Nous vous avons vus.

— Oh ! ça.

— Est-ce que cela vous donne le frisson ? Comment était-ce ? Vous a-t-il touchée... partout ?

Lucy regarda sa compagne, bouche bée. Elle crut tout d'abord que miss Hathaway plaisantait, mais son visage exprimait une réelle curiosité. Elle n'avait même pas rougi !

Un instant, elle fut tentée de répondre avec franchise. Elle avait été furieuse toute la journée de la veille contre Jeremy, parce qu'il avait fait en sorte qu'on les surprenne.

Maintenant, elle était furieuse contre lui... parce qu'il avait eu raison. Enfin, Toby avait la voir comme une femme, et non comme une gamine ! Et Lucy pourrait enfin discuter avec quelqu'un des sensations que peut déclencher un baiser. .. même si ce quelqu'un était sa pire ennemie.

« Est-ce que cela vous donne le frisson ? » Oui, maudit soit ce diable de Jeremy !

« Comment était-ce ? » Scandaleusement délicieux.

Délicieusement scandaleux. Elle en était encore tout étourdie...

« Vous a-t-il touchée partout ? » Non, mais ce n'était pas faute de l'avoir espéré...

Quelle tragédie d'avoir perdu vingt ans de sa vie sans embrasser personne ! À présent, elle était impatiente de partager cette expérience avec l'homme qu'elle aimait vraiment. La nuit précédente, elle avait été tentée de mettre en pratique son plan originel, mais elle ne donnerait pas cette satisfaction à Jeremy. Elle pouvait capturer le cœur de Toby sans tricher. Il lui suffirait d'une opportunité, de quelques minutes en tête à tête avec lui. De préférence avant que Sophia n'en fasse autant.

— Si seulement je pouvais avoir votre chance ! dit Sophia, l'arrachant à ses réflexions. J'attends désespérément un peu de passion, mais sir Toby est un modèle de bonne éducation.

Elle avait prononcé ces dernières paroles avec une pointe de dégoût, comme si elle avait dit : « sir Toby a la varicelle

».

— Vous ne l'avez pas laissé vous embrasser ? demanda Lucy, inquiète de la réponse.

— Encore aurait-il fallu qu'il essaie ! marmonna Sophia avec dépit.

Lucy réprima un frisson de joie et se redressa de toute sa hauteur. Toby n'avait pas tenté de voler un seul baiser à miss Hathaway ? Alors il ne pouvait pas être épris d'elle !

Pour preuve, Jeremy et elle, qui n'éprouvaient qu'animosité l'un envers l'autre, en avaient échangé cinq. Chacun plus réussi que le précédent.

— Parfois, j'ai l'impression qu'il y pense, poursuivit Sophia.

Il regarde mes lèvres, ses yeux se font un peu vitreux et...

Elle esquissa une imitation assez convaincante qui fit rire Lucy et conclut :

— Et puis rien. Il tousse, détourne les yeux et se met à parler de géométrie.

— De géométrie ? répéta Lucy, interdite.

Les connaissances de Toby en mathématiques devaient tenir dans un dé à coudre ! El e tenta de l'imaginer en train de soutenir une conversation sur la géométrie. Sans le moindre succès.

— C'est ridicule, n'est-ce pas ? Il faudra bien qu'il m'embrasse un jour. Je suppose qu'il attend que nous soyons fiancés.

Le frisson de joie se transforma en sueur froide.

— Pensez-vous qu'il fera bientôt sa demande ?

— D'après Kitty, cela pourrait être d'un jour à l'autre.

— L'idée n'a pas l'air de vous enthousiasmer.

El es venaient d'atteindre la cible et Lucy avait déjà refermé la main sur une flèche pour la retirer. El e se figea, les doigts serrés autour de la hampe. Mais bien sûr !

Comment n'y avait-el e pas songé plus tôt ? En déployant tant d'efforts pour empêcher les fiançailles de Toby et de Sophia, el e s'était trompée de but. Certes, Toby était résolu à demander Sophia en mariage... mais cela ne signifiait pas que Sophia voulait épouser Toby ! El e se tourna vers cette dernière.

— Vous n'avez pas envie d'être sa femme ?

Sophia haussa les épaules d'un mouvement fataliste.

— Ma foi, je suppose que si. En tout cas, c'est ce que tout le monde attend de moi. Kitty n'en finit pas de vanter le beau couple que nous allons former. Sir Toby est un très bel homme, et tout à fait charmant. Nous discutons de toutes sortes de sujets sans jamais être en désaccord. Et il y a le titre. Après mon mariage, je serai lady Aldridge. Je devrais me réjouir.

— Est-ce le cas ?

Sophia se mordit la lèvre et laissa son regard dériver vers l'horizon.

— Oh ! Lucy ! J'ai bien peur que non. Je sais que sir Toby m'admire, mais cela ne me suffit pas.

El e se tourna vers Lucy, une lueur espiègle dans les yeux.

— Je voudrais qu'il me désire. Je veux connaître la passion, la vraie... Comme celle que lord Kendal éprouve pour vous !

Lucy réprima un ricanement. Quelles que soient les idées que se faisait Sophia sur la « vraie passion », cela ne ressemblait à rien de ce qu'elle vivait avec Jeremy, mais peu importait. Si le parfait amour qu'elle semblait filer avec Jeremy pouvait donner envie à Sophia de chercher la passion auprès d'un autre que Toby, Lucy était prête à jouer les amantes éperdues.

— Aimeriez-vous savoir ce que c'est que la vraie passion, Sophia ? demanda-t-elle en pivotant sur ses talons pour traverser la pelouse en sens inverse.

Sophia lui serra le bras d'un geste impatient.

— Oh oui ! Racontez-moi tout. Qu'éprouvez-vous lorsqu'il s'approche de vous ? Votre cœur bat-il la chamade ?

Avez-vous l'impression de défaillir ?

— C'est tout le contraire, déclara Lucy avec franchise.

Lorsqu'un homme vous embrasse, tout votre être s'éveille.

Voilà ce qui se passe lorsque l'homme aimé s'approche de vous. Vous vous éveillez, vous tremblez, vous...

Elle chercha le mot qui ferait rêver Sophia.

— Vous vibrez, reprit-elle dans un murmure.

— Vous vibrez ? répéta Sophia, dont les joues s'étaient empourprées.

— Oui. De tout votre corps. De toute votre âme.

— Juste parce qu'il s'approche de vous ? Lucy hocha la tête.

— Et ensuite ? demanda Sophia. Lorsqu'il pose les mains sur vous ?

Lucy réfléchit.

— Vous vous embrassez, déclara-t-elle. Toute votre personne n'est plus qu'un brasier de passion, et cela vous serre le cœur jusqu'à vous couper le souffle. C'en est presque effrayant.

En voyant sa compagne frémir, Lucy sourit. Faire déchoir l'ange Sophia aurait été une vraie partie de plaisir !

— Et ensuite ? demanda miss Hathaway, haletante.

— Ensuite, si vous avez de la chance, il vous embrasse, et vous vous fichez complètement de savoir si vous respirez ou non.

Elles avaient atteint l'extrémité de la pelouse. Sophia ajusta une flèche à son arc.

— Continuez, dit-elle tout en s'apprêtant à décocher sa flèche.

— Ensuite, c'est comme tirer à l'arc. Vous avez l'impression que tout, en vous, se contracte ; il y a comme un... comme un désir qui se forme tout au fond de vous et le reste du monde disparaît peu à peu.

Elle referma les doigts sur le souvenir d'un pan de veste de lainage.

— Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que vous, lui et...

— Et le désir, conclut Sophia en laissant filer sa flèche, qui al a se planter presque au cœur de la cible. Oui, c'est exactement ce que j'ai ressenti.

— Je croyais qu'il ne vous avait pas embrassée ? s'étonna Lucy, revenant à l'instant présent.

— En effet, admit Sophia en prenant une nouvelle flèche.

Mais cela ne veut pas dire que personne ne l'a jamais fait.

— De qui..., bégaya Lucy. De qui parlez-vous ?

— Je vous préviens, c'est tout à fait choquant.

Elle plissa les yeux en direction de la cible.

— L'an dernier, ma...

— Attendez ! s'exclama Lucy en posant une main sur le bras de Sophia.

Celle-ci détendit sa corde.

— Ce n'est pas non plus si choquant que cela, rectifia-t-elle, un peu surprise. Mes révélations ne vous empêcheront pas de dormir.

— Non, ce n'est pas cela, expliqua Lucy, tout en scrutant d'un œil inquiet les bois qui s'étendaient au-delà de la cible.

Oui, elle avait bien vu. Là-bas, un éclat bleu vif qui détonnait dans cet univers brun et vert.

— Tante Matilda. Elle s'est encore sauvée.

Lucy s'élança à travers la pelouse, Sophia sur ses talons.

— Tante Matilda ! appela-t-elle tout en s'enfonçant sous le couvert des arbres.

Attirée par un craquement de brindilles, elle se dirigea vers sa gauche et avança plus avant dans les taillis en cherchant une silhouette indigo.

— Cela lui arrive-t-il souvent ? demanda Sophia derrière elle.

— Oui, répondit Lucy. J'ignore combien Henry paie sa dame de compagnie, mais c'est bien trop cher. Je ne vois pas en quoi il est si difficile d'empêcher une vieille dame à moitié impotente de se sauver.

Enfin, elle aperçut ce qu'elle cherchait : un turban bleu qui se balançait à un rythme incertain.

— Ah ! là voilà !

Plaçant ses mains en porte-voix, elle cria :

— Tante Matilda !

Le turban continua sa progression hésitante.

— Je n'ai pas l'impression qu'el e vous ait entendue.

— Normal, el e est sourde comme un pot.

— Oh ! Dans ce cas, pourquoi l'avoir appelée ?

Ravalant un soupir agacé, Lucy redoubla de vitesse sur la piste jonchée de feuilles mortes, sans se préoccuper de Sophia qui trottinait sur ses talons à travers les broussailles.

Soudain, son pied se prit dans quelque chose qu'el e n'avait pas vu. Avec un cri de surprise, el e s'étala de tout son long. El e enfonça ses ongles dans la mousse détrempée, furieuse de se donner en spectacle devant Sophia Hathaway.

Bien décidée à se relever au plus vite, el e roula sur el e-même, tira de toutes ses forces sur sa jambe... et ressentit une vive douleur. El e s'assit et releva ses jupes pour voir ce qui se passait. Une mince cordelette lui enserrait la cheville, dont le nœud coulant se refermait un peu plus à chaque mouvement.

— Flûte ! marmonna-t-elle tandis que Sophia la rejoignait.

— Qu'est-ce que cela ?

— Un collet, expliqua Lucy.

El e tira sur la cordelette et glissa ses doigts le long de sa cheville.

— Voyez-vous tante Matilda ?

— Non... Ah, si.

— Auriez-vous l'obligeance de la rattraper, s'il vous plaît ?

— Je ne crois pas que ce sera nécessaire.

— Pardon ?

Lucy délaça vivement sa bottine pour la retirer, puis entreprit de dégager sa cheville de la cordelette.

— Bien sûr que c'est nécessaire ! s'impatientait-elle. Il ne faut pas qu'el e se perde. Allez-y, je vous rejoins tout de suite.

— On l'a déjà retrouvée, répondit Sophia.

Lucy leva les yeux, exaspérée, en refoulant une remarque acide. Sophia aurait pu se dispenser de plaisanteries idiotes. Si seulement Toby était là !

Oh ! mais il était là !

Il se dirigeait vers elle, accompagné de ses trois amis.

Henry cheminait en tête, tenant fermement tante Matilda par le bras. Il était suivi de Felix et Toby, qui devisaient joyeusement. Jeremy fermait la marche.

— Tiens, Lucy ? dit Henry en faisant halte devant elle.

Aurais-tu besoin d'être secourue, toi aussi ?

— Non, grommela-t-elle en finissant de se libérer du col et en se rechaussant rapidement. Ce n'est qu'un col et. Je suivais tante Matilda du regard, je n'ai pas vu où je posais les pieds.

— Qui pose des pièges dans cet endroit du bois ?

demanda Felix à Henry.

Henry haussa les épaules d'un mouvement évasif.

— Un métayer, je suppose.

— Vous voulez dire un braconnier, rectifia Jeremy d'un ton contrarié.

— Si vous appelez braconnier un homme qui prend un lièvre au col et de temps en temps pour nourrir sa famille, alors oui, ce doit être un braconnier.

— Pour ma part, je ferme les yeux.

— Ce n'est pas moi qui les désigne par ce nom, se défendit Jeremy.

Sa voix était si grave qu'elle n'était plus qu'un grondement.

— Ce sont vos terres. Si vous n'y faites pas respecter la loi, vous encouragez l'anarchie. Il y aura des blessés, conclut-il en désignant Lucy d'un coup de menton.

Henry émit un petit rire sec.

— Les juges seraient capables d'envoyer un malheureux en Australie pour trois lapins de garenne. Nous ne sommes plus à Cambridge, aussi je vous saurais gré de cesser de me sermonner. Comme vous le dites, ce sont mes terres.

Quant à Lucy, elle va bien.

Lucy vit Jeremy serrer les poings.

— Comment le savez-vous ? demanda-t-il. Vous ne lui avez pas posé la question. Et vous devriez...

Lucy l'interrompit.

— Personne ne m'a posé la question.

El e prit la main que lui tendait Felix et se redressa, avant d'épousseter ses manches.

— Je vais très bien. La seule personne que tu devrais faire envoyer en Australie, Henry, c'est la dame de compagnie de tante Matilda. C'est la troisième fois, ce mois-ci.

Tous les regards se tournèrent vers tante Matilda, qui fouil ait les plis de sa jupe à la recherche de sa boîte de tabac à priser. Lucy s'approcha d'el e pour lui entourer les épaules de son bras.

— El e n'a même pas de manteau !

Tante Matilda, ayant enfin trouvé ce qu'el e cherchait, poussa un soupir d'aise.

— Ravissant !

Jeremy ôta alors sa veste et la tendit à Sophia. Puis, après un dernier regard en direction de Henry, il pivota sur ses talons et prit la direction des écuries. Lucy le regarda s'éloigner avec plaisir... Non pas en raison du fascinant spectacle de ses larges épaules qui tendaient l'étoffe blanche de sa chemise, mais parce qu'el e le savait furieux contre el e à cause de l'incident du verger.

Depuis la veil e, il lui avait à peine adressé un regard. S'il avait réfléchi un instant, c'est contre lui-même qu'il aurait été fâché. Après tout, c'était son idée que tout le monde les voie enlacés. Au demeurant, qu'il soit en colère contre el e ou contre lui, rien ne justifiait qu'il s'en prenne à Henry.

Sophia posa la veste de Jeremy sur les épaules de tante Matilda. La vieil e dame, déjà frêle, semblait minuscule dans ce vêtement masculin.

— Nous ferions mieux de la ramener, dit Felix. Le vent se lève ; on dirait qu'il va pleuvoir.

Il se mit en route vers le manoir, suivi de Henry et Sophia qui escortaient tante Matilda.

— Est-ce que tout va bien, Lucy ? s'enquit Toby. Vous n'êtes pas blessée ?

— Bien sûr que non.

Lorsqu'el e voulut se mettre en marche, une violente douleur lui vril a la chevil e et el e réprima un gémississement.

El e trébucha, mais Toby qui se tenait tout près d'el e la rattrapa.

Son bras se posa dans son dos, sa main sur sa tail e, son épaule contre la sienne.

Si sa chevil e ne lui avait pas causé de si douloureux élancements, Lucy aurait bondi de joie. Comment avait-el e pu se reprocher de s'être aussi stupidement laissé prendre à ce col et ? C'était au contraire ce qu'el e avait fait de plus intel igent depuis bien longtemps !

— Ma chevil e, dit-el e. Je crois que je me la suis tordue.

El e fit un autre pas. El e avait un peu moins mal, mais el e feignit de tressail ir de douleur.

— Appuyez-vous sur moi, proposa Toby.

Dans un rêve, il l'aurait prise dans ses bras pour la ramener au manoir. Seulement, ce n'était pas un rêve, songea-t-elle en trottant péniblement. C'était la vraie vie...

et surtout, c'était l'occasion qu'elle attendait.

Elle avait tant à lui dire ! Par où commencer ?

« Toby, je vous aime depuis que je suis une petite fille. »

Non, c'était trop nostalgique. Il fallait parler du présent.

« Toby, vous ne pouvez pas épouser Sophia Hathaway. »

Non. Ce n'était peut-être pas très avisé d'évoquer l'ennemi.

Mieux valait vanter ses propres charmes.

« Toby, épousez-moi, vous ne le regretterez pas. Je réchaufferai votre lit, je vous donnerai de superbes enfants et nous ne nous disputerons jamais - enfin, presque jamais.

» Lucy se mordit la lèvre, songeuse. N'était-ce pas un peu trop direct ?

En vérité, savoir que lui dire ne représentait qu'une partie du problème. L'autre était de trouver le moment de parler.

Car Toby était plus bavard qu'une pie.

— Vous avez de la chance que nous ayons décidé d'abréger notre partie de chasse ce matin, disait-il. Nous approchons de la lisière des bois, vers l'est, lorsque nous avons vu que le ciel s'était fortement assombri. « Il y a de l'orage dans l'air », a déclaré Henry. J'ai répondu que le vent était sacrement piquant pour la saison. Ce n'est pas la première fois, notez bien. Est-ce il y a trois ans que nous avons eu de la neige avant le début de la chasse au renard

? Ou peut-être deux ?

Lucy tenta de répondre que cela faisait quatre ans, mais il ne lui en laissa pas le temps.

— Oui, c'est une chance que nous ayons rebroussé chemin. Une véritable idée de génie. Imaginez ! Vous êtes au milieu des bois, avec votre tante qui perd la tête, votre cheville tordue et l'orage qui s'apprête à éclater...

Tout compte fait, les considérations météorologiques de Toby commençaient à le mener dans une direction intéressante, songea Lucy. Oui ! se dit-elle, enthousiaste.

Imaginons le danger ! Oh ! il ne lui serait rien arrivé de grave, mais si Toby voulait manifester un peu d'instinct masculin protecteur, elle saurait quoi en faire...

— Imaginez, reprit-il. Cette pauvre miss Hathaway n'aurait jamais su que faire.

Cette pauvre miss Hathaway ? Lucy ravala un grondement de frustration. Aussitôt, Toby ralentit le rythme de son discours, et celui de ses pas.

— Je suis désolé. Est-ce que je marche trop vite ?

— Non, je... Enfin, oui. Je voulais seulement... El e leva les yeux vers lui. Il posa sur el e son calme regard brun pail été d'or... hélas ! dénué de tout aspect vitreux. Lucy se mordit la lèvre, fit la moue, en vain. Il ne parut pas remarquer sa bouche.

— Me trouvez-vous jolie ?

Les paroles étaient sorties d'el es-mêmes. Leur écho retentit à travers les bois, rebondit contre les arbres, résonna dans l'espace qui les séparait. Impossible de les retirer. En vérité, Lucy n'en avait même pas envie.

Toby arqua un sourcil interrogateur. El e le regarda avec appréhension.

— Eh bien... Oui, naturel ement. Il toussa pour s'éclaircir la voix.

— Vous êtes une très jolie jeune fil e, Lucy.

Voilà. Il l'avait dit. El e était jolie. Sir Toby Aldridge la trouvait jolie. Lucy était satisfaite ; el e n'en demandait pas plus.

— Vraiment ?

Après tout, cela ne ferait pas de mal de se l'entendre répéter.

— Tout à fait.

Il avait parlé d'un ton si léger qu'el e se demanda s'il était sincère. Soudain, il lui prit le menton pour la regarder longuement. Lucy retint son souffle.

— Vous avez des yeux magnifiques, dit-il avec douceur. Et que dire de vos cheveux !

Tout en souriant, il ramena une mèche rebelle derrière l'oreil e de Lucy.

— Un homme pourrait s'y perdre corps et âme.

Leurs lèvres se frôlaient presque. Si el e levait la tête... s'il se penchait juste un peu...

Al ait-il le faire ? Lucy n'aurait su le dire. Malgré ses incessants bavardages, il n'avait pas parlé géométrie une seule fois.

— La saison prochaine, poursuivit-il, vous irez à Londres et vous aurez une cour d'admirateurs à vos pieds. Henry devra leur donner des coups de bâton pour les faire fuir.

— Et vous ?

— Moi ?

— Où serez-vous, la saison prochaine ?

— À vos côtés.

Il lui caressa la joue d'un geste léger et ajouta, le sourire aux lèvres :

— Et j'aiderai Henry à chasser les importuns.

Puis, reportant son attention devant lui, il se remit en route.

Sa cheville ne lui faisait plus mal du tout, mais Lucy ne lâcha pas le bras de Toby. Ils poursuivirent leur chemin en silence sous le ciel qui continuait de s'assombrir. Un vent mordant traversait la veste de Lucy, mais elle n'en avait cure. La saison prochaine, sir Toby Aldridge se battrait contre ses admirateurs à coups de bâton - la perspective était ridiculement barbare, mais c'était aussi la plus romantique que Lucy puisse imaginer.

Bien entendu, un point restait à éclaircir. Toby assommerait-il la moitié du beau monde par affection fraternelle ou par amour passionné ?

À vrai dire, peu lui importait. Elle se moquait éperdument de la prochaine saison. Toby la trouvait jolie et il la tenait par la taille. Elle était comblée.

« Oh ! Toby ! songea-t-elle, trouvant enfin les mots justes.

Vous êtes le seul homme au monde qui me donne l'impression d'être parfaite telle que je suis. Le seul qui ne se moque pas de moi, ne me fait pas de reproches et ne me demande pas de changer. Si vous épousez Sophia Hathaway, je risque de ne jamais plus connaître cela. »

Elle s'agrippa à lui de toutes ses forces.

« Toby, si je vous perds, j'ai bien peur de me perdre moi aussi. »

Hélas ! Sa fierté ne l'autoriserait jamais à prononcer ces paroles à haute voix.

Alors qu'ils atteignaient enfin les abords du manoir, Toby se tourna vers elle.

— Comment va cette cheville ? Un peu mieux ?

Lucy hochait la tête. Les élancements s'étaient atténués. Il ne restait qu'une légère pulsation douloureuse.

Lucy fronça les sourcils. Elle devait souffrir plus qu'elle ne le croyait. Elle s'était certainement cassé quelque chose, et le choc avait engourdi toute autre sensation.

Il ne pouvait en être autrement, car elle venait de marcher pendant un bon quart d'heure bras dessus,

bras dessous avec sir Toby Aldridge et, à part au niveau de sa cheville, elle ne vibrait pas le moins du monde.

Chapitre 9

L'orage éclata dans l'après-midi.

Jeremy lança son étalon dans un galop effréné, mais le déluge le rattrapa alors qu'il arrivait aux limites sud de la propriété. Il se dirigea vers le manoir sous une pluie battante, le long de chemins boueux. Les rafales glacées plaquaient sa chemise de lin et son veston de soie sur son torse. Il se félicita de ne pas avoir son manteau ; il détestait l'odeur de la laine humide.

En vérité, la morsure du froid et de l'eau lui faisait du bien.

Il était parti du manoir, ivre de rage contre Henry. Il savait que le meilleur exutoire à une telle fureur était une bonne chevauchée, jusqu'à l'épuisement de sa monture... et de sa colère. Ou, dans le cas présent, jusqu'à ce que la pluie s'en charge.

Il ne supportait plus de voir Lucy souffrir. En l'espace d'une semaine, elle avait failli se noyer dans la rivière et se rompre le cou en tombant de cheval.

Après cela, la panique qu'il avait éprouvée en la voyant prise au piège ce matin pouvait sembler parfaitement irrationnelle, mais il ne pouvait nier qu'il avait été fou d'angoisse.

Et comment s'en étonner ?

Jeremy pourrait arpenter les sept continents de la Terre et les neuf cercles de l'Enfer, jamais il n'entendrait un son plus terrifiant que la vibration assourdie de la corde d'un piège.

Car, dans son esprit, ce bruit serait toujours lié à la fracassante déflagration d'un fusil puis à la plus effroyable sonorité qui soit, non pas un appel, non pas un cri, mais le silence. Un silence de plusieurs années.

Il se dit qu'il aurait ressenti la même anxiété si n'importe qui avait été pris dans ce collet - Sophia, tante Matilda ou même Toby.

Puis il comprit qu'il se mentait. Lucy n'était pas n'importe qui. Tandis qu'il ramenait sa monture aux écuries, ruisselant de pluie mais sa colère apaisée, il prit conscience de la raison pour laquelle il s'était tenu à prudente distance de Lucy dès le premier jour, lorsque Toby avait failli lui tirer dessus. Lucy attirait les catastrophes aussi sûrement que le miel attire les ours, et Jeremy avait eu son lot de catastrophes.

Le problème, c'est que Lucy ne se laissait pas mettre aussi facilement à l'écart. Fabrication d'appâts ou parties d'échecs, tout lui était prétexte pour le harceler, le provoquer, l'exaspérer. Cette année, elle avait fait irruption dans sa chambre pour se jeter dans ses bras. La «

prudente distance » s'était réduite à l'épaisseur de deux chemises de coton. Et sous le coton de sa chemise, il y avait des courbes affolantes et une peau soyeuse et dorée.

Le désir s'était emparé de lui... ainsi que quelque chose d'autre. Quelque chose qu'il n'avait pas envie d'examiner de trop près, et sur quoi il n'était pas pressé de mettre un nom.

Lorsqu'il entra enfin dans le manoir, dégouttant de pluie et laissant dans son sillage une traînée de boue, Jeremy ne se rendit pas dans sa chambre pour réparer le désordre de sa tenue. Il fallait qu'il la voie d'abord. Qu'il s'assure qu'elle n'était pas alitée avec une cheville brisée... voire encore dans les bois, tremblant de froid sous l'averse.

Il la trouva dans le salon. Il trouva tout le monde dans le salon. Tous les regards se posèrent instantanément sur lui.

— Bonne promenade, Jem ? s'enquit Felix.

— Excellent.

Il tourna les yeux vers Lucy, assise sur une banquette ménagée dans l'embrasement d'une fenêtre. Elle semblait aller parfaitement bien et était plus attirante que jamais, drapée dans un châle de dentelle grise qui glissait sur l'une de ses épaules. Elle évita son regard.

En revanche, tout le monde le dévisageait.

— Ma veste ? demanda Jeremy.

— Je l'ai donnée à votre valet, répondit Henry.

— Bien.

De la pluie ruissela de ses cheveux. Il l'essuya d'un revers de main en résistant à l'envie de s'ébrouer comme un chien.

— Dans ce cas, je vais monter me changer.

— Ne perdez pas de temps, lui dit Marianne. Nous allons jouer à des jeux de société. C'est la meilleure façon d'occuper un après-midi pluvieux, ne trouvez-vous pas ?

Jeremy n'était pas de cet avis mais, diplomate, il hocha la tête. Plutôt être haché menu que de jouer à des jeux de société ! Sa compagnie ne manquerait à personne. Il allait monter dans sa chambre et oublier de redescendre, tout simplement.

— Ce n'est pas parce que le temps est à la pluie, déclara alors Sophia, que ces messieurs doivent renoncer au plaisir de la chasse.

Elle lança un coup d'œil en direction de Toby. Ce dernier regardait avec attention en direction de la banquette... ou, plus exactement, de son occupante. Jeremy décida qu'il n'était finalement pas si urgent de battre en retraite. De toute façon, il avait déjà inondé le tapis.

— Où veux-tu en venir ? demanda Kitty.

— C'est un superbe vieux manoir et j'adorerais l'explorer, expliqua Sophia. Pourquoi nous confiner

dans le salon ?

Le regard pétillant, elle sourit d'un air malicieux et ajouta :

— Nous pourrions faire une partie de cache-cache ?

— Nous pourrions faire une partie de cache-cache ?

Enfin, Lucy se décida à lever la tête. Son regard croisa celui de Toby et, aussitôt, tous deux détournèrent les yeux.

Enfer et damnation ! Que s'était-il passé entre eux pendant qu'il galopait sous la pluie à bride abattue ? se demanda Jeremy.

Les dernières paroles qu'avait prononcées Lucy dans le verger lui revinrent. « Je vais dire la vérité à Toby. »

Il vit le regard de Lucy revenir vers ce dernier, avant de se tourner de nouveau vers la fenêtre. D'un geste pensif, elle enroula une mèche de cheveux autour de son doigt et la porta à ses lèvres. Elle préparait un mauvais coup.

Elle ne pouvait pas avoir parlé... Pas encore.

— C'est bon pour les enfants ! maugréa Kitty. Jouons plutôt aux cartes.

— Ah non ! fit mine de se fâcher Henry en regardant les deux sœurs. Je n'ai pas les moyens. Encore une partie de cartes avec vous, mesdames, et l'une d'entre vous sera propriétaire de Waltham Manor.

— Excellente idée, Sophia, dit Felix. Mais je vous avertis : je connais une cachette où vous ne me trouverez jamais.

— Le cellier ? demanda Lucy sans même tourner la tête.

— P... pardon ? bégaya Felix en s'empourprant. Je ne pensais pas au cellier. Pas du tout !

Il s'empara d'un tisonnier pour remuer les braises et marmonna :

— Le cellier ? Quelle idée...

— Alors c'est décidé, conclut Sophia.

Elle prit des allumettes dans une boîte près de lâtre et commença à les tailler à l'aide de son canif à affûter les plumes.

— Il ne nous reste qu'à désigner celui qui cherchera.

Ayant rassemblé les allumettes dans une main, elle les tendit autour d'elle. Elle se tourna d'abord vers Jeremy, mais il l'en dissuada d'un imperceptible mouvement de tête.

El e ne parut pas s'en offenser. Lorsqu'el e les proposa à Toby, cependant, el e inclina légèrement la main. Tous deux échangèrent un regard, et Jeremy ne fut guère surpris, une fois la dernière pail e distribuée, que Toby ait la plus courte.

— Ah ! Toby ! plaisanta Henry. Je me suis toujours douté que vous aviez la plus courte !

Marianne lui donna un coup de pied sous la table.

— Henry ! le gronda-t-el e. Nous sommes en société.

El e adressa un regard d'excuse aux deux sœurs, qui se composèrent une expression innocente.

— Puisque nous devons jouer à des jeux pour enfants, marmonna Henry, j'essayais de donner le ton.

Sophia tapa dans ses mains.

— Commençons, voulez-vous ? Sir Toby, vous devez compter jusqu'à cent. Très lentement, je vous prie. Il faut nous laisser le temps de trouver où nous cacher.

— Ne vous inquiétez pas, miss Hathaway, dit Henry en se levant de sa chaise pour ôter sa veste. Toby sait à peine compter. Entre nous, je doute qu'il arrive à cent du premier coup. Il devra sans doute s'y reprendre à plusieurs fois.

Marianne lui donna un vigoureux coup de coude dans les côtes.

— Aïe ! gémit-il.

Toby émit un petit rire hautain.

— Je vous froterais bien les côtes, Waltham, mais votre épouse s'en charge à merveille.

— Je serai cachée avant que Toby arrive à dix ! déclara Lucy en se levant de la banquette.

Puis, clopinant vers celui-ci, el e lui sourit et ajouta, avec un regard appuyé :

— Avec une chevil e tordue, je ne peux pas al er bien loin.

Je ne devrais pas être difficile à trouver.

Jeremy tressail it. Lucy n'avait aucun don pour le flirt. À côté d'el e, le fameux éléphant dans un magasin de porcelaine était un modèle de subtilité.

Jeremy décida que tout cela ne le regardait pas. S'ils tenaient tant à leurs occupations puériles, grand bien leur fasse ! Lucy n'était pas sa sœur ; el e n'était pas son problème. El e ne lui était rien du tout !

Il regarda Toby, flanqué de Lucy et de Sophia qui le couvaient de regards gourmands.

— Bien, dit Toby après avoir toussoté. Je suppose que tout le monde connaît la règle du jeu.

Ses yeux passèrent de l'une à l'autre ; il semblait déchiré.

Le diable les emporte tous ! Sans attendre qu'il ait commencé à compter, Jeremy pivota sur ses talons et se dirigea vers l'escalier, laissant un sillage de gouttes d'eau derrière lui.

— Vous trichez, Jem ! s'exclama Henry dans son dos. Cela dit, vous n'y gagnerez rien. On vous suit à la trace.

Lucy attendait dans sa garde-robe. Ou, plus exactement, celle de son père. Car non seulement le meuble ne se trouvait pas dans sa chambre, mais il ne contenait aucun de ses vêtements. Il était logé dans une alcôve du couloir du rez-de-chaussée, en face du bureau de Henry, et il était vide... sauf lorsqu'elle venait s'y réfugier.

Elle s'adossa contre le panneau de bois du fond. Des taches de lumière entraient par les entrelacs sculptés dans la partie supérieure des portes, parsemant de sequins d'or mat la mousseline émeraude de sa robe. Fermant les yeux, elle inhala les senteurs mystérieuses que le meuble avait renfermées - une pointe d'épices, une pincée de tabac, un nuage d'embruns, un doigt de rhum... Les parfums de Tortola tels qu'elle les imaginait.

Son père avait rapporté ce cabinet d'ébène dans ses bagages à son retour des Antilles. Lucy s'était souvent demandé comment le navire n'avait pas coulé sous le poids de la colossale armoire.

Les lourdes portes étaient sculptées de treilles dont le feuillage luxuriant et la floraison généreuse couvraient la surface de leurs sensuelles ondulations. Lucy avait parfois l'impression que cette masse végétale continuait de croître et de produire de nouvelles pousses chaque année.

À l'intérieur, en revanche, les panneaux étaient unis, aussi lisses que de la pierre polie mais tièdes au toucher, comme ceux d'une caverne profondément enfouie sous terre, traversée de rares flèches de lumière.

Combien d'heures avait-elle passées ici, se cachant de ses gouvernantes, fuyant la colère de Henry après quelque mauvais tour, écoutant celui-ci refaire le monde avec ses amis alors qu'elle aurait dû être au lit depuis longtemps...

ou attendant, pendant que sa mère vivait ses derniers instants ?

Même lorsqu'elle avait grandi, il ne lui avait pas semblé que l'espace s'y réduisait. Il y avait toujours eu assez de place pour deux personnes. Les deux Lucy qu'il y avait en elle - l'orpheline impétueuse, toujours prête à jouer un mauvais tour, et l'autre. Celle qui poussait les portes de l'armoire et en sortait pour marcher sur une lointaine plage de sable blanc des Antilles, tenant sa mère et son père par la main. Celle qui était si belle avec ses cheveux blonds soyeux, sa peau laiteuse et ses genoux sans une écorchure. La belle endormie qu'un prince aux cheveux d'or viendrait un jour éveiller d'un baiser...

Lucy poussa un soupir. Elle avait presque vingt ans, ses parents étaient morts, et elle ne verrait jamais Tortola. Sa peau était mate, ses cheveux brun-roux, elle s'était encore abîmé les genoux ce matin. Quant à son prince charmant, s'il ne venait pas aujourd'hui, il ne viendrait jamais...

Lucy savait très bien où Sophia voulait en venir avec ce jeu de cache-cache. Elle espérait un tendre tête-à-tête avec Toby, dans quelque recoin sombre de la maison.

Mais que voulait Toby ? Qui voulait-il ? Lucy avait senti le poids de son regard sur elle tout à l'heure, dans le salon.

Elle l'avait surpris à plusieurs reprises mais n'avait pas reconnu son expression. Elle résista à la tentation de quitter son poste pour aller le chercher. S'il la connaissait un peu, il saurait où elle s'était cachée. S'il voulait la trouver, il la trouverait. Sinon...

Elle entendit soudain des pas qui approchaient. Ils ralentirent, s'immobilisèrent devant l'armoire.

Les deux portes s'ouvrirent d'un coup, chassant la pénombre.

— Lucy ? Sortez de là.

La haute silhouette de Jeremy se tenait devant elle, emplissant tout l'espace.

— Laissez-moi ! chuchota-t-elle avec véhémence en se protégeant les yeux de la lumière trop vive. Cherchez une autre cachette ! Il y a un superbe placard à balais sous l'escalier. Allez donc vous égotter là-bas.

— Je sais ce que vous complotez, Lucy, l'avertit-il. Je croyais que vous aviez fini de jouer ?

Ayant ajusté sa vision à la lumière, Lucy distingua ses mèches aux reflets aile de corbeau qui retombaient sur son front en boucles luisantes de pluie, rehaussant l'éclat de ses iris bleu pâle. Il avait passé une chemise sèche -

manifestement à la hâte et sans l'aide de son valet. Le vêtement de lin blanc n'était pas boutonné jusqu'au col, révélant la naissance d'une toison brune à la base de sa gorge, et ses manches roulées jusqu'aux coudes exposaient ses avant-bras à la solide musculature.

Elle leva vivement les yeux vers son visage.

— Ce n'est pas moi qui ai eu l'idée de ce jeu, mais Marianne ou Sophia. C'est à elles qu'il faut vous en prendre.

Elle tenta de le repousser. Autant essayer de déplacer un roc !

À la différence que les rochers n'étaient pas chauds. Qu'ils n'exhalaièrent pas d'enivrantes senteurs de cuir et de santal, et qu'ils n'alumaient pas d'étincelles électriques dans tout son corps...

Il sembla à Lucy qu'une étrange sensation s'éveilla en elle, montant des replis les plus secrets de son être. Tout à coup, l'écho de voix se répercuta contre les murs. Lucy comprit alors que cette sensation n'était autre que de la panique. Quelle autre émotion aurait pu expliquer l'étrange réaction qui fut alors la sienne ?

Ses doigts, toujours posés sur le torse de Jeremy, se refermèrent sur les pans de sa chemise pour l'attirer dans la vaste garde-robe. Puis, d'un geste sec, elle rabattit les portes sur eux.

Entre les panneaux d'ébène, la température monta d'un cran.

El e le poussa contre l'un des côtés, après quoi el e lui posa l'index sur la poitrine, juste en dessous de l'endroit où son col s'ouvrait de manière aussi indécente sur sa toison brune.

— Vous m'avez dit d'arrêter de jouer. Vous m'avez suggéré d'exprimer mes sentiments à Toby. C'est exactement ce que j'ai l'intention de faire. Le problème, c'est que vous al ez tout gâcher !

Serrant le poing, el e lui frappa le torse tout en répétant :

— Vous al ez tout gâcher !

El e leva les yeux vers lui. Un rai de lumière traversait le panneau sculpté et éclairait son regard bleu glacier.

— Tout ! insista-t-el e en le martelant à coups répétés.

Il ne tressail it pas, ne battit même pas d'un cil.

Oh ! qu'il était exaspérant ! Lucy était lasse de ses airs hautains. À vrai dire, el e était lasse de tout. El e avait trop chaud. L'étrange picotement dans son corps ne se dissipait pas. Sa tête était lourde, ses pensées confuses.

El e était même tellement perdue qu'el e appuya son front contre le torse de Jeremy, juste dans la scandaleuse échancrure de sa chemise.

Il ne réagit toujours pas. Ils restèrent quelques instants immobiles, sans échanger un mot, plongés dans l'obscurité. Les instants se transformèrent en minutes. Ce silence la rendait fol e.

Un silence peuplé de toutes sortes de sons. Le souffle de Jeremy - lent, régulier, au rythme de son torse qui se soulevait sous son front -, les battements de son propre cœur, qui cognait si fol ement dans sa poitrine que Jeremy devait l'entendre aussi. Et cette étrange vibration qui la parcourait de la tête aux pieds...

Sans parler des autres bruits. Des pas dans le couloir, le grincement des portes que l'on ouvrait, la voix de Toby... En vérité, Lucy ne savait pas ce qu'el e devait craindre le plus : être trouvée dans cette position. .. ou ne jamais être trouvée.

— Comment saviez-vous que j'étais ici ? demanda-t-el e dans un souffle.

Jeremy haussa les épaules.

— Vous vous êtes toujours cachée dans ce placard.

Chaque fois qu'Henry était furieux contre vous. Et quand ce chien galeux est mort. Était-ce Farthing ?

— Sixpence.

— Oh!

Quelque chose de dur se posa sur le sommet de la tête de Lucy. Le menton de Jeremy, comprit-el e.

— Il ne s'en est pas souvenu, murmura-t-elle e contre son torse. Alors que vous, si. Pourquoi ?

Il la prit par les épaules, avivant l'étrange rumeur qui bourdonnait en elle.

— Peut-être parce qu'il ne vous a pas cherchée...

— Alors que vous, si.

Tout le corps de Jeremy se tendit. Puis il la saisit par les épaules et l'écarta doucement de lui en cherchant son regard. Elle e laissa ses mains retomber, poings serrés.

— Oui, répondit-il, je vous ai cherchée. Pour vous empêcher de commettre un acte irréfléchi.

— Alors, il ne s'agit que d'un jeu !

— Un acte... compromettant.

— Aussi compromettant que d'être surprise dans un placard avec un homme à moitié dévêtu ou sous un arbre, entre les bras de ce même homme ? Vous avez une curieuse façon de jouer les chaperons !

— Bon sang, Lucy ! C'est vous qui m'avez attiré dans ce placard ! C'est vous qui...

— Pourquoi m'avez-vous portée ? l'interrompit-elle.

— Pardon ?

— L'autre jour, quand je suis tombée dans la rivière, pourquoi m'avez-vous prise dans vos bras pour me ramener à la maison ? Pourquoi pas Toby ? Ou Henry ?

— J'aimerais le savoir, maugréa-t-il. J'aurais dû vous faire marcher, petite peste ! Je n'avais plus toute ma tête.

— Et hier, quand vous m'avez suivie dans le verger ?

— Non plus. Voilà une semaine que ma raison s'égaré.

Ses doigts s'enfoncèrent dans la peau de Lucy.

— Je me suis épuisé et ridiculisé en essayant d'empêcher une écervelée de courir à sa ruine.

— Ne feignez pas d'être furieux contre moi. C'est contre vous que vous êtes fâché.

— Je serais curieux de savoir pourquoi, répliqua-t-il d'un ton pincé.

— Parce que, s'entendit-elle répondre avec des inflexions provocantes, vous vous aimez mieux quand vous arrêtez de réfléchir. Et que cela vous rend fou de rage.

Il s'approcha de nouveau d'elle.

— S'il y a quelqu'un qui me rend fou de rage, c'est plutôt...

El e le fit taire d'un doigt posé sur ses lèvres.

— Chut ! Je vais vous dire un secret, murmura-t-el e en soulignant du bout de l'index le dessin de sa bouche. Moi aussi, je vous préfère quand vous ne réfléchissez pas.

Il la regarda, bouche bée. El e en profita pour glisser son doigt entre ses lèvres.

Lucy n'aurait su dire ce qu'il lui prenait. Peut-être était-ce à cause de cette irrésistible sensation qui déferlait en el e, cette impression d'exercer un pouvoir sur lui, et qui était infiniment préférable à la confusion ou à la souffrance. Ou peut-être avait-el e besoin de briser sa carapace glaciale, parce qu'el e avait envie de tout ce qu'el e devinait en dessous - un homme entièrement différent, ténébreux, passionné, excitant. Peut-être était-el e attirée par le danger latent qui émanait de lui, l'exaltation de jouer avec le feu, la brûlure de ses baisers...

Non, songea-t-el e. El e n'agissait ainsi que par habitude.

El e avait passé huit ans à maîtriser l'art de jouer avec les nerfs de Jeremy Trescott. C'était une distraction, presque un sport. Cela n'avait rien à voir avec les émotions, les sentiments ni, Dieu merci, avec un quelconque attachement !

Il y eut un nouveau silence. L'air était de plus en plus lourd.

Lucy inhala une bouffée de cuir et de santal. La sueur perla à ses tempes.

Soudain, el e entendit Jeremy ravalier un juron. Puis ses larges mains glissèrent de ses épaules pour descendre vers ses reins et la plaquer contre lui. Les seins de Lucy s'écrasèrent contre un torse dur et une jambe musclée se glissa entre les siennes. Les plis de mousseline s'écartèrent, tandis qu'un incendie s'alumait entre ses cuisses.

— Que faites-vous ? s'écria-t-el e.

El e tenta de se débattre, mais ne parvint qu'à aviver le brasier qui venait de s'alumer en el e.

— Oh ! gémit-el e faiblement.

Lucy n'attendit pas longtemps la réponse à sa question.

El e jailit des lèvres de Jeremy, juste avant qu'il s'empare de sa bouche.

— J'arrête de réfléchir.

Chapitre 10

Jeremy était incapable de réfléchir. Depuis l'instant où il avait été attiré dans ce maudit piège d'ébène, son esprit s'était dispersé dans toutes les directions.

Il avait tenté de se rappeler qui il était. Jeremy Alen Dumont Trescott, sixième comte de Kendal, gentleman et pair du royaume. Un homme de vingt-neuf ans qui ne manquerait jamais de rien - ni de fortune, ni de biens, ni d'influence. Et pourtant, il embrassait cette gamine comme si sa vie en

dépendait.

Il avait tenté de se rappeler qui elle était. Lucy Waltham, la jeune sœur de Henry. Une petite provinciale insolente et capricieuse qui prenait un malin plaisir à le harceler. Qui, à dix-neuf ans, n'avait pas encore fait son entrée dans le monde. Et qui lui rendait son baiser avec une fièvre innocente qui le rendait fou.

Il avait tenté de se rappeler où ils étaient. Sous le toit de Henry, où il n'était qu'un invité. Dans une garde-robe au beau milieu d'un couloir, où n'importe qui pouvait - et avait sans doute - les trouver, exposant au monde sa perfidie. Et ils étaient en train de s'embrasser à perdre haleine, dérivant peu à peu vers l'angle le plus sombre de l'étroit espace...

Devant l'échec de ses tentatives pour revenir à la raison, il essaya le latin. Basio, basias, basiat, basiamus...

J'embrasse, tu embrasses, il ou elle embrasse, nous embrassons...

Parvenu à ce point, son esprit refusa de nouveau de fonctionner. Il ne savait plus conjuguer aux deuxième et troisième personnes du pluriel, et peu lui importait. Il n'y avait de place que pour deux personnes, ici. Et en cet instant, son univers tenait entre ces quatre parois d'ébène.

Je et tu. Il et elle. Nous, et personne d'autre.

Elle avait un goût de miel et de fleurs sauvages. Il recula en chancelant pour s'adosser au panneau tout en l'entraînant avec lui. Sans cesser de dévorer ses lèvres, il fit courir ses mains dans son dos, et ses doigts rencontrèrent un léger obstacle. Des lacets.

La seule idée le rendait fou de désir.

Par chance, il ne réfléchissait plus. S'arrachant à leur baiser, il traça de ses lèvres un sillon le long de sa gorge, tandis que ses mains descendaient lentement le long de son dos. De ses doigts, il effleurait chaque œil et de la robe tout en suivant les sinueuses ondulations des lacets.

Elle rejeta la tête en arrière et glissa ses mains dans ses cheveux. Enfin, il parvint au creux de ses reins, là où les liens étaient attachés. Tout en faisant courir sa langue à la base de son cou, il dénoua les lacets. Puis, enroulant la fine cordelette autour de ses doigts, il tira doucement.

Lucy laissa échapper un soupir de plaisir tandis que les pans de sa robe s'écartaient. Jeremy crut défaillir.

Il la prit alors par les épaules pour l'écarter de lui. Elle laissa retomber ses mains. Elle était plongée dans l'ombre, mais de légers rais de lumière traversaient la dentelle de bois au-dessus d'eux, illuminant de pâles étincelles sur son front pur, sa pommette saillante, la cascade d'or roux qui dévalait jusqu'à sa taille.

Qu'elle était belle !

Cette pensée lui traversa l'esprit, lui oppressant la poitrine, avant de mourir sur ses lèvres. Il s'interdit de l'exprimer à haute voix. Tant que durerait le silence, l'instant s'étirerait à l'infini... Il fit courir son

doigt sur les éclats de lumière qui dansaient sur son épaule, puis remonta lentement vers son cou, et le glissa dans son col, là où la mousseline s'écartait de sa peau.

Puis il attendit. Il attendit qu'elle se raidisse, qu'elle sursaute. Qu'elle recule ou proteste. Elle n'en fit rien. Il tira doucement sur le haut du corsage, s'arrêta, recommença, juste assez pour laisser le rai de lumière se faufiler sous l'étoffe et caresser sa peau nue. Cette fois, elle frémit.

Jeremy avait déshabillé bien des femmes, mais cette situation était inédite. Certaines apportaient une contribution enthousiaste à l'opération, d'autres déployaient une résistance plus ou moins convaincante. Lucy, elle, attendait, immobile. Du bout de son pouce, il souligna le contour de son épaule, lui arrachant un nouveau frisson. De peur ? De plaisir ? Il n'aurait su le dire. Peut-être l'ignorait-elle également.

Elle posa alors sa main sur son torse, remonta vers son cou, se faufila par le col ouvert de sa chemise. Sur sa peau, sa légère caresse était comme une brûlure de soie.

Elle s'immobilisa puis, s'enhardissant, frotta son pouce sur sa chair. Parcouru de frissons, Jeremy s'adossa contre le panneau de bois. Il tremblait sous la douceur de sa main, sous cette caresse d'une exquise tendresse, mais sans une once de timidité. Il tremblait parce qu'il savait que Lucy ne trichait jamais. Elle voulait qu'il la touche, et elle voulait le toucher. C'était aussi simple que cela, et cette évidence lui valait en lui un véritable brasier.

Prenant le haut de son corsage d'un geste impatient, il le fit descendre sur son épaule. Ici, l'obscurité régnait ; il devait progresser à tâtons. L'étoffe résista brièvement. D'un coup sec, il la fit céder. Puis il glissa les doigts sous son corset, et deux seins ronds jaillirent sous ses paumes. Lucy prit une inspiration saccadée.

Jeremy plaça ses mains en coupe sous les courbes pleines de sa poitrine pour en savourer le poids et la douce tiédeur, avant de passer son pouce sur sa chair. Elle était douce, si douce ! Du sucre fondant sous ses doigts... D'un geste léger, il frotta la pointe de son sein. Elle émit un petit hoquet de surprise. Il recommença. Un soupir étouffé lui répondit. Alors il fit rouler le bouton de chair entre ses doigts, jusqu'à ce qu'elle gémissent.

Il avait envie de l'embrasser, de prendre sa bouche, de lui arracher de tendres suppliques, de s'enivrer de ses encouragements, mais à cet instant elle referma ses doigts sur son téton, lui faisant presque perdre son empire sur soi.

Il se soumit de bonne grâce à l'exquise torture - Lucy ne faisait que lui rendre la monnaie de sa pièce - jusqu'à ce que la passion qu'elle lui valait en lui devienne insoutenable.

Alors, repoussant sa main d'un geste impatient, il se pencha vers elle pour prendre son sein entre ses lèvres.

Ô Seigneur ! Il était au paradis !

Elle était tiède et douce, rosie par le désir, d'une affolante beauté... Elle avait penché sa tête sur lui, le noyant sous une cascade de mèches soyeuses qui venaient lui caresser le visage et le cou... Elle haletait et gémissait sous ses coups de langue, attisant de chacun de ses soupirs le brasier qui grondait à

présent dans ses reins, mais il y avait autre chose.

Il y avait cet irrésistible abandon, cette façon de se jeter à son cou comme s'il était sa planche de survie au milieu de l'ouragan. Comme si son salut dépendait de lui... Soudain, tandis qu'il prodiguait à son sein les coups de langue les plus impudiques, une question lui traversa l'esprit, glaçante.

Qui était-il pour elle, en cet instant, dans l'obscurité ? Était-il Jeremy Trescott ? Était-il un étranger ? ou, plus effrayant et hélas ! plus vraisemblable, une certaine personne de leur connaissance ?

S'il l'appelait par son prénom, se souviendrait-elle du sien

?

— Lucy, dit-il dans un souffle.

Même son prénom était un baiser, un appel aux sonorités délicieusement érotiques. Lucy. Il le répéta plusieurs fois sans détacher ses lèvres de ses seins, léchant la première consonne sur sa peau, arrondissant sa bouche autour de la voyelle si sensuelle, avant de souffler la syllabe finale dans un soupir brûlant.

Elle était infiniment douce et languie entre ses bras, mais cela ne suffisait plus à Jeremy. Il voulait plus ; il en avait besoin. Il la voulait toute.

Parsemant son cou de baisers haletants, il referma ses mains sur l'encolure de sa robe. Il eut un instant d'hésitation, et ses doigts serrèrent si fort la fine mousseline qu'il faillit la déchirer. Lucy lui mordilla délicatement le lobe de l'oreille en une silencieuse invitation.

Avant de recommencer avec plus d'insistance.

Avec un gémissement de frustration, il écarta son corsage et sa chemise pour les faire descendre le long de ses épaules. D'un geste fluide, elle libéra ses bras, laissant retomber ses manches le long de ses hanches. Puis elle prit la chemise de Jeremy et, d'un mouvement rapide, la sortit de la ceinture de son pantalon, avant de glisser ses mains dessous.

Une vague de plaisir fulgurant le traversa au contact de ses doigts sur sa chair. Dix minuscules incendies s'allumèrent sous sa peau, avant de se propager dans tout son être. Ensuite... Oh ! ensuite ! Ces dix aiguillons de plaisir se mirent à bouger, à le caresser, traçant des sillons de feu sur son torse et son ventre.

Puis elle les fit passer dans son dos, s'appuya contre lui...

et effleura de ses lèvres la base de son cou. Une -, deux fois, trois... Ses baisers tombaient à présent sur sa peau brûlante, comme autant de gouttes de pluie dans le désert.

Il se pencha vers elle, prit sa bouche... et l'orage éclata enfin.

Elle avait emprisonné sa cuisse entre ses jambes et se frottait contre lui, lui lacérant le dos de petits coups de griffes, tandis qu'il l'embrassait avec passion. Ses seins se pressaient contre son torse, dont ils n'étaient plus séparés que par une fine barrière de lin. D'un geste fiévreux, il posa les mains sur ses

reins pour l'approcher de lui et la plaquer contre sa virilité en feu. Puis il referma ses paumes sur les rondeurs de ses os et la presser contre lui, toute pudeur oubliée.

Lucy poussa un petit cri de stupeur avant de se cambrer contre lui avec un gémissement. Jeremy n'était plus qu'un brasier de désir, que chaque petit soupir venait raviver. La serrant contre lui à l'étouffer, il enfouit son visage au creux de son cou. El e se mit alors à imprimer à son bassin un léger balancement, jusqu'à ce que son souffle jailisse en halètements saccadés.

Puis el e chercha ses lèvres pour les prendre avec une fièvre désespérée. El e était à la dérive vers une destination inconnue, comprit-il. El e lui demandait de lui montrer le chemin. Dieu qu'il en avait envie ! Il brûlait de lui offrir ce qu'el e appelait, de l'emporter vers ces sommets de jouissance où aucun homme avant lui ne l'avait entraînée. El e serait à lui, et à personne d'autre - et el e saurait qui était celui qui l'avait emmenée là.

El e dirait son nom.

— Lucy..., gémit-il contre ses lèvres.

D'une main, il lui caressa la hanche. « El e est à moi ! »

songea-t-il en refermant ses doigts sur sa cuisse. Dans un froissement de mousseline, il remonta sa jupe jusqu'à son genou. Sa main s'aventura sous les plis de ses vêtements, glissa le long de sa cuisse, jusqu'à l'endroit où son épais bas s'arrêtait et où commençait... le paradis. Sa peau tendre et souple frémit sous sa caresse. Libérant ses lèvres, el e appuya le front contre son torse.

Lucy, dit-il d'une voix rauque. Lucy, regardez-moi.

El e leva les yeux mais son visage était dans l'ombre. Il ne pouvait la voir. El e ne pouvait le voir non plus. Ils étaient deux étrangers enlacés dans l'obscurité.

Alors, la prenant par les cuisses, il la souleva, s'écarta du montant contre lequel il était adossé et, d'un mouvement fluide, pivota sur lui-même pour la plaquer contre le panneau d'ébène, inversant leur position. Des éclats de lumière dansèrent sur son visage et ses seins. El e le regardait, les pupilles dilatées, les lèvres entrouvertes gonflées par les baisers.

« El e est à moi ! » songea-t-il encore en prenant sa bouche avec avidité. El e ne lui offrit aucune résistance, mais il s'écarta aussitôt. Il voulait voir son visage, regarder ses lèvres si appétissantes s'arrondir autour de son prénom.

Enfin, il la reposa sur le sol, la faisant descendre le long de sa cuisse avec une lenteur délibérée. El e se cambra avec un gémissement étouffé, puis s'abandonna contre le panneau de bois en fermant les yeux. Jeremy glissa alors de nouveau ses mains sous ses jupes pour faire courir ses doigts sur le haut de ses cuisses. Il la vit se mordre la lèvre tandis qu'il poursuivait sa progression et parvenait à sa toison aux boucles humides. D'un geste franc, il caressa le triangle fauve. El e rouvrit soudain les yeux.

— Oui..., murmura-t-il en commençant à la caresser doucement.

El e fut parcourue d'un frisson, prit une inspiration saccadée, mais soutint son regard. Oui.

Bon sang, cela aurait été tellement facile ! Une braguette à ouvrir, un coup de reins, et il la possédait. Totalemment.

Hélas ! Il la voulait désespérément, si ardemment qu'il en avait mal, que son cœur lui martelait la poitrine et que tout son corps tremblait de désir... mais il ne la voulait pas comme cela.

Il fallait qu'elle se donne à lui.

À lui, et non au fantôme d'un autre.

Il continua de lui prodiguer son impudique caresse jusqu'à ce qu'elle laisse échapper de petits gémissements d'encouragement.

— Oh ! soupira-t-elle. O mon Dieu...

« Elle est à moi ! » se répéta-t-il en introduisant un doigt entre les plis moites et brûlants de sa féminité. Elle entrouvrit les lèvres. Une supplication passa dans son regard.

« Dis mon nom. Pas celui de Dieu, ni du diable, ni de qui que ce soit d'autre. Le mien ! »

Bien qu'emporté par la passion, Jeremy était vaguement conscient de bruits non loin d'eux, à l'extérieur. Des pas assourdis, des voix étouffées. Pourtant, il continua d'entrer en elle, refusant d'entendre autre chose que son petit cri étranglé. Elle le prit par l'épaule d'un geste fiévreux.

« Dis mon nom ! » la supplia-t-il silencieusement.

— Toby ! articula-t-elle dans un souffle.

Il se figea tandis qu'elle enfonçait ses ongles dans sa peau.

Il retira sa main.

— Il vient par ici ! murmura-t-elle en se débattant pour le repousser.

Elle se plaqua contre le fond du vaste placard en croisant les bras sur sa poitrine nue. Les pas s'arrêtèrent de l'autre côté de la porte.

— Lucy doit être là.

La voix, bien qu'assourdie par les épais panneaux de bois, était indiscutablement celle de Toby.

— Comment le savez-vous ? demanda une autre voix, celle de Sophia.

— Elle se cache toujours ici. Allez, Lucy, sortez de là !

Jeremy intercepta le regard affolé que Lucy lui lançait et lut les paroles muettes que formaient ses lèvres. « Faites quelque chose ! »

Faire quelque chose ? Il ne désirait que cela ! Toutes sortes de choses, même ! D'abord, ouvrir les

portes à la sortes de choses, même ! D'abord, ouvrir les portes à la volée, refermer ses mains autour du cou de Toby et serrer de toutes ses forces. Ensuite, serrer Lucy dans ses bras et reprendre leurs étreintes là où el es en étaient restées. Et enfin... Ô Seigneur !

Les portes d'ébène commencèrent à s'ouvrir, puis une fine ligne de lumière apparut en leur milieu. D'un geste résolu, Jeremy les bloqua. Il dut faire appel à toute sa force car, de l'autre côté, une poigne de fer secouait les battants.

— C'est curieux, marmonna Toby. On dirait que c'est fermé à clef.

Les battants s'immobilisèrent enfin, mais Jeremy n'osa pas relâcher la prise de ses mains, qui tremblaient sous l'effort, avant d'entendre les pas s'éloigner.

Lorsqu'il se tourna enfin vers Lucy, el e était en train de se rhabiller à la hâte. Luttant contre une furieuse envie d'écarter de nouveau les pans de sa robe, il l'aida à lacer le corsage et noua les lacets en silence. Puis, la prenant par la taille, il déposa un baiser dans son cou.

— Lucy, murmura-t-il.

El e recula.

— Il s'en est souvenu, dit-el e dans un souffle. Il m'a trouvée, en fin de compte.

Chapitre 11

Étendue sur le dos, Lucy regardait le plafond. El e était couchée sur sa courtepoin te de brocart, les cheveux en éventail sur les oreil ers. En tournant légèrement la tête, el e pouvait voir le plateau intact posé sur son petit secrétaire.

Son dîner devait être froid, à présent.

El e portait toujours sa robe de mousseline verte. Mary lui avait préparé un bain et détaché les cheveux, mais lorsqu'el e avait voulu dénouer les lacets de son corsage, Lucy lui avait pratiquement tapé la main pour l'éloigner. Ce qui était ridicule, songeait-el e à présent. Même si el e lui enlevait ses vêtements, sa bonne ne devinerait rien.

Comment aurait-el e pu savoir ?

D'un autre côté, comment aurait-el e pu ne pas savoir ?

Tout le monde al ait le voir ! C'est pour cette raison qu'el e avait fui le placard pour courir se réfugier dans sa chambre, dont el e n'était même pas sortie pour le dîner.

El e avait envoyé Mary l'excuser, prenant prétexte de sa chevil e foulée. Peut-être ne reparaitrait-el e plus jamais en public, de peur que quelqu'un ne devine. Son secret devait être inscrit sur son front, en grandes lettres rouges disant...

Disant quoi, au juste ? El e était restée assise à sa coiffeuse pendant une bonne heure, étudiant son reflet dans la lumière des bougies, cherchant le mot.

Maîtresse ? Embrasser un homme était une chose, plutôt agréable au demeurant. L'amener à vous embrasser en était une autre, tout aussi délicieuse. Ce qu'el e avait fait, en revanche... El e avait attiré un homme dans un recoin obscur, s'était al ègrement laissé dévêtir, et s'était jetée dans ses bras sans la moindre pudeur. El e ne prétendait pas être une autorité en matière de raffinement mondain, mais el e comprenait la différence entre une dame et une traînée.

Amoureuse ? C'était peut-être le mot. Parce que si Toby épousait Sophia Hathaway, el e n'aurait personne d'autre qu'el e à blâmer. El e aurait pu parler à Toby lorsqu'ils étaient dans les bois, mais el e n'en avait rien fait. El e aurait pu chasser Jeremy lorsqu'il l'avait trouvée dans le placard, mais el e ne l'avait pas fait non plus. Et el e ne s'expliquait toujours pas pourquoi.

Perdue ? Lucy le savait, c'est ce que penseraient la plupart des gens. Seulement, el e se moquait de ce que pensaient la plupart des gens. Pour l'instant, seule comptait à ses yeux l'opinion de deux personnes -peut-être trois - dont la plus importante n'était autre qu'el e-même. Et el e n'avait pas le moins du monde l'impression d'être « perdue ». Au contraire, il lui semblait s'être enfin « trouvée ».

Un autre mot flottait à la lisière de sa conscience. El e tentait de le repousser, mais il revenait obstinément, infiniment simple et totalement inconcevable.

Sienne.

Rien que d'y penser, el e était parcourue de frissons. Il avait imprimé sa marque sur el e, l'avait faite sienne. N'était-ce pas précisément ce mot qu'el e

craignait tant qu'on lise sur son front ? Il l'avait tracé de ses mains, de ses lèvres, sur tout ton corps. Encore à présent, el e pouvait sentir la brûlure de ses caresses et de ses baisers sur sa peau, à même sa chair.

Sienne.

Sa maîtresse. Son amoureuse. Perdue pour tous les autres.

Lucy enfouit son visage entre ses mains, furieuse. Contre lui, contre el e-même. Contre le monde entier.

Ce n'était pas ce qu'el e avait voulu ! El e n'était pas une proie que l'on convoitait, un trophée que l'on remportait.

El e avait toujours redouté la perspective d'une saison à Londres, l'infamie d'être parée, harnachée, et obligée de parader devant la bonne société. L'humiliation d'attendre qu'un arrogant quelconque traverse une sal e de bal, lui passe la bague au doigt, lui fasse porter son nom et la revendique comme sa propriété aux yeux du monde.

Ou pire, la honte d'attendre en vain sur l'étalage...

El e était Diane, déesse et chasseresse. El e voulait choisir. El e avait déjà choisi, se rappela-t-el e. Toby. Son visage familier flotta devant ses yeux, avec ses mèches brun doré, sa fossette au menton, son sourire généreux et son regard pétillant. Il était à el e. À el e ! se répéta-t-el e.

El e le voulait de toute son âme, de tout son corps.

Tout son corps... Sauf, peut-être, ce petit carré de peau sous son oreil e gauche, là où les lèvres d'un autre s'étaient posées - des lèvres dures, impérieuses, qui avaient le don d'al umer un brasier en el e. Oui, ce petit carré de peau était à lui, songea-t-el e en posant sa main au creux de son cou.

Aussitôt, une autre part d'el e-même se rebela. Un minuscule territoire à la naissance de son épaule venait de faire sécession. El e fit courir son doigt sur cette république autonome qui ne vivait plus, désormais, que dans le souvenir d'un front haut et de la caresse d'une mèche de cheveux noirs et humides.

A leur tour, ses seins se soulevèrent contre l'oppression de son corsage, impatients d'être libérés par deux mains viriles. El e les couvrit de ses paumes, mais ils protestèrent. Lui, lui ! gémirent-ils en chœur.

Lucy était débordée. Sa résolution faiblissait. Tout son être était en état d'insurrection. Une ombre propice traversée d'entrelacs de lumière l'enveloppa, tandis que le souvenir d'une caresse inavouable la transperçait, attisant le brasier qui couvait entre ses cuisses.

Si Toby n'était pas arrivé à cet instant... Son corps s'embrasa à cette perspective. Lentement, ses mains dérivèrent en direction de ses hanches.

Un léger coup frappé à la porte l'arracha à sa rêverie et, de nouveau, el e sortit en hâte d'un certain cabinet d'ebène.

El e se redressa.

— Lucy ? C'est moi.

D'un bond, el e se leva, traversa la chambre, tira le verrou et entrebâila le battant. Sophia se tenait dans le couloir, drapée dans un peignoir de soie bleue, ses longs cheveux blonds épars sur ses épaules.

— Puis-je entrer ?

Sans un mot, Lucy ouvrit grand la porte.

— Je suis venue voir si vous vous sentiez mieux, ajouta Sophia en se dirigeant vers le lit pour s'y asseoir.

El e regarda la chevil e de Lucy, puis scruta son visage.

— On dirait que oui, reprit-el e en arquant un sourcil interrogateur. Vous avez même l'air d'al er très bien.

Lucy alla s'asseoir à son secrétaire et prit un petit pain sur le plateau encore intact. Qu'el e avait faim, soudain !

— Vous avez disparu, cet après-midi, poursuivit Sophia. Et lord Kendal aussi. Ne me dites pas que

c'est une coïncidence.

Lucy mordit dans son petit pain en haussant les épaules avec désinvolture.

— Lucy ! s'impacienta Sophia. Dites-moi ce qui s'est passé.

— Rien du tout.

Sophia fit une moue incrédule.

— Je connais la différence entre rien et quelque chose, dit-elle en s'adossant aux oreillers. S'il ne s'était rien passé, vous n'auriez pas cette expression.

— Ah bon ?

Exactement ce qu'elle craignait ! songea Lucy, dépitée. Il avait suffi à Sophia de voir son visage pour deviner son secret. Elle ne pourrait plus jamais quitter sa chambre !

Tout à coup, les aveux interrompus de Sophia, ce matin-là, lui revinrent en mémoire.

— Donnez-moi donc votre définition de « quelque chose », suggéra-t-elle, et je pourrai vous répondre.

Sophia joua distraitement avec la dentelle qui bordait l'encolure de son peignoir.

— Dois-je vous parler de Gervais ? demanda-t-elle.

— Gervais ?

Au moins, « quelque chose » avait un prénom.

— Il a été mon professeur de dessin... et mon maître en amour.

Avec un soupir, elle laissa son regard dériver.

— Beau comme un dieu. Grand, mince, avec des cheveux noirs, des yeux vif-argent et des mains aux doigts fuselés...

J'étais follement éprise de lui. Je le suis peut-être encore.

Lucy faillit s'étrangler avec son petit pain. Elle se versa un peu de vin clair et en but une longue gorgée, suivie d'une autre. Lorsqu'elle eut vidé son verre, elle replia ses jambes sous elle et se blottit dans son siège.

— Eh bien ? dit-elle à Sophia. Vous n'allez pas en rester là, j'espère ?

— Tout a commencé un jour où je réalisais une étude du David de Michel-Ange. Ce n'était qu'une esquisse au fusain d'après une planche illustrée, mais je n'arrivais pas à rendre le jeu des muscles de l'avant-bras. Gervais essayait de m'expliquer. Il ne trouvait pas les mots en anglais et je ne comprenais

pas assez le français. Alors il s'est levé, a remonté sa manche et pris ma main pour la poser sur son bras. Il était si solide, si musclé...

Roulant sur le côté, Sophia s'accouda sur les oreillers.

— Vous allez me trouver horriblement dépravée et vous aurez raison. Je le suis. Je n'avais qu'une envie, lui arracher sa chemise pour caresser tout son corps.

Lucy ne trouvait pas Sophia dépravée du tout. Elle la trouvait même plutôt sympathique et ses paroles la réconfortaient. Ni Sophia ni elle n'étaient à blâmer car, manifestement, les hommes aux avant-bras musclés éveillent chez les femmes les instincts les plus inavouables... C'était sans doute pour cette raison que l'on avait inventé les boutons de manchette.

— L'avez-vous fait ? ne put-elle s'empêcher de demander.

Un sourire nostalgique étira les lèvres de Sophia.

— Pas ce jour-là...

Du bout du doigt, elle souligna les motifs de la courtepoinette de brocart.

— Je l'ai dessiné. Nu.

— Entièrement nu ? Y compris...

— Oui, « y compris ». Et je l'ai laissé me dessiner.

Lucy porta ses mains à ses lèvres pour étouffer un éclat de rire. Et Toby qui s'extasiait devant les petits plateaux à thé de Sophia ! Le mot « accomplie » prenait une résonance inédite...

— Vous n'avez pas fait cela ?

— Oh ! mais si ! Et ensuite, il m'a peinte.

— Un portrait ? Une miniature ?

— Non. C'est moi qu'il a peinte. J'ai ôté mes vêtements et il a couvert mon corps de peinture. Il disait que j'étais blanche et lisse comme une toile. Sa toile. Il a dessiné des treilles qui s'enroulaient autour de mes hanches...

D'un geste léger, Sophia traça une série de spirales sur sa taille. Puis ses mains remontèrent vers ses seins.

— Et là, poursuivit-elle, des fleurs. Des orchidées roses.

Elle ferma les yeux en soupirant.

— J'ai fait semblant de souffrir d'un refroidissement et refusé de prendre un bain pendant des jours.

Lucy la regarda, bouche bée. Lorsque le fameux Gervais avait touché Sophia, l'avait-il aussi caressée... là ? Avait-elle éprouvé la même délicieuse brûlure que celle que Lucy ressentait encore en cet instant ? Et M. et Mme Hathaway n'avaient-ils donc jamais entendu parler des chaperons ?

Roulant de nouveau sur le dos, Sophia posa ses mains sur son cœur.

— Oh ! Gervais ! gémit-elle. Il m'aimait, il me l'a dit. Il m'appelait son petit lapin, pendant qu'il...

La voix de Sophia s'étrangla. Lucy réprima une envie de hurler.

— Pendant qu'il... ?

Sophia lui décocha un regard étonné.

— Ne le savez-vous donc pas ?

— Je... Si, bien sûr, bégaya Lucy, les joues brûlantes. Je veux dire, vous a-t-on surpris ?

Dieu du Ciel, dire qu'elle s'était crue perdue ! Quelques baisers dans l'obscurité, c'était bien peu de chose comparé à une aventure torride avec un professeur de dessin. Et un Français de surcroît ! Si cela était découvert, la réputation de Sophia serait ruinée, et ses vingt mille livres de dot n'y feraient rien. Aucun homme de la bonne société ne voudrait plus d'elle.

Lucy se figea, parcourue d'un frisson.

Toby ne voudrait plus d'elle.

— Oh ! non, répondit Sophia, jamais ! Nous avons eu une querelle, et j'ai rompu.

— Une querelle ? À quel sujet ?

— Sir Toby avait demandé la permission de me courtiser.

Mes parents étaient fous de joie. J'étais désespérée. J'ai demandé à Gervais de m'enlever. Nous aurions pu vivre dans un petit cottage au bord de la mer, un petit paradis où nous aurions passé nos journées à peindre et nos nuits à faire l'amour... Mais il a refusé.

— Pourquoi ?

— Il doutait de ma constance. Il disait que je regretterais de l'avoir épousé, et que le scandale et la pauvreté briseraient notre amour. J'ai protesté, je l'ai supplié, cajolé, grondé...

sans résultat. Alors je l'ai renvoyé.

sans résultat. Alors je l'ai renvoyé.

Elle porta ses mains à ses joues.

— Oh ! Gervais ! Oh ! mon unique amour ! Pardonne-moi !

Lucy se versa un nouveau verre de vin. Sophia rejeta ses bras sur le lit d'un geste fiévreux.

— J'ai goûté à la passion, Lucy, dit-elle. Et maintenant, je ne suis plus sûre de pouvoir endurer un mariage de raison.

Je pourrais prendre un amant, bien entendu, mais cela semble tellement ridicule !

— Vous n'êtes pas amoureuse de Toby..., murmura Lucy, pensive, avant de boire une gorgée de vin.

— Comment le pourrais-je ? Il prétend me courtiser, mais il me regarde à peine. Un compliment par ci, un baisemain par là... avec tellement de respect, de bienséance ! Avec si peu de désir !

Elle se redressa.

— Je suis lucide, reprit-elle. Je ne vivrai plus jamais la passion absolue que j'ai connue entre les bras de Gervais.

Cela n'arrive qu'une fois dans une vie.

— Ah bon ? demanda Lucy en faisant la grimace. Une seule fois ?

— Si seulement sir Toby manifestait un peu d'ardeur ! Un seul geste un peu fou, c'est tout ce que je demande - qu'il enlève son manteau, me soulève dans ses bras... Mais non, jamais ! J'avais espéré que ce moment viendrait cet après-midi. Je ne me suis pas cachée, vous savez. J'ai compté jusqu'à dix et je suis revenue dans le salon.

— Vraiment ? Et qu'avez-vous fait ?

— La chose la plus inimaginable. Je lui ai proposé de l'aider à compter en me penchant si bas vers le sofa que mes seins sortaient presque de mon décolleté... et il a mis ses mains sur ses yeux ! J'ai trouvé le courage de lui prendre les mains pour les écarter de son visage, et de quel sujet pensez-vous qu'il m'a parlé ?

— De géométrie ?

— De vous !

— De moi ?

Lucy fut prise d'un vertige. Un délicieux vertige. Elle aurait voulu qu'il ne cesse jamais... D'un trait, elle vida le contenu de son verre.

— Oui, de vous, répondit Sophia. Il a serré ma main et a déclaré : « Alons chercher Lucy. » En cet instant, je vous ai détestée.

Sophia la regarda, avant de poser les yeux sur le flacon à moitié vide sur le plateau.

— Avez-vous l'intention de le boire toute seule ? Je vous détesterais moins si vous partagiez.

Lucy sourit. Sophia Hathaway pouvait la détester autant qu'il lui plaisait... tant que Toby, lui, ne la détestait pas. El e remplit son verre et le tendit à sa compagne, qui l'avala d'un trait et le lui rendit pour qu'el e l'emplisse de nouveau.

— Il n'y a pas de raison que j'en aie moins que vous, grommela-t-el e en réponse au regard amusé de Lucy.

Enivrée par les nouvelles perspectives qui s'offraient à el e, Lucy servit le vin. Toby ne ressentait aucune passion pour Sophia ; Sophia n'était pas amoureuse de Toby. Et ce Gervais était la réponse à ses prières. Un signe du Ciel.

Cela aurait été très mal d'ignorer un signe du Ciel, n'est-ce pas ?

— Oh ! Gervais ! gémit Sophia, le nez dans son verre de claret. Si seulement je pouvais... Mais c'est impossible.

Nous vivons dans des mondes différents.

— Rien n'est impossible, si on le veut vraiment, assura Lucy. Vous pourriez lui écrire.

Tout en parlant, el e avait retiré le plateau du secrétaire et sorti une feuille et une plume du tiroir.

— Lui écrire ? répéta Sophia. Quelle idée ! J'en serais bien incapable.

— Pourquoi ? demanda Lucy en ouvrant un flacon d'encre.

— Parce que... Il n'est pas... Non, je ne peux pas !

— Et pourquoi pas ? Tenez, ajouta Lucy en se levant pour lui tendre la plume.

Sophia secoua la tête.

— Écrivez, vous. Ma main tremble.

— Comme vous voulez.

Lucy se rassit et trempa sa plume dans l'encre.

— Par quoi commençons-nous ?

Sophia dicta une phrase en français.

— Si vous voulez que j'écrive, protesta Lucy, dictez-moi la lettre en anglais. Mon français est calamiteux.

— D'accord, répondit Sophia avec un soupir résigné. Mon cher petit lapin...

Lucy demeura immobile.

— Vous plaisantez ? s'exclama-t-el e.

— Pas du tout.

— Votre... « lapin » ? Vous ne préféreriez pas quelque chose de plus élégant ? Comme « Mon cher Gervais », par exemple ?

— Oh ! mais je l'ai toujours appelé ainsi ! insista Sophia. Si la lettre est de votre main et dans une langue qui n'est pas la sienne, il faut qu'il soit certain qu'elle vient de moi.

Lucy haussa les épaules avec fatalisme.

— Mon... cher... petit... lapin..., murmura-t-elle tout en faisant courir sa plume sur le papier. Et ensuite ?

— Pardonne-moi, mon amour, dicta Sophia en s'accoudant sur les oreillers et en soulignant ses paroles de gestes grandiloquents, son verre à la main. Je ne saurais te dire combien je regrette notre querelle. Sir Toby ne m'est rien. Tu es mon seul...

— Minute ! l'interrompit Lucy. Vous parlez trop vite.

Elle écrivit à toute vitesse.

— Tu... es... mon... seul... C'est bon, continuez.

— Tu es mon seul amour. Je pense à toi nuit et jour, et je me languis de tes caresses. Quand je ferme les yeux, mon corps se souvient de la chaleur de tes mains sur moi.

Sophia marqua une pause pour boire une gorgée de vin.

— Quand je bois du vin, mes lèvres se souviennent de la fièvre de tes baisers.

— Excellent ! commenta Lucy tout en trempant sa plume dans l'encrier.

— Merci. Je suis inspirée, ce soir.

Elle considéra son verre presque vide et ajouta :

— Ce vin est exquis.

— Vous pouvez continuer. Sophia réfléchit quelques instants.

— Ne doute pas de mes sentiments ni de ma constance.

Reviens, je t'en supplie. Et fais-moi tienne, de toutes les façons possibles.

Lucy étouffa un petit rire.

— Je croyais qu'il l'avait déjà fait !

Sophia rejeta la tête en arrière.

— Oh ! Lucy ! Nous n'avons pas encore tout essayé.

Lucy écarquill a les yeux de stupeur puis se tourna vivement vers sa feuille.

— Je t'attendrai ce soir, poursuivit Sophia, et tous les autres soirs.

Quand Lucy eut fini d'écrire :

— Avec tout mon amour... Non... Avec mon amour éternel et indéfectible... À toi, et à toi seul, signé, ton petit chou.

— Dieu du Ciel ! gémit Lucy. Des lapins, et maintenant, des choux ?

— En français, c'est beaucoup plus mignon.

Lucy secoua la tête.

— Alons-y pour les choux, murmura-t-elle, résignée.

Ayant achevé sa rédaction, elle secoua la feuille pour faire sécher l'encre et demanda :

— Quelle adresse ?

Ayant transcrit celle que lui avait donnée Sophia, elle prit le vin et se tourna vers sa compagne en arquant un sourcil interrogateur. Sans répondre, celle-ci lui tendit son verre.

Lucy lui versa la moitié du claret et but le reste à même le flacon.

— À l'amour ! s'exclama Sophia en français.

Puis, après avoir vidé son verre d'un trait, elle s'étendit et ajouta :

— Je crois que je suis un peu saoule.

Lucy éclata de rire.

— C'est aussi mon avis.

Soudain, elle vit Sophia rouler sur le ventre, enfouir son visage entre ses mains, et ses épaules se mettre à tressaillir. Il lui fallut quelques instants pour comprendre qu'elle n'était pas en train de rire mais de pleurer.

— Sophia ?

Elle s'assit sur le bord du lit et lui tapota le dos d'un geste maladroit, tout en cherchant des paroles de réconfort. Puis elle s'aperçut qu'elle n'en connaissait pas. Encore une lacune dans son éducation ! Elle ne savait ni donner ni recevoir de l'affection.

— Oh ! Lucy, que vais-je devenir ?

— Eh bien, Gervais va venir vous enlever. Vous aurez votre cottage au bord de la mer, et plein de lapins et de choux.

Vous serez heureuse.

— Si seulement je pouvais vous croire ! gémit Sophia en relevant la tête.

El e avait les yeux rouges et reniflait bruyamment.

— Faites-moi confiance, insista Lucy en s'étendant à plat ventre à ses côtés, le menton sur les mains. Vous n'avez pas envie d'épouser Toby, de toute façon. Quand il est malade, il geint comme s'il avait la fièvre des marais. Il vous volerait votre dot pour la dépenser aux cartes. C'est un joueur lamentable.

— Oh ! ne me donnez pas envie de l'aimer ! marmonna Sophia en essuyant ses larmes. Tout est tellement différent de ce que nous imaginions autrefois, quand nous étions enfants, n'est-ce pas ? Nous pensions que si nous voulions vraiment quelque chose, de tout notre cœur, nous finirions par l'avoir.

El e souleva la courtepointe et se glissa dessous.

— Quand j'étais petite, reprit-el e en étalant ses cheveux blonds sur l'oreil er, j'avais une poupée en porcelaine qui s'appelait Bianca. J'ai toujours cru que si j'obéissais à ma nurse et que je mangeais tout mon porridge, Bianca deviendrait vivante, un jour. El e parlerait, jouerait avec moi, comme une véritable amie.

El e fronça les sourcils.

— Ça n'est jamais arrivé et, bizarrement, je ne sais toujours pas pourquoi. Peut-être parce que Bianca n'était qu'un peu de porcelaine et de tissu. Peut-être parce que je n'y ai pas cru assez fort.

Lucy se glissa à son tour sous la courtepointe.

— Moi, quand j'étais petite, je m'imaginai que si je fermais les yeux et priais suffisamment, je me retrouverais à Tortola quand je les rouvrirais.

Sophia ferma les yeux en dodelinant de la tête, et répondit d'une voix que le sommeil et le vin rendaient pâteuse :

— Vous étiez plus audacieuse. Moi, je n'al ais pas plus loin que Venise.

Chapitre 12

Lucy entrouvrit la porte et regarda dans le couloir. Le valet posté en face de la chambre de tante Matilda était adossé au mur, sa perruque de travers. Lucy toussota. L'homme ne réagit pas. En tendant l'oreil e, el e pouvait percevoir son ronflement.

El e sortit de la chambre et referma discrètement la porte derrière el e, laissant Sophia à ses rêves embrumés par l'alcool. Tout en se déplaçant aussi vite que possible sans que la flamme de sa bougie s'éteigne, el e longea le corridor jusqu'à l'escalier.

Ses chaussons se posèrent sans un bruit sur le bois usé par les ans. D'un bond léger, el e évita la troisième marche, cel e qui craquait bruyamment, en particulier par temps de pluie.

Une fois dans le hal , el e marqua une pause. Les averses s'étaient espacées, mais un vent violent continuait de mugir, traversant la vieil e demeure de courants d'air glacés. Lucy rajusta son châle sur ses épaules. Parfois, el e avait l'impression que Waltham Manor n'était pas fait de solides pierres mais de dentel e.

El e passa la tête dans le bureau de Henry. Quelques braises rougeoyaient encore dans l'âtre, baignant la pièce d'une douce lueur chaude. El e posa sa chandel e sur le lourd bureau de noyer et demeura immobile, le temps que ses yeux s'ajustent à la faible luminosité. El e distingua bientôt une pile de lettres scel ées, prêtes à être expédiées.

Ouvrant le tiroir du bureau, el e fourragea parmi un fouil is de plumes, de cahiers et d'anciens courriers jusqu'à ce qu'el e trouve ce qu'el e cherchait : un morceau de cire à cacheter. El e tint celui-ci au-dessus de la flamme de sa bougie jusqu'à ce qu'il fonde, puis el e en fit tomber une grosse goutte sur le rabat de la feuil e.

Ensuite, soulevant le pli, el e souffla sur la cire pour la faire sécher. Son avenir tenait dans cette lettre ! Il était là, entre ses doigts, sous l'innocente apparence d'une feuil e de papier et de quelques lignes tracées à l'encre... El e al ait déposer le courrier sur la pile lorsqu'el e se figea, saisie d'un doute.

Et si Gervais ne venait pas ?

Lucy se redressa et tapota la lettre contre son cœur, pensive. Peut-être les nobles instincts de Gervais l'emporteraient-ils. Peut-être n'était-il plus épris de Sophia.

Peut-être avait-il changé d'adresse... Une fois la lettre postée, il serait trop tard pour faire demi-tour. Son avenir serait entre les mains d'un peintre français amateur de lapins et de choux. À en croire Sophia, ces mains étaient plutôt douées, mais tout de même...

Tout compte fait, el e n'avait pas besoin de mettre cette lettre au courrier. Il y avait une autre solution, bien plus efficace. Il suffirait de la montrer à Toby pour que celui-ci renonce aussitôt à épouser Sophia. Ni vingt mil e livres de dot ni aucun petit plateau à thé ne changeraient rien à l'affaire.

Oui, mais Sophia aurait le cœur brisé, et sa réputation serait ruinée.

Malgré les courants d'air glacés qui traversaient la pièce, Lucy avait chaud et la tête lui tournait. El e porta la main à son front, inquiète. Avait-el e de la fièvre ? Ses pensées étaient confuses.

El e avait l'impression d'être partagée en deux. Cette sensation tout à fait nouvel e pour el e, et des plus désagréables, portait un nom : c'était de l'indécision.

Voilà qui n'était pas dans sa nature ! El e avait toujours su ce qu'el e voulait, et comment l'obtenir. El e n'avait pas pour habitude de rester plantée dans les courants d'air au beau milieu de la nuit, alors qu'el e pouvait être au chaud dans son lit, s'abandonnant à de doux rêves qui reviendraient bientôt réalité...

D'un autre côté, jamais el e n'avait aussi littéralement tenu son avenir entre ses mains. Et si el e se sentait indécise, c'était peut-être précisément parce que, pour la première fois de sa vie, el e devait faire un choix.

Lucy réfléchit aux options qui s'offraient à el e. El e pouvait poster la lettre, la glisser sous la porte de

Toby, ou la jeter dans le feu et la regarder se consumer. El e envisagea ces possibilités tour à tour dans l'espoir que l'une s'imposerait.

En vain.

Une semaine plus tôt, el e aurait su que faire. Une semaine plus tôt, le doute lui était aussi étranger que l'amitié ou les baisers. Jusqu'à présent, tout son être - corps et âme - ne vivait que pour un seul rêve. Un seul homme. Puis il y avait eu le jour où el e s'était glissée dans la chambre d'un autre, et celui où Sophia était venue frapper à sa porte. Entre ces deux événements, toutes sortes de choses terribles et merveilleuses lui étaient arrivées. En un éclair, chaque part d'el e-même - corps et âme - avait mûri et commencé à éprouver des désirs, des besoins, des exigences qui lui étaient propres.

Et ce seul but, ce seul homme, n'était plus assez fort pour que ses certitudes demeurent.

Lucy s'autorisa alors à penser l'impensable. Les mots naquirent lentement au plus profond d'el e-même, se faufilant à travers les fêlures de son être. El e ne pouvait le faire que là, dans l'obscurité propice, sans témoins.

« Je ne suis plus amoureuse de Toby. »

Son cœur continua de battre. La bougie continua de brûler.

La terre ne s'ouvrit pas pour l'engloutir. El e répéta les mots, cette fois dans un murmure. Les paroles s'élevèrent dans l'air en tourbillons aussi légers que la fumée de la chandelle.

— Je ne suis plus amoureuse de Toby.

C'était si facile ! Trop facile... El e failit éclater de rire tant cela était absurde, tant el e était soulagée. El e avait soudain l'impression qu'après s'être raccrochée pendant des années à une corde comme si el e était suspendue au-dessus d'un précipice, el e venait de lâcher la corde et de retomber quelques pouces plus bas sur la terre ferme.

Ou, plutôt, sur un panneau d'ébène.

El e laissa son regard dériver vers le seuil de la pièce, de l'autre côté du couloir, vers l'alcôve où était logé son placard. Maintenant, ce n'était plus son placard. C'était leur placard.

El e n'avait plus d'endroit où se cacher.

El e avait beau s'y être attendue - après tout, cela semblait tellement dans l'ordre des choses ! - el e ne put réprimer un mouvement de surprise en voyant la haute silhouette de Jeremy apparaître soudain dans l'encadrement de la porte.

Si el e avait su que le simple fait de le voir suffirait à lui donner le vertige, el e se serait tenue au bureau. Si el e avait imaginé à quel point il serait beau, avec ses cheveux noirs en désordre et sa veste sombre négligemment jetée sur une chemise au col ouvert, el e aurait allumé davantage de bougies. Et si el e avait seulement soupçonné que cet homme ruinerait ses projets, anéantirait sa résolution et lui ferait perdre toute dignité, jamais el e ne se serait introduite dans sa chambre pour l'embrasser, quelques jours plus tôt. El e l'aurait fait bien avant !

Le châle de Lucy glissa sur le sol, et le cœur de Jeremy se mit à battre un peu plus fort.

El e portait la même robe. Malgré la faible lueur de l'unique bougie al umée, il en était certain. Il l'aurait reconnue dans le noir ! Oui, c'était la robe de mousseline verte qu'il avait avidement froissée entre ses mains impatientes, avant de la relacer à regret. Son corps aussi s'en souvenait. Sa bouche était soudain sèche, sa poitrine trop serrée... tout comme son pantalon.

El e n'avait donc pas pris de bain. Sur tous les endroits de sa peau qu'il avait caressés, embrassés, il restait un peu de lui. Sur el e. En el e.

Jamais el e ne lui avait semblé aussi bel e. La lueur vacil ante de la bougie dansait sur ses joues, son front, ses lèvres. Ses cheveux étaient rassemblés sur l'une de ses épaules en une longue cascade d'or cuivré.

— Oh ! dit-el e. C'est vous.

— Attendez-vous quelqu'un d'autre ?

— Non.

El e détourna brièvement le regard, puis ses yeux se posèrent de nouveau sur lui.

— Pas vraiment, reprit-el e.

Jeremy avait envie de s'approcher d'el e, mais ses pieds refusaient de lui obéir. Il était venu ici dans l'intention de prendre congé, mais il ne parvenait pas non plus à s'y résoudre. Il aurait pu rester là jusqu'à ce que la bougie se consume, que le soleil se lève ou même que le manoir tombe en ruine autour d'eux.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-el e d'une voix aux inflexions feutrées.

Jeremy réfléchit. Il n'aurait pas été avisé de lui avouer ce qu'il faisait en cet instant précis. Pouvait-il dire : « Je vous imagine nue ? » Ou bien : « Je me souviens de l'exquise douceur de vos lèvres sur ma peau ? » Ou encore : « Je tiens dans mes paumes le souvenir de vos seins ? »

Sans doute était-il plus raisonnable de s'en tenir à ce qu'il avait eu l'intention de faire. Avant que la vue de Lucy - et de la robe qu'el e n'avait pas ôtée - vienne tout changer.

— J'al ais laisser un mot à Henry.

— Vous al iez laisser un mot à Henry, répéta-t-el e.

Il hocha la tête.

— Et vous n'al ez pas le faire, ajouta Lucy.

— Non.

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

— Vous êtes ici.

Ce n'était qu'une partie de la vérité. « Vous êtes ici, et je ne supporterais pas d'être autre part. » El e tressail it.

— Puisque je vous dérange..., dit-el e d'un ton pincé. De toute façon, je n'ai plus rien à faire ici.

El e s'écarta du bureau et, prenant entre ses lèvres le pli qu'el e tenait à la main, se baissa pour ramasser son châle.

Jeremy se retrouva près d'el e avant d'avoir compris ce qu'il faisait.

— Non ! s'exclama-t-il.

Lucy se redressa en drapant le châle autour de ses épaules, dégagea ses cheveux du lainage gris et reprit sa lettre dans sa main.

— Calmez-vous, grommela-t-el e. Je vous dis que je m'en vais.

Son haleine avait un léger parfum d'alcool. El e s'apprêta à s'en al er, mais Jeremy la rattrapa par le poignet.

— Ne partez pas, articula-t-il avec peine.

— Oh!

Le visage de Lucy se radoucit. Puis el e regarda la main de Jeremy, solidement refermée autour de son poignet.

Aussitôt, il la libéra. Il brûlait de la serrer dans ses bras, mais il se l'interdit. Il n'aurait pas supporté de la voir s'enfuir de nouveau.

— Je suppose que vous êtes ici pour une raison précise, dit-il en lissant sa veste.

— J'étais venue pour poster cette lettre, expliqua-t-el e en agitant le pli.

— Auriez-vous changé d'avis ?

El e hocha la tête.

— Donc, vous ne la postez plus ?

El e tapota le coin du feuil et contre ses lèvres.

— À vrai dire, je n'ai pas encore décidé.

Sans réfléchir, il lui arracha la lettre de la main. Si el e continuait d'en frapper ainsi ses lèvres, il al ait l'embrasser.

Ce serait plus fort que lui. Bien entendu, maintenant qu'il lui avait confisqué sa missive, il comprenait

l'inutilité de son geste. Lucy était si près de lui qu'il n'avait besoin d'aucune provocation pour prendre sa bouche. Il savait déjà qu'elle aurait un goût de vin...

Il se dit qu'il devrait reculer d'un pas, mais n'en fit rien.

— Vous n'écrivez pas de lettres, dit-il en glissant son pouce sous le seau.

La texture irrégulière de la cire lui rappela le satin durci de la pointe de ses seins sous ses doigts. Son souffle s'accéléra. Il devenait urgent de s'éloigner d'elle.

— Elle n'est pas de moi mais de Sophia. Elle est amoureuse ; elle veut s'enfuir.

— Avec Toby ?

Lucy se mordit la lèvre.

— Non.

Jeremy fit sauter le cachet et déplia le feuillet. Lucy ne tenta pas de l'en empêcher. Après avoir parcouru la lettre rapidement, il la replia et la glissa dans la poche de poitrine de sa veste.

— Je ne vous laisserai pas faire cela, Lucy.

— Pourquoi pas ? Si Sophia en aime un autre, n'a-t-elle pas le droit d'être heureuse ? Et Toby ne doit-il pas en être informé ?

Ses yeux verts étaient toute innocence.

— Vous vous moquez éperdument de ce que méritent Sophia ou Toby. Vous ne pensez qu'à vous. Vous croyez que si Sophia quitte la scène, Toby s'intéressera à vous. Il ne le fera pas.

Les yeux étincelants, elle releva le menton d'un air de défi.

— Et pourquoi pas ? Parce que je ne suis ni élégante ni accomplie ? Parce que je n'ai pas vingt mille livres de dot ?

— Parce que..., s'entendit-il répondre d'une voix enrouée.

Il la prit par les épaules. La fine étoffe de son châle glissa sous ses doigts.

— Parce que je ne le laisserai pas faire.

Il s'approcha d'elle jusqu'à ce que les pans de sa veste frôlent le corsage de sa robe, et attendit. Elle ne tenta pas de le repousser. Alors, d'un geste infiniment tendre, il fit remonter sa main le long de son cou, jusqu'à la base de sa nuque. Puis, d'un léger mouvement du pouce, il la caressa derrière l'oreille, là où sa

peau était si douce. Elle laissa échapper un soupir étouffé, avant de se lécher les lèvres d'un petit coup de langue. Les forces de Jeremy l'abandonnèrent ; il pencha son visage vers le sien.

— Non, dit-el e en écarquill ant les yeux.

Il recula comme s'il venait de se piquer et la libéra. Alors, el e se jeta à son cou.

— Non, supplia-t-el e. Ne le laissez pas faire !

Lucy pressa ses lèvres contre cel es de Jeremy. Était-il possible qu'il ne se soit écoulé que quelques heures depuis qu'il l'avait embrassée ? El e avait l'impression que cela faisait des mois, des années.

Soudain, rien ne lui paraissait plus naturel, plus évident que ce baiser. Le reste n'avait plus aucune importance.

Les lèvres de Jeremy étaient fermes et chaudes sous les siennes, mais immobiles. Serrées. Il avait une main sur son épaule, l'autre derrière sa tête. Lucy en percevait la tiédeur, mais non le poids. Il hésitait. Il luttait contre ce baiser, contre le désir. Il lui semblait deviner le combat qui se jouait en lui, tandis que son torse se soulevait contre le sien au rythme de son souffle.

El e aspira sa lèvre inférieure ; il répondit par un grognement étouffé. Enhardie, el e lui mordil a la bouche, d'abord doucement, puis un peu plus fort.

Il finit par céder. El e glissa sa langue entre ses lèvres - il avait un goût de whisky - puis se serra contre lui, entre les pans de sa veste, pressant ses seins contre son torse.

Comme il semblait toujours hésiter, el e le prit fermement par les épaules et sauta. El e s'élança contre lui... et ses pieds ne retombèrent pas

sur le parquet. Dans un réflexe, Jeremy avait refermé un bras autour de sa tail e pour la plaquer contre lui.

Enfin, il répondit à son baiser. Sa langue chercha la sienne, tandis qu'il la retenait contre son corps dur et musclé. Lucy était au paradis. Il faisait nuit noire, mais el e ne voyait pas d'étoiles. El e voyait un immense ciel bleu, aussi bleu que les yeux de Jeremy. El e ne toucherait plus jamais terre.

El e dériverait au gré des courants, tel un nuage porté par les vents, pour le reste de sa vie. Et même au-delà...

El e enroula les jambes autour des hanches de son amant.

Aussitôt, il passa ses mains sous les rondeurs de ses fesses et la pressa contre son bassin, ne lui laissant rien ignorer de son désir. Une vague de pure volupté monta en el e, avant d'exploser en une myriade de flammes et d'étincel es.

Jeremy la fit lentement descendre pour l'asseoir sur le bord du bureau, sans cesser de couvrir son visage et son cou d'une pluie de baisers.

Soudain, il s'écarta légèrement d'el e et se redressa. Dans les lueurs de la bougie qui n'éclairait qu'un côté de son visage, il semblait mi-homme, mi-démon... et Lucy voulait tout de lui.

— Caressez-moi, supplia-t-el e dans un souffle.

« Caressez-moi, avant que je ne sois plus qu'un petit tas de cendres fumantes ! » Il tressailit.

— N'entendez-vous rien ? demanda-t-il.

Oh ! elle entendait toutes sortes de choses ! Son cœur qui lui martelait la poitrine, son pouls qui battait à un rythme assourdissant, les halètements fiévreux de son compagnon. Elle pressa ses hanches contre les siennes et entendit aussi un grognement de désir. Il ferma les yeux en serrant les mâchoires. Tout à coup, Lucy sut de quoi il parlait. Des pas au-dessus

d'eux, puis dans l'escalier. Le craquement de la troisième marche.

— Encore ? gémit-elle en enfouissant son visage entre ses mains.

Ses jambes étaient toujours enroulées autour de la taille de Jeremy. Elle les laissa retomber tandis qu'il s'écartait d'elle.

— Eh bien ? demanda-t-elle en descendant du bureau.

Que faisons-nous ?

Il se passa la main dans les cheveux.

— Vous pourriez vous cacher sous le bureau.

— Dans ma propre maison ? Si quelqu'un doit se cacher, c'est plutôt v...

Il la fit taire en plaquant sa paume sur ses lèvres.

— Faites ce que vous voulez, dit-il d'une voix grave, mais faites-le vite !

Il retira sa main et ils se regardèrent. Lucy avait l'envoyer au diable, mais il l'interrompit de nouveau, cette fois par un baiser brûlant, possessif.

— Non, reprit-il d'une voix rauque de désir. Ne vous cachez pas.

Chapitre 13

Lorsque Henry entra dans son bureau, Jeremy était assis. Lorsque Henry entra dans son bureau, Jeremy était assis dans son fauteuil, affûtant une plume à la lueur d'une chandelle. Lucy était appuyée sur le bord du bureau, étudiant un feuillet et qu'elle tenait à la main dans la faible luminosité des braises rougeoyantes.

Si Henry avait été un chaperon attentif, il se serait offusqué de trouver sa sœur et son meilleur ami en tête à tête au beau milieu de la nuit. Il aurait remarqué leurs regards fuyants, leurs vêtements froissés, leurs cheveux en désordre et leur souffle court. Peut-être se serait-il également avisé que le feuillet que tenait Lucy était blanche.

Hélas ! Henry n'était pas attentif, et il était un piètre chaperon.

— Ah, vous êtes réveillés ! dit-il. Parfait.

Lucy regarda son frère, étonnée. Il était en chemise de nuit et avait manifestement enfilé à la hâte son pantalon, ainsi que son ample pardessus. Ses cheveux bruns étaient décoiffés.

— Jem, venez avec nous, reprit-il. Lucy, va aider Marianne à fouiller la maison.

Lucy regarda Jeremy dont l'expression était parfaitement impassible.

— Allons ! s'impatienta Henry. Elle ne peut pas être si loin. Il ne pleut plus, mais il y a un vent à corner les bœufs.

— Tante Matilda ! s'exclamèrent Lucy et Jeremy d'une seule voix, comprenant enfin.

Jeremy s'élança à la suite de Henry. Sur le seuil de la porte, il s'arrêta un instant, se retourna et lança à Lucy un dernier coup d'œil, intense mais indéchiffrable. Drapant son châle autour de ses épaules, elle prit la chandelle et quitta le bureau à son tour.

Marianne l'attendait au pied de l'escalier. Sophia les rejoignit aussitôt, pieds nus sous son peignoir de soie bleue.

— Depuis combien de temps est-elle partie ? demanda Lucy.

— Je ne sais pas, répondit Marianne en nouant la ceinture de sa robe de chambre. Sa dame de compagnie l'a quittée vers vingt-deux heures, et il est plus de minuit. Henry a emmené les hommes chercher dehors.

— Deux heures ! s'écria Sophia, alarmée. Elle est peut-

être déjà au vil âge !

Lucy lui jeta un regard noir.

— Je suis sûre que non, protesta-t-elle en entourant les épaules de Marianne d'un bras protecteur. Elle se sera tout simplement endormie dans une autre chambre que la sienne. Nous allons la retrouver.

— Je vais chercher au rez-de-chaussée, dit Marianne.

Miss Hathaway, auriez-vous la bonté d'aider Lucy à inspecter les étages ?

— Bien entendu, répondit Sophia. Je vais aller appeler Kitty.

Lucy monta les marches quatre à quatre, suivie de Sophia, et s'engagea dans le corridor de l'aile est, celui des chambres réservées aux invités. La plupart étaient utilisées en cette période de l'année, mais certaines étaient vides.

Avec un peu de chance, on avait retrouvé tante Matilda assoupie sur un divan.

— Lucy ! appela Sophia en la prenant par le bras, alors qu'elles venaient d'entrer dans une chambre

inoccupée.

Sans lui prêter attention, Lucy se dégagea et entreprit de soulever les draps destinés à protéger les meubles de la poussière. Sophia l'accula dans un angle de la pièce.

— Lucy, où étiez-vous partie ? Qu'avez-vous fait de la lettre

?

Lucy s'immobilisa. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre de quoi parlait Sophia, puis quelques autres pour se remémorer l'emplacement actuel de la lettre - la poche de poitrine de la veste de Jeremy, contre son torse viril. Et encore de longs instants pour se remettre de cette troublante vision...

— Vous ne l'avez pas mise au courrier, n'est-ce pas ?

insista Sophia en la secouant par les épaules. Dites-moi que vous n'avez pas fait cela !

— Comment ? N'était-ce pas ce que vous vouliez ?

— Bien sûr que non !

— Mais... et Gervais ? Comment pourra-t-il vous enlever, s'il ne la reçoit pas ?

Sophia poussa un soupir étranglé.

— Gervais ne viendra jamais me chercher. Il n'existe pas.

— Pardon ?

— Je l'ai inventé. Mon professeur de dessin est un chauve prétentieux appelé M. Turklethwaite. Je préférerais boire de l'encre de Chine plutôt que de toucher son bras. Et je ne vous parle pas du reste de sa personne ! dit Sophia avec un frisson de dégoût.

— Mais... votre lettre...

— C'était votre idée ! répliqua Sophia d'un ton véhément.

Je pensais que vous vouliez juste vous amuser, comme lorsque nous avons écrit aux pirates. Je pensais que vous aviez deviné que c'était faux. Son visage se radoucit.

— Quand vous parliez des rêves que l'on peut réaliser si l'on y croit vraiment... Lucy, j'ai cru que vous compreniez.

— C'est le cas, assura Lucy en songeant à Toby, qu'elle n'aimait plus.

Elle prit la main de son amie et la serra avec force.

— Ce que je ne comprends pas, en revanche, c'est comment vous avez pu inventer une histoire aussi

torride.

Les croquis de l'avant-bras, la... la peinture ! Et ces histoires de choux et de lapins !

— J'avais bu, avoua Sophia. Et, pour tout vous avouer, j'étais jalouse.

— De qui ?

— De vous, enfin ! On vous embrasse sous les arbres, on vous enlace dans les alcôves... et moi, on me donne des leçons de géométrie !

Lucy ne put retenir un sourire.

— D'accord. Mais si Gervais n'existe pas, quel e adresse m'avez-vous donnée ?

— Cel e de ma modiste, gémit Lucy. Ma réputation va être ruinée !

El e lâcha l'épaule de Lucy pour enfouir son visage entre ses mains.

— Ne soyez pas stupide, répondit Lucy. Votre nom ne figure pas sur la lettre. L'écriture n'est même pas la vôtre.

Sophia écarta ses mains.

— Oh ! Mais c'est vrai ! C'est même un coup de génie !

Mme Pamplémousse vend plus de cancans que de robes.

La lettre finira dans les journaux à scandale. Toute l'Angleterre voudra savoir qui en est l'auteur. On parlera de nous dans les salons tout l'hiver. Nous al ons être des héroïnes !

El e prit les mains de Lucy entre les siennes.

— Dites-moi que vous l'avez postée !

— Non.

— Dans ce cas, donnez-la-moi. Je m'en chargerai moi-même.

— Impossible, dit Lucy en se dirigeant vers la chambre suivante.

El e fit tourner la poignée, mais la porte était fermée à clef.

En pivotant sur ses talons, el e se trouva nez à nez avec Sophia.

— Comment, impossible ? Où est cette lettre ?

— Eh bien...

Lucy fut sauvée par des appels provenant de la cour.

Traversant le couloir, el e entra dans la chambre d'en face, courut à la fenêtre et l'ouvrit. Des valets couraient en tous sens, torches à la main, en criant des ordres.

Sophia la rejoignit et se pencha à son tour.

— Ils ont dû la trouver, dit-el e.

Lucy s'écarta de la fenêtre et retourna vers la porte. El e s'immobilisa tout à coup en reconnaissant la pièce. El e se trouvait dans la chambre de Jeremy ! El e regarda autour d'el e. Le feu était mourant, et le lit n'avait pas été défait.

Aucun livre ne se trouvait sur la table de chevet, aucun flacon n'attendait sur la console, aucune cravate n'était suspendue au miroir... Seuls deux objets attestaient de l'identité de l'occupant de cette chambre.

Deux mal es, posées près de la porte.

Il partait.

— Al ons, venez ! l'appela Sophia en la prenant par le bras.

Abasourdie, Lucy la suivit. Bien sûr, songea-t-el e tandis qu'el es remontaient le couloir au pas de course. Bien sûr, il partait. Pour quel e autre raison

aurait-il laissé un mot à Henry au beau milieu de la nuit ?

— Eh bien, que se passe-t-il ? grommela Kitty, qui sortait de sa chambre en se frottant les yeux.

— C'est tante Matilda, lui lança Sophia par-dessus son épaule, sans faire halte. El e s'est encore sauvée. Tout le monde la cherche.

Lucy et Sophia étaient en haut de l'escalier lorsque Kitty les rejoignit en courant.

— Attendez-moi ! Vous n'al ez tout de même pas me laisser seule ! ajouta-t-el e.

— Eh bien, venez, répliqua Lucy, en dévalant l'escalier.

Décidément, Kitty était insupportable. On aurait Cru qu'el e n'avait pas reçu son invitation à une garden-party !

Suivie par les deux sœurs, Lucy franchit l'immense porte d'entrée du manoir. Aussitôt, un vent glacial traversa son châle et sa robe. Dans le ciel nocturne, l'astre lunaire luisait derrière un voile de brume, baignant le paysage d'une faible clarté argentée. Lucy serra son châle autour d'el e et se tourna vers les taches de lumière des torches que brandissaient les valets. En se retournant, el e vit que Marianne les avait rejointes.

Affolée, Lucy s'élança à la suite des domestiques. Affolée, et un peu honteuse car, au lieu de s'alarmer pour tante Matilda, el e était fol e d'inquiétude depuis qu'el e avait vu les deux mal es dans la chambre de Jeremy. Il partait !

Dans ses chaussons détrempés par l'humidité, ses pieds étaient froids et douloureux, mais pour le reste, elle était anesthésiée par le choc. Il partait... Comparée à l'étau de glace qui s'était refermé sur son cœur, la bise nocturne lui faisait l'effet d'un alizé venu de Tortola.

Les domestiques parvinrent enfin à une terrasse circulaire ornée en son centre d'une fontaine dont la nymphe et le satyre de bronze s'ébattaient joyeusement, indifférents au froid mordant. Tante Matilda était assise sur le rebord du bassin, frissonnant dans un manteau trop grand pour elle.

Celui de Jeremy.

Suivie de Marianne, Lucy se rua vers la vieille dame pour la serrer contre son cœur avec effusion, mais elle s'attarda plus longtemps que prévu. Au parfum d'épices et de tabac à priser de tante Matilda, s'ajoutaient des effluves masculins qu'elle ne reconnaissait que trop bien. Elle enfouit son visage dans le lainage pour s'enivrer de senteurs de cuir et de santal. Il n'était pas encore parti. Il ne pouvait pas s'en aller sans son manteau !

— Depuis combien de temps pensez-vous qu'elle est là ?

demanda Sophia en les rejoignant. Elle doit être transie de froid !

Lucy prit la main parcheminée de la vieille dame.

— Ses mains sont glacées.

Tout en frottant les doigts osseux entre les siens pour les réchauffer, elle regarda autour d'elle. Les hommes étaient réunis un peu plus loin et discutaient avec les domestiques.

Henry, une torche à la main, était en train de demander un brancard et des couvertures, mais toute l'attention de Lucy était concentrée sur une haute silhouette vêtue de lin blanc, qui semblait briller dans la nuit. Elle ne voyait pas son visage et, pourtant, il lui semblait percevoir sur elle la brûlure de son regard.

Puis Toby émergea de l'ombre et entra dans le cercle de lumière.

Lucy se félicita soudain d'avoir pris conscience qu'elle ne l'aimait plus. Car, depuis huit années qu'elle admirait sa beauté physique, jamais elle ne l'avait trouvé plus beau. Il portait un pardessus ouvert qui révélait son torse musclé et, dans les lueurs des torches, sa peau se parait de reflets ambrés. Avec ses cheveux brun doré en désordre, il était beau comme un dieu sauvage et barbare, comme une idole païenne ayant soudain pris vie. Rien qu'en le regardant, elle se découvrait une nature païenne, elle aussi...

À ses côtés, Sophia laissa échapper un petit soupir ému.

Au même instant, Toby se dirigea vers elle. Il parcourut Sophia d'un long regard en s'attardant sur certaines parties de sa personne, puis s'exclama :

— Dieu du Ciel, regardez-vous !

Secouant la tête, il ajouta :

— Vous devez être transie de froid.

Sophia hocha la tête tandis que ses yeux s'égarèrent en direction du torse de Toby.

Aussitôt, il ôta son manteau et en drapa les épaules de la jeune femme. Il était à présent torse nu dans le vent glacial, mais Lucy aurait juré voir de la vapeur s'échapper de lui.

— Est-ce mieux ? demanda-t-il d'une voix enrouée.

Sophia acquiesça d'un coup de menton.

— Avez-vous chaud ? insista-t-il.

— Partout, répondit-elle dans un souffle, en levant vers lui un regard hypnotisé. Sauf aux pieds.

Toby baissa les yeux. Elle était pieds nus sur le pavé glacé.

Alors, sans un mot, il s'approcha d'elle, la souleva entre ses bras et la serra contre lui. La soie bleue du peignoir de Lucy retomba telle une cascade tandis que ses longs cheveux blonds glissaient sur le torse de Toby.

— Est-ce mieux ?

Une fois de plus, elle hocha la tête, puis émit un petit hoquet étranglé qui devait être une marque d'acquiescement. Toby la regarda dans les yeux. Lucy vit sa pomme d'Adam monter et descendre.

— Oh ! et puis flûte ! s'écria-t-il comme s'il déclamait des vers.

Et il embrassa Sophia.

Lucy savait que les convenances auraient exigé qu'elle détourne pudiquement le regard. Elle était supposée étudier le pavé, admirer les topiaires taillées en cygnes ou observer le ciel étoilé... mais c'était tout simplement au-dessus de ses forces. Elle joua donc les voyeuses, et comme elle n'entendit aucune remarque sur le pavé, les topiaires ou les étoiles, elle en déduisit qu'elle n'était pas la seule.

C'est tante Matilda qui finit par briser le silence.

— Ravissant.

— Felix ! maugréa Kitty en donnant un coup de coude à son mari. Faites quelque chose, enfin !

Felix se tourna vers sa tendre moitié.

— Oh ! si vous voulez ! répondit-il en retirant son manteau pour le lui tendre.

Kitty le regarda comme s'il avait perdu la raison.

— Vous ne voulez pas que je vous porte, tout de même ?

demanda-t-il d'un ton inquiet. Je ne suis pas sûr de pouvoir...

Kitty se tourna vers Toby et Sophia.

— Je ne parle pas de moi, mais d'eux !

Enfin, Felix parut comprendre.

— Oh ! bien sûr..., dit-il doucement. Il émit un toussotement discret.

Toby continuait d'embrasser Sophia à perdre haleine.

— Hum... Toby ? Pas de réponse.

— Toby ! cria alors Felix.

Manifestement à contrecœur, Toby s'arracha à son baiser et, les yeux fermés, le front contre celui de Sophia, demanda :

— Qu'y a-t-il, Felix ?

Felix dansa d'un pied sur l'autre.

— Désolé de vous interrompre, mon vieux, mais je crois de mon devoir de vous rappeler que c'est ma bel e-sœur que vous... tenez.

Puis, sur un regard insistant de Kitty, il ajouta :

— N'aviez-vous pas une question à poser à cette demoiselle ?

— Exact.

Toby rouvrit les yeux et redressa la tête. Après avoir toussé pour s'éclaircir la voix, il s'adressa à une Sophia rougissante.

— Miss Hathaway, voici maintenant plusieurs mois que j'admire votre élégance et la beauté de votre...

Son regard se perdit sur ses courbes.

— ... de votre caractère. L'attachement que j'ai pour vous dépasse...

Relevant ses yeux, il observa ses lèvres.

— Dépasse...

Amusée, Sophia se mit à rire.

— Ah ! diantre ! s'exclama-t-il avant de la faire taire d'un rapide baiser. Voulez-vous m'épouser ?

Même si elle l'avait voulu, Sophia n'aurait pu formuler la moindre réponse. Toby avait déjà repris sa bouche. Lucy crut cependant entendre un « oui » étouffé.

— Très bien, conclut Felix. L'affaire est réglée. Vous pouvez continuer.

Comme si Toby ou Sophia avaient eu besoin de son autorisation ! songea Lucy. S'ils continuaient avec cet enthousiasme, Henry pouvait aussi faire quérir le vicaire et demander une dispense spéciale. Une fois de plus, Lucy se dit qu'il était temps de détourner les yeux. Comme un peu plus tôt, le silence général lui indiqua que personne autour d'elle n'en faisait rien.

Si. Quelqu'un regardait ailleurs. Dans sa direction.

Provoquant en elle un tourbillon de sensations contradictoires... Elle eut brusquement l'impression d'être dénudée et exposée au vent glacé. Enveloppée d'un souffle brûlant. Clouée au sol. Paralysée par un flot d'émotion. Embrasée de désir. Son cœur se mit à battre si fort qu'elle craignit qu'il ne se brise.

Elle avait le cœur brisé.

Jeremy observait Lucy, dont tous les espoirs étaient manifestement en train de voler en éclats. Il avait beau la dévisager, il ne parvenait pas à lui faire détourner les yeux.

Son regard était rivé sur cet imbécile de Toby, qui se donnait littéralement en spectacle. Son visage livide se couvrit soudain d'une rougeur inquiétante. Elle tremblait de froid, mais un voile de sueur perlait à son front.

Son cœur se brisait, et il ne pouvait rien pour elle. Elle n'était ni sa sœur ni sa fiancée. Elle n'était rien pour lui, et c'était bien là le problème.

Et les autres ! Ils auraient pu intervenir, mais personne ne bougeait. Peu leur importait ! Cet égoïste de Toby avait traîné les pieds pendant des semaines à la perspective de faire sa demande, sous prétexte qu'il attendait le « bon moment », et c'est maintenant qu'il se décidait ! Felix, qui aurait dû jeter Toby dans la fontaine pour avoir eu l'audace de toucher sa belle-sœur, riait comme un idiot. Quant à Henry... Il avait beau être son plus vieil ami, Jeremy le haïssait en cet instant. Il était un lamentable gardien et une pâle imitation de frère aîné. Le cœur et les rêves de sa petite sœur étaient piétinés sous ses yeux, et il était soit trop stupide pour s'en apercevoir, soit trop rustre pour s'en soucier.

Deux domestiques arrivèrent sur ces entrefaites, apportant une civière et des couvertures.

— Allez-y ! déclara Henry. Il est temps de rentrer. Je suis gelé jusqu'aux os.

Avec l'aide de Lucy et de Marianne, tante Matilda fut allongée sur le brancard. Alors que les deux valets l'emmenaient, un rectangle blanc vola sur le sol.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Kitty en le ramassant.

Elle le retourna et souleva le sceau brisé.

— Il n'y a pas de destinataire.

En la voyant déplier la feuille de papier, Jeremy serra les poings. Elle parcourut la lettre.

— Ô mon Dieu ! s'exclama-t-elle, les yeux écarquillés.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Felix.

Il tenta de lire par-dessus son épaule, mais el e s'écarta et poursuivit sa lecture.

— Tss tss tss..., fit-el e avec un sourire carnassier.

Felix lui arracha la lettre des mains et, la tenant à bout de bras, fronça les sourcils.

— Mon... cher... petit... lapin ?

— Lapin, pauvre nigaud ! grommela Kitty en lui reprenant le courrier.

Felix haussa les épaules.

— On dirait lapin.

— Enfin, mon ami, c'est un « a » ! Cher petit lapin, articula-t-el e en tapotant le papier du bout du doigt.

Jeremy regarda Lucy qui regardait Sophia, laquelle Sophia s'accrochait au cou de Toby, les yeux agrandis d'effroi.

Puis, se mordant la lèvre, el e fit à Lucy un discret signe de tête.

— Donnez-moi cela, marmonna Henry d'un ton impatient.

D'un geste réticent, Kitty s'exécuta. Henry prit le feuil et et le parcourut à la lueur de sa torche.

— Pas étonnant que vous n'arriviez pas à lire, c'est l'écriture de Lucy. Et je vous confirme que c'est bien lapin.

Jeremy regarda de nouveau Lucy. El e semblait terrifiée.

— Mon cher petit lapin, déclama Henry. Pardonne-moi, mon amour.

Une expression amusée se peignit sur son visage et il répéta :

— « Mon amour » ?

Puis, retrouvant son sérieux :

— Je ne saurais te dire combien je regrette notre querel e.

Sir Toby ne m'est rien. Tu es mon seul...

Sa voix s'étrangla, et il regarda Lucy en arquant les sourcils.

— Henry, arrête ! supplia cel e-ci.

— Tu es mon seul amour, reprit-il en ricanant.

— Henry ! s'écria Marianne.

Jeremy regarda Lucy. El e semblait au bord de la panique.

Il se passa la main dans les cheveux avec nervosité. Bon sang ! Que pouvait-il faire ? Impossible d'expliquer à Henry que cette lettre était de Sophia. Il aurait dû dire comment il le savait et, en l'espace d'une minute, il aurait compromis deux jeunes fil es. Il était un redoutable libertin, mais tout de même...

— Je pense à toi nuit et jour..., roucoula Henry d'une voix de fausset.

Jeremy tenta frénétiquement de se rappeler le contenu exact de la lettre. Ce n'était peut-être pas aussi sulfureux que dans son souvenir. Peut-être Henry al ait-il se contenter de rire, et mettre cette lettre sur le compte d'une nouvel e lubie de Lucy.

— ... et je me languis de tes...

Son sourire s'évanouit. Ses lèvres se pincèrent.

— Je me languis de tes caresses ?

Jeremy étouffa un grondement. C'était pire que dans son souvenir !

Henry parcourut le reste de la lettre tout en marmonnant des bribes de phrases.

— ... la chaleur de tes mains... Quand je bois du vin... la fièvre de tes baisers... Fais-moi... hum ! Ton « chou » ?

Levant la lettre, il demanda à Lucy :

— Que signifie ceci ?

Lucy jeta un coup d'œil affolé en direction de Sophia.

— Henry, supplia-t-el e, ne pourrions-nous pas en discuter à l'intérieur ?

— Je crois au contraire que l'endroit est très bien choisi.

El e secoua la tête.

— Tu ne comprends pas. Ce n'est pas une vraie lettre.

Puis, avec des inflexions désespérées, el e ajouta :

— El e n'est même pas à moi !

Sophia cacha son visage dans le cou de Toby. Kitty serra le bras de Felix avec gourmandise. Quant à Lucy, el e enfouit son visage entre ses mains. Son châle glissa de son épaule, révélant sa peau couverte de chair de poule.

El e grelottait de froid, el e avait le cœur brisé... et Jeremy était fou de rage.

Tout se brouil ait en lui - sa colère contre Henry, son besoin de protéger Lucy, le désir qu'il éprouvait pour el e. Son cœur lui martelait la poitrine, sa respiration était oppressée. Il n'avait qu'une envie : se ruer vers el e pour la prendre dans ses bras et la réchauffer. Il n'avait plus de manteau mais il lui restait son corps - ses mains, ses lèvres, sa langue...

— Eh bien, dit Henry, si cette lettre n'est pas à toi, à qui est-el e ?

Jeremy s'avança, prit calmement le pli des mains de Henry et prononça les seules paroles qui comptaient - cel es qui résonnaient dans son esprit, dans son cœur et dans un certain cabinet d'ébène depuis ce qui lui semblait une éternité.

— El e est à moi.

Chapitre 14

Lucy écarta ses mains de son visage. Non ! Jeremy n'avait pas dit que... Si. Il l'avait fait.

Il se tenait près de Henry, la lettre à la main, plus grave et résolu que jamais. Felix lui arracha le feuil et de la main en riant.

— El e est bien bonne, Jem ! Comme si vous pouviez être le « petit lapin » de Lucy.

— Lapin, rectifia Jeremy d'une voix vibrante de colère contenue.

Il reprit la lettre d'un geste rageur, mais Henry s'en saisit de nouveau.

— Al ons, cessez de plaisanter ! s'exclama-t-il en agitant le papier devant lui. Vous voulez vraiment nous faire croire que Lucy est votre... « chou » ?

Jeremy serra les dents et ferma les yeux quelques secondes d'un air suprêmement agacé.

— J'adore le chou, répliqua-t-il sèchement.

— Ah ? s'étonna Felix. Pour ma part, j'ai toujours trouvé ça un peu fade. Sauf s'il est braisé avec un peu de porc salé ou en saumure, à la limite, mais... Ouch !

Kitty venait de planter son coude dans les côtes de son mari.

Lucy parvint enfin à croiser le regard de Jeremy. El e lui lança une question muette. « Que faites-vous ? »

Il lui répondit par un regard impénétrable... et détourna de nouveau les yeux.

El e secoua la tête. C'était à n'y rien comprendre ! Jeremy venait de se condamner à une vie de moqueries et de ricanements. Henry, Toby et Felix seraient sans pitié - il al ait essayer des centaines de plaisanteries plus ou moins douteuses sur les lapins, manger d'innombrables plats de chou servis en son honneur... Et pourtant, il l'avait fait. Il al ait payer son geste au prix fort alors que, Lucy l'aurait

juré, il aurait préféré marcher sur des charbons ardents.

C'était le sacrifice le plus stupide auquel elle ait jamais assisté. Ou le plus romantique.

Voire les deux à la fois...

Henry parcourut de nouveau la lettre.

— Fais-moi tienne de toutes les façons possibles, lut-il.

Il posa sur Jeremy un regard dubitatif.

— Je suppose que vous allez répondre de ceci ?

Jeremy hocha la tête. Le cœur de Lucy se mit à battre la chamade. Répondre de ceci ? Que voulait dire Henry ? Il ne parlait tout de même pas d'un duel ! La seule idée la terrifiait. Tremblante, elle resserra son châle autour de ses épaules. Jeremy était incapable d'atteindre un faisan à six pas !

Toutefois, l'expression de Henry semblait plus intriguée que meurtrière. En outre, tenta-t-elle de se convaincre, même si Henry croyait que Jeremy l'avait compromise, il ne le provoquerait pas en duel. Cela aurait été indigne de lui, étant donné les piètres capacités de chasseur de Jeremy. Son frère replia la lettre avec calme et demanda, d'une voix dont avait disparu toute trace d'ironie :

— Prenez-vous réellement la responsabilité de tout cela ?

Avec les implications que cela entraîne ?

— J'accepte la responsabilité de Lucy, rectifia Jeremy.

Il s'approcha d'elle et se tint à ses côtés, si près qu'elle pouvait percevoir la chaleur et la force qui émanaient de lui.

Puis il ajouta :

— Il est plus que temps que quelqu'un s'en charge.

Henry arqua les sourcils.

— Que diable voulez-vous dire ?

Lucy était impatiente de connaître la réponse à cette question... ainsi qu'à quelques autres, plus personnelles.

Elle tira Jeremy par la manche pour attirer son attention.

Son regard bleu la transperça, lui coupant le souffle.

— Que faites-vous ? murmura-t-elle d'une voix à peine audible.

Il la prit par le bras et l'entraîna à l'écart.

— Je suis désolé, Lucy, chuchota-t-il. Je sais que ce n'est pas ce que vous aviez espéré, mais c'est la seule solution.

— Qu'est-ce qui est la seule solution ?

Pour toute réponse, il la ramena en face de Henry. Les deux hommes se toisèrent quelques instants tandis que Lucy rassemblait tout son courage pour poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— L'un de vous aurait-il l'amabilité de m'expliquer ce qui se passe ?

La main de Jeremy glissa le long de son avant-bras pour se refermer sur la sienne.

— Nous allons nous marier, dit-il sans quitter Henry des yeux.

— Pardon ? s'exclama Lucy.

Elle tenta de se dégager, mais il resserra ses doigts autour des siens, la rapprocha de lui puis lui prit la main pour la poser au creux de son propre bras. Incrédule, Lucy vit sa main se refermer sur le bras de Jeremy avec naturel.

Comme si c'était sa place.

Enfin, il se tourna vers elle.

— Nous allons nous marier, répéta-t-il.

Sa voix grave résonna en elle, faisant courir sur sa peau de petits frissons sans rapport avec la température polaire qui régnait.

— Nous marier ? reprit-elle, confuse.

Si cette notion, à force d'être martelée, finissait par prendre un certain relief, elle n'en était pas pour autant plus acceptable. S'ils pouvaient parler seule à seule quelques instants, elle pourrait lui expliquer que cette lettre n'était que la conséquence d'un gros mensonge et d'un flacon de vin claret. Elle ne mettait en danger ni la réputation de Sophia ni les intentions de Toby. Seule sa dignité à elle pouvait en souffrir, et cela ne justifiait assurément pas que Jeremy lui propose de l'épouser.

Au demeurant, il ne le lui avait pas précisément proposé.

— N'ai-je pas mon mot à dire ? protesta-t-elle. Ne pourrions-nous pas en parler en tête à tête ? Je ne me souviens pas d'avoir accepté une demande en mariage.

— Il est un peu tard pour une cour en bonne et due forme, Lucy, lui rappela Henry d'un ton sévère, en agitant la lettre devant elle. J'ai comme l'impression que tu as déjà donné ton consentement.

« Dis quelque chose ! » s'exhorta Lucy. C'était le moment de révéler la vérité ! Il suffirait d'avouer que cette lettre n'était rien de plus que les élucubrations de deux jeunes femmes débordantes d'imagination, et sous l'emprise d'un délicieux vin claret. Et inutile de compter sur Sophia pour le faire, car elle devait être

persuadée que la tournure prise par les événements emplissait Lucy d'un bonheur extatique !

Évidemment, ce n'était pas le cas. Un « bonheur extatique

» évoquait davantage un soleil estival ou une pluie de pétales de roses que la boule d'angoisse qui lui nouait l'estomac. Si Lucy se pelotonnait contre le bras de Jeremy, ce n'était pas parce qu'elle était folle et de joie, mais parce qu'elle grelottait de froid et qu'il rayonnait de chaleur. De force. De séduction...

Elle laissa son regard errer sur sa mâchoire carrée qu'ombrait une barbe naissante. Ses lèvres au tracé net semblaient encore plus sensuelles dans la faible lueur des torches, et le souffle qu'elle exhalait dessinait des volutes de vapeur dans l'air glacial, comme un baiser s'évanouissant dans la nuit...

Lucy s'arracha à sa rêverie. Il fallait qu'elle proteste. Cette situation était absurde ! Quelles ridicules notions de devoir ou de respect des convenances avaient bien pu pousser Jeremy à revendiquer la propriété de cette lettre en sachant les conséquences que cela entraînait ?

Elle n'était pas une lady - du moins pas le genre de femme qu'un homme de son rang épousait. Elle n'était ni élégante, ni accomplie, ni fortunée. Ses seuls traits de beauté tenaient à ses grands yeux et à sa denture parfaite. Si elle n'était pas descendue dans le bureau de Henry pour poster cette lettre, rien de tout cela ne serait arrivé. Jeremy aurait laissé un mot à Henry et...

Et il aurait disparu.

Ses malaises étaient prêtes. Elle frissonna de nouveau à cette pensée. Si elle protestait maintenant, elle n'aurait pas de seconde chance. Il s'en irait et, à l'aube, il comprendrait l'absurdité de tout cela. Il frémirait à l'idée qu'il avait failli épouser une fille sans éducation ni dot.

« Dis quelque chose ! » insista la petite voix en elle. En vain. Lucy crispa sa main sur le bras de Jeremy. Elle ne supportait pas l'idée qu'il s'en aille.

L'air soucieux, Henry s'approcha d'eux.

— Êtes-vous bien certain que cette lettre vous appartient, Jem ? demanda-t-il à voix basse. Il ne faudrait pas qu'un simple malentendu décide du reste de votre vie. Pour l'amour de Dieu, vous êtes comte !

— En effet, répondit Jeremy d'un ton si résolu que Lucy en oublia toutes ses objections. Je suis comte. Et Lucy sera comtesse.

Un silence lui répondit.

Tous les regards se tournèrent vers elle, mais personne ne dit mot. Les rustres ! À croire que Jeremy venait d'annoncer une terrible nouvelle. Comme par exemple «

Lucy est une espionne à la solde de Napoléon » ou « Lucy n'a plus que six mois à vivre ». Ou encore « Lucy a décidé de se mettre à la harpe »...

Elle s'obligea à relever le menton. Plus question de reculer, à présent. C'était une question de fierté.

C'est Marianne qui retrouva la première l'usage de la parole.

— Deux fiançailles la même nuit ! Comme c'est romantique

!

S'approchant de Lucy, elle l'embrassa sur la joue.

— C'est merveilleux ! ajouta-t-elle.

Autour d'elle, on marmonna des félicitations plus ou moins enthousiastes.

— Et... quand aura lieu la cérémonie ? demanda Henry.

— Vendredi, annonça Jeremy.

— Ce vendredi ? Dans deux jours ?

Lucy aurait été moins mortifiée si cette exclamation n'avait pas jailli de ses propres lèvres.

— Vendredi, confirma Jeremy sans détacher son regard de Henry. Je pars demain à Londres pour chercher le certificat.

Jamais Lucy n'avait vu Henry arborer une telle expression.

Ceci n'était pas ironique, ni cynique, ni désapprobatrice

; elle était simplement... vide.

— Très bien, dit-il.

— Je m'en irai à la première heure, reprit Jeremy en regardant tout le monde. Aussi, si vous voulez bien m'excuser.

Les hommes hochèrent la tête en silence.

Jeremy détacha de son bras la main de Lucy et se tourna vers elle d'un air grave. Ses yeux étaient d'un bleu si intense qu'elle en eut le frisson. Soudain, elle prit conscience que sans avoir dit oui, sans même qu'on lui ait posé la question, elle était fiancée. Qu'elle allait se marier.

Avec lui.

Toute sa vie - son passé jusqu'à cette soirée, ainsi que l'avenir qui l'attendait - se concentra dans cet instant, dans le bref contact de sa main sur la sienne. Son souffle se bloqua dans sa gorge. Son pouls battit à ses oreilles, assourdissant, et le temps parut s'étirer à l'infini.

— Prenez soin de vous, Lucy, dit enfin Jeremy avant de s'incliner vers elle pour déposer un baiser sur ses doigts.

Je serai vite de retour.

Puis il lâcha sa main et retourna vers le manoir.

Lucy s'avisa, trop tard, qu'elle était supposée lui faire également ses adieux ou à tout le moins échanger un regard avec lui, l'observer tandis qu'il s'éloignait pour graver son image dans sa mémoire. Elle ne pensa à rien de tout cela ; elle était trop occupée à regarder sa main d'un air stupide. Sa main qu'il avait embrassée.

Un peu plus tard, lorsque, enfin, elle fut de nouveau dans son lit, regrettant de ne pas avoir eu un dernier regard, une ultime parole avant la séparation, elle moucha sa chandelle, roula sur le côté et posa la joue sur sa main.

Puis elle fit la chose la plus ridiculement puérile qui soit imaginable : elle déposa un baiser sur sa main, là où Jeremy l'avait effleurée de ses lèvres.

Chapitre 15

Deux jours passèrent.

Ce furent les deux jours les plus longs de sa vie.

Pourtant, les activités ne manquèrent pas. Plusieurs heures s'écoulèrent dans un tourbillon de soie et d'épingles. Puis il fallut emballer toutes ses affaires personnelles, ce qui nécessita une demi-douzaine de malles et un après-midi entier. Cependant, alors que ses mains s'activaient, son esprit inquiet faisait de chaque seconde une éternité. Le passé, le présent, le futur - elle tentait désespérément de saisir les trois à la fois et de les rassembler en un tout cohérent et rassurant.

Elle revécut chaque minute passée en compagnie de Jeremy. Chaque querelle, chaque regard. Chaque baiser.

Elle essaya d'imaginer ce qu'il faisait au même instant. Elle le vit chevaucher vers Londres, effectuer des démarches pour obtenir le certificat, discuter avec ses chargés d'affaires. Prendre un long bain brûlant.

Puis son esprit s'aventura dans des terres inconnues, qu'il explora pendant des heures. Le printemps à Londres, l'été au bord de la mer, l'hiver dans la demeure ancestrale de Jeremy... dont elle aurait bien aimé se rappeler où elle se situait.

Et toute l'année, les nuits avec lui.

Même alors qu'elle aurait dû dormir, Lucy songeait aux événements de la semaine qui venait de s'écouler, et à tout ce qui l'attendait. Dans son souvenir, Jeremy était si beau qu'elle craignait d'être déçue lorsqu'il reviendrait. Il avait paru bien décidé à l'épouser cette fameuse nuit, dans le jardin, mais sa résolution survivait-elle à deux jours de séparation ? À chaque instant, elle s'attendait à le voir rentrer, et se représentait l'événement de mille façons possibles, les unes merveilleuses... les autres un peu moins.

Lorsqu'elle partit le jeudi matin pour sa promenade à cheval, elle avait beau savoir qu'il était encore trop tôt, elle ne put s'empêcher de scruter l'horizon à la recherche de sa silhouette. Il lui semblait presque le voir, chevauchant son étalon, tout de puissance et de grâce, concentré vers un seul but : elle.

Au petit déjeuner, elle s'imagina qu'il apparaissait sur le seuil de la salle à manger et l'enveloppait de

ce même regard bleu désapprobateur que le matin après leur premier baiser. Il voyait sa peau trop mate, sa robe trop étroite, ses bijoux trop voyants, et la reconnaissait comme l'imposteur qu'elle était. Et il tournait alors les talons, pour ne jamais revenir.

Plus tard, debout sur un tabouret tandis que sa bonne refaisait l'ourlet d'une robe de seconde main, elle le vit entrer en trombe dans la chambre, lui arracher son vêtement et rouler avec elle sur le lit, sans un mot. A cette image, elle poussa un petit cri, qu'elle mit sur le compte d'une épingle trop enfoncée pour rassurer sa bonne.

En fin de journée, lorsque le soleil descendit sur l'horizon, Lucy alla se promener dans le verger. Elle s'adossa à un arbre, ferma les yeux et resta là de longues minutes, attendant qu'il la rejoigne. Attendant son baiser...

Puis le soir tomba, et elle commença à se demander s'il reviendrait vraiment. Elle souffrit en silence durant le dîner.

Ensuite, elle déclina une partie de cartes et se réfugia près de lâtre, où elle se cacha derrière un livre en tentant d'imaginer ce qui avait pu retenir Jeremy. Peut-être n'avait-il pas pu obtenir le certificat ? Peut-être avait-il changé d'avis et compris qu'il ne pouvait faire d'une gamine sans dot ni éducation sa comtesse ? Peut-être sa monture avait-elle trébuché dans l'obscurité, et gisait-il dans un fossé humide, regardant les étoiles et murmurant son prénom dans un dernier souffle ?

Elle referma son livre d'un coup sec. Ce troisième « peut-

être » était épouvantable, et elle aurait dû avoir honte de le préférer au deuxième.

Puis elle leva les yeux... et le vit pour de bon. Il se tenait sur le seuil, en bottes de cuir et pardessus froissé, impassible comme toujours. Pour la première fois depuis qu'il était parti, les pensées de Lucy interrompirent leur course folle et le brasier qui couvait en elle se réveilla.

Jeremy était encore plus beau que dans son souvenir, si cela était possible. Quoique... « beau » n'était pas le mot.

On pouvait admirer un beau visage par simple plaisir esthétique, pour apprécier une certaine harmonie ou une agréable symétrie. En ce qui concernait Jeremy, ses traits exprimaient plus que de la beauté. À sa simple vue, Lucy se sentait complètement chavirée. Cela en était presque insoutenable, mais elle ne pouvait se résoudre à détourner les yeux de lui.

Il était si grand et large d'épaules qu'il semblait emplir tout l'encadrement de la porte, si fort et si solide qu'il aurait pu être la pierre angulaire de cet

immense manoir. Lucy se mordit la joue pour être certaine qu'elle ne rêvait pas.

Après avoir salué les joueurs de cartes, Jeremy se dirigea vers elle. Il arrivait directement de l'écurie. Lorsqu'il se pencha sur elle, elle sentit les parfums de la bise nocturne qui s'attardaient dans ses cheveux. Sa main, qui venait de prendre la sienne pour y déposer un baiser, était toute froide ; ses lèvres étaient glaciales et brûlantes à la fois.

Leurs regards se croisèrent un bref instant - juste assez longtemps pour que Lucy aperçoive dans ses

iris le même mélange de feu et de glace.

— Lucy, dit-il simplement.

Comme s'il ne voulait que confirmer qu'il ne s'était pas trompé de manoir, n'était pas entré dans le mauvais salon et n'avait pas fait le baisemain à une parfaite inconnue.

Puis il lâcha ses doigts, se redressa... et s'éloigna. Lucy glissa précipitamment sa main entre sa cuisse et le coussin du fauteuil, mais son bras tremblait de la façon la plus mortifiante qui soit.

Henry se leva de la table de jeu en lissant sa veste.

— J'ai parlé au vicaire, annonça-t-il. Il sera là demain matin à dix heures.

— Parfait, répondit Jeremy. Mon notaire a établi les papiers, mais je préférerais en discuter avec vous demain matin, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. La journée a été longue, et j'ai besoin d'un bon bain.

— Et d'un whisky bien tassé, je suppose, renchérit Henry en se rasseyant à table. Je vous verrai demain matin, donc.

Jeremy salua le petit groupe et se tourna vers Lucy.

— Lucy, dit-il de nouveau en s'inclinant brièvement. Puis il s'en al a.

Outrée, Lucy pinça les lèvres. Que signifiait cela ? El e venait de passer deux journées entières à espérer et redouter cet instant. Celui-ci était enfin arrivé... et déjà terminé ! El e n'aurait aucune indication quant à l'état d'esprit de Jeremy avant le lendemain, lorsqu'il la retrouverait au pied de l'autel. Dans ses rêveries -les plus effroyables comme les plus merveil euses, selon qu'il rompait leurs fiançail es ou se jetait sur el e avec passion -

il y avait une constante : el e savait ce qu'il ressentait pour el e.

Et de quel es informations disposait-el e, à présent ? Il lui avait confirmé qu'il se souvenait de son prénom et semblait toujours décidé à l'épouser. C'était tout.

Une nouvel e interminable nuit de ruminations et de spéculations s'annonçait. S'il y avait eu des réponses dans les craquelures du plafond, el e les aurait trouvées depuis longtemps. D'ici à la prochaine aube, el e serait probablement devenue fol e...

Son bain avait été préparé. Jeremy se débarrassa de sa veste et de sa cravate, puis il entreprit d'ôter ses boutons de manchette. Attiré par le grincement d'une porte que l'on ouvrait, il se retourna. Une silhouette familière - velours pourpre et boucles auburn - se faufila dans la pièce, referma la porte et s'adossa contre le battant.

— J'ai quelque chose à vous dire.

Jeremy se figea.

— Vous voulez annuler ? s'entendit-il demander. Bon sang

! Pourquoi avait-il dit cela ?

El e arqua un sourcil interrogateur.

— Et vous ? répliqua-t-el e.

— Je vous ai posé la question le premier.

— En effet, mais c'est vous qui avez abordé le sujet.

Auriez-vous changé d'avis ?

— Lucy, je suis ici. J'ai la dispense de bans et le contrat de mariage. J'ai chevauché trois heures dans la nuit. Je n'ai pas changé d'avis.

— Oh ! dit-el e, radoucie. Je ne suis pas venue vous demander d'annuler.

Une vague de soulagement le traversa. Ses muscles endoloris par le voyage et l'inquiétude commencèrent à se détendre tandis qu'il se massait la nuque, incrédule.

Comme s'il pouvait changer d'avis ! Son opinion personnel e n'avait rien à voir avec toute cette histoire. Il ne s'agissait pas de réfléchir mais d'agir, de prendre ! Et, ce qui était le plus troublant, de ressentir...

Il aurait pu être de retour bien plus tôt dans la journée. Il avait réglé ses affaires avec son notaire en fin de matinée et s'était procuré la dispense de bans la veille. Puis il avait passé l'après-midi à rédiger des courriers qui ne présentaient aucun caractère d'urgence et ne s'était mis en route qu'à la nuit tombante.

À son arrivée à Waltham Manor, il avait eu besoin de la voir immédiatement. Et lorsqu'il l'avait vue, il n'avait eu qu'une hâte : s'en aller tout aussi vite. El e n'avait pas prononcé une seule parole, ce qui lui convenait fort bien.

Car s'il lui avait laissé le temps de parler, el e aurait eu l'occasion de dire non.

A présent, el e était là. El e ne voulait pas annuler le mariage, et il se demandait bien comment il allait faire pour ne pas se jeter sur el e et la couvrir de baisers. Il avait déjà eu du mal à se retenir tout à l'heure, devant six témoins.

Alors maintenant qu'el e se trouvait dans sa chambre, seule avec lui, vêtue de cette maudite robe de chambre de velours rouge...

Un soupir de frustration lui échappa.

— Je ferais mieux de m'en aller, reprit-el e. Vous devez être épuisé.

— En effet, mais accordez-moi encore un instant. J'ai quelque chose pour vous.

— Vraiment ?

Un sourire surpris éclaira son visage, et el e s'avança d'un pas.

Jeremy fouilla dans les poches de sa veste, qu'il avait déposée sur un dossier de chaise, et en sortit un petit écrin de velours qu'il lui tendit. El e le regarda mais ne fit pas mine de le prendre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien, pour le savoir il vous suffit de l'ouvrir, répondit-il.

Prenant sa main, il la tourna, paume en l'air, et y déposa la petite boîte. Lucy leva vers lui un visage intrigué.

— Je vous en prie, insista-t-il. Cela ne va pas vous mordre.

Comme el e ne bougeait pas, il reprit l'écrin, et en souleva le couvercle.

— C'est une bague de fiançailles, poursuivit-il. J'ai pensé que vous aimeriez en avoir une.

Il jeta un coup d'œil en direction de la pendule sur le manteau de la cheminée, et ajouta :

— Bien que cela puisse paraître un peu extravagant puisque celles-ci doivent s'achever dans moins de douze heures...

Lucy regarda la bague nichée dans son écrin de velours noir - un superbe cabochon de rubis serti de petits diamants étincelants - mais ne fit pas le moindre geste.

Jeremy retira alors le bijou de son logement, posa l'écrin sur une console, puis prit la main de Lucy pour glisser la bague à son annulaire.

— Je suppose que j'aurais dû choisir une émeraude pour qu'el e s'accorde à vos yeux, mais va savoir pourquoi, c'est la couleur rouge qui s'est imposée à mon esprit.

Lentement, Lucy s'approcha de la cheminée et tendit sa main devant el e pour admirer les reflets de la pierre à la lueur des flammes. Le velours pourpre de sa manche remonta, révélant son avant-bras nu. Une bouffée de désir envahit Jeremy.

— Si el e ne vous plaît pas, je vous en achèterai une autre, proposa-t-il.

— Une autre ?

El e se tourna vers lui, les yeux écarquillés.

— Vous en seriez bien capable, n'est-ce pas ? Il haussa les épaules.

— Je pourrais vous en offrir une pour chaque doigt, si vous voulez.

— Je n'ai pas besoin d'une autre. Je n'ai pas besoin de tout cela...

El e lui décocha un sourire espiègle.

— Cela dit, je n'ai pas l'intention de vous la rendre. El e agita ses doigts.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, ajouta-t-el e. « Moi non plus », songea Jeremy.

La lueur des flammes auréolait son profil et éclairait sa chevelure, déposant un halo de braise autour de ses boucles qui cascadaient sur ses épaules. La tête penchée avec délicatesse sur sa bague, les yeux brillants d'émerveillement, el e ressemblait à une Madone.

Une Madone délicieusement païenne... El e leva soudain le visage vers lui.

— Sophia n'a pas d'amant.

— Je vous demande pardon ?

— C'est ce que j'étais venue vous dire. Cette lettre... Tout était faux. El e a une imagination débordante et el e avait bu un peu trop de vin. El e n'a jamais été compromise. Je peux tout expliquer à Henry ; vous n'êtes pas obligé de m'épouser.

Jeremy garda le silence pendant quelques instants.

— Permettez-moi de m'assurer que je vous ai bien comprise. Vous pensez que je veux vous épouser pour sauver la réputation de Sophia ?

Et les fiançailles de Toby. N'est-il pas votre ami ?

Jeremy se raidit. Même maintenant, alors qu'el e lui était promise et qu'el e portait sa bague, il détestait l'entendre prononcer le nom de Toby. Peut-être cela le dérangerait-il moins si el e voulait bien - juste une fois - prononcer le sien

!

— Mon sens de l'amitié ne va pas jusque-là, répliqua-t-il.

— Oh!

El e admira de nouveau le bijou qui brillait à son doigt.

— Dans ce cas, reprit-el e, pourquoi faites-vous ceci ?

— Comme je vous l'ai dit, répondit-il en se dirigeant vers le meuble où étaient rangés quelques spiritueux, notre mariage n'est peut-être pas des plus conventionnels, mais il m'a semblé normal que vous ayez une bague.

— Je ne parle pas de la bague, mais de ceci. D'un geste, el e désigna l'espace autour d'eux.

— Pourquoi m'épousez-vous ? Jeremy soupira.

— Lucy, ce n'est pas la réputation de Sophia qui est en danger. C'est la vôtre. Après ce qui s'est presque passé dans ce cabinet... Après ce qui a failli se passer dans le bureau de Henry... En tant que gentleman, j'ai un devoir envers vous.

— Un devoir, répéta-t-elle d'un ton inexpressif.

— Une obligation. C'est une question d'honneur.

Elle se redressa, comme piquée au vif.

— Donc, vous ne faites rien de plus que prouver votre noblesse.

— Oui. Enfin, non.

Il prit un verre et le remplit de whisky. Puis il reboucha le flacon et tendit la main vers son verre. Lucy s'approcha de lui.

— Je me suis comporté comme un hussard, il faut le reconnaître. Je suis désolé que vous deviez en subir les conséquences, mais c'est la seule solution.

Les sourcils froncés, Lucy lui prit le verre de la main et le porta à ses lèvres.

— À part nous, personne ne le sait, lui fit-elle remarquer.

— Vous oubliez ce qui s'est passé dans le verger. Toby et Sophia nous ont vus. Ils pourraient tout révéler à Henry.

— Et vous pensez que cela dérangerait Henry ?

— Peu importe ! Cela devrait le déranger. Nous devrions nous marier. C'est ce qu'il convient de faire.

Lucy ne semblait pas convaincue.

— Je n'ai pas pour habitude de me plier aux convenances.

Jeremy se versa un nouveau verre d'une main tremblante.

— Puisque vous tenez à le savoir, il y a une autre raison.

Une raison sans rapport avec le devoir ou les convenances.

— Laquelle ?

— Ce qui s'est presque passé... Ce qui a failli se passer...

Je veux que cela arrive.

Il la vit rougir jusqu'aux oreilles et boire une nouvelle gorgée de whisky.

— Vous me désirez, dit-elle simplement.

— Oui.

El e détourna les yeux, puis les ramena vers lui.

— Vous me désirez, moi.

— Oui, répéta Jeremy avec impatience. Combien de fois voulez-vous que je vous le dise ?

Le moins possible, espérait-il. Le seul fait de prononcer ces mots et de la voir rougir al umait un véritable brasier dans ses reins.

Quelque chose changea dans les yeux de Lucy. Son regard se fit plus intense. El e posa le verre sur le plateau de bois d'un geste résolu puis mit sa main sur la sienne, toujours refermée sur le flacon de whisky.

— Je ne veux pas que vous me le disiez, rectifia-t-el e d'une voix aux inflexions feutrées qui le rendait fou.

El e fit courir son doigt sur son poignet en une caresse légère comme le plus doux des rêves, remonta le long de son bras et l'obligea à lâcher le flacon.

— Je veux que vous me le montriez, reprit-el e. El e prit sa main entre les siennes.

— Avez-vous remarqué, demanda-t-el e d'un ton joueur tout en retournant sa paume vers le haut, que nous sommes régulièrement dérangés au moment le moins opportun ?

El e dessina des cercles paresseux dans sa paume. À

chaque nouveau tour, Jeremy se sentait un peu plus à l'étroit dans son pantalon.

— Lucy, non..., s'entendit-il protester d'une voix étranglée.

Il toussa et reprit d'un ton plus ferme :

— Nous ne pouvons pas. Nous ne devons pas.

— Pourquoi ? Comme vous l'avez dit, nous serons mari et femme dans moins de douze heures.

Un sourire malicieux éclaira son visage.

— Et je n'aurai plus jamais l'occasion d'être une séductrice pleine d'audace. Quel dommage ! Moi qui avais lu un livre exprès...

El e porta la main de Jeremy à ses lèvres pour déposer un baiser sur chacun de ses doigts. Lorsqu'el e parvint à son pouce, el e donna un petit coup de langue sur son extrémité.

Jeremy ravala un grognement de frustration. Bon sang !

Quel pouvait bien être ce maudit bouquin ?

— Lucy..., la gronda-t-il dans un souffle.

Il avait voulu prendre un ton sévère, mais on aurait dit une supplication. Retirant sa main, il la posa sur l'épaule de Lucy.

— J'essaie de me comporter de façon honorable. Nous ne sommes pas encore mariés, et nous sommes sous le toit de votre frère. Je ne peux pas lui faire un tel affront. Je ne de votre frère. Je ne peux pas lui faire un tel affront. Je ne peux pas vous faire un tel affront.

— Même si c'est moi qui vous le demande ?

El e leva vers lui un regard vert étincelant, éveil ant en lui une coupable faiblesse.

— Nous serons bientôt mari et femme, reprit-el e. Le devoir est peut-être un argument suffisant pour vous, mais pas pour moi.

Les griffes de la peur se refermèrent sur le cœur de Jeremy. Il serra l'épaule de Lucy d'un geste nerveux.

— Il ne s'agit pas seulement de cela. Je vous ai dit quel es étaient mes raisons.

— Oui, et je vous ai entendu. Mais pour l'instant... El e posa ses mains sur son torse, lui arrachant un frisson de plaisir.

— Je veux que vous me les montriez.

— Que je vous les montre ? répéta-t-il d'une voix enrouée.

— Oui.

Alors, incapable de résister plus longtemps, il la saisit par la tail e, la plaqua contre lui et prit ses lèvres avec avidité. Il l'embrassa sans la moindre délicatesse, frottant sa langue contre la sienne pour s'enivrer d'el e.

— Là ! gémit-il d'une voix étouffée, tout en la pressant contre son érection. Vous ai-je assez montré mes raisons

?

El e acquiesça d'un hochement de tête.

— Parfait...

Il la libéra et laissa retomber ses mains à ses côtés.

— ... Alors maintenant, sauvez-vous !

Lucy secoua la tête. Ses joues étaient rosies, ses yeux embrumés. El e lui prit la main d'autorité et la posa sur son sein.

— Maintenant, c'est à moi de vous montrer, dit-elle.

Jeremy savait qu'il n'aurait pas dû, mais il ne s'appartenait plus. Ses doigts se refermèrent sur elle et commencèrent à caresser ses rondeurs affolantes à travers sa robe de chambre. Le contact de sa chair, qu'il savait tendre et douce sous le velours, le rendait fou.

Il fallait mettre un terme à tout cela, se dit-il confusément.

Demain, ils seraient mariés. Il pouvait attendre encore une nuit. Il devait faire les choses correctement, dans l'ordre.

D'abord l'autel, puis le lit conjugal. Il devait faire taire la bête assoiffée de désir qui grondait en lui et se comporter en gentleman. Lucy ne méritait pas moins.

Pourtant, ses doigts continuaient de malaxer ses courbes drapées de velours. Un petit hoquet de plaisir l'informa qu'il avait trouvé son téton. Le délicat bouton de chair se durcit et tendit l'étoffe, achevant de lui faire perdre ce qui restait de son empire sur lui-même.

Jeremy ferma les yeux dans l'espoir de rassembler ses esprits. Bon sang ! Il ne lui arrivait jamais de perdre le contrôle, surtout pas à cause d'une femme ! Discipline, volonté, résolution. Ces notions n'étaient pas de vains mots pour lui. Elle en étaient toute sa vie. Elle en avaient été sa planche de salut du temps de son père, et sa philosophie depuis sa mort. Elle en l'avaient distingué de la jeunesse dorée qui dilapidait la fortune familiale dans les tripots et les bordels de Londres, avaient fait de lui un libertin particulièrement recherché des femmes qui voulaient un amant et non un mari. Elle en avaient tout simplement fait de lui l'homme qu'il était devenu.

Et voilà que Lucy les lui faisait oublier. Elle lui faisait oublier qui il était. Plus longtemps il resterait là, à la caresser, à s'enivrer de ses petits soupirs de

volupté, plus il aurait de mal à recouvrer la mémoire. Au fait, quelle était la raison qui l'empêchait de l'entraîner avec lui vers le lit ? Il n'en avait plus aucun souvenir !

Tout à coup, il recula d'un pas. Juste à temps. Il avait retrouvé un peu de bon sens. Mais il fut pris aussitôt d'une folle envie de l'attirer de nouveau à lui. Heureusement, il parvint à contenir son impulsion. De justesse.

Lucy le regardait de sous ses paupières alourdies par le désir. Ses lèvres étaient gonflées et rougies par leur baiser. D'un geste sensuel, elle donna un coup de tête pour rejeter ses cheveux sur ses épaules. Ses mains se posèrent sur la ceinture de sa robe de chambre dont elle défit le nœud.

Oh ! Seigneur ! Jeremy ne savait que trop bien ce qu'il y avait sous le vêtement de velours. Une chemise de nuit virginale fermée par une dizaine de boutons. . . combien de fois avait-il rêvé de la lui arracher, depuis ce premier soir ?

Il fallait qu'il réagisse. Hélas ! les mots restaient bloqués dans sa gorge. Il la regarda, muet de stupeur, dénouer sa ceinture. Puis le velours pourpre glissa vers le plancher dans un froissement sensuel... et Jeremy comprit qu'il était perdu. Il ne vit pas de chemise de nuit virginale. Il ne vit pas de chemise de nuit du tout !

Juste Lucy.

Il brûlait de le prendre contre lui, mais il était paralysé, incapable de parler. Il n'entendait plus que les battements de son propre cœur, assourdissants. Elle l'avait ensorcelé, transformé en statue de sel. Il était devenu sourd, muet, stupide.

Par chance, il lui restait encore la vue...

Au cours des derniers jours, Jeremy avait consacré bien plus de temps qu'il ne l'aurait voulu à essayer de se représenter Lucy dans le plus simple appareil. Il disposait de suffisamment d'informations pour nourrir son imagination. Il l'avait serrée contre lui, avait fait courir ses mains sur toutes ses courbes, même s'ils avaient été plongés dans la pénombre. Rien cependant ne l'avait préparé au spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Son corps ne ressemblait à celui d'aucune autre femme...

et il en avait vu plus d'une en tenue d'Ève au cours de sa carrière de séducteur. Ladies, courtisanes ou simples actrices, toutes avaient eu en commun une douceur indolente, une fragilité parfois feinte. Lucy, elle, était tout en pleins et en déliés. Dans les lueurs des flammes, ses bras et ses épaules fermes se dessinaient avec netteté, mais ses seins étaient ronds et généreux. Sa taille était fine, mais ses hanches s'évasaient voluptueusement ; ses cuisses étaient minces et fuselées. Tout en elle n'était que force et subtilité, puissance et douceur infinie.

Une déesse.

Elle tendit les mains vers lui et l'appela. Il l'entendit. Malgré les sourdes pulsations de son sang à ses oreilles, il l'entendit parce qu'elle avait parlé directement à son cœur.

Avant de se rendre compte de ce qu'il faisait, il l'avait soulevée entre ses bras. Une seconde plus tard, ils roulaient sur le lit. Elle murmura de nouveau le mot qu'il espérait depuis une éternité.

Le seul appel auquel il ne pouvait résister.

— Jeremy...

chapitre 16

Jeremy pesait sur elle de tout son merveilleux poids d'homme et, cependant, Lucy était soulagée d'un lourd fardeau.

Dieu merci, son plan avait fonctionné ! Elle avait joué sa dernière carte et, pendant un interminable moment, elle avait bien cru qu'il allait résister.

Finalement, il avait abdiqué toute volonté, de la façon la plus excitante qui soit. À présent, c'était ses mains et ses lèvres qui parlaient pour lui, ainsi que quelque chose de dur et de brûlant qui se pressait contre sa cuisse.

Il était partout à la fois. Une main sur son sein, l'autre sous ses fesses, ses lèvres au creux de son cou, sa jambe entre les siennes. Elle émit un petit hoquet de surprise lorsque sa cuisse couverte de daim se

pressa contre sa chair délicate. D'un souple mouvement des reins, il se frotta contre elle. Un plaisir si suave qu'il en était presque douloureux la traversa.

— Jeremy ! gémit-elle.

Elle répéta son nom, encore et encore, tandis qu'il déposait une pluie de baisers dans son cou. Elle faisait cela pour la même raison qui l'avait poussée à venir dans sa chambre et à ôter sa robe de chambre. Il voulait lui montrer - et se prouver à elle-même - qu'elle comptait bien prendre sa part dans leurs relations. Personne ne pouvait la forcer à passer un dé à coudre à son doigt ; alors que dire d'une bague de fiançailles ! Elle n'avait peut-être pas reçu de demande en bonne et due forme, mais elle avait tout de même le choix.

Et son choix, c'était lui.

— Oh ! Jeremy ! répéta-t-elle dans un soupir.

Il roulait la pointe de son sein sous son pouce tout en lui mordillant l'oreille, éveillant en elle des ardeurs inconnues.

Elle fit courir sa main dans son dos, dont les muscles saillaient sous sa chemise. Impatiente de sentir sa peau sur la sienne, elle saisit le vêtement et tira dessus. Elle avait remonté la chemise jusqu'aux épaules de Jeremy lorsqu'il se redressa soudain et s'assit à califourchon sur elle.

Dans un réflexe, elle couvrit ses seins de ses paumes et le regarda ôter sa chemise et la lancer au sol.

Elle le parcourut d'un regard avide, possessif. Il était à elle, tout à elle. Pour ce soir et pour toujours. Ses larges épaules, son torse musclé... La sombre toison qui se formait autour de son nombril et descendait vers des régions inexplorées... La fascinante protubérance qui étirait le devant de son pantalon... S'interdisant de regarder, Lucy remonta jusqu'à son visage où luisaient, rehaussés par ses mèches d'un noir lustré, ses yeux bleus assombris par le désir.

Il avait les yeux fixés sur ses mains - ou sur ce qu'elles dissimulaient, comprit-elle avec un temps de retard. Alors elle écarta lentement les paumes, révélant ses seins à sa vue.

Il prit une inspiration saccadée.

Sous le feu de son regard, les pointes de ses seins durcirent et se tendirent vers lui en une muette supplique.

S'il ne posait pas très vite ses mains ou ses lèvres dessus, elle n'y survivrait pas...

Elle leva les siennes et lui effleura doucement le torse.

Avec un grondement assourdi, il se pencha sur elle, l'emprisonnant entre ses coudes. Soudain enveloppée d'une bienfaisante chaleur, Lucy le prit par le cou pour attirer son visage vers le sien.

Il résista.

— Je n'ai pas eu le temps de prendre mon bain, protesta-t-il.

Son expression était si adorablement contrite que Lucy ne put réprimer un éclat de rire.

— Cela ne me dérange pas, dit-elle.

Elle frotta sa joue contre sa mâchoire. Une barbe naissante lui râpa délicieusement la joue.

— En fait, lui chuchota-t-elle à l'oreille, cela me plaît.

Elle prit une longue inspiration pour humer son parfum - un mélange entêtant de cuir, de whisky, d'air frais de la nuit et de forêt de pins. Puis elle enfouit son visage au creux de son cou, fit courir sa langue le long de sa peau, là où il avait un goût de sel et de musc, avant de redescendre vers son torse en se félicitant du bonheur d'être auprès de cet homme, qui avait chevauché vers elle pendant des heures, pour lui offrir un bijou et la sueur de son corps.

Devinant en lui une tension nouvelle, elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller. Il la fixait d'un regard intense, presque perdu.

— Lucy..., dit-il.

Il avait prononcé son prénom comme une menace ou comme une supplique. Lorsqu'il s'étendit sur elle, l'écrasant de tout son poids, elle comprit, trop tard, qu'il ne s'agissait ni de l'une ni de l'autre.

C'était un avertissement.

Il prit ses lèvres, lui coupant littéralement le souffle. Son torse se pressait contre ses seins, vidant ses poumons de leur air. Sa langue était dans sa bouche, impérieuse, exigeante, possessive. Ses hanches se plaquaient rythmiquement contre son bassin, écartant peu à peu ses jambes, s'insinuant entre ses cuisses. Elle ne pensait plus à respirer ; elle ne pensait plus à rien du tout.

Il laissa échapper un grondement assourdi tandis que ses coups de reins se faisaient plus appuyés. Le cuir de son pantalon se frottait contre l'intérieur de ses cuisses, là où sa peau était si fragile. Un plaisir inédit monta en elle, intense, étourdissant.

Soudain, il abandonna sa bouche et se souleva sur un coude.

— Lucy...

Il haletait. Sa pomme d'Adam montait et descendait nerveusement.

— Comprenez-vous ce qui va se passer ? Quelqu'un vous l'a-t-il dit ?

Elle éclata de rire.

— Bien entendu ! Tout est expliqué dans mon livre.

— Tout ? demanda-t-il avec des inflexions un peu rauques.

Affolée par le timbre enroué de sa voix et les étranges pulsations qui montaient des profondeurs de son être, Lucy commença à se demander si les Mémoires d'une fille de ferme en chaleur n'avaient pas

été un peu vagues. Cela dit, à quelques détails près, el e possédait une assez bonne notion du concept de base.

— Jeremy, nous sommes à la campagne. Il y a des années que j'aide Henry à élever sa meute de chiens. Je sais comment l'accouplement se pratique.

Cette fois, c'est lui qui se mit à rire.

— Oui, enfin... Entre un homme et une femme, c'est un peu différent.

— Parce que cela se fait face à face ? Il eut un sourire un peu malicieux.

— En général.

Avant que Lucy n'ait eu le temps de réfléchir aux implications de ces paroles, il poursuivit :

— L'acte en lui-même est sensiblement identique, mais c'est ce qui se passe avant qui change tout.

— Avant ?

Il parcourut sa gorge de baisers, puis donna un coup de langue dans le creux à la base de son cou.

— Il faut que je vous prépare à me recevoir, murmura-t-il.

— Il me semble...

Sa voix s'étrangla lorsqu'il lui mordil a délicatement l'épaule.

— Il me semble que je le suis, non ?

El e était nue comme Eve, dans son lit, sous lui. Que voulait-il de plus ? El e enroula ses jambes autour de ses hanches.

— Je suis prête, ajouta-t-el e.

Pour toute réponse, il émit un petit rire étouffé dans son cou, puis fit courir sa langue sur sa gorge, vers son sein, et el e ne songea pas à protester.

— Oui ! s'entendit-el e soupirer.

El e glissa ses mains dans la masse de ses mèches sombres tandis qu'il refermait ses lèvres sur un de ses seins. Il en flatta le mamelon durci de la pointe de la langue, éveil ant en el e une sensation électrique. El e se cambra sous lui en refermant les mains dans ses cheveux. Il aspira doucement, et el e poussa un petit cri de plaisir. Alors il se mit à la lécher, à la sucer, à la mordil er, jusqu'à ce qu'el e s'arc-boute sous lui, en proie à une excitation inconnue.

Soudain, il s'arrêta... pour prodiguer à son autre sein les mêmes flatteries.

Lucy renonça. El e cessa de s'agiter sous les assauts des sensations et s'abandonna aux ondes de

volupté qui déferlaient en elle, gagnant peu à peu tout son corps en petits ruisseaux rapides ou en vastes fleuves au cours majestueux, avant de se rassembler en delta entre ses cuisses. Elle s'entendit confusément murmurer des paroles, peut-être le nom de Jeremy. Elle n'aurait su le dire.

Puis il quitta sa poitrine et, des lèvres, traça un sillon de feu vers son ventre. Elle devint tout à coup silencieuse, toute concentrée sur la brûlure de sa bouche sur sa peau à mesure qu'il descendait, toujours plus bas... Il était à présent entre ses cuisses, qu'il écarta de ses mains. Son souffle tiède passa sur sa toison. Ses doigts écartèrent doucement les plis de sa féminité, et la langue vint se frotter contre son délicat bouton de chair.

Oooh... Le livre ne parlait pas de cela. Elle s'en serait souvenue !

Il donna un coup de langue un peu plus appuyé, lui arrachant un long cri de plaisir.

— Chut ! la gronda-t-il tendrement. On pourrait nous entendre.

Elle hocha la tête, et il recommença à jouer de sa langue.

Une nouvelle vague de plaisir la traversa, fulgurante. Elle cria encore, cette fois un peu plus fort, et posa ses mains sur ses lèvres.

— Je ne peux pas m'en empêcher, murmura-t-elle lorsqu'il la regarda. C'est votre faute.

A présent, il la caressait, faisant rouler son pouce sur le bouton de chair durci en cercles ensorcelants.

— Ô mon Dieu ! gémit-elle.

— Voulez-vous que j'arrête ? demanda-t-il tout en introduisant un doigt en elle.

— Oh non !

Son doigt se mit à aller et venir, très lentement. Lucy étouffa un gémissement entre ses mains.

Puis il fut de nouveau auprès d'elle et s'étendit à son côté ; quelque chose de dur et de chaud battait contre sa cuisse.

Il lui donna un coup de langue sur l'oreille. Pendant tout ce temps, son doigt ne cessa d'aller et d'en elle, régulièrement.

Cette fois, Lucy était prête, comprit-elle. Prête, consentante et terriblement impatiente ! Un incendie courait dans ses veines ; elle dérivait dans un océan sauvage, humide, brûlant... Elle était plus prête que jamais. Prête pour accueillir ce qui allait venir, pour que cela ne s'arrête jamais. Jamais !

Tout à coup, une puissante vague de volupté déferla en elle, l'inondant et la comblant tout à la fois. Elle laissa retomber sa main. Un nouveau cri monta de ses lèvres, que son amant fit taire d'un baiser. Toutes les émotions qui l'agitaient - le bien-être, la confusion, la frustration, la peur -

jaillirent ensemble dans ce cri, qu'il but littéralement à sa bouche.

Tandis que les caresses de Jeremy se faisaient plus légères, Lucy revint doucement à elle-même. Ô mon Dieu...

Son corps était à présent merveilleusement alangui mais, bientôt, une foule de questions se pressa dans son esprit.

Comment pouvait-il connaître son corps au point d'éveiller en elle des sensations qu'elle avait mis seize ans à découvrir toute seule... et d'autres qu'elle n'avait jamais connues ? Comment allait-il apprendre ses secrets et le rendre prêt, lui ? Et tout cela n'était-il vraiment qu'une préparation ? Quel plaisir pouvait-on encore connaître, après cela ?

Lorsqu'elle eut recouvré sa voix, elle murmura :

— Jeremy ?

— Oui ?

— Comment appelle-t-on... cette chose qui vient de m'arriver ?

Il ne répondit pas immédiatement.

— Il y a plusieurs mots.

— Seulement plusieurs ? s'étonna-t-elle. J'aurais cru qu'il y en avait des centaines. Des milliers.

Il lui mordit l'oreille avec un sourire moqueur.

— Comment, n'y avait-il aucun de ces mots dans votre livre ?

Lucy lui donna un coup sur l'épaule.

— Je croyais que nous avions déjà discuté des limites de l'apprentissage par les livres.

Sans répondre, il continua de lui mordre le lobe de l'oreille. Avec un soupir, elle fit courir le bout de son doigt le long de ses biceps.

— Et... cela peut-il vous arriver, à vous aussi ?

La bosse qui tendait son pantalon se durcit davantage contre la cuisse de Lucy.

— Oui, murmura-t-il, le nez dans son cou.

— Mais cela n'a pas encore eu lieu ?

— Non.

— Alors pourquoi restez-vous étendu comme cela ? Elle le repoussa doucement pour voir son visage.

— Comment pouvez-vous le supporter ?

Un rire étranglé échappa à Jeremy tandis qu'il se mettait à genoux.

— Au prix d'un effort surhumain, avoua-t-il.

Roulant sur le côté, elle tendit les mains vers la ceinture de son pantalon. Sa main effleura la bosse qui en durcissait le devant. Cel e-ci sembla encore grossir. Fascinée, Lucy se souleva sur un coude pour détacher les boutons. D'un geste impatient, Jeremy acheva d'ouvrir sa braguette et descendit le vêtement, la laissant libre de poursuivre son exploration.

Ce qu'elle découvrit surpassait tout ce qu'elle aurait pu imaginer. Il était dur et solide, comme elle s'en était doutée

- tout en lui était dur et solide -, mais jamais elle n'aurait pensé que sa peau serait aussi douce et soyeuse, légèrement veinée. Comme une oreille de chat... Elle fit glisser sa paume le long de son membre. Lorsque Jeremy tenta de la repousser, Lucy referma sa main autour de lui d'un geste ferme pour l'en empêcher.

Il poussa un soupir de plaisir et de frustration mêlés.

— Lucy, nous ne sommes pas obligés de faire cela. Nous pouvons attendre.

— Attendre quoi ?

Elle le caressa légèrement, lui arrachant un nouveau grondement félin.

— Ne me désirez-vous pas ?

Il lui écarta la main, ôta son pantalon et s'étendit sur le côté, face à elle, avant de la couvrir d'un regard brûlant. Tout le corps de Lucy fut parcouru d'un délicieux picotement.

L'espace entre eux vibra d'électricité. Lorsque Jeremy tendit la main vers son visage pour la prendre par le menton, elle frémit de la tête aux pieds.

— Dieu du Ciel, Lucy ! dit-il d'une voix grave. Vous ne savez pas à quel point je vous désire.

— Ah non ?

Elle s'approcha de lui, jusqu'à ce que ses seins se frottent contre son torse.

— Alors expliquez-moi, reprit-elle en lui caressant le dos.

Il frissonna sous sa paume.

— Il n'y a pas de mots pour le dire.

Glissant la main derrière la nuque de Lucy, il la prit par les cheveux pour lui faire renverser la tête en arrière et poser ses lèvres à la base de sa gorge, avant de faire courir sa langue le long de son cou.

— Dans ce cas, montrez-le-moi.

El e fit passer sa jambe par-dessus la hanche de son amant et roula sur le dos, l'entraînant avec lui. Se plaçant entre ses cuisses, Jeremy frota son membre durci contre sa féminité. Aussitôt, Lucy se cambra, traversée par une bouffée de plaisir, et leurs gémissements s'achevèrent par un baiser.

Il posa son front contre le sien.

— Lucy, je ne peux pas...

Son souffle lui caressa le visage, brûlant, haletant. El e pouvait sentir la pression de son membre entre ses cuisses, prêt à entrer en el e, à la faire sienne.

— Il n'y aura pas de retour en arrière, l'avertit Jeremy d'une voix tendue. Si ce n'est pas... Si vous n'êtes pas...

Il bascula légèrement ses hanches, pénétrant un peu en el e. El e se tendit autour de lui ; il serra les dents.

— Vous n'aurez qu'à me repousser.

El e le prit par les hanches pour l'attirer à el e.

— Pas question.

Et soudain, il fut en el e, l'emplissant, étirant son fourreau de chair autour de lui.

Le souffle court, il s'immobilisa au-dessus d'el e. En el e.

— Avez-vous mal ? demanda-t-il dans un murmure. El e secoua la tête.

— Je devrais ?

— Eh bien... je ne sais pas.

Alarmée par cet aveu inattendu, Lucy le poussa par les épaules pour l'obliger à la regarder dans les yeux.

— Comment, vous ne savez pas ? Je croyais que vous étiez un libertin ! Ne me dites pas que c'est la première fois que vous...

— Que je fais l'amour à une vierge ? Oui ! répondit-il, les dents serrées. Il paraît que cela peut être douloureux.

Lucy lui décocha un regard perplexe.

— Pour la dame, précisa-t-il.

— Oh!

Lucy ferma les yeux pour se concentrer sur les mille sensations contradictoires qu'elle éprouvait. L'une d'elles ressemblait-elle à de la douleur ? Comme si son corps avait perçu ses interrogations, son fourreau de chair se serra autour de Jeremy qui laissa échapper un gémissement.

— Je n'ai pas mal, dit-elle finalement. Je ressens... Il ravala une respiration saccadée.

— Quoi ? murmura-t-il en serrant les dents. Elle rouvrit les yeux.

— Vous. Votre présence en moi.

Il imprima un léger mouvement à ses hanches. Une onde de plaisir la traversa. Oui, elle le percevait en elle, et elle était au paradis.

Il se retira légèrement avant d'entrer de nouveau en elle, un peu plus profondément. Avec un petit cri étouffé, elle referma ses mains sur ses épaules.

Comme il s'immobilisait de nouveau, Lucy pensa qu'elle avait une fois de plus commis une erreur. Ce n'est qu'en voyant le regard anxieux dont il la couvait qu'elle comprit que c'était lui qui souffrait... en croyant la faire souffrir.

— Ce n'est pas de la douleur, le rassura-t-elle d'une voix étranglée. C'est juste... vous.

Il la serra tendrement dans ses bras, laissant à son corps le temps de s'habituer à lui, et déposa un baiser sur son front.

Puis il se retira avec douceur... et la pénétra de nouveau.

Lucy se mordit la lèvre pour réprimer un cri, qui jaillit dans un long gémissement. A présent, Jeremy allait et venait en elle. Bientôt, la vague de volupté recommença à se former tout au fond d'elle.

Sous les coups de reins de son amant, qui s'étaient faits plus rapides et plus forts, elle commença à onduler en rythme, se cambrant chaque fois avec un soupir impatient.

Elle entendit un grognement de félicité. Sans doute émanait-il d'elle mais, cette fois, Jeremy ne lui adressa aucun reproche. Peu leur importait, à présent ! Le plaisir était de nouveau là, prêt à déferler en elle, se rapprochant au rythme frénétique de ses assauts.

Le souffle de Jeremy se fit plus rauque et, soudain, il sembla à Lucy qu'une digue cédait en elle. Le flot de jouissance les emporta en même temps.

Jeremy s'effondra sur elle, l'enfonçant dans le matelas sous son poids. Ils demeurèrent là un long moment, comblés, épuisés, flottant sur un océan de béatitude. Lucy tenta de reprendre conscience de son corps, de l'une de ses jambes, enroulée autour des hanches de son amant, puis de ses doigts, emmêlés dans ses cheveux...

Au moment où elle pensait avoir rassemblé toutes les parts d'elle-même, une autre vague monta en elle, qui ne provenait pas de son ventre mais de son cœur. C'était un étrange déluge d'émotions qui se déversait en elle, traversant chaque fibre de son être, si puissant qu'il lui semblait qu'elle n'était pas assez vaste pour le contenir. Ce flot paraissait ne jamais devoir s'arrêter. Il roulait en rivières

immenses le long de ses membres, ricochait sur son ventre encore frémissant de volupté, bourdonnait à ses oreilles, jaillissait de ses yeux. Elle ne pouvait le retenir.

Ce n'est qu'en laissant couler ses larmes qu'elle comprit : c'était son âme qui pleurait.

Chapitre 17

— Oh ! je vous déteste !

Sophia se pencha sur la bague de fiançailles de Lucy avec un mélange d'envie et de fascination.

— Pourquoi faut-il que vous ayez toujours une longueur d'avance sur moi ? reprit-elle avant de se mettre à faire les cent pas dans la chambre.

Assise devant sa coiffeuse, Lucy leva les yeux vers le miroir. Derrière elle, plusieurs épingles à cheveux entre ses lèvres, la femme de chambre de Sophia marmonnait. À

l'image de ses pensées, les boucles de Lucy étaient particulièrement rebelles, ce matin, mais la femme de chambre ne se laissa pas décourager. À grand renfort de peignes et d'épingles, elle finit par discipliner la crinière cuivrée de Lucy en un élégant chignon de mariage.

Le mariage. Lucy en avait la chair de poule. Son mariage !

— Pour commencer, maugréa Sophia en comptant sur ses doigts, vous êtes devant moi pour le nombre de baisers.

Ensuite, je reçois une demande en mariage dans le jardin, dans les circonstances les plus romantiques. J'aurais pu espérer garder l'avantage sur vous pendant au moins une journée, mais non ! Dix

minutes plus tard, c'est vous qui vous fianchez. Vous serez devant l'autel avant que mon père ait seulement eu le temps de donner son consentement à mon mariage, et voilà que vous me battez de vitesse pour la bague. Je n'aurai la mienne que lorsque Toby l'aura rapportée du Surrey. Et de toute façon, elle ne sera jamais aussi belle que la vôtre.

Lucy sourit devant la tirade désespérée de son amie.

— Dois-je vous rappeler que rien de tout cela ne serait arrivé si vous n'aviez pas inventé cette ridicule histoire de choux et de lapins ?

— La lettre était votre idée ! répliqua Sophia en appuyant son front contre le carreau de la fenêtre d'un air boudeur. Et ne prenez pas cet air blasé. Je vous ai rendu un fier service.

Sophia joua avec le pompon de l'embrasse qui retenait le rideau de velours doré.

— Vous êtes si heureuse que c'en est révoltant. Alors ne prétendez pas le contraire.

— Comme vous voudrez, répondit Lucy.

Elle prit l'un des pendentifs en opale de sa mère sur sa coiffeuse et, souriant à son reflet, le fixa à son

oreil e. Le délicat pincement lui rappela les agaceries de Jeremy et, aussitôt, les pointes de ses seins se durcirent contre la soie de son corsage.

N'avait-elle vraiment quitté son lit que depuis quelques heures ? Il lui semblait que cela faisait des semaines.

Jeremy lui manquait déjà, plus encore que la veille, après deux jours de séparation. Le seul fait de penser à lui éveilla une sourde nostalgie dans son cœur... et alluma un brasier entre ses cuisses. Des réminiscences de la nuit passée lui revinrent en mémoire, aussi fugitives que des étoiles filantes dans la nuit. Sa main sur son sein, sa langue sur son oreil e...

— Enfin, regardez-vous ! s'exclama Sophia. Vous êtes tellement heureuse que vous en avez les joues toutes roses. On pourrait presque croire que vous avez de la fièvre.

Lucy fit la grimace et porta la main à son front en feignant de se pâmer.

— Cela dit, reprit Sophia en revenant vers elle, votre maladie semble contagieuse.

Elle croisa le regard de Lucy dans le reflet du miroir tandis qu'un sourire réticent éclairait son visage.

— Je suis même heureuse pour vous.

La bonne planta la dernière épingle dans le chignon de Lucy qui se leva et tourna lentement sur elle-même pour que Sophia puisse inspecter sa coiffure.

— Vous êtes superbe, déclara-t-elle en reculant d'un pas pour mieux voir. Cette robe ivoire est idéale avec votre teint, et sa coupe vous va à merveille. On ne dirait jamais qu'elle est de seconde main. Lucy s'approcha de la psyché. La soie ivoire soulignait ses courbes comme une seconde peau et le décolleté généreux en révélait plus qu'il n'en dissimulait. La taille haute, à la mode Empire, s'évasait discrètement au niveau des hanches avant de retomber en vastes plis sur le sol. Les opales dansaient à ses oreilles et sa bague de fiançailles scintillait à son doigt.

La lourde masse de ses cheveux avait été remontée en un chignon à la grecque et ornée de rubans de soie. Les boucles qui s'en échappaient n'étaient pas des mèches rebelles, pour une fois, mais des anglaises bien régulières qui retombaient le long de son cou, dont elles rehaussaient la courbe pure.

— Vous rendez-vous compte ? poursuivit Sophia. Dans quelques heures, vous serez comtesse.

Lucy vit son reflet se figer. Comtesse, elle ? Elle n'en avait certainement pas l'air. Brusquement, elle s'avisa qu'elle n'avait jamais croisé une vraie comtesse.

Comment allait-elle pouvoir en devenir une ? Son cœur se mit à battre un peu plus vite. Tout à coup, elle eut envie de se ruer dans son placard pour s'y cacher.

Puis elle se souvint qu'il saurait vite l'y retrouver.

Elle observa de nouveau son reflet dans la psyché. Elle avait toujours les mêmes yeux verts un peu trop grands, les mêmes pommettes un peu trop larges, les mêmes sourcils un peu trop sombres. Son teint mat s'iluminait de rose et, lorsqu'elle souriait, ses lèvres révélaient le parfait alignement de ses

dents blanches. El e était toujours la même Lucy.

Pourtant, el e avait beau porter une robe d'emprunt, el e se trouvait jolie pour la première fois de sa vie. El e cessa soudain de s'inquiéter à l'idée de glisser à cause de ses chaussures à talons ou de se prendre les pieds dans les plis de sa robe. El e avait trouvé un nouvel équilibre. Sous la soie de sa robe, son corps mince était plus solide, comme chargé en énergie par les baisers et les caresses de la nuit passée. El e était assez forte pour faire face à ce qui l'attendait.

La perspective d'être comtesse la terrifiait toujours, mais Lucy savait qu'el e en serait capable... tant qu'el e serait sa comtesse.

— On dirait que cette robe a été faite pour vous, remarqua Sophia.

— Oui, j'ai de la chance que Marianne ait à peu près les mêmes mensurations que moi.

— Vous avez de la chance en général, rectifia Sophia avec une pointe d'envie.

Un peu coupable, Lucy regarda son amie. Tout Waltham Manor avait été en effervescence ces derniers jours à cause de son mariage décidé au dernier moment, si bien que l'on n'avait pas songé à fêter les fiançailles de Sophia.

Et el e-même lui avait à peine parlé. Leur dernière vraie conversation s'était tenue autour d'un flacon de vin claret...

— N'êtes-vous pas heureuse ? lui demanda-t-elle.

Sophia esquissa un sourire un peu contraint.

— Je suppose que je le suis...

— Vous avez eu votre déclaration passionnée, lui rappela Lucy. Et il était pratiquement torse nu, ce qui ne gêne rien.

Même Gervais n'a pas fait mieux que cela.

Sophia se mordit la lèvre et sourit de nouveau.

— Oui, en effet. Seulement...

El e s'interrompit et fronça les sourcils.

— Seulement ? demanda Lucy après un long silence.

— Toby est en adoration devant moi. Il ne cesse de me répéter qu'il est fou de moi.

— Et cela ne vous plaît pas ?

— Je sais. Cela peut sembler ridicule de se plaindre d'être l'objet d'une si ardente dévotion...

El e al a s'asseoir sur le lit.

— ... Et je suppose, reprit-el e, que cela ne me dérange pas d'entendre un homme louer ma beauté. Cependant, quand il compose des odes pour célébrer ma pureté et ma perfection, je ne reconnais pas la femme dont il parle. J'ai du mal à croire qu'il s'agit de moi. S'il savait vraiment qui je suis, à l'intérieur...

El e adressa à Lucy un sourire amer.

— La beauté n'est rien de plus qu'une apparence.

Lucy al a s'asseoir prudemment à côté de Sophia dans un nuage de soie ivoire.

— N'est-ce pas cela qui est merveilleux ? Qu'il voie vos qualités intérieures, ces trésors cachés dont vous ne soupçonnez parfois même pas l'existence ?

Comme la passion, songea-t-el e en son for intérieur. Ou la tendresse. Comme la capacité de porter de la soie et des bijoux... et cel e de ressentir des plaisirs inédits. El e songea aux jouissances que Jeremy lui avait offertes cette nuit à trois reprises. À force de le cajoler, el e l'avait forcé à lui révéler leurs noms, dont l'un était même en français.

Pour une fois, el e avait aimé ses leçons de vocabulaire.

Peut-être ferait-el e une comtesse accomplie, tout compte fait... Un soupir alanguiné lui échappa. Intriguée, Sophia la dévisagea.

— Lucy Waltham ! s'exclama-t-el e avec un regard complice. Voilà que vous continuez de creuser l'écart. Je ne pourrai jamais vous rattraper, maintenant...

Lucy baissa les yeux et se sentit rougir. Rien qu'en la regardant, Sophia avait compris. Tout le monde al ait deviner. El e aurait pu se composer une expression neutre afin de dissimuler le souvenir de leur première étreinte.

Mais celui de la deuxième ? Oh ! la deuxième ! Ce serait un miracle si tout Waltham Manor n'avait pas entendu ses cris impudiques, la deuxième fois...

— Est-ce donc si facile à voir ?

— Enfin, Lucy ! C'est écrit sur votre visage !

Sophia enfonça un doigt accusateur dans le bras de Lucy.

— Vous êtes amoureuse, reprit-el e d'un ton de conspiratrice.

— Oh ! fit Lucy, prise au dépourvu. Amoureuse ? De Jeremy ?

— Ne tentez pas de nier, dit Sophia. Vous êtes une très mauvaise menteuse. Il faudra que je vous donne quelques cours de dissimulation, un de ces jours. C'est un talent bien plus utile que la broderie, croyez-moi.

Lucy ne tenta même pas de la contredire. Elle avait eu l'intention de s'atteler à la tâche de devenir amoureuse de son fiancé dès qu'elle en aurait le temps, mais elle n'en avait pas eu besoin.

Car ce n'était pas une question de volonté. Ce qu'elle éprouvait provenait du plus profond de son être ; la raison n'y avait pas sa part. Elle aimait Jeremy de la même façon que ses poumons respiraient, que son cœur battait. Instinctivement. Et à présent qu'elle y songeait, chaque souffle, chaque pulsation lui répétait cette vérité élémentaire. « J'aime Jeremy. »

Un vertige la saisit. Quel est-ce qu'elle-même l'avait compris la première ? Sa main, qu'il avait embrassée ce fameux soir dans le jardin ? Ses bras, qui l'avaient attiré dans le cabinet d'ébène ? Ses lèvres, lorsqu'il l'avait embrassée dans le verger ? Ou alors ses pieds, qui l'avaient guidée vers sa chambre et non jusqu'à celle de Toby, voilà une éternité ?

Agitant ses orteils dans ses souliers, elle sourit.

Elle tourna brusquement la tête en entendant un hoquet étouffé. Les yeux de Sophia brillaient de larmes.

— Ce n'est rien, dit-elle-ci en essuyant ses paupières d'un geste délicat. Je pleure toujours aux mariages. Pas vous ?

— Non, répondit Lucy avec honnêteté. De toute façon, je ne pleure jamais.

Sophia renifla et hocha la tête.

— Dans ce cas, remarqua-t-elle en retrouvant le sourire, c'est une bonne chose que je ne vous aie pas offert de mouchoirs en cadeau de mariage.

Elle se leva et prit un paquet enveloppé de papier.

— Ceci devrait vous plaire, ajouta-t-elle en dénouant le cordon qui le fermait.

Ouvrant l'emballage, elle en sortit le contenu dans une spectaculaire cascade écarlate.

— Il a été fait pour Kitty avant son mariage, expliqua Sophia en déployant un négligé de soie rouge feu, mais elle le trouvait trop vulgaire et bon pour les traînées. Moi, je le trouve parfait, au contraire.

Se tournant vers le miroir, elle tint le vêtement arachnéen devant elle. Le décolleté était scandaleusement échancré et une fente sur l'un des côtés remontait presque jusqu'à la hanche. De la dentelle noire formait les bretelles et bordait l'ourlet de l'affolante chose.

— Il y a aussi la robe de chambre assortie, précisa Sophia.

Fascinée, Lucy tendit la main vers l'étoffe aux reflets moirés. Elle était aussi fluide que de l'eau.

— Dommage pour Felix, n'est-ce pas ? chuchota Sophia en arquant un sourcil complice. Et tant mieux pour lord Kendal ! Il va vous l'arracher, je le sais. Et la prochaine fois que je vous verrai, il faudra tout me raconter, jusque dans les détails les plus croustillants.

Lucy ne put réprimer un éclat de rire. Le brin de folie de Sophia al ait lui manquer.

— Moi aussi, dit-el e sur une inspiration, j'ai un cadeau de mariage pour vous.

— Vraiment ?

Lucy se dirigea vers sa commode, ouvrit un tiroir et écarta un fouil is de bas emmêlés. Puis el e ôta le double fond pour atteindre la cachette qu'il dissimulait et prendre ce qui s'y trouvait.

— Vous al ez adorer, poursuivit-el e en décochant à Sophia un sourire complice. C'est un livre.

— Alors vous l'emmenez à Corbinsdale ?

Henry posa ses pieds bottés sur son bureau et s'adossa à son fauteuil pour feuil eter la liasse de documents que le notaire de Jeremy avait établis.

Jeremy hocha la tête.

— Oui, jusqu'au début de la saison.

— De toute façon, Lucy préfère la campagne. El e ne vous est pas donnée avec une dot fabuleuse, mais au moins, el e ne vous coûtera pas cher. Ce n'est pas el e qui vous ruinera en robes et en bijoux !

Un sourire ironique étira ses lèvres.

— Je vois mal Lucy se pavaner dans une sal e de bal.

— Peut-être parce que vous ne lui en avez jamais donné l'occasion.

Henry lui décocha un regard par-dessus les feuil ets, puis reprit sa lecture en silence.

Pendant ce temps, Jeremy s'efforça d'imaginer la première robe de bal de Lucy. C'était une activité moins dangereuse que cel e qui l'avait occupé durant la dernière demi-heure, et qui avait consisté à se représenter Lucy dans le plus simple appareil, tel e qu'il l'avait tenue dans ses bras toute la nuit. À présent, seuls quelques formalités administratives et un détour devant l'autel le séparaient d'une vie tout entière consacrée à vouer un culte à sa nudité...

On aurait pu penser qu'il serait capable de contenir son excitation pendant encore une heure ; on se serait trompé.

Et le fait de se trouver juste devant le massif bureau de noyer sur lequel il avait bien fail i faire l'amour à Lucy quelques jours auparavant ne l'aidait guère...

Il ferma brièvement les yeux. Tout, autour de lui, était l'objet de rêveries inavouables. Les rouleaux de vélin lui rappelaient la douceur de sa peau. À la seule vue de la pile de courrier, avec ses sceaux ronds, rouges et bosselés, ses doigts brûlaient de se poser sur ses mamelons durcis par le plaisir. Et le spectacle des pointes de plumes trempées dans leur encrier emportait son imagination fiévreuse dans

un tourbillon d'images à l'érotisme le plus débridé...

Jamais une femme ne l'avait mis dans un tel état. Il avait connu le désir, la frustration et la joie de satisfaire des appétits longtemps contenus. Il avait aussi connu l'inévitable lassitude, puis l'ennui qui s'ensuivaient... jusqu'à ce que la conquête suivante réveille ses sens.

Certes, il avait convoité Lucy. Il l'avait désirée avec une fièvre jusqu'alors inconnue. Et, enfin, il avait connu les délectables joies de son corps... Il s'était enivré de ses cris de jouissance à trois reprises. Elle n'avait montré aucune retenue, aucune peur. Rien qu'une passion innocente et une confiance absolue qui l'avaient ému au-delà de tout. Il avait voulu se montrer doux et y était parvenu, du moins la première fois. Car la seconde... Dieu du Ciel, la seconde fois ! Enflammé par ses cris d'extase, il l'avait possédée avec une passion brutale, presque animale.

Pourtant, il n'était pas encore comblé. « Ennui » et «

lassitude » étaient des mots qui semblaient définitivement bannis de son vocabulaire... Après qu'elle avait quitté son lit, il s'était étendu là où flottaient encore ses parfums musqués et, dans ses rêves, avait poursuivi leurs ébats. À

son réveil, il était dur comme le roc. Comme s'il n'avait pas passé la nuit à lui faire l'amour... Il avait goûté tout son corps, mais était encore affamé, au point qu'il commençait à se demander s'il serait un jour rassasié d'elle.

Dans... (il consulta sa montre de gousset)... trois quarts d'heure, il comptait bien commencer à lui consacrer le reste de sa vie.

— Vous êtes vraiment résolu à faire cela ? insista Henry en agitant la liasse.

— Hum ? demanda Jeremy, s'arrachant à ses rêveries.

— Voilà deux jours que j'attends que vous renonciez. En vain.

Avec un soupir, Henry lança les papiers sur le bureau.

— Je ne peux pas vous laisser faire cela, Jem.

— De quoi parlez-vous ? S'il y a un point qui vous déplaît dans les dispositions légales, nous pouvons aisément y remédier.

— Je ne suis pas en train de tergiverser au sujet des contrats, mon vieux. Le problème, c'est que je ne peux pas vous laisser épouser Lucy.

Jeremy le regarda, abasourdi.

— Tout cela ne rime à rien, poursuivit Henry en désignant les papiers légaux. Ces propriétés, ces titres, ces rentes...

Vous ne pouvez pas faire cela !

Jeremy se moquait bien des contrats, des comptes en banque et de tout le reste ! Tout ce qu'il voulait, c'était retourner dans ce paradis de chair soyeuse où rien d'autre ne comptait. Où il pouvait tout oublier, même son prénom, jusqu'à ce qu'elle le lui rappelle en gémissements haletants.

Henry reposa les pieds par terre et se pencha sur les feuilles.

— Jem, quand je vous ai demandé de manifester un peu d'attention à Lucy, je ne pensais pas que vous pousseriez le zèle jusqu'à l'épouser. Lucy est quelqu'un de bien, mais elle n'est pas l'épouse qu'il vous faut.

Une bouffée de rage monta en Jeremy, faisant passer un voile rouge devant ses yeux. Il réprima une brusque envie d'étrangler Henry.

— Vous êtes comte, poursuivit Henry. Vous êtes censé épouser une jeune fille de noble extraction, une héritière, avec une vraie dot et des relations. Si vous avez attendu plus longtemps que nous tous pour vous marier, je suppose que ce n'est pas parce que vous attendiez de rencontrer la petite provinciale sans le sou idéale !

La rage céda le pas à une vague de panique, et un voile de sueur perla au front de Jeremy. Il prit une longue inspiration afin de se calmer avant de répondre en s'efforçant de raffermir sa voix :

— Henry, je suis fiancé à Lucy. Je vais l'épouser.

Des coups légers frappés à la porte se firent entendre.

— Marianne me dit que tu veux me voir, Henry ? demanda Lucy.

Jeremy pivota sur ses talons et regarda, le souffle coupé, Lucy entrer dans la pièce, drapée d'un nuage de soie ivoire.

Il vit d'abord sa coiffure, une masse de boucles auburn remontées sur sa tête et dont s'échappaient des anglaises brillantes. Son regard se posa ensuite sur ses joues que l'émotion teintait délicatement de rose, puis sur la ligne gracieuse de son cou. Il continua de descendre vers l'endroit où son décolleté aurait dû se trouver, puis vers celui où il se trouvait effectivement et où la soie ivoire soulignait les rondeurs laiteuses de sa gorge.

Jeremy avait pensé qu'elle ne pourrait jamais être plus belle que la nuit dernière, dans son lit. Il avait eu raison, mais peu s'en fallait. Elle était presque aussi belle, mais dans un registre tout différent, qui le touchait d'une autre façon. La beauté de Lucy dans sa nudité n'était réservée qu'à lui seul. Ce matin, elle se tiendrait à ses côtés, devant les hommes et devant Dieu, rayonnante comme un ange.

Personne ne pourrait la voir sans être frappé par son éclat.

Soudain, il comprit que l'émotion qui lui gonflait le cœur et lui coupait le souffle n'était pas du désir. C'était de la fierté.

— Bonjour, Jeremy.

Elle lui sourit, le regard pétillant.

De peur que sa voix ne le trahisse, Jeremy se contenta de hocher la tête. Oui, c'était un bonjour. Un excellent jour, même. Pour la première fois depuis qu'elle avait quitté son lit, il commença à envisager autre chose que les nuits de passion avec elle. Il songea à tous les matins où il se réveillait à ses côtés,

pour entendre ses lèvres prononcer ces paroles, pour voir ce sourire qui n'était que pour lui... C'était plus qu'une bonne journée ; c'était une merveilleuse journée. Henry se leva.

— Lucy, je suis content de te voir. Entre et assieds-toi.

Elle secoua la tête et lissa les plis de sa robe.

— Je vais la froisser, expliqua-t-elle.

— Comme tu voudras, dit Henry en se rasseyant dans son fauteuil. J'étais en train d'expliquer à Jeremy que je vais vous rendre un service à tous les deux en mettant un terme à cette mascarade.

— Que veux-tu dire ? demanda Lucy. Quelle mascarade ?

— Ceci ! répondit-il en les désignant d'un mouvement de la main. Ces fiançailles. Ce mariage !

Interceptant le regard interloqué de Lucy, Jeremy toussa pour s'éclaircir la voix.

— Henry, je ne pense pas que...

— J'ai réfléchi à tout. Personne d'autre que nous n'a entendu parler de cette histoire. Felix et Toby sauront convaincre leurs épouses de ne rien dire. Inutile que la réputation de Lucy en souffre. Je l'emmène à Londres dès le printemps prochain, pour la saison. Vous serez tous deux libres d'épouser qui il vous plaira, et tout le monde sera content.

Content ? Avait-il perdu la tête ? Jeremy ignorait comment qualifier la vague d'angoisse qui montait en lui, mais ce n'était certainement pas du contentement !

— Écoutez, Henry, je n'ai aucune intention d'annuler.

J'épouse Lucy. J'ai une obligation envers elle et envers vous.

Henry fronça les sourcils.

— Laissez tomber la grandeur d'âme, voulez-vous ? Je sais que cette lettre ridicule ne vous était pas destinée.

Il se leva, contourna le bureau, et reprit d'un ton radouci :

— Jem, vous êtes mon meilleur ami. Lucy, tu es ma sœur.

Je vous connais mieux que quiconque, et je sais que vous vous rendriez fous.

L'expression de Lucy passa de la stupeur à la colère.

— Je ne vois pas ce que tu veux dire ! répliqua-t-elle.

— Al ons, Lucy ! Voilà huit automnes que vous vous chamail ez. Comment voulez-vous me faire croire que cela va soudain changer ?

Faisant un pas vers sa sœur, il poursuivit d'un ton plus bas :

— Et si Jem veut bien me pardonner de te dire cela, Lucy...

Toutes ces années, tu n'as connu que son côté agréable.

Tu l'as seulement vu en vacances, ici, à Waltham. Tu le trouves déjà froid ? Le reste de l'année, il est franchement glacial.

Il décocha un regard sévère en direction de Jeremy.

— Tu ne sais pas tout de lui, Lucy.

C'était vrai. Si vrai que Jeremy ne sut que répondre. Il se figea, dans l'attente de la réponse de Lucy. Elle les observa l'un après l'autre d'un air pensif.

— Je n'en doute pas, dit-elle enfin. Et je pense que lui non plus ne sait pas tout de moi. Ce que je ne comprends pas, Henry, c'est en quoi cela te concerne.

Henry retourna derrière son bureau.

— Bon sang, Lucy ! Ne comprends-tu pas que la plupart des hommes bondiraient sur l'occasion de marier leur sœur à un comte ? J'essaie de faire ce qui est le mieux pour toi !

À ces mots, Jeremy ne put retenir un éclat de rire.

— C'est bien la première fois ! Al ons, Henry. Vous ne vous êtes jamais préoccupé de ses intérêts. Vous auriez dû l'envoyer au pensionnat, l'emmener à Londres, lui offrir une éducation, une vie sociale ! Voilà des années qu'elle aurait dû faire son entrée dans le monde. Et maintenant, vous prétendez protéger ses intérêts ?

S'approchant de Lucy, il posa sa main au creux de ses reins. Il fallait qu'il le fasse, qu'il affirme qu'elle était à lui.

— Lucy n'a jamais eu le confort et la sécurité qu'elle mérite, poursuivit-il. Je peux les lui offrir. Je peux m'occuper d'elle.

Lucy s'écarta de lui dans un sursaut.

— Qui a dit que j'avais besoin que l'on s'occupe de moi ?

Sans prêter attention à elle, Henry vint à un regard glacial sur Jeremy.

— Très bien, vous avez de l'argent. Inutile de me rappeler que vous pourriez acheter Waltham Manor

avec la petite monnaie cachée sous les coussins de votre attelage. Je sais également que n'importe quel e autre femme serait ravie d'épouser votre compte en banque. Mais nous parlons de Lucy. El e n'a que faire des bijoux, des robes et des mondanités.

— Qu'en savez-vous ? rétorqua Jeremy. Vous ne lui avez jamais rien offert de tout cela. Peut-être adorerait-el e être parée de soie et de bijoux ? Peut-être serait-el e ravie de mener la vie d'une comtesse ?

— Ah oui ?

Henry se tourna vers sa sœur, un sourire moqueur aux lèvres.

— Veux-tu vraiment être comtesse, Lucy ? Réfléchis bien.

Une comtesse ne grimpe pas dans les arbres. Une comtesse ne part pas courir la campagne avec ses chiens et ne rentre pas à la maison couverte de boue. Une comtesse ne va pas pêcher la truite.

Lucy fronça les sourcils.

— Il me semble qu'une comtesse fait ce que bon lui semble. N'est-ce pas ? demanda-t-el e en s'adressant à Jeremy.

Jeremy poussa un soupir. Ce n'était ni le lieu ni le moment pour cette discussion, mais el e se serait produite tôt ou tard.

— Non. Henry a raison. Corbinsdale est... Eh bien, ce n'est pas Waltham Manor. Vous ne pourrez pas y mener la même vie qu'ici.

— Ah non ? fit-el e en croisant les bras sur sa poitrine. Et pourquoi pas ?

Jeremy serra les poings, cherchant une réponse. Épouser Lucy signifiait la protéger, pas seulement assurer son confort matériel, ni la consoler de ses déboires avec Toby.

Cela impliquait qu'il veill e à sa sécurité physique. Il ne s'était pas encore remis des catastrophes qu'el e avait frôlées depuis quelques jours. Alors la seule idée de la savoir partie à l'aventure sur la lande de Corbinsdale, avec ses rochers, ses falaises, sans parler des fermiers... Non, il refusait d'y penser !

— Vous serez trop occupée, expliqua-t-il finalement. Vous aurez une maison à tenir, du personnel à diriger...

L'Abbaye est une vaste propriété.

« L'une des plus importantes de toute l'Angleterre », fail it-il ajouter.

— Peut-être, mais el e a très bien fonctionné pendant des années sans maîtresse de maison pour l'administrer, non ?

Et je suppose qu'une comtesse peut tout de même al er se promener à cheval de temps en temps ou sortir faire un tour dans les bois si el e en a envie ?

Jeremy se raidit. S'il y avait une chose que Lucy ne devrait jamais faire, c'était bien vagabonder dans la forêt de Corbinsdale ! Ces lieux lui avaient déjà bien trop pris !

— Non, Lucy, répondit-il en s'efforçant de raffermir sa voix.

Une comtesse ne le peut pas. Du moins, pas la comtesse de Kendal .

Sur ces mots, même s'il savait qu'elle y était parfaitement imperméable, il lui décocha LE regard.

Elle tressaillit comme si elle venait de recevoir une gifle.

— Bien, dit-elle d'un ton calme. Peut-être Henry a-t-il raison. Peut-être ne suis-je pas faite pour être la comtesse de Kendal . Peut-être devrions-nous renoncer à ce mariage.

Cette fois, ce fut au tour de Jeremy de frémir. Renoncer à elle ? Impossible ! Même s'il vivait aussi longtemps que Mathusalem, il ne pourrait oublier la nuit passée. Ses petits soupirs haletants, ses cuisses soyeuses autour de ses hanches, la joie animale de déverser en elle sa semence brûlante...

Il l'avait faite sienne ; elle était à lui, maintenant. Peu importait qu'elle l'aime ou non, qu'elle veuille ou non être comtesse. Elle lui appartenait et il n'avait pas l'intention de la laisser partir.

— Il est trop tard, déclara-t-il tranquillement. N'est-ce pas, Lucy ?

Il vit un éclair de compréhension passer dans son regard.

Puis Henry s'interposa de nouveau entre eux.

— Non, il n'est pas trop tard ! Vous voyez ? Cela commence déjà ! Jem, vous ne pouvez pas vous empêcher de commander les autres. Et toi, Lucy, tu n'as jamais supporté que l'on te donne des ordres. Il se trouve que j'ai à cœur vos intérêts à tous les deux et que je ne supporterai pas de vous voir vous enfermer dans un mariage malheureux par simple respect des convenances.

— Heureux ou malheureux, ce mariage aura lieu, insista Jeremy. Et ce n'est pas une question de convenances.

Absolument pas.

Henry tira d'un geste nerveux sur les basques de sa veste.

— Je pourrais vous refuser mon consentement, savez-vous

? dit-il en fronçant les sourcils. Elle n'est pas majeure.

Il avait peut-être dû employer une approche moins subtile, songea Jeremy en soupirant.

— Henry, vous ne comprenez pas. Lucy est compromise.

— Nous en avons déjà parlé. Oubliez cette fichue lettre.

Nous pourrions étouffer les rumeurs. Dans le monde, c'est tout juste si l'on connaît le nom de Lucy.

Jeremy s'approcha de Henry puis murmura, en détachant nettement ses mots :

— Henry, écoutez ce que je vous dis ! Lucy est compromise.

— Jeremy ! s'exclama cel e-ci en le tirant par la manche.

S'il vous plaît, ne...

Sans détourner les yeux de ceux de Henry, il poursuivit :

— Je dois l'épouser. El e porte peut-être mon enfant.

Chapitre 18

Lucy vit son frère pâlir, puis rougir. Enfin, il avait compris.

Très lentement, il pivota vers el e. Incapable de soutenir son regard, el e détourna les yeux.

— Lucy ? Tu as... avec lui ?

Serrant les bras autour d'el e, el e répondit par un petit hochement de tête.

Henry laissa échapper un juron et se dirigea vers la fenêtre d'un pas pesant.

— Ici ? Sous mon toit ? Quand cela est-il arrivé ? El e entendit Jeremy soupirer.

— Je pourrais vous répondre, mais je doute que vous vouliez vraiment le savoir.

Henry pesta de nouveau et se mit à arpenter la pièce.

— Comment cela est-il arrivé ?

— Il me semble qu'en tant que père de trois enfants, vous devez avoir une idée de la réponse.

Comme Henry pilait net et faisait volte-face, Jeremy ajouta

:

— Je l'épouse, Henry. Je dois me conduire convenablement.

— Vous conduire convenablement ? répéta Henry d'une voix étranglée. Je... Vous...

Henry s'approcha d'el e.

— Bon sang, Lucy ! Je ne trouve même plus mes mots. Je suis tel ement...

Il serra convulsivement les poings.

— Tel ement...

— Furieux ? proposa Lucy, le regard baissé. Déçu ?

— Désolé.

Il posa une main sur son épaule. Relevant la tête, Lucy croisa son regard vert brillant d'émotion. Si elle ne l'avait pas si bien connu, elle aurait cru qu'il était sur le point de fondre en larmes.

— Je suis désolé, Lucy. Cela n'aurait jamais dû arriver.

Surprise, elle le laissa la serrer maladroitement dans ses bras.

— Eh bien, c'est... c'est gentil de ta part, répondit-elle.

C'était bien la dernière phrase qu'elle aurait imaginé lui dire !

— Je suis contente que tu ne sois pas en colère, reprit-elle, car pour ma part, je vais très...

— Oh ! je le suis... mais pas contre toi ! Il la relâcha et se tourna vers Jeremy.

— Elle est ma sœur. Et moi qui vous prenais pour un ami !

Quel est ce genre d'homme s'amuse à compromettre la sœur d'un ami ?

« Un homme qui fait l'objet de manœuvres de séduction éhontées. » Lucy ravala cette réplique de justesse. Peut-

être aurait-elle dû prendre la défense de Jeremy, mais comment avouer la vérité à Henry ?

Elle vit son frère fermer le poing.

— Désolé, Jem, mais j'ai une furieuse envie de vous...

Jeremy lui fit face.

— Faites donc.

Avant que Lucy ait eu le temps de s'interposer - ou même de se demander si elle en avait envie - elle vit Henry décocher un vigoureux uppercut à Jeremy.

Jeremy posa les mains sur le bureau en poussant une longue expiration douloureuse.

— Soulagé ? demanda-t-il, le souffle court. Henry alla vers la fenêtre d'un pas lourd.

— Non.

— Eh bien, nous sommes deux, répondit Jeremy d'une voix tendue.

— Trois, rectifia Lucy.

El e n'aurait su dire pour lequel des deux son cœur se serrait le plus, ni contre lequel el e était le plus furieuse.

Tout ce qu'el e savait, c'est que cette dispute était sur le point de les mener droit au désastre, et que s'ils n'y mettaient pas un terme tout de suite, ce serait irréparable.

— S'il vous plaît, arrêtez avant de dire des choses que vous regretterez.

Henry se planta devant la fenêtre.

— Savez-vous que je pourrais vous tuer, Jem ?

— Des choses comme cel e-ci, par exemple, reprit Lucy en fermant les yeux.

— J'aurais le droit de vous provoquer en duel, poursuivit Henry d'un ton glacial. Vous ne savez pas tenir une arme, c'est de notoriété publique. Ce serait un jeu d'enfant de vous abattre.

— Henry, non ! protesta Lucy.

— En effet, répondit Jeremy sans s'émouvoir. Cependant, je vous demande de n'en rien faire. Pas pour moi, mais pour Lucy. Et pour l'enfant qu'el e porte peut-être déjà.

Henry ne répondit pas. D'un geste nerveux, il pianota sur la vitre couverte de givre. Jeremy se redressa.

— Je prendrai soin d'el e, Henry. Comme el e le mérite.

Comme el e le mérite ? Lucy ravala un hoquet indigné.

Méritait-el e cette humiliation ? Méritait-el e de voir les deux hommes qu'el e aimait le plus au monde se déchirer ainsi...

et, qui plus est, à cause d'el e ?

Henry darda sur Jeremy un regard froid.

— Oseriez-vous suggérer qu'el e sera plus heureuse auprès de vous parce que vous pouvez lui offrir des robes, des bagues ou des attelages ? Vous l'avez ruinée ! C'est entendu, el e n'a plus d'autre choix que de vous épouser, mais ne vous avisez pas de nous prendre de haut comme si vous accordiez une faveur princière à la famil e Waltham.

Sur ce, il se dirigea vers la porte.

— Henry, attendez !

Lucy vit son frère s'immobiliser.

— Vous avez raison, dit Jeremy. Tout est ma faute. Je me suis comporté de façon inqualifiable envers vous deux.

Il jeta un bref regard en direction de Lucy, puis se tourna de nouveau vers Henry.

— Je suis désolé. Je voudrais que rien de tout cela ne soit arrivé.

Il sembla à Lucy qu'elle recevait un coup de poignard en plein cœur.

Henry se retourna lentement et regarda Jeremy droit dans les yeux.

— Et dire que pendant un moment, j'ai été impatient de vous considérer comme un frère.

Lucy vit Jeremy tressaillir. Elle le dévisagea, pétrifiée par la douleur, muette de rage. Un silence plein d'amertume tomba entre eux, plus éprouvant que des mots de colère, plus effrayant que les coups. C'est Jeremy qui le brisa.

— Je suis désolé, Lucy, dit-il d'une voix étranglée.

Elle secoua la tête et se dirigea vers la porte. — Vous l'avez dit vous-même, Jeremy. Il est trop tard.

Puis, passant devant son frère sans prendre la main qu'il tendait vers elle, elle s'enfuit du bureau. Les paroles de Jeremy la suivirent dans le couloir, au rythme des claquements de ses talons sur le parquet. « Je voudrais que rien de tout cela ne soit arrivé. »

Ivre de douleur, elle fit halte pour s'adosser au mur lambrissé. Ils avaient partagé une nuit d'indicible passion.

Entre ses bras, elle avait découvert des plaisirs fabuleux et, ensuite, elle avait éprouvé une merveilleuse sensation de paix. Elle s'était sentie désirée, aimée, protégée. Belle, pour la première fois de sa vie. Il avait exploré chaque parcelle de son corps, tenu son cœur entre ses mains.

Et il voulait que rien de tout cela ne soit arrivé !

Elle gravit l'escalier aussi vite qu'elle le pouvait et courut à sa chambre. Là, elle pressa ses mains sur sa poitrine pour contenir les sanglots qui montaient de sa gorge. Non. Elle ne pleurerait pas.

Il n'avait jamais prétendu l'aimer, se dit-elle. Il avait seulement dit qu'il la désirait, et maintenant, il l'avait. Elle, Lucy, une gamine sans dot ni éducation - sans même un petit plateau à thé. Il devait l'épouser, au cas où il y aurait un enfant.

C'était trop tard.

Qu'elle avait été naïve ! Elle avait joué avec ses nerfs à coups de baisers ou de rebuffades ; elle avait peu à peu entamé son vernis glacial, persuadée de découvrir, en dessous, de mystérieux secrets, ou une brûlante passion qu'elle seule serait capable de révéler...

Pire, elle s'était imaginé qu'il avait vu en elle un aspect caché ! Non pas la gamine impertinente qu'elle était, mais une femme à qui il souhaiterait lier son destin. Une dame, faite pour porter de la soie et des bijoux. Et, malgré toutes les preuves du contraire, une comtesse digne de se tenir à ses côtés.

Ce n'était pas le cas. Parce qu'il ne l'aimait pas. Elle l'aimait, mais lui ne l'aimait pas ! Il aurait voulu

que rien de tout cela ne soit arrivé.

Eh bien, pas el e.

Lucy prit une inspiration résolue. Malgré le désespoir qui l'avait envahie, el e était déterminée à faire tout son possible pour que tout arrive de nouveau. El e était devenue une séductrice audacieuse, exactement comme el e l'avait voulu dès le premier jour. El e avait pris un mari au piège. Il était à el e, désormais, et el e n'avait pas l'intention de renoncer à lui.

Voilà pourquoi, une demi-heure plus tard, debout devant le vicaire dans sa robe d'emprunt, el e répéta les mots qui la liaient pour toujours à Jeremy, bien que d'une voix anormalement faible. Son nouvel époux, les traits tirés, le visage pâle, la regarda à peine. Henry, qui se tenait juste derrière celui-ci, évita soigneusement de croiser le regard de Lucy. Le vicaire, peut-être déçu pour son fils, conserva une attitude de pieuse mélancolie tout en procédant à la cérémonie.

Lorsque Jeremy prit sa main pour glisser à son doigt l'anneau d'or symbolique, Lucy crut qu'el e allait défailir. Du nerf ! s'exhorta-t-el e. Jamais el e ne s'était évanouie ; ce n'était pas aujourd'hui qu'el e allait commencer !

El e prit une profonde inspiration. « Je l'aime. »

Puis el e expira longuement, et il lui sembla que son cœur se vidait. « Il ne m'aime pas. »

El e passa le reste de la cérémonie à inspirer et expirer, passant successivement d'une vérité à l'autre.

« Je l'aime. Il ne m'aime pas. Je l'aime. Il ne m'aime pas...

»

Puis l'officiant bénit leurs mains unies, invoqua le pouvoir de tout ce qui est sacré et les déclara mari et femme. Les doigts de Jeremy se refermèrent solidement sur les siens.

Levant les yeux, el e croisa son regard bleu, et un tout petit mot vint s'ajouter à sa litanie.

« Je l'aime.

Il ne m'aime pas... encore. »

Jeremy pouvait à peine la regarder. Même pâle et tremblante, probablement folle de rage contre lui, Lucy était toujours d'une beauté à couper le souffle. Et il avait déjà du mal à respirer, après le formidable coup de poing que Henry lui avait asséné.

Comment se faisait-il que le cours des choses ait pris cette effroyable tournure ?

Ces deux derniers jours, il s'était répété qu'il allait rendre Lucy heureuse, la sauver de Henry, Toby et des autres rustres qui l'entouraient. Il comprenait à présent qu'il s'était menti à lui-même. La vérité, c'est qu'il avait été fou de désir pour el e et ivre de rage contre ses amis. Pas un instant il n'avait songé au bonheur de Lucy. Il lui avait imposé ces fiançailles expresses et ce mariage précipité sans se préoccuper le moins du monde de ses souhaits. El e était venue à lui la nuit dernière, pleine de doutes

et de craintes, cherchant le réconfort dans le plaisir physique. Il l'avait su -

n'avait-il pas agi de même pendant des années ? Il aurait dû maîtriser ses pulsions et la renvoyer dans sa chambre. Il ne l'avait pas fait, et maintenant elle en payait le prix.

Son cœur se serra douloureusement. Le rustre, c'était lui.

Lorsque le vicaire eut fini de massacrer la cérémonie, Jeremy se pencha vers sa nouvelle épouse pour l'embrasser. Au moment où il s'approchait d'elle, il vit la lèvre inférieure de Lucy se mettre à trembler. Au dernier instant, il déposa un baiser sur sa joue plutôt que sur sa bouche.

Il avait désespérément envie de la prendre dans ses bras pour faire revenir le sourire sur ses lèvres d'un tendre baiser et se faire pardonner, mais une fois le registre signé et les tièdes félicitations reçues, c'est vers Henry qu'elle se tourna.

Et c'est Henry qui la consola. Le frère et la sœur se tinrent à l'écart du petit groupe pendant quelques minutes, discutant à voix basse, puis Henry la serra dans ses bras.

Jeremy s'approcha d'eux.

— Lucy, dit Henry, le regard embué de larmes. Si tu n'es pas heureuse là-bas, tu n'auras qu'un mot à dire. Tu seras toujours chez toi à Waltham Manor. Écris-moi et je partirai sur l'heure te chercher.

Il décocha un regard noir à Jeremy avant d'ajouter :

— Ta maison sera toujours ici.

— Son foyer est Corbinsdale, à présent, rectifia Jeremy. Et nous ferions mieux de nous mettre en route.

Sans prêter attention au regard glacial de Henry, Jeremy s'adressa à sa femme. Sa femme.

— Pouvez-vous être prête à partir dans une heure ? Lucy hocha la tête.

— Dans ce cas, reprit-il, je vais faire préparer l'attelage.

Deux heures et demie plus tard, Lucy sortit enfin du manoir.

Non sans une pointe de déception, Jeremy vit qu'elle avait troqué sa robe de soie ivoire contre une tenue vert pâle et une cape de lainage brun. C'était sans doute plus confortable pour voyager, songea-t-il avant de remarquer les deux chiots qu'elle tenait sous ses bras, et qui s'agitaient énergiquement.

Ensuite, il vit apparaître un interminable cortège de domestiques, portant chacun une malle ou un empilement de boîtes de carton, à l'exception du dernier qui, le malheureux, agrippait de son mieux un matou furieux.

Puis un valet arriva, en provenance des écuries, menant Thistle par la bride. Au moment où Jeremy se demandait si sa nouvelle épouse envisageait d'emmener avec elle toutes les créatures vivantes de Waltham Manor, il vit s'approcher la plus inattendue.

— Vous emmenez tante Matilda ?

Lucy lui mit un chiot entre les mains et passa un bras autour des épaules de la vieille dame.

— Bien entendu. Je ne peux pas la laisser ici ! Henry est incapable de la surveiller, vous le savez aussi bien que moi.

— Oui, bien entendu...

Jeremy ne savait comment protester. Il aurait pu objecter qu'ils n'avaient pas discuté de ce point, mais il n'avait pas donné à Lucy l'occasion de discuter de quoi que ce soit.

Il toussota pour éclaircir sa voix.

— Votre tante est la bienvenue. J'ai simplement été surpris.

Il baissa les yeux vers le chiot, occupé à mordiller joyusement ses gants neufs.

— Et les chiens ?

— J'ai peur qu'ils ne représentent ma seule dot. Ils sont de la meilleure lignée élevée par Henry et j'ai cru comprendre qu'ils seraient parfaits pour la chasse à courre.

Jeremy tendit l'animal à un valet en livrée.

— Avec les malles, ordonna-t-il.

— Il n'en est pas question ! s'exclama Lucy en serrant contre elle celui qu'elle tenait. Ils doivent voyager avec nous. Sinon, ils seront effrayés.

— Lucy, la voiture n'a pas six mois. Les tapisseries sont toutes neuves.

Elle releva le menton.

— Et... ?

Jeremy poussa un long soupir.

— Et... Et je suppose qu'elle est assez grande pour accueillir quelques chiots. Et un chat. Et votre tante.

Il marqua une pause.

— Mais pas votre cheval, reprit-il d'un ton faussement sévère. Sur ce point, je serai inflexible. Thistle devra faire le trajet à pied.

A ces mots, il vit ses lèvres s'étirer imperceptiblement. Son cœur se gonfla dans sa poitrine. Il aurait donné n'importe quoi pour la faire sourire de nouveau.

Hélas ! il en semblait bien incapable ! Tandis que l'attelage descendait l'allée, les emmenant loin de Waltham Manor, il ne vit que tristesse sur le visage de Lucy. Elle tourna la tête pour apercevoir une

dernière fois la façade du manoir Tudor, puis elle le regarda.

— Est-ce loin, chez vous ?

— Si les routes sont sèches, nous devrions arriver pour le dîner. Demain soir.

Elle battit des cils.

— Demain soir ?

Jeremy ravala un juron. Elle n'était sans doute jamais allée plus loin qu'à une vingtaine de miles de Waltham Manor, et il la conduisait dans un endroit qu'elle n'avait jamais vu. Il aurait dû l'emmener à Londres - là, elle n'aurait pas été à plus d'une demi-journée de voyage de chez elle - mais il était resté longtemps absent de Corbinsdale. S'il installait Lucy à Londres, il devrait l'y laisser pour aller s'occuper de son domaine, et l'idée de s'éloigner d'elle lui était insupportable.

D'ailleurs, il regrettait d'avoir acheté une aussi grande voiture. Assise sur la banquette d'en face, Lucy était bien trop loin de lui. Il détestait soudain tante Matilda, qui lui volait sa place auprès d'elle. Il haïssait le félin roulé sur ses genoux, seul bénéficiaire de ses caresses. Et même s'il avait pu être près d'elle, il aurait été fou de rage contre leurs vêtements, intolérable barrière entre sa peau et la sienne.

Tout ce qui le séparait d'elle lui était un supplice. La seule pensée qui le préserva de sombrer dans la folie, pendant ce voyage, fut la perspective de tenir Lucy dans ses bras cette nuit, sans rien entre eux, pas même l'épaisseur d'un vêtement. Il songea avec un luxe de détails aux baisers et aux caresses qu'il lui prodiguerait, jusqu'à ce que ses joues rosissent et que son regard s'embrume...

Peut-être n'était-ce pas le mariage dont elle avait rêvé, peut-être ne pourrait-il pas lui donner tout ce qu'elle méritait, mais il était résolu à lui offrir à profusion tout ce qui serait en son pouvoir - le confort matériel et le plaisir des sens.

Voilà pourquoi il fut pour le moins dépité lorsque, en arrivant à l'auberge où ils devaient passer la nuit - leur nuit de noces ! - sa nouvelle épouse annonça qu'elle dormirait avec sa tante.

— Je suis désolée, dit-elle. Je n'avais pas compris que nous devrions faire une étape. Vous savez qu'elle se sauve. Je dois absolument la surveiller.

— Vraiment ? Je peux poster deux domestiques dans le couloir. Quatre, si vous préférez. Et une des filles de l'auberge peut rester auprès d'elle.

Il était conscient de la note d'angoisse qui perçait dans sa voix, mais il s'en moquait éperdument. Détournant les yeux, Lucy se mordit la lèvre.

— Nous sommes dans un endroit qu'elle ne connaît pas.

Elle risque de se perdre. Je ne peux pas la laisser seule.

« Vous ne pouvez pas me laisser seul ! » eut envie de répliquer Jeremy. Non seulement il était amoureux, mais il était jaloux. Si on lui avait dit qu'un jour, il envierait cette charmante antiquité enturbannée !

— Bien sûr, s'entendit-il répondre, résigné.

Il était obsédé par son désir pour elle, et elle n'éprouvait aucune envie d'être avec lui. D'un autre côté, pouvait-il lui en vouloir ? Il l'avait précipitée dans ce mariage puis arrachée à sa famille et à sa maison. Elle avait besoin de temps, se dit-il. Elle avait besoin d'espace.

De l'espace, elle en avait à revendre ! se dit Lucy le lendemain matin, alors que l'attelage cahotait de nouveau sur les routes. Malgré les cahots qui secouaient la voiture, tante Matilda somnolait sur la banquette opposée comme seuls les bébés et les personnes très âgées en sont capables. Si Jeremy n'avait pas insisté pour chevaucher avec les laquais en livrée, il aurait pu être près d'elle et la serrer contre lui, ce qu'elle ne souhaitait pas.

Lucy avait du mal à comprendre son propre comportement, ces dernières vingt-quatre heures. Depuis sa discussion avec Henry, elle était dans un état proche de la panique. La cérémonie avait été un calvaire. Ensuite, elle s'était désespérément accrochée à son frère, le serrant dans ses bras avec une ferveur puérile qu'elle croyait disparue depuis longtemps. La soudaine tendresse de Henry l'avait prise au dépourvu, de même que son offre de revenir à Waltham Manor dès qu'elle le voudrait. Elle n'avait su si elle devait le bénir pour sa bonté ou le maudire pour l'idée si peu engageante qu'il se faisait manifestement de son avenir auprès de Jeremy.

À l'approche du départ de Waltham Manor, affolée, elle avait emporté le plus d'affaires possibles. Des vêtements qu'elle ne porterait jamais, des livres qu'elle ne lirait pas, et toutes ces créatures, à fourrure, à crin ou en turban...

Puis elle avait repoussé son mari pour leur nuit de noces.

Elle voyait encore son expression, la veille, lorsqu'ils s'étaient séparés, ce regard brûlant, aux antipodes de ses paroles résignées. Elle avait vu le désir qui brillait dans ses yeux et lui enrouait la voix. Rien que d'y penser, elle en était parcourue de frissons.

Et emplie de doutes. À ce qu'il lui semblait, elle répondait amplement aux critères exigeants de Jeremy lorsqu'ils se trouvaient dans un lit - ou sur un bureau, sous un arbre ou dans un cabinet d'ébène... Il désirait la véritable Lucy dans son lit. Mais, pour le reste, il voulait qu'elle change.

Elle aurait dû l'écouter plus tôt. « Un homme ne veut pas s'abaisser pour trouver l'amour ; il veut s'élever vers le ciel, atteindre le paradis. Il veut plus qu'une femme. Il veut un rêve. Un ange. »

Avec un petit rire sans joie, elle s'adossa aux coussins moelleux. S'il espérait la transformer en comtesse bien sage, il se trompait. Elle en était incapable. Au moins avait-elle appris cela, en pourchassant Toby... Si Jeremy avait voulu épouser une dame élégante, il l'aurait trouvée.

Maintenant, il était trop tard pour faire marche arrière.

Elle caressa d'un geste pensif le chat qui ronronnait sur ses genoux. Si seulement elle pouvait ne plus aimer Jeremy !

Si elle pouvait, par la seule force de sa volonté, reprendre la maîtrise de son cœur ! Hélas ! cela ne relevait pas de ses décisions personnelles...

L'amour battait en elle au rythme de son souffle ; elle ne pouvait lui échapper, et c'était irréversible. Quelque chose avait changé en elle. Elle ne serait plus jamais la même.

Rien ne serait plus jamais pareil. Ni sa vie, ni son foyer, ni ses relations avec Henry. Quant au cercle amical qui se reformait chaque automne et l'entourait de chaleur et d'affection, il semblait brisé pour toujours.

Que lui restait-il ? Rien... sauf, peut-être, une vague possibilité. Elle ferma les yeux au souvenir de l'instant très bref où, lors de la cérémonie, la main de Jeremy s'était refermée sur la sienne, chaude et rassurante. Une étincelle s'était allumée en elle, comme une petite flamme dans la nuit.

Était-ce cela, l'espoir ?

En soupirant, elle rouvrit les paupières. Elle n'avait jamais été très douée pour l'espoir. Peut-être le moment d'apprendre était-il venu ?

Les routes étant sèches, la seconde partie du voyage se déroula sans encombre. Cependant, les jours étaient courts en cette saison automnale, aussi faisait-il déjà nuit lorsqu'ils arrivèrent à Corbinsdale Abbey.

Le personnel s'était rassemblé dans le hall pour souhaiter la bienvenue à la nouvelle maîtresse de maison et Mme Greene, la gouvernante, fit un pas en avant.

— Monsieur, dit-elle en s'inclinant. Madame. Bienvenue à Corbinsdale.

Voyant le regard intrigué que la gouvernante posait sur Lucy, Jeremy toussota. Aussitôt, elle se tourna vers lui, l'air vaguement fautif.

— Les chambres ont été préparées, Monsieur.

— La tante de mon épouse séjournera avec nous, indiqua-t-il.

D'un geste, il désigna tante Matilda.

— Vous l'installerez dans la chambre bleue. Il lui faudra deux bonnes en permanence.

Mme Greene acquiesça d'un hochement de tête.

— Très bien, Monsieur. Le dîner est prêt à être servi dès que Monsieur le désirera.

— Dans une heure, dit-il avant de congédier tout le monde d'un hochement de la tête.

Il accompagna ensuite Lucy et sa tante à l'étage. Tandis qu'ils gravissaient les marches, le personnel entreprit de décharger la voiture de ses caisses pour les monter par l'escalier de service. Dans le corridor, une femme de chambre les attendait à l'entrée de la chambre bleue. Les bagages de tante Matilda étaient déjà déposés près de la porte, et un valet finissait doter le dernier drap qui recouvrait un siège.

— Quelle efficacité ! murmura Lucy.

La tête bien droite, les mains jointes, tante Matilda inspecta avec soin son nouveau domaine. Des tentures de velours bleu roi encadraient les fenêtres et les fauteuils étaient tapissés de toile de Jouy bleu et blanc. De part et d'autre de l'âtre étaient posés des pare-feu ornés de scènes pastorales.

— Ravissant, déclara-t-elle.

Jeremy offrit alors son bras à Lucy pour lui faire traverser le couloir.

— Nos appartements sont ici, dit-il en la faisant entrer dans un petit salon.

Un feu crépitait dans la cheminée, projetant des lueurs ambrées sur les meubles d'acajou et les tapisseries d'inspiration médiévale.

— Ma chambre est à droite, reprit-il. La vôtre de ce côté.

D'un geste, il désigna une porte sur leur gauche. Lucy hochait la tête, les yeux écarquillés.

— J'ai engagé une femme de chambre pour vous. La meilleure que j'ai trouvée à Londres.

— Très bien, répondit-elle simplement.

Jeremy ne lui avait jamais vu cette expression. S'il n'avait pas su que c'était impossible, il aurait cru que Lucy était impressionnée !

Il l'entraîna vers sa chambre.

— Peut-être souhaitez-vous vous rafraîchir et vous changer pour le dîner ?

— Oui, je suis affamée, dit-elle en souriant. Cette fois, il la reconnaissait. Jeremy éclata de rire.

— Parfait. Je vous attends.

Quarante minutes plus tard, il retourna dans le petit salon après avoir pris un bain et passé une tenue de soirée noire. Depuis le seuil, il observa Lucy. Elle était assise dans un fauteuil et regardait les flammes d'un air absent, le menton posé sur sa main. Elle portait une robe de soie jaune pâle et ses cheveux avaient été noués en un simple chignon. Jamais elle ne lui avait semblé aussi jolie ni aussi vulnérable que dans ce charmant abandon.

Une bouffée d'angoisse l'étreignit. Ils étaient désormais mari et femme, cette soirée était la première qu'ils passaient chez eux, mais le tapis qui les séparait lui semblait plus large qu'un océan. Pour la première fois de sa vie, il regretta de ne pas être un beau parleur. Il ne pouvait s'empêcher de penser que quelques compliments bien tournés, formulés d'un ton conciliant, auraient tout arrangé. Le problème, c'était qu'il manquait dramatiquement d'inspiration.

Que dire ? Il soupira. Toby aurait su, lui.

Lucy le vit enfin et se leva, un sourire contraint aux lèvres.

Sans un mot, Jeremy lui offrit son bras. Au moins, avait-il cela à lui offrir : la sécurité du mariage,

une belle maison, une bonne table. Peut-être pas tout ce qu'une épouse pouvait attendre, mais assez pour satisfaire aux besoins d'une femme...

Ils allèrent chercher tante Matilda et il escorta les deux femmes jusqu'à la salle à manger. À leur entrée, il perçut le tressaillement de Lucy. La longue table était chargée d'argent, de porcelaine et de cristal. Le long de chacun des murs, des laquais en livrée attendaient. Jeremy guida Lucy jusqu'à une extrémité de la table. Un valet tira sa chaise, puis la poussa lorsqu'elle commença à s'asseoir. Lucy tomba sur son siège avec un petit hoquet de surprise, puis se mit à rougir. Le valet alla reprendre son poste devant le lambris.

Jeremy jugea plus sûr d'aider lui-même tante Matilda à s'asseoir. Il l'installa à la gauche de Lucy, puis alla prendre sa place, à l'autre extrémité de la table. Sur un hochement de tête de sa part, le consommé fut servi.

— De quoi s'agit-il ? demanda Lucy en prenant sa cuillère d'un air méfiant. Je n'ai jamais vu de potage aussi rouge.

Jeremy goûta.

— C'est de la bisque de homard, expliqua-t-il.

Il regarda Lucy goûter avec précaution, avaler lentement, puis se passer la langue sur les lèvres. Pour la première fois de la journée, elle leva vers lui un regard ravi.

— Mmm ! fit-elle avec un petit soupir de plaisir. Jeremy faillit en lâcher sa cuillère.

Elle goûta de nouveau.

— Oh ! dit-elle en fermant les yeux. Jeremy, que c'est bon !

Sur les genoux de Jeremy, la serviette se tendit soudain.

Lorsqu'elle eut fini sa seconde assiettée, il avait les reins en feu - et sans doute le visage aussi. Hélas ! Son supplice n'était pas terminé. Chacun des sept plats du menu arracha à Lucy de petits cris de délices. Jeremy ne savait plus s'il devait faire fouetter son chef français ou doubler ses gages. Pour sa part, il parvint tout juste à avaler son repas. Tout son appétit avait cédé la place à un autre, d'une nature plus érotique. Enfin, arriva le dessert.

Jeremy n'en prenait jamais et n'eut donc rien d'autre à faire que de regarder son épouse manger le sien - une petite merveille aux fruits rouges et au chocolat digne d'une table de roi.

— Ô Seigneur ! gémit Lucy dès sa première cuillerée.

C'est divin !

Elle lécha une goutte de crème sur ses lèvres.

— Jeremy, vous devez absolument goûter cela.

Il ne put s'empêcher de loucher vers son décolleté.

D'un geste, il fit signe au sommelier. Bon sang, s'ils avaient été seuls, il se serait jeté sur elle et l'aurait prise là, sur la table ! Il vida son verre d'un trait, en espérant que le vin éteindrait le brasier qui grondait dans ses veines.

C'était une erreur regrettable, comprit-il quelques instants plus tard. C'est bien connu, il ne faut jamais jeter d'alcool dans les flammes. Lorsqu'il entendit les petits cris d'extase de Lucy, tout aux délices de sa dégustation, il commença à se dire qu'une tante sénile et une douzaine de valets n'étaient pas un obstacle insurmontable. Le fauve ivre de désir en lui rugit de plus belle, excité par l'alcool et les gémissements de plaisir de Lucy.

Il fallait qu'il le maîtrise. Lucy était sans doute fatiguée par le voyage et, loin de chez elle pour la première fois, elle avait probablement le mal du pays. Elle l'avait repoussé la nuit dernière, il n'était pas question qu'il se montre trop insistant. Son frère serait trop heureux de la ramener à Waltham Manor !

S'il la pressait trop, il risquait de la perdre pour toujours.

Lucy n'était ni prude ni timide, et n'était plus innocente.

Lorsqu'elle voudrait de lui - si elle voulait de lui - elle saurait où le trouver. Elle l'avait déjà fait.

Jeremy ne sut par quel miracle de volonté et de bonne éducation il parvint à la ramener jusqu'à sa chambre. Quant à Lucy, elle ne devina pas les efforts qu'il dut fournir pour se composer une voix paisible et lui souhaiter bonne nuit, comme si de rien n'était. A l'intérieur, en revanche, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Ses jambes le portaient à peine, son cœur battait la chamade, son esprit était en pleine confusion.

— Vous devez être épuisée, ajouta-t-il en détachant de son bras la main de Lucy. Reposez-vous aussi longtemps que vous en aurez besoin demain matin. Je demanderai que l'on ne vous réveille pas.

— Merci, répondit-elle d'un ton un peu contraint. Je suppose que je dormirai mieux en sachant que je ne serai pas dérangée.

Voilà ce qu'il appelait se faire éconduire en beauté ! Il déposa un baiser léger sur sa joue. Sa peau était plus douce que le plus fin des desserts, même confectionné par le meilleur pâtissier français...

— Dormez bien, murmura-t-il.

Au moins, l'un d'entre eux trouverait-il le sommeil.

Chapitre 19

Rien ne gâchait autant le plaisir d'une belle matinée d'automne que de se réveiller dans la peau d'une comtesse.

Encore à moitié endormie, Lucy s'assit dans son vaste lit à baldaquin et s'étira. La veille au soir, elle n'avait pas pris le temps d'inspecter ses appartements. La pièce était trop sombre, et son humeur

aussi. Même en ce début de journée, la lumière avait du mal à entrer dans la pièce. Les lourdes tentures aux tonalités assourdies filtraient la chaleur et l'éclat du soleil, ne laissant passer qu'une faible lueur.

Lucy se leva et alla ouvrir les rideaux. Une vive lumière l'éblouit aussitôt. Lorsque sa vue se fut accoutumée, un spectacle extraordinaire s'offrit à ses yeux. À Waltham Manor, les champs et les haies quadrilées les doux valonnements des collines comme un patchwork un peu rustique, dessinant un paysage confortable et domestiqué.

Ici, la nature était sauvage. Des falaises à pic fermaient l'horizon, une gorge creusait une profonde saignée entre les bois, et des enrochements déchiquetés jaillissaient çà et là de la lande, tels des dents de géant.

Cet endroit demandait... non, exigeait d'être exploré.

Comment aurait-elle pu refuser une telle invitation ? Elle passa à la hâte sa tenue d'équitation. C'est alors qu'elle aperçut, posés sur son bureau, une petite bourse de velours et un feuillet plié. Elle souleva la bourse et la soupesa ; un tintement de pièces se fit entendre. D'après le billet, signé d'un certain M. Andrews, qui se présentait comme l'intendant du domaine, cela était l'argent de poche de Lucy pour le mois. Elle dénoua le cordon et vida le contenu sur la table.

Elle devait rêver !

Il y avait là trois fois ce que Henry lui donnait par an ! Lucy regarda la pile de pièces et de billets, furieuse. Sa réaction était absurde, elle le savait. Bien d'autres, à sa place, auraient bondi de joie devant une telle générosité. À ses yeux, pourtant, cette petite fortune était un échec annoncé.

Que diable était-elle supposée faire de tout cet argent ?

Combien de dentelles et de chapeaux une seule femme pouvait-elle acheter ? Elle recula, soudain oppressée. Il fallait qu'elle sorte.

— Bonjour, Milady, dit une voix derrière elle.

En se retournant, Lucy vit la gouvernante sur le seuil.

— J'espère que Madame a bien dormi, poursuivit Mme Greene.

Elle fit signe d'entrer à une petite bonne qui portait un plateau d'argent. Pendant que celle-ci déposait le petit déjeuner sur une table, la gouvernante reprit :

— Monsieur m'a dit que Madame voudra sans doute consulter les livres de comptes. Madame souhaite-elle que je les lui apporte dans une heure ?

Il fallait qu'elle se sauve ! songea Lucy, saisie de panique.

Elle hocha la tête sans un mot puis, dès que la matrone en bonnet de dentelle eut tourné les talons, elle rafla deux petits pains sur le plateau et se lança dans une folle aventure : sortir de Corbinsdale.

Par fierté, mais aussi par discrétion, elle se s'interdit de demander son chemin aux domestiques qu'elle croisa.

Jeremy devait avoir quitté la maison, car elle ne l'avait toujours pas croisé lorsqu'elle emprunta pour la troisième fois le même couloir. Enfin, par miracle, elle parvint à quitter l'immense demeure par une porte de service. Là, derrière le potager, au bout d'une allée de terre, la Tentation lui faisait signe.

Les écuries.

Thistle serait sans doute encore fatiguée par son voyage, mais Lucy avait bien besoin d'une promenade tranquille.

Jeremy ne verrait certainement pas d'objection à cela, surtout si elle montait en amazone.

Lucy entra dans les écuries et passa devant les différentes stalles à la recherche de sa jument. Thistle n'était pas là !

Comme elle demandait à un garçon de lui indiquer où se trouvait sa monture, celui-ci la conduisit jusqu'à une bête d'un blanc étincelant à la crinière tressée et ornée de rubans.

Des rubans !

— Elle vient d'être préparée pour Milady. Milord a dit que Paris était réservée à l'usage personnel de Milady.

— Ah oui ? marmonna Lucy.

Que Jeremy lui impose de l'argent de poche digne d'une princesse et l'examen des livres de comptes, passe encore. Mais qu'il remplace sa chère Thistle par cette caricature de cheval ? Elle ne le tolérerait pas.

— Dois-je la seller, Milady ?

— Ce ne sera pas la peine.

Furieuse, elle frappa du pied une planche au fond de la stallle. De l'autre côté, un coup lui répondit.

Intriguée, elle contourna la séparation entre les boxes et découvrit un fringant étalon, noir comme la nuit, qui se mit à piaffer d'impatience en poussant des hennissements énergiques.

Lucifer, indiquait une plaque au-dessus de la stallle. Parfait.

Le sourire aux lèvres, elle se tourna vers le garçon d'écurie.

— Je vais plutôt prendre celui-là.

À l'approche de la rive couverte de galets, Jeremy ralentit sa monture. Ici, le torrent roulait au creux d'une gorge encaissée. Dans ses rapides, le cours d'eau charriait des feuilles mortes. Sur l'autre berge s'élevait une paroi abrupte émaillée de saillies rocheuses et de petits arbres aux silhouettes

tourmentées. L'endroit était exactement comme dans son souvenir.

Pourtant, tout lui semblait différent.

Il avait déjà éprouvé cette sensation un peu plus tôt ce matin, alors qu'il inspectait la partie ouest de sa propriété en compagnie d'Andrews, le régisseur. Le champ, dont on venait de récolter le seigle, avait la même apparence qu'un autre qui avait donné du froment l'année précédente. Un canal d'irrigation récemment creusé apparaissait bien ici ou là, mais il n'y avait rien de suffisamment nouveau pour expliquer cette impression de regarder Corbinsdale avec un œil neuf.

Il ne s'agissait pas d'un sentiment d'optimisme à proprement parler. Le paysage n'était pas plus paisible ni plus riant, maintenant qu'il était rentré chez lui avec une comtesse à son bras. Pour l'instant, de toute façon, son mariage semblait plutôt mal engagé. En fait, il ne faisait qu'ajouter des problèmes à ceux qu'il avait déjà... Malgré tout, le monde en général lui apparaissait sous un jour nouveau. Peut-être pas meilleur exactement, mais différent.

Difficile de ressasser les tragédies du passé lorsqu'on a une crise conjugale à résoudre ! Peut-être Corbinsdale et lui-même étaient-ils enfin prêts à se tourner vers l'avenir...

Soudain, un craquement attira son attention vers la paroi rocheuse. En l'espace d'un instant, il fut ramené dans un cauchemar vieux de vingt ans.

— Lucy ?

Tout d'abord, il refusa de croire que la silhouette en train d'escalader la pente abrupte, de l'autre côté de la rivière, était celle de sa femme, mais il aurait reconnu entre mille cette crinière cuivrée et cet habit de cavalière aux tons mordorés. En vérité, songea-t-il en ravalant un soupir nerveux, qui d'autre cela aurait-il pu être ?

— Lucy ! appela-t-il de nouveau en engageant son cheval dans le courant.

Si elle l'entendit, elle n'en montra rien et poursuivit son ascension le long de la falaise. Bon sang ! Si elle tombait sur les rochers en contrebas...

Elle disparut derrière un roc en sautoir. Le cœur battant, Jeremy lança sa monture au trot pour suivre Lucy du regard. Il longea la rivière qui décrivait un coude... et fut parcouru d'une sueur froide.

Elle montait en direction de l'ermitage.

Perché sur un promontoire rocheux, le minuscule cottage avait été bâti voici plusieurs siècles par les moines de l'Abbaye comme lieu de retraite. Ses murs de pierre épousaient les lignes du terrain en pente, donnant l'impression de faire corps avec la falaise. Une petite cheminée de guingois le surmontait et ses deux fenêtres étaient noires de poussière. Aux yeux de la plupart des gens, cet endroit offrait sans doute une apparence inoffensive, voire romantique. Lucy n'y voyait probablement qu'un charmant endroit à explorer. Il y avait eu une époque où il partageait cette illusion. Ce temps-là était révolu.

Il descendit de sa monture et plongea jusqu'aux genoux dans l'eau glacée. Arrivé sur l'autre berge, il entreprit à son tour de gravir la pente.

— Lucy ! appela-t-il de nouveau, ses mains en porte-voix.

Que faites-vous donc ?

Cette fois, el e dut l'entendre car el e tourna la tête vers lui.

Jeremy se maudit pour sa stupidité. Jamais il n'aurait dû détourner son attention ! Comme pour lui donner raison, el e posa le pied sur une pierre instable et trébucha. Le souffle court, il la vit vaciller au-dessus de lui, tendre les bras, et reprendre de justesse son équilibre.

— Restez où vous êtes ! ordonna-t-il.

« Dieu du Ciel, faites qu'el e m'obéisse ! » pria-t-il tout en reprenant sa progression. Pour une fois dans ce qui semblait voué à être une courte vie, que Lucy ait le bon sens de faire ce qu'on lui demandait !

Enfin, il la rejoignit, le souffle court, tremblant de peur. El e eut l'audace de le toiser tranquillement avant de lui décocher un adorable sourire, le premier depuis trois jours.

Qu'el e était belle !

— Bonjour, Jeremy. Superbe journée, non ?

D'un mouvement du menton, el e désigna l'ermitage.

— Venez-vous l'explorer avec moi ?

— Non.

Manifestement décontenancée par sa froideur, el e battit des cils. Jeremy ravala un juron.

— L'endroit est mal entretenu, improvisa-t-il. Cela pourrait être dangereux.

— Oh ! je suis sûre que non ! Il est tout en pierre. On dirait qu'il est là depuis une éternité. Même si nous essayions, je ne pense pas que nous puissions le faire tomber.

De sa voix la plus sévère, et en lui décochant LE regard pour faire bonne mesure, Jeremy répondit :

— J'ai dit non.

Cette fois, el e fronça les sourcils. Bien. Au moins, le message était passé.

— Croyez-moi, reprit-il, il n'y a rien d'intéressant là-haut. Si vous voulez le constater par vous-même, vous devrez attendre un autre jour. Je vais d'abord demander à Andrews de vérifier que tout est sûr. Personne n'est venu ici depuis des années.

Vingt et une, pour être exact. Depuis que Thomas et lui venaient y jouer, enfants. Le cottage avait servi de camp de base à d'innombrables parties de pêche, expéditions militaires et autres quêtes

arthuriennes, jusqu'à une certaine nuit où deux gamins s'étaient échappés de l'Abbaye pour aller récupérer un trésor oublié à l'ermitage, et où un seul d'entre eux était rentré à la maison.

Un hennissement impatient attira l'attention de Jeremy, un peu plus bas le long de la rivière. Il n'eut que le temps d'apercevoir l'étalon noir qui filait entre les arbres, rênes au vent. Sans doute ne le reverrait-on jamais. Jeremy se tourna vers Lucy, stupéfait.

— Vous êtes venue ici avec cette monture ?

— Ma foi, j'aurais volontiers pris Thistle, mais il semblerait qu'elle ne convienne pas à une comtesse.

— Lucifer convient encore moins, et vous le savez. C'est un miracle qu'il ne vous ait pas éjectée d'une ruade.

Il regarda Lucy. Son col était ouvert, révélant la naissance de sa gorge ronde et blanche, qui se soulevait à chacune de ses respirations. Exactement le spectacle dont il n'avait pas besoin, songea-t-il.

Détournant les yeux, il la prit par la main et la guida vers le bas de la falaise.

— Où est votre escorte ? demanda-t-il.

— Vous parlez de ces deux benêts mandatés pour jouer les pots de colle ? Je les ai convaincus de me laisser tranquille.

Elle lui décocha un sourire miel eux.

— Moyennant espèces sonnantes et trébuchantes, précisa-t-elle.

— Eh bien, j'espère que vous avez été généreuse, parce qu'ils vont devoir manger tout l'hiver avec cet argent, bougonna Jeremy en l'aidant à franchir une passe difficile.

Vous venez de leur faire perdre leur emploi. Je vous interdis d'aller vous promener - à pied, à cheval ou en bateau - sans escorte. Et je vous interdis de prendre d'autres montures que celles qui ont mon approbation, faute de quoi vous ne sortirez plus du tout !

Lucy poussa un hoquet indigné lorsqu'il la déposa sur le rivage.

— Vous n'allez pas m'enfermer dans l'Abbaye, tout de même !

— Ah non ?

D'un sifflement, il appela son cheval. Aussitôt, l'animal s'engagea dans les flots pour le rejoindre.

— J'arrêterai de jouer les pères Fouettard quand vous cesserez vos enfantillages, Lucy.

Devant l'expression de détresse qui se peignit sur ses traits, Jeremy éprouva un pincement de culpabilité, mais il refusa de se laisser attendrir. Il fallait qu'elle comprenne qu'il ne plaisantait pas et n'avait aucune intention de passer son temps à voler à son secours. Son cœur n'y survivrait pas.

Prenant les rênes de sa monture, il les enroula sur le pommeau de la selle.

— Ne pourriez-vous pas faire quelque chose de... de féminin, pour changer ? Vous disposez de fonds illimités et d'une armée de domestiques. Occupez-vous des menus.

Refaites la décoration de la maison. Brodez un ou deux coussins. Prenez la voiture pour aller au village acheter des choses dont vous n'avez aucun besoin. Apprenez à vous conduire comme une dame, pour l'amour du Ciel !

Un silence lui répondit.

Ses yeux verts le fusillèrent d'un regard assassin et deux taches rouges apparurent sur ses pommettes. Elle ouvrit la bouche pour répliquer - probablement par quelque parole cinglante - mais il ne lui en laissa pas le temps. Avant d'être tenté de la faire taire d'un baiser, il la prit par la taille, la souleva dans les airs et la déposa sur la selle. Puis il monta derrière elle, prit les rênes dans une main, referma son autre bras autour de la taille de Lucy et enfonça ses talons dans les flancs du cheval.

— Je vous ramène à la maison.

Lucy était abasourdie.

Enfin, pas tout à fait. Elle le regrettait, car cela lui aurait permis de rester en colère, au lieu d'être distraite par le contact du bras de Jeremy autour de sa taille, ou de son torse, large et solide, dans son dos.

Elle ne s'était pas aperçue à quel point cela lui avait manqué.

Lucy n'aurait su dire contre qui elle était le plus en colère -

lui ou elle. Il n'avait rien dit de nouveau ni de surprenant ; il l'avait seulement dit un ton plus haut que dans le bureau de Henry. Il voulait qu'elle change, qu'elle devienne une dame.

Cela la rendait furieuse et un peu triste, mais elle le savait déjà.

À la réflexion, c'est contre elle qu'elle avait le plus de ressentiment. Parce qu'elle ne pouvait pas s'empêcher de s'appuyer contre lui. Fermant les yeux, elle s'abandonna à sa force et s'enivra de son parfum viril en se maudissant pour sa faiblesse. À chaque pas de leur monture, une inavouable langueur s'éveilla en elle. Soudain, l'animal changea d'allure, la faisant glisser. Jeremy la plaqua contre lui sans ménagement. À présent, fermement serrée entre ses cuisses, elle ne pouvait plus rien ignorer du désir qu'il éprouvait pour elle.

Manifestement, une certaine partie de son anatomie la trouvait suffisamment féminine !

Elle s'agita, lui arrachant un petit soupir. Une vague brûlante monta en elle. Un mot, un geste, un seul regard, et elle prendrait le dessus. L'espace d'un instant, elle fut tentée de céder à l'appel de ses sens et de satisfaire le désir qui courait dans ses veines.

Ce serait une amère victoire, songea-t-elle, car, sous son désir, il y avait un torrent d'émotions prêt à se déverser. Du côté de Jeremy, en revanche, le désir ne cachait rien d'autre que des regrets... et peut-

être le profond espoir de la voir se mettre aux travaux d'aiguille ou commander de nouveaux papiers peints. Elle éprouvait une envie grandissante de sentir son corps sur le sien, ne serait-ce que pour quelques minutes, et de s'imaginer que leur complicité était plus profonde que quelques caresses. En vérité, cette envie commençait à prendre des allures d'irrépressible impatience...

Elle s'écarta de lui autant que possible et, fermant les yeux, tenta de souffler sur les braises de sa colère contre lui. Il l'avait arrachée à son foyer, à son univers familial. Elle n'avait plus que son indépendance d'esprit, et pour rien au monde elle n'y renoncerait. Le jour de son mariage, elle n'avait pas fait le serment d'abdiquer toute fierté et elle ne se souvenait pas d'un vœu concernant des coussins brodés. Il pouvait peut-être restreindre sa liberté de mouvement, mais ce n'était pas en l'enfermant qu'il la changerait.

Non, se dit-elle, le sourire aux lèvres. Même confinée entre quatre murs, elle saurait encore semer le désordre...

Ce soir-là, au moment de passer à table, Lucy observa le visage de Jeremy qui regardait les plats disposés entre eux. Filet de chevreuil, confit de canard, légumes en sauce, agneau braisé, truite sautée. Exactement les mêmes que la veille, jusqu'à la petite saucière de crème.

— Lucy, la gouvernante ne vous a-t-elle pas consultée pour le menu du dîner ?

— Si.

— N'avez-vous eu aucune suggestion à lui faire ? Pas d'autres plats à lui demander ?

— Non, répondit Lucy en s'asseyant. Impossible d'imaginer un repas plus parfait que celui d'hier soir. Alors, quand elle m'a demandé quels étaient mes mets préférés, je me suis contentée de lui dire de nous servir la même chose.

Elle avait bien l'intention de recommencer le lendemain, le surlendemain et le jour suivant, aussi longtemps qu'elle le pourrait. Cela apprendrait à Jeremy à lui demander de se charger des menus ! Et dès demain, se promit-elle, elle allait s'occuper de cette histoire de broderie.

— Exactement les mêmes plats ? demanda Jeremy d'un air bizarre - plus inquiet que contrarié. Y compris le dessert

?

— Surtout le dessert, répondit-elle en dépliant sa serviette.

Pouvons-nous commencer ?

Elle voulait le tuer. Jeremy en était certain.

Son épouse était résolue à l'assassiner à petit feu. Le jour, elle lui donnait des palpitations en prenant des risques inconsidérés. Le soir, elle le rendait fou de désir en accompagnant son dîner de petits soupirs de délectation.

Sans jamais se départir de son sourire.

À moins d'un miracle, il ne survivrait pas un mois à ce supplice.

El e avala une gorgée de soupe dans un gémissement de félicité qui lui mit les reins en feu... et tout le reste du dîner se déroula de la même façon. Chaque exclamation, chaque petit halètement ne faisait qu'aviver le brasier qui grondait en lui. Lorsqu'ils parvinrent au dessert, que Lucy dégusta à petits coups de langue sensuels, il était au bord de l'explosion...

Enfin, à son grand soulagement, el e exprima le désir de se retirer tôt. Chaque minute passée en sa compagnie était un supplice. El e était encore plus inaccessible à présent qu'avant leur mariage ! Avant, il ignorait ce qu'il manquait. Il en avait une petite idée, certes, mais maintenant qu'il connaissait ses courbes voluptueuses et son parfum entêtant, chaque seconde auprès d'el e était une seconde où il regrettait de ne pas être en el e.

Il pouvait attendre, se dit-il. En vérité, il n'avait guère le choix. Après leur altercation de ce matin, il s'était attendu à ce qu'el e écrive à Henry dès leur retour à l'Abbaye mais, apparemment, el e avait décidé de rester. Pour l'instant. Le plus sage était d'apprendre la patience... et de s'habituer à la bisque de homard. Cependant, l'attente était un véritable enfer.

Dire qu'ils n'étaient mariés que depuis trois jours !

Chapitre 20

L'enfer ne faisait que commencer.

Après une semaine de froideur indifférente, de bisque de homard et d'inexplicable prolifération d'aiguil es à broder jail issant de tous les fauteuils et sofas, Jeremy fut réveil é un matin par un choc mat suivi d'un hurlement strident.

Sautant de son lit, il saisit sa robe de chambre et l'enfila tout en se ruant vers le petit salon des appartements conjugaux. Alors qu'il ouvrait la porte, un second cri s'éleva.

Ébloui par la vive lumière du jour, il cligna des yeux. Il lui fal ut quelques instants pour comprendre la scène qui se déroulait devant lui. Cel e qui avait hurlé était la femme de chambre, qui se tenait au centre de la pièce en se tordant les mains. Quant à Lucy, el e gisait à terre près de la fenêtre, empêtrée dans une masse de velours gris qui, jusque-là, avait fait office de rideaux.

— Mais enfin, que se passe-t-il ici ? s'écria-t-il. Pour toute réponse, la domestique se mit à geindre.

Agacé, Jeremy s'approcha de son épouse.

— Lucy, êtes-vous blessée ? Avez-vous perdu la tête?

El e écarta une mèche de cheveux de son visage et lui décocha un regard noir. Le cœur de Jeremy se serra.

Pourquoi fal ait-il qu'el e soit aussi bel e ? Il l'avait à peine vue, toute cette semaine. Après le premier matin, el e était restée confinée dans ses appartements et n'en sortait qu'à l'heure du dîner. Depuis qu'ils étaient mariés, c'était la première fois qu'il la voyait les cheveux dénoués, la première fois qu'il la voyait rougir, comme seule peut rougir une femme en colère ou en émoi... Quant à l'éclat qui

vibrant dans son regard, il lui fit l'effet d'une étincelle jetée sur de l'amadou. Une vague de désir monta en lui, courut sur sa peau et aluma un soudain brasier dans ses reins.

S'efforçant de reprendre ses esprits, il lui tendit la main.

— Que diable fabriquez-vous ?

— Je change les rideaux, marmonna-t-elle.

Ignorant superbement son aide, elle entreprit de se dépêtrer de son piège de velours.

— Vous m'avez dit de refaire la décoration, ajouta-t-elle.

— D'accord. Mais maintenant ? Avant d'avoir seulement pris le petit déjeuner ?

— Comment voulez-vous que j'aie de l'appétit dans ce...

dans ce caveau ?

Elle déroula un cordon de rideau de son poignet.

— C'est le Moyen Âge, ici, bougonna-t-elle.

— Personne ne vous demande de prendre vos petits déjeuners dans votre chambre. Vous auriez trouvé depuis longtemps la salle du petit déjeuner, si vous aviez daigné sortir d'ici.

Sans répondre, elle donna un coup sec sur une embrasse qui refusait de céder. S'apercevant que celle-ci était coincée sous une chaise renversée,

Jeremy redressa le siège, avant de le soulever dans sa main.

— Vous étiez debout là dessus ? demanda-t-il, incrédule.

Furieux, il jeta le siège en direction du mur. La bonne cria de nouveau.

— Vous êtes montée sur une chaise pour retirer les rideaux vous-même ?

Pas de réponse. Toujours assise sur le parquet, Lucy, qui avait enfin réussi à se libérer de l'épaisse tenture, se drapa avec dignité dans sa robe de chambre - ce maudit vêtement de velours pourpre qui enfiévrerait les rêves de Jeremy - puis détourna le regard.

Se penchant au-dessus d'elle, il reprit dans un grondement

:

— Si vous souhaitez ôter les rideaux, demandez aux domestiques de s'en charger. Je vous interdis de jouer les équilibristes. Vous auriez pu vous rompre le cou !

— Je ne me suis rien cassé du tout.

— Dans ce cas, pourquoi êtes-vous toujours par terre ?

El e ferma un instant les paupières puis leva les yeux au plafond.

— Il est possible que je me sois tordu la chevil e.

Étouffant un juron, Jeremy s'accroupit près d'el e. De fait, sa chevil e gauche semblait rouge et enflée.

— Bon sang, Lucy !

— Ce n'est rien. Aidez-moi seulement à me relever.

J'aimerais al er...

Avec un soupir impatient, il la prit entre ses bras et la souleva.

— Vous n'al ez nul e part, décréta-t-il en l'emportant vers sa chambre.

— Jeremy ! Que faites-vous ? protesta-t-el e. Posez-moi immédiatement !

El e tenta de se dégager. Pour toute réponse, il raffermi sa prise.

— Vous n'êtes qu'une brute épaisse !

Comme la domestique s'était remise à pousser des cris d'effroi, Jeremy la fit taire en dardant sur el e un regard noir.

— Appelez un médecin, ordonna-t-il.

Lucy abattit sur ses épaules une pluie de coups de poing.

— Inutile ! maugréa-t-el e. Et posez-moi par terre, je vais très bien !

Il ne se donna pas la peine de lui répondre.

— Immédiatement, ajouta-t-il à l'intention de la bonne.

Cel e-ci quitta le petit salon sans demander son reste.

Jeremy entra dans la chambre de Lucy, et déposa son fardeau sur le lit.

— C'est tout à fait ridicule, marmonna-t-el e. Je n'ai pas besoin d'un médecin.

Ses yeux étincelaient de fureur et sa poitrine se soulevait à un rythme rapide. Jeremy posa les mains sur le matelas de part et d'autre de ses hanches, l'emprisonnant entre ses bras, et se pencha vers el e. Il pouvait sentir son doux parfum de miel et de fleurs. Il pouvait voir ses lèvres ensorcelantes, pleines et rouges comme des fruits défendus.

Et il entendait encore l'écho de ses paroles vibrantes de mépris. « Je n'ai pas besoin d'un médecin. » El e n'avait pas non plus besoin d'argent de poche, ni de nouvelles robes ni d'une autre soupe que de la

bisque de homard. Et surtout - el e le lui rappelait sans pitié à chaque instant - el e n'avait pas besoin de lui. Il commençait à se lasser d'entendre la liste de tout ce dont Lucy n'avait pas besoin de sa part.

— Je vais vous dire de quoi vous avez besoin, répliqua-t-il, le souffle court. Vous avez besoin de rester al onnée. Vous avez besoin d'être vue par un médecin. Vous avez besoin d'arrêter de faire le travail des domestiques. Et vous avez besoin de rester plus de deux jours d'affilée sans vous blesser ou vous mettre en danger !

— Je...

— Et, reprit-il en s'approchant d'el e à lui toucher le nez, vous avez besoin d'apprendre à respecter les convenances ! Lorsque nous sommes seuls, traitez-moi de tous les noms que vous voudrez, mais en présence du personnel vous m'appelerez « my lord » !

El e émit un hoquet de stupeur indignée, mais Jeremy se redressa et tourna les talons avant qu'el e n'ait eu le temps de protester. Avant que la « brute épaisse » en lui ne soit tentée de la faire taire d'un baiser.

Lucy réprima un tressaillement de douleur lorsque deux mains fermes manipulèrent sa chevil e sans douceur.

— C'est vous, le médecin ?

La jeune femme assise au pied de son lit lui décocha un regard irrité.

— Je suis sa fil e et son assistante. Je m'occupe des cas sans gravité pour qu'il puisse se consacrer aux gens vraiment malades. Un homme s'est gravement blessé à la main, ce matin, au moulin.

El e émit un petit reniflement agacé. El e avait de grands yeux bruns et le nez couvert de taches de son.

— Je suppose, reprit-el e tout en imprimant une série de flexions à la chevil e de Lucy, que vous vous attendiez à ce qu'il lâche tout pour s'occuper de vous, puisque vous êtes la comtesse.

— Pas du tout, répondit Lucy, déconcertée par tant d'hostilité. J'ai dit à mon mari que je n'avais pas besoin d'un médecin. Il n'a rien voulu entendre.

D'un geste rapide, la jeune femme ramena une mèche couleur de blé derrière son oreil e.

— Les hommes sont souvent comme cela.

— Comment vous appelez-vous ?

— Hetta Osborne.

— Enchantée. Lucy Waltham. Je veux dire, Trescott.

Miss Osborne lui lança un regard intrigué avant de parcourir la chambre des yeux. Les rideaux décrochés gisaient en tas sur le parquet, et les meubles avaient été poussés dans un coin.

— Je refais la décoration, expliqua Lucy, un peu mal à l'aise.

— Je vois.

Non, elle ne voyait pas. Personne ne pouvait comprendre pourquoi Lucy, comme prise de folie, s'était mise à arracher les rideaux et les tapisseries. Elle-même n'aurait su l'expliquer. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'après une semaine de réclusion, elle avait rêvé de brouillard. Un brouillard épais, opaque, suffocant, qui l'aveuglait et l'étouffait. Et lorsqu'elle s'était réveillée, elle avait été prise d'un irrépressible besoin de lumière et d'air frais.

Miss Osborne fit tourner son pied dans un sens, puis dans l'autre.

— Je vous assure que je vais très bien, déclara Lucy.

La douleur s'était atténuée tout de suite après sa chute. En revanche, elle aurait plus de mal à se remettre de son échange avec Jeremy. D'abord, du spectacle qu'il offrait, drapé de sa robe de chambre, manifestement nu sous l'étoffe bleu nuit. Dormait-il nu ? ne put-elle s'empêcher de se demander. Cela avait été le cas la nuit qu'ils avaient passée ensemble, mais le faisait-il aussi lorsqu'il était seul

? Et comment allait-elle trouver le sommeil, désormais, si elle n'avait pas la réponse ? Et comme si cela ne suffisait pas, il avait remonté le bas de sa chemise de nuit pour poser sur sa cheville une main de propriétaire, en un geste ô combien excitant ! Sans parler de cet impressionnant déploiement de force lorsqu'il l'avait soulevée entre ses bras sans effort apparent, puis s'était penché au-dessus d'elle et sur le lit... Elle en avait oublié instantanément la lumière et l'air frais. C'était de lui qu'elle avait besoin !

— Je vous ai fait mal ? s'enquit miss Osborne.

— Non, pourquoi ?

— Vous avez gémi.

Une rougeur envahit les joues de Lucy.

— Oh ! Vraiment ?

Maudit Jeremy ! Malgré ses paroles blessantes, elle n'avait pu s'empêcher d'éprouver du désir pour lui ! Elle avait eu envie de passer les mains dans l'échancrure de sa robe de chambre, de le prendre par les épaules et de l'attirer à elle.

Jusqu'à ce qu'il exige de se faire appeler « my lord ». Elle n'avait jamais rien entendu de plus insupportable... ni de plus insupportablement excitant. Fermant les yeux, elle poussa un soupir excédé.

— Tout va bien, déclara miss Osborne en reposant son pied sur le lit.

Puis, après un regard en biais vers Lucy, elle ajouta :

— Du moins, en ce qui concerne votre cheville.

Lucy se rassit et observa la jeune femme à son chevet.

Miss Osborne portait une robe imprimée et une petite veste brun cuivré. Quelques épingles retenaient ses cheveux noués en un chignon simple. Elle n'arborait ni rubans ni bijoux. Elle ne devait guère être plus âgée qu'elle, mais elle dégageait une enviable impression de compétence et de calme. Elle enfila ses gants avec des gestes précis.

— Puisque vous avez fait le chemin jusqu'ici, restez donc prendre le thé, proposa Lucy.

— Non, merci.

Miss Osborne se leva et ramassa une petite valise noire.

— Je suis déjà en retard, expliqua-t-elle, et la route est longue. Je dois rendre visite à une femme enceinte et panser une blessure infectée. Vous comprenez bien qu'il y a dans le pays des gens qui ont réellement besoin de soins.

Lucy sourit. Au moins, il y avait ici quelqu'un qui ne la considérait pas avec un dédain plus ou moins bien dissimulé. Miss Osborne la méprisait ouvertement. Mieux encore, elle n'avait pas fait une seule courbette et ne l'avait pas une fois appelée « lady Kendal ». Mais surtout, elle venait de lui offrir ce dont elle avait le plus besoin : une occasion de prendre l'air.

— Si vous voulez bien attendre que je m'habille, dit Lucy, je vous ramène avec la voiture.

Si Miss Osborne avait montré une froide indifférence envers Lucy, elle manifesta une franche hilarité devant le phaéton verni et l'attelage de chevaux d'un noir de jais qui le tirait. Sans parler des deux valets en livrée qui se tenaient à distance respectueuse. Elle semblait cependant satisfaite d'avoir accepté l'offre de Lucy, et lorsque celle-ci ordonna aux cochers de presser l'allure, son attitude sembla changer légèrement. Lucy venait de passer du statut de « moins que rien » à celui de « peut-être quelque chose ».

Comme c'était agréable d'être enfin à l'air libre ! Lucy huma avec délices la fraîcheur automnale. Sur les indications de sa passagère, elle fit arrêter la voiture devant un petit cottage. Quatre enfants s'approchèrent en courant, suivis par une femme au ventre rond. Lucy se retourna pour prendre l'un des paniers qu'elle avait demandé à la cuisinière de préparer. Un sourire étira ses lèvres glacées par le vent. Même Jeremy ne trouverait rien à redire à cette sortie. Elle avait souvent vu Marianne rendre visite aux fermiers et leur apporter des paniers de nourriture et de friandises pour leurs enfants. Elle commençait à ressembler à une vraie comtesse !

Entendant déjà les cris de joie des petits lorsqu'ils verraient le panier, elle se retourna et découvrit qu'elle était seule.

Miss Osborne avait quitté le phaéton et tout le monde était déjà rentré dans la petite maison.

Très bien.

Lucy descendit à son tour et se dirigea vers le cottage, son panier au bras. Elle entra, un sourire bienveillant aux lèvres.

Assises autour d'une petite table, les deux femmes lui jetèrent un regard froid.

— Nous n'avons pas été présentées, dit Lucy en décochant un coup d'oeil appuyé à miss Osborne. Je suis lady Kendal .

La femme enceinte écarquillait les yeux.

— Je vous ai apporté ceci, poursuivit Lucy. Elle se tourna et tendit le panier aux enfants.

— Il y a des friandises, précisa-t-elle d'un ton enjoué tout en le faisant danser au bout de son bras.

Les enfants reculèrent, l'air apeuré. Le plus petit, un blondinet qui ne devait pas avoir plus de deux ans, s'accrocha aux jambes de sa sœur et fondit en larmes.

— C'est bon, dit Lucy. Inutile de s'énerver. Puis, joignant le geste à la parole, elle ajouta :

— Tenez, je le pose sur la table.

— Merci, Madame, articula la mère d'une voix à peine audible, les yeux baissés.

— Je vous en prie. Miss Osborne, je vais aller vous attendre dans la voiture.

La jeune femme ne quitta pas sa patiente des yeux.

— Je crois que c'est préférable, répondit-elle seulement.

Un quart d'heure plus tard, elle revint, sa petite valise à la main. Bon, songea Lucy, tout ne s'était pas exactement déroulé comme prévu, mais elle n'aurait pas montré sa déception à sa passagère. Il n'était peut-être pas étonnant que les enfants aient été impressionnés par l'apparition d'une élégante étrangère. Après tout, ils n'avaient jamais vu de comtesse. La prochaine fois, ils seraient tous pendus à ses basques.

Lorsqu'elles parvinrent au second cottage qu'elles devaient visiter, Lucy ne laissa pas miss Osborne partir devant elle.

Saisissant rapidement un panier, elle la suivit jusqu'à la maisonnette au toit de chaume. Miss Osborne frappa. Lucy entra à sa suite dans une petite pièce à l'atmosphère humide et glaciale. Dans la faible lumière qui passait par une minuscule ouverture, elle distingua les deux occupants des lieux : le gamin qui leur tenait la porte, qui ne devait pas avoir plus d'une douzaine d'années et dont la main était entourée d'un bandage, et une fille assise sur un galetas de paille, jambes croisées sous une jupe de laine brune bien trop fine.

— Albert, Mary, voici lady Kendal .

La porte se referma derrière elles avec un claquement.

Lucy pivota sur elle-même pour regarder le garçon.

— Ben quoi ? grommela ce dernier en remarquant l'expression de désapprobation de miss Osborne.

Faudrait peut-être que je m'incline devant Son Altesse ?

— Comment va ta main ? demanda miss Osborne, feignant de ne pas avoir entendu.

Sans quitter Lucy des yeux, le gamin haussa les épaules.

— Mieux. Ça fait encore mal, mais ça s'est pas infecté.

L'assistante du médecin posa sa valise sur une petite table et l'ouvrit.

— Voyons cela. Viens t'asseoir.

Albert obtempéra, tout en couvant Lucy d'un regard où se lisaient toute la méfiance et le mépris dont on est capable à douze ans. El e décida de concentrer ses efforts de bienveillance sur Mary.

El e traversa la pièce - deux pas lui suffirent, tant la pièce était petite - et s'assit près de la fillette. Celle-ci avait une tignasse en bataille, de grands yeux bruns et un petit visage pâle.

Lucy lui sourit. La petite lui répondit par un sourire où manquait une dent de lait.

— Quel âge as-tu, Mary ? L'enfant ne répondit pas.

— El e parle pas, bougonna Albert avant de tressaillir lorsque miss Osborne appuya sur sa blessure.

Sept nuits d'amour Bien, mais el e me comprend. N'est-ce pas, Mary ?

La fillette hocha la tête puis leva la main en tendant ses cinq doigts maigres.

— Tu as cinq ans ?

Souriant de plus belle, la petite acquiesça d'un nouveau hochement de tête. Lucy lui montra son panier.

— Quel e chance ! s'exclama-t-elle. J'ai justement un gâteau spécialement préparé pour une jeune fille de cinq ans.

El e lui proposa un sablé au beurre.

— Aimes-tu les shortbread, Mary ?

La petite s'empara du biscuit d'un geste vif et le porta à sa bouche.

— Le mange pas, Mary ! maugréa Albert d'une voix tendue par la douleur. Ça vient de chez Kendal . C'est sûrement empoisonné.

— Empoisonné ? répéta Lucy. Où es-tu allé chercher une idée pareille ? Ce n'est pas empoisonné !

Toute cette méfiance commençait à lui peser sur les nerfs.

C'était une chose d'en vouloir à son mari ; c'en était une autre d'entendre des étrangers dire du mal de lui.

Lucy se tourna vers la fillette.

— Tu peux le manger, Mary.

La petite regarda son gâteau d'un air perdu.

— Ou si tu préfères, proposa Lucy d'un ton conciliant, tu peux attendre le retour de ton papa et de ta maman, et leur demander si tu as le droit.

— Ils n'ont plus de parents, dit miss Osborne tout en tamponnant la plaie d'Albert avec un coton imbibé d'un liquide à l'odeur acre.

Albert serra les dents.

— Mon père est pas mort.

— C'est possible, admit miss Osborne, mais il n'est pas là pour s'occuper de vous.

Elle pansa la plaie avec un linge propre.

— Tu peux manger le biscuit, Mary.

Puis, faisant taire Albert d'un regard sévère, elle ajouta :

— Il n'est pas empoisonné.

La gamine dévora le shortbread. Le temps que miss Osborne finisse de panser la plaie de son patient, elle en avait avalé trois, ainsi qu'un morceau de fromage et presque toute une cuisse de poulet.

Lucy regretta de ne pas avoir apporté un plus grand panier.

Cette enfant mourait de faim. Elle regarda Albert. Lui aussi était bien trop maigre.

Tandis qu'elle se levaient pour partir, Lucy prit un shilling dans son réticule et le tendit à Albert.

— Tiens, dit-elle, pour t'acheter des biscuits. Mary a mangé tous ceux que j'avais apportés.

Albert émit un reniflement de mépris.

— Non, merci, Votre Altesse.

Il alla ouvrir la porte et se redressa de toute sa hauteur.

— Je prends pas l'aumône des Kendal. Lucy arqua un sourcil amusé.

— Ah non ?

Elle s'approcha de lui sans le quitter des yeux. Pas un instant il ne se départit de son regard méfiant. Elle retint un sourire amusé. Huit ans plus tôt, elle avait sans doute eu la même expression.

— Dans ce cas, reprit-el e, accepterais-tu un pari des Kendal ?

Sans attendre sa réponse, el e prit une pomme dans le panier posé sur la table et sortit devant le cottage, Mary sur ses talons.

— Mary, murmura-t-el e, aurais-tu la gentillesse d'aller poser ceci là-bas ?

D'un mouvement du menton, el e désigna le muret de pierres sèches qui bordait un champ d'avoine.

— Fais vite, et il y a un shilling pour toi.

La petite obtempéra et Lucy lui donna sa récompense.

— Voilà un shilling bien mérité, fit remarquer Lucy.

Puis, se tournant vers Albert, el e tendit la main.

— Et maintenant, notre pari. Albert, puis-je emprunter ta fronde ?

D'un coup d'oeil, el e désigna le lien de cuir qui dépassait de sa poche. Le gamin plissa les yeux en direction de la cible, puis dévisagea Lucy d'un air dubitatif.

— Vous pouvez pas l'atteindre, dit-il.

— Si je le rate, je te dois un shilling. Et si je le touche...

Albert ricana.

— Si je le touche, reprit-el e calmement, tu devras accepter une demi-couronne.

Prenant le lance-pierres qu'il lui tendait, Lucy se baissa pour choisir un caillou sur le sol.

— Alors, tope là ? demanda-t-el e en ajustant le projectile dans l'arme.

Albert hocha la tête. Du coin de l'œil, Lucy vit que miss Osborne observait leur échange sans cacher son amusement. L'espace d'un instant, el e hésita. Lancer des paris à des gamins têtus ne convenait peut-être pas à la comtesse de Kendal ... D'un autre côté, jouer les grandes dames n'impressionnait manifestement personne, ici. Et cela ne donnerait pas de pain à Mary.

Miss Osborne croisa son regard. Lucy haussa les épaules et lui sourit. El e visa la pomme, fit tourner la fronde d'un souple mouvement du poignet et libéra la pierre.

La pomme explosa dans un nuage de chair blanche. Albert regarda Lucy, bouche bée. El e prit une demi-couronne dans son réticule et le lui tendit, en même temps que la fronde.

— Si c'est un problème de fierté, Albert, la prochaine fois, choisis plutôt d'accepter la charité. Cela te coûtera moins.

Albert cligna des yeux d'un air perdu. Il regarda la pièce et la fronde, puis le muret, puis de nouveau

Lucy. Décochant un coup d'œil amusé à Lucy, miss Osborne s'approcha et lui tira gentiment l'oreille.

— Albert, je crois que les mots que tu cherches sont « Oui, Madame ».

— Vous avez un problème.

Intrigué, Jeremy leva les yeux de son courrier. En vérité, il se demandait pourquoi il était surpris. Après leur querelle de ce matin, il avait passé la journée à attendre avec nervosité - pour ne pas dire avec anxiété - la réaction de Lucy. Au moins, se dit-il en la voyant marcher d'un pas résolu, sa cheville allait

mieux.

— J'ai un problème répéta-t-il.

— Et un sérieux. Vos fermiers ne vous aiment pas.

Il s'adossa à son siège, rassuré.

— Oui, je sais.

— Je veux dire qu'ils vous détestent ! Lorsqu'on prononce le nom de Kendal, les vieux crachent par terre. Les mères se servent de vous pour menacer leurs enfants : « Si tu n'es pas sage, j'appellerai lord Kendal pour qu'il vienne te chercher ». Les gens vous haïssent.

— Et vous considérez cela comme un problème.

— Bien entendu. Pas vous ?

En soupirant, il posa sa plume sur son bureau.

— Un problème est une situation à laquelle je peux tenter de remédier. En l'occurrence, ce n'est pas moi qu'ils haïssent, c'était mon père. Moi, ils se contentent de me mépriser. Pour l'instant.

— J'ai rendu visite à certains de vos gens, aujourd'hui. Les enfants reculent de peur devant moi !

— Vous êtes sortie ? Avec qui ?

— Miss Osborne, la fille du médecin. Et deux cochers.

Son regard vert étincela, et elle ajouta :

— My lord.

Jeremy se massa les tempes. Il savait qu'il n'y échapperait pas.

— Écoutez, Lucy. Pour ce matin...

Elle l'interrompit d'un geste impatient.

— J'ai vu deux enfants, probablement des orphelins. Leur mère est sans doute morte, et leur père a été déporté en Australie. Devinez quel crime il a commis ?

Jeremy en avait une petite idée.

— Il a pris au piège une misérable perdrix pour nourrir sa famille qui mourait de faim ! Déporté pour un oiseau !

Le visage enflammé d'indignation, elle mordit son gant pour le retirer.

Jeremy se leva et contourna son bureau pour s'approcher d'elle.

— Lucy, mon père a été un seigneur sans pitié. Il était particulièrement inflexible envers les braconniers. C'est regrettable, mais je ne peux rien y changer.

— Votre père est mort, dit-elle avant d'ôter son autre gant.

Vous êtes le maître, à présent. Vous n'avez peut-être jamais privé deux innocents de leur père à cause d'une misérable perdrix, mais cela n'y change rien.

D'un geste sec, elle dénoua son chapeau et le lança sur une chaise, avant de reprendre :

— Vos fermiers n'éprouvent que de la peur et du mépris.

Pourquoi ne comprennent-ils pas que vous n'êtes pas un monstre ? Pourquoi ne voient-ils pas que vous êtes un homme bon et généreux ? Vous n'êtes pas comme votre père !

Jeremy s'appuya au bureau. La tête lui tournait. Peut-être était-ce parce que sa femme continuait de jeter ses vêtements les uns après les autres, tel e une danseuse de cabaret. Fasciné, il la regarda ôter sa cape, puis la lancer sur le tas de vêtements. Il n'osait espérer qu'el e al ait ensuite se défaire de ses bottines, de ses bas, de sa robe, puis de son corsage... mais un homme avait le droit de rêver.

Ou bien peut-être ses vertiges s'expliquaient-ils par ses paroles. Il n'était plus un monstre, à présent ? En l'espace d'une journée, il était passé du statut de « brute épaisse »

à celui d'« homme bon et généreux ». À ce rythme, demain, el e lui tresserait une couronne de laurier ! Cependant, ce qui le touchait le plus, c'était ce commentaire, formulé d'un ton presque indifférent. « Vous n'êtes pas comme votre père. » Qu'en savait-el e ?

— Vous vous souciez donc à ce point de l'opinion de mes fermiers à mon sujet ?

— Mais enfin, bien entendu ! s'exclama-t-el e. S'ils vous haïssent, ils me haïssent aussi !

Il retint un petit rire sans joie. Il aurait dû se douter qu'il y avait une bonne raison à ces déclarations d'affection.

— Je suis navré, Lucy, mais l'idée qu'ils se font de moi n'est pas près de s'améliorer.

Il s'écarta du bureau et al a se poster devant une fenêtre, d'où il regarda le paysage accidenté.

— Vous devez bien comprendre que Corbinsdale n'est pas Waltham Manor. Là-bas, on peut jeter une poignée de graines sur le sol et récolter à la saison suivante une superbe moisson. Ici, le pays est dur. Le sol est rocheux, à peine irrigué par les pluies. Il n'y a pas eu de blé, cette année. L'an dernier, c'est l'orge qui n'a pas donné. J'essaie de faire ce dont mon père aurait dû s'occuper il y a des années. Améliorer la terre, organiser la rotation des cultures, irriguer les espaces arides et drainer les zones marécageuses. Seulement, nous avons dû imposer ces réformes aux fermiers. Ils résistent au changement. Pour eux, c'est un surcroît de travail et de risques. J'ai dû les menacer d'expulsion s'ils refusaient d'appliquer les pratiques prescrites par le régisseur.

Il se tourna de nouveau vers Lucy.

— Vous imaginez aisément que cela n'a rien fait pour améliorer ma popularité. Au bout du compte, ils en retireront les bénéfices, mais pour l'instant... eh bien, ils me détestent.

Avec un soupir, Lucy croisa les bras.

— Ils nous détestent.

En la voyant froncer les sourcils et esquisser une moue de dépit, Jeremy fut tenté de chasser cette expression de son visage d'un baiser passionné, mais il ne put que s'appuyer contre la vitre, pris de vertige. De nouveau, el e venait de le rendre fou avec un simple mot.

Nous.

Chapitre 21

— Voilà donc notre sal e de petit déjeuner.

Jeremy leva les yeux de son journal et arqua les sourcils.

Manifestement, il était surpris de la voir, mais cela ne semblait pas être une surprise désagréable.

— Notre sal e de petit déjeuner, répéta-t-il d'un air perplexe. En effet, et je suis content que vous ayez décidé de l'utiliser. Peut-être souhaitez-vous un de ces jours faire le tour du propriétaire ?

El e sourit.

— Oui, en effet.

Après tout, el e n'ait pas rester éternel ement enfermée dans ses appartements ! Sa sortie de la veill e n'avait pas tout à fait comblé ses attentes, mais ses premières impressions en tant que comtesse n'avaient pas non plus été totalement négatives. À vrai dire, el es l'avaient laissée sur sa faim.

El e choisit un petit pain sur le buffet et fit lentement le tour de la pièce, avant de s'arrêter devant un portrait accroché au-dessus de la cheminée. L'homme offrait une vague ressemblance avec son mari. Sa façon de se tenir correspondait à peu près - épaules carrées, dos bien droit.

Ses yeux d'un bleu époustouflant étaient assez bien rendus. En revanche, Jeremy avait les cheveux noirs comme le jais, et non de cette teinte auburn. Quant à sa mâchoire, l'artiste n'avait pas su la dessiner. El e était bien trop ronde.

— Ce portrait ne vous rend pas justice, remarqua-t-el e.

— Parce qu'il ne me représente pas.

— Ah ? Dans ce cas, qui est-ce ? Ce ne peut être votre père, ses vêtements sont trop modernes.

— C'est mon frère.

Lucy pivota sur ses talons et le regarda, interloquée. Il continua de saler ses œufs au bacon comme si de rien n'était.

— Vous avez un frère ?

— J'avais. Il est mort.

Lucy leva les yeux vers le portrait, qui représentait un jeune homme.

— Quel âge avait-il ?

— À sa mort ? Onze ans, et moi huit.

— Ce n'est pas le portrait d'un enfant de onze ans !

— Effectivement. Ma mère n'a jamais accepté la mort de Thomas.

Il reposa la salière et prit sa fourchette.

— C'était son prénom. Il s'appelait Thomas.

Puis il se mit à manger avec lenteur. Lucy réprima un mouvement d'impatience.

— Je vous en prie, continuez.

— Jusqu'à sa propre mort, el e a commandé un nouveau portrait de lui chaque année. Ainsi, el e pouvait le voir tel qu'il aurait été s'il avait vécu.

À cette idée, Lucy sentit son cœur se serrer. Jeremy, au contraire, ne semblait pas affecté. Mal à l'aise, el e le regarda se servir un nouveau toast.

— Quand votre mère est-el e décédée ?

— Il y a quatre ans. Lucy fit un rapide calcul.

— Donc, puisque vous avez vingt-neuf ans, comme Henry...

vous avez perdu votre frère voici environ vingt et un ans moins quatre. Il y a donc... dix-sept portraits de lui dans cette maison ?

Jeremy étala un peu de beurre sur son toast.

— Sans compter ceux réalisés avant sa mort. Je dirais qu'il doit y en avoir une vingtaine.

Incroyable ! songea Lucy. Il devait y avoir moins de portraits du prince régent à Saint-James !

— Que lui est-il arrivé ? demanda-t-el e. Une mauvaise fièvre ?

— Non, il... C'était un accident.

Fronçant les sourcils, Jeremy reposa brusquement son couteau.

— C'est une longue histoire, reprit-il.

— Et el e sera encore plus longue si vous m'obligez à vous l'arracher phrase par phrase. Ce serait plus facile pour nous deux si vous acceptiez de me la raconter maintenant.

El e revint vers la table et s'approcha de lui.

— Je finirai par l'apprendre. Ne me forcez pas à interroger les domestiques.

— Vous voulez vraiment l'entendre ? dit-il d'une voix sombre, avant de poser son toast dans son assiette sans y avoir touché.

Lucy leva les yeux au plafond.

— Non, répliqua-t-el e, agacée. Ne me dites rien, j'adore tous ces mystères !

Puis, avec un soupir, el e posa sa main sur le bras de son mari.

— Oui, Jeremy. Je voudrais vraiment savoir.

— Très bien.

Il se leva de table, la prit par la main et l'entraîna avec lui à grandes enjambées. Lucy trottina à côté de lui dans le couloir, traversa le hal et longea un interminable passage couvert avant de déboucher enfin dans une longue et étroite galerie dalée de marbre dont les murs couverts de portraits aux lourds cadres dorés semblaient s'étirer à l'infini. Lorsque Jeremy s'arrêta, environ à mi-chemin, Lucy failit se cogner contre lui.

— Je vous présente mon père, dit-il en la faisant pivoter par les épaules.

Lâchant sa main, il s'approcha d'un grand tableau. Lucy suivit son regard. Le portrait devait avoir été réalisé lorsque le père de Jeremy avait à peu près le même âge que lui actuel ement. L'homme arborait les mêmes traits sévères, soulignés par de fines rides qui se creuseraient sans doute avec les années. Sa posture fière, presque orgueil euse, contrastait avec son air grave. Il portait une veste noire ornée d'un galon et de boutons dorés, et tenait un tricorne sous le bras. Son autre main était posée sur la tête d'un tigre.

Un tigre qui semblait si réel, avec son pelage feu et ses babines retroussées, que Lucy pouvait presque l'entendre rugir. El e n'avait aucune notion de peinture, mais el e savait reconnaître une œuvre réussie quand el e en voyait une : el e la ressentait avec toutes les fibres de son être.

El e devinait les frémissements qui animaient le pelage rayé du félin, percevait sa puissance carnassière. Devant cette peinture, on ne pouvait qu'être saisi d'une peur primitive, irrépressible. Et éprouver de la gratitude pour l'arrogant personnage aux yeux d'un bleu glacial qui seul semblait capable d'empêcher le fauve de vous dévorer...

Instinctivement, el e se rapprocha de Jeremy.

— Cet animal se trouve à présent dans le grand salon, au-dessus de la cheminée. Mon père l'a tué en Inde et ramené ici, ainsi qu'une tête d'éléphant. C'était un chasseur acharné. Il avait peuplé les bois entourant l'Abbaye de toute sorte de gibier. Pas seulement des perdrix et des faisans, mais des sangliers et des cerfs.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, vers l'extérieur.

— Ces forêts sont parmi les dernières en Angleterre où l'on peut encore chasser le cerf.

Il se tourna de nouveau vers le portrait.

— La chasse, c'était tout pour lui. Il voulait que ses fils suivent son exemple. Il m'a mis un fusil entre les mains avant même que je sache tenir une cuil er. Il nous emmenait, mon frère et moi, passer des journées entières à tirer. Il nous a soumis à un véritable entraînement militaire.

Lucy se mit à rire.

— A tirer ? Vous avez dû être une sacrée déception pour lui !

— Je l'ai été. De bien des façons

L'expression de Jeremy avait soudain changé, de manière subtile mais indéniable. Une fine ride barrait son front et sa mâchoire s'était imperceptiblement crispée. Lucy se serait donné des gifles. Pourquoi fallait-il qu'il soit aussi stupide ?

— Je suis désolée, dit-elle, un peu penaude.

— Ne le soyez pas.

Le visage de Jeremy se durcit davantage.

— J'ai pris un grand plaisir à décevoir mon père. Je le haïssais et je détestais tirer. Seulement, Thomas aimait notre père et adorait la chasse, et moi j'étais en adoration devant Thomas. Nous avions l'habitude de quitter la maison à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit pour aller rôder dans les bois.

Il alla à pas lents vers une rangée de hautes fenêtres. Lucy le suivit tout en jetant des regards en direction des jardins et de la forêt qui s'étendait au-delà. Les arbres s'étagaient le long des hauteurs escarpées, tels des spectateurs dans une arène, agitant leurs bannières d'or et de feu.

— Nous n'étions pas les seuls. Le gibier abondant attirait des braconniers, qui venaient en bandes organisées et écoulaient leurs prises sur les marchés de York et de Londres. Il y avait aussi des paysans qui voulaient simplement un peu de viande pour améliorer leur ordinaire.

Mon père les détestait autant les uns que les autres. Tout braconnier pris sur le fait se voyait systématiquement infliger la peine maximale - la prison, le bagne, voire les galères. Mon père avait ordonné aux garde-chasse de placer des pièges à homme et des fusils à ressort.

L'estomac de Lucy se noua. Henry lui avait parlé de la cruauté des méthodes employées par certains propriétaires terriens pour décourager les braconniers. Les pièges à homme étaient des mâchoires métalliques dentelées conçues pour se refermer sur la jambe d'un être humain. S'y faire prendre vous laissait handicapé à vie, dans le meilleur des cas. Dans le cas contraire, la blessure s'infectait et l'on mourait dans d'atroces souffrances. Quant au fusil à ressort, une arme chargée reliée à un piège à lacet, il était exclusivement destiné à tuer. Un promeneur se prenant le pied dans la boucle recevait aussitôt une décharge.

Lucy eut la désagréable impression de comprendre où Jeremy allait en venir. Autant lui épargner l'épreuve de le formuler à voix haute.

— Pour Thomas, lequel des deux cela a-t-il été ?

— Le fusil.

Il y eut un silence.

— Étiez-vous avec lui ?

Jeremy regarda par la fenêtre, impassible.

— Oui.

Lucy se mordit la lèvre. El e tenta de s'imaginer, à l'âge de huit ans, voyant son frère se faire abattre comme une bête.

C'était insupportable.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, il ajouta :

— Je ne l'ai pas réellement vu.

Il lui lança un regard en biais.

— Il faisait nuit, reprit-il d'une voix radoucie. Je marchais derrière lui. J'ai seulement entendu le coup.

Ses paroles sonnaient comme un pieux mensonge. Lucy le soupçonna de n'avoir dit cela que pour ne pas heurter ses sentiments. La ruse fonctionna. Un peu.

— Que s'est-il passé, ensuite ?

Il tourna vers el e un visage inexpressif.

— Ensuite, il est mort.

Lucy se mordit de nouveau la lèvre.

— Oui, mais après ? Vous avez dit que c'était une longue histoire. Il y a vingt portraits de lui dans cette maison. Sa mort ne peut pas être la fin de votre récit. El e en est seulement le début.

Avec un long soupir, Jeremy fit face à la fenêtre et haussa les épaules. Lucy commençait à le connaître. Chez lui, ce geste n'avait rien d'indolent. Il était énergique, puissant, presque brutal. Il lui sembla presque entendre le grincement de l'armure qu'il portait - la protection d'acier trempé qu'il s'était construite, enfant, contre la douleur. Lucy avait une petite idée de ce que cela pouvait être ; el e aussi s'en était forgé une solide.

El e savait aussi que toute armure a ses failles.

— Oui, répéta-t-el e, c'est une longue histoire. Et j'ai envie de l'entendre.

Il darda sur el e un regard d'un bleu glacial, mais el e refusa de se laisser impressionner.

— Que s'est-il passé, ensuite ? insista-t-el e.

— Ensuite, tout a changé. Mon père avait toujours été austère. Le peu de cœur qu'il avait est mort avec Thomas.

Après la disparition de mon frère, il a multiplié le nombre de pièges et autorisé ses garde-chasse à

tirer à vue sur les braconniers. Il secoua la tête.

— Je l'ai haï pour la mort de Thomas. Il m'a haï d'être celui qui vivait. Seulement, il ne pouvait plus m'ignorer, puisque j'étais désormais son seul héritier. Il a redoublé d'efforts pour me forger à son image, et de mon côté, j'ai résisté de plus belle.

Il se tourna de nouveau vers les portraits et, d'un mouvement du menton, désigna celui d'une femme aux traits délicats, portant les manches de dentelles et les boucles poudrées à la mode une trentaine d'années auparavant.

— Ma mère a toujours été fragile. La mort de Thomas l'a brisée. Elle s'est enfermée dans sa chambre et l'a pleuré jusqu'à la fin de ses jours. Elle ne supportait pas de me voir, car je lui rappelais le fils qu'elle avait perdu.

Il marqua une pause.

— Mon père ne me parlait que pour m'adresser des reproches. Ma mère ne me parlait pas sans fondre en larmes. On m'a envoyé en pension.

Mâchoires serrées, il jeta à Lucy un regard de côté.

— Ce n'est pas une si longue histoire, finalement, mais maintenant, vous la connaissez. Inutile d'interroger le personnel.

Puis il vira ses yeux aux siens, comme s'il guettait sa réaction. Ou, plus exactement, ses réactions. Car de nombreuses émotions contradictoires luttaient en elle. La première lui dictait de tourner les talons et de s'enfuir pour chasser de son esprit cette affreuse histoire. La deuxième, tout aussi puérile, la poussait à s'emparer du vase de porcelaine près duquel elle se tenait pour le projeter contre le mur d'un geste rageur. La troisième, lui donnait envie de prendre Jeremy dans ses bras et de l'embrasser jusqu'à lui faire oublier l'effroyable égoïsme de ses parents. Or, aucune n'était digne d'une comtesse. Et aucune n'était celle dont Jeremy avait besoin. Son regard clair et ferme la mettait au défi de prendre la fuite et lui interdisait de le prendre en pitié. Si elle avait été à sa place, elle n'aurait pas supporté la commisération.

Pendant ce qui lui sembla une éternité, elle lutta contre ces impulsions, ainsi que d'autres, tout aussi inutiles. Puis, incapable de supporter un instant de plus la tension entre eux, elle poussa un petit soupir.

— Oh ! dit-elle simplement. Alors voilà toute l'histoire ?

Il ne répondit pas. Lucy esquissa un faible sourire.

— Pas de fou furieux enfermé dans une tour ? Il secoua la tête.

— Pas d'enfant illégitime épluchant des oignons dans l'arrière-cuisine ?

Elle vit les coins de ses lèvres s'étirer.

— Non plus.

— Oh ! Et moi qui m'attendais à un drame digne d'un roman gothique...

Le visage de Jeremy se détendit. Lucy en fut aussitôt soulagée. Ils étaient à trente centimètres l'un de l'autre, mais c'était encore trente centimètres de trop. Lucy le prit par le bras et le fit se tourner vers le tableau représentant l'ancien comte.

— Quand j'étais petite, dit-elle, je restais des heures devant le portrait de mon père, et j'écoutais.

— Vous écoutiez ? Elle hocha la tête.

— Il me racontait de merveilleuses histoires sur son enfance ou sur la mienne... Quelquefois, il me parlait de Tortola.

Jeremy la regarda d'un air perplexe.

— Votre père n'est-il pas mort avant votre naissance ?

— Si, mais j'ai découvert - et peut-être vous en êtes-vous aperçu vous aussi - que ces objets...

D'un geste de la main, elle désigna les cadres qui ornaient la galerie.

— ... ces objets peuvent nous parler, que nous le voulions ou non. N'est-il pas plus réconfortant d'imaginer que ce qu'ils ont à nous dire est agréable ?

Elle l'entraîna vers un tableau qui représentait un capitaine aux traits d'une effroyable laideur.

— Par exemple, reprit-elle, votre père me dit qu'il a été bien soulagé, à votre naissance, de constater que vous n'aviez pas hérité des oreilles en chou-fleur de l'oncle Frederick, qui lui faisait si peur lorsqu'il était gamin.

Elle se tourna vers le portrait de la mère de Jeremy.

— Et votre maman me dit qu'elle a été contente de voir que vous n'étiez pas jaune et tout grumeleux lorsqu'elle vous a mis au monde, parce que pendant toute sa grossesse, elle n'a mangé que de la pâte de coing.

Jeremy secoua la tête.

— Lucy, quand vous avez évoqué l'existence d'un fou furieux enfermé dans une tour... Je n'ai pas compris que vous postuliez pour ce titre.

Elle l'ignora et se composa un sourire onctueux. Puis, le tirant doucement par le bras, elle l'entraîna vers un autre portrait de Thomas.

— Quant à ce beau jeune homme, il trouve que c'est diablement difficile de hanter vingt tableaux à la fois. Il estime que trois ou quatre seraient bien suffisants.

— Faites ce que vous voulez, Lucy. Vous êtes la maîtresse des lieux. Ceci est votre maison, à présent.

— Ma maison ? répéta-t-elle en resserrant ses doigts autour de son bras. Moi qui croyais que c'était la nôtre !

Il la regarda, un léger sourire aux lèvres. C'était le spectacle le plus magnifique qu'elle ait vu de toute la semaine !

— En effet, admit-il.

Il posa sa main sur la sienne.

— Et si nous allons faire un tour ? proposa-t-il. Je suis sûr que Thistle apprécierait un peu d'exercice.

— Je peux la prendre ? demanda Lucy en arquant un sourcil méfiant. À condition, je suppose, d'être escortée par tout un escadron de valets ?

— Non, répondit Jeremy en souriant franchement. Pas si je suis avec vous.

— Oh!

Dieu du Ciel, en cet instant, il était d'une beauté étourdissante ! Pourtant, Lucy parvint à garder le contrôle d'elle-même et à réfléchir.

— Eh bien, je comprends mieux, maintenant...

— Quoi ?

— Pourquoi vous ne vouliez jamais que je vienne lorsque vous partiez à la chasse avec Henry et les autres.

Elle s'appuya à son bras tandis qu'ils se tournaient pour quitter la galerie.

— Tout ce que vous disiez à propos du fait que je n'étais qu'une gamine, et que cela n'était pas prudent... Vous le pensiez vraiment !

— Bien entendu ! Vous pensiez que je voulais juste jouer les rabat-joie ?

— Oui, évidemment, répliqua-t-elle avec un léger haussement d'épaules. Au début, quand je vous ai connu, j'étais persuadée que vous n'étiez venu au monde que pour me contrarier.

Il arqua un sourcil intrigué.

— Et ensuite ?

— Oh ! ensuite, la vérité m'est apparue ! répondit-elle alors qu'ils quittaient la galerie. C'est moi qui suis venue au monde pour vous contrarier.

Si le petit déjeuner avait été une agréable surprise, le dîner fut calamiteux.

Sans un mot, Lucy regarda son mari jouer avec sa nourriture du bout de sa fourchette. Soulagée que

la soupe ait été enlevée, elle but une longue gorgée de vin pour faire passer le goût trop fort du bouillon de queue de bœuf.

Comment Jeremy pouvait-il aimer cela ?

— Vous seriez-vous lassée de la bisque de homard ?

demanda-t-il en piquant une bouchée de viande de mouton.

— Pas vraiment.

Lucy essaya de couper un morceau de carotte avec la tranche de sa fourchette, mais ne réussit qu'à le projeter hors de son assiette. Mortifiée, n'osant lever les yeux, elle poursuivit :

— J'ai seulement voulu faire servir vos plats préférés, pour changer.

Après leur discussion dans la galerie, ce matin-là, Lucy avait eu l'impression d'être une aveugle venant soudain de recouvrer la vue. Au moment de leur départ en promenade, Jeremy avait vérifié deux fois les attaches de sa selle, puis ordonné à une bonne d'aller chercher ses gants les plus chauds. Par la suite, il n'avait cessé de la couvrir de regards inquiets. La veille encore, elle n'aurait pas supporté une telle sollicitude. À présent... Eh bien, le comportement de Jeremy était toujours aussi agaçant, mais elle comprenait qu'il voulait seulement la protéger.

Il avait enduré trop de souffrances ; il ne voulait pas qu'elle soit blessée.

D'un autre côté, comment s'étonner qu'elle n'ait rien deviné jusqu'alors ? Elle n'avait pas l'habitude que l'on se préoccupe de sa sécurité. Orpheline, élevée par Henry, elle avait appris très tôt à se débrouiller seule. L'inquiétude de Jeremy était parfaitement inutile, mais elle était émouvante, et Lucy avait voulu l'en remercier.

— Je vois, dit-il en portant sa fourchette à ses lèvres.

Il mastiqua longuement, avant de boire une gorgée de vin.

— Et... qui vous a révélé ma passion pour le mouton bouilli

? demanda-t-il.

— L'une des dames qui s'occupent de tante Matilda, expliqua Lucy. Mme...

Elle agita une main en l'air, comme pour invoquer le nom qui lui échappait.

— Mme Wrede ?

— Voilà ! Mme Wrede. Je lui ai demandé de donner elle-même le menu à la cuisinière, puisqu'elle m'a dit qu'elle vous connaissait depuis toujours.

Jeremy but de nouveau.

— C'est le cas. El e était ma nurse. El e m'a exclusivement nourri de bouillon de queue de bœuf, de mouton bouilli, de pommes de terre, de porridge...

Lucy ravala un gémissement accablé. Quel e sotte el e était

! Mme Wrede avait effectivement commandé le menu favori de Jeremy... lorsqu'il avait cinq ans. C'était une chance qu'el e n'ait pas fait remplacer le vin par un verre de lait ! Lucy enfouit son visage entre ses mains.

— Je suis désolée.

— Ne le soyez pas, dit-il en tamponnant ses lèvres avec sa serviette. De toute façon, je n'ai pas très faim ce soir.

D'un geste, il fit signe qu'on enlève les assiettes.

— Passons au dessert, voulez-vous ? Il sourit.

— Voyons, laissez-moi deviner. Serait-ce du pudding à la graisse de rognons ?

Lucy releva la tête.

— Il n'y a pas de dessert ! répondit-el e avec un soupir désolé.

— Je suis privé de dessert ? s'exclama-t-il d'un air scandalisé.

— Vous n'aimez pas cela !

— Bien au contraire, répondit-il d'une voix grave. C'est même ce que je préfère.

— Mais...

Ne sachant que répondre, Lucy se tut. En huit ans, pas une fois el e ne l'avait vu toucher à un biscuit aux zérès ou à une mousse aux groseilles, et voilà qu'il réclamait du pudding à la graisse de rognons ? C'était à n'y rien comprendre !

El e serra ses mains l'une contre l'autre avec nervosité.

— Je suis désolée, répéta-t-el e. Il n'y a pas de dessert.

Jeremy posa sa serviette sur la table.

— Très bien, dit-il en se levant. Il est tard. Je suppose que vous souhaitez vous retirer.

— Je vais aller voir tante Matilda. J'ai l'impression qu'el e a le mal du pays.

— Oh ! fit Jeremy. Je vais vous faire apporter une tasse de chocolat à toutes les deux.

Un silence un peu tendu tomba entre eux. Lucy n'osait lever les yeux vers lui. De manière absurde, son humeur, son existence, son bonheur étaient désormais liés aux siens.

El e - la jeune femme la plus indépendante de toute l'Angleterre - désirait désespérément lui faire plaisir, avoir son approbation... mais chacune de

ses tentatives semblait vouée à l'échec. Il lui offrait des bijoux, de l'argent de poche, il pensait même à lui faire apporter du chocolat chaud, et qu'avait-elle à lui offrir en retour ? Du mouton bouilli, et même pas de dessert !

Il n'y avait qu'une façon de satisfaire Jeremy pour laquelle elle avait montré quelque compétence... et elle en rêvait chaque nuit, seule dans son lit. Elle avait espéré que leur conversation de ce matin et les confidences qu'il lui avait faites ramèneraient un peu d'intimité entre eux.

Ce n'avait pas été le cas.

C'était à cause de cet endroit, songea-t-elle plus tard dans la soirée, couchée dans son lit trop grand. L'Abbaye était une tombe, froide et silencieuse, hantée par les fantômes du passé de Jeremy et par ses démons. Avant de venir à Corbinsdale, jamais Lucy n'avait remarqué à quel point la joie régnait à Waltham Manor. Là-bas, chaque pièce était pleine d'agréables souvenirs et résonnait du joyeux brouhaha des rires des enfants, des aboiements des chiens, et même de la voix des domestiques, qui travaillaient en fredonnant. Ici, il n'y avait pas un bruit, pas de chaleur, pas de joie de vivre. Ce lieu était un véritable antidote à la passion.

Et en dehors des limites de l'Abbaye, c'était encore pire.

Chaque homme, chaque femme, chaque enfant à dix miles à la ronde haïssait quiconque portait le nom de Kendal .

Comment un mari pouvait-il, dans ces conditions, vouloir donner des enfants à sa femme ? Et, à l'inverse, comment s'étonner que Marianne soit si souvent enceinte ? Que la récolte soit bonne ou mauvaise, à Waltham Manor, Henry était toujours de bonne humeur et heureux de vivre ! Et ses gens l'adoraient pour cela...

Elle songea au jeune Albert, ce gamin qu'elle avait remis à sa place. Elle songea à Jeremy, enfant, qui après avoir perdu son frère s'était vu privé de l'affection de ses parents. Tout Corbinsdale était orphelin. Partout où elle allait, Lucy reconnaissait ce mélange d'apparente indifférence et de secrète envie d'être aimé - chez les paysans, parmi le personnel, et même en Jeremy. Peut-

être était-elle incapable de changer les rideaux ou de commander un menu comme une vraie dame, mais elle savait comment s'y prendre avec un orphelin un peu bougon. Après tout, elle en était une elle-même.

Peut-être possédait-elle la capacité, profondément enfouie, de devenir une véritable lady, se dit-elle. Elle n'était sans doute pas la comtesse dont Jeremy avait rêvé, ni celle que Corbinsdale attendait, mais elle n'excluait pas la possibilité d'être exactement la comtesse dont tout le monde ici avait besoin.

C'est alors que lui vint - comme si elle était descendue en flottant des ombres du baldaquin au-dessus d'elle, jetée par un ange qui passait par-là - l'Idée. La solution pour résoudre les deux problèmes d'un coup : ramener la vie dans cette maison et rendre à son mari l'affection de ses gens. L'Idée géniale qui lui vaudrait l'estime de Jeremy... et son amour.

Une Idée aussi parfaite ne pouvait pas échouer.

Chapitre 22

L'Idée n'aurait pas échoué si Jeremy avait été à l'heure pour le dîner.

Dans le salon de réception de l'Abbaye, Lucy, partagée entre inquiétude et fureur, pianotait sur le bord de l'assiette vide qui aurait dû être celle de son mari. Que faisait-il donc

? Pas une fois depuis leur mariage il n'avait été en retard pour le repas du soir ! Et c'était cette soirée qu'il choisissait, entre toutes ! Cette soirée qu'il avait organisée avec tant de soin depuis des jours !

Jusqu'alors, tout s'était déroulé avec une étonnante facilité.

Elle avait simplement laissé entendre, un matin au petit déjeuner, qu'elle aimerait inviter quelques voisins un jour, pour le dîner. Peut-être le vendredi suivant ? Jeremy avait paru agréablement surpris et avait aussitôt appelé la gouvernante pour lui dire de se plier aux demandes de Lucy.

Bien entendu, cela n'était sans doute pas le dîner qu'il avait imaginé alors.

Où était-il donc ? Lucy tenta de réfléchir, mais la musique du petit orchestre, l'armée de domestiques occupée au service et le brouhaha des convives ne lui en laissaient guère la possibilité. Elle sourit. L'écho de cette soirée résonnerait longtemps entre les murs de l'Abbaye pendant des semaines. Adieu, silence glacial !

Un os de poulet traversa les airs, l'obligeant à s'écarter vivement. Au moins, ses invités semblaient s'amuser. Une demi-heure plus tôt, renonçant à attendre Jeremy, elle avait ordonné que l'on serve le repas. On ne faisait pas languir une centaine de convives affamés ! On pouvait les aider à patienter un certain temps avec une bière, mais au-delà d'un certain délai, cela devenait impoli. Même si c'était la première fois que Lucy organisait un dîner, elle savait cela.

Elle goûta distraitemment un morceau de rosbif. Elle avait opté pour des mets simples mais copieux. Les longues tables alignées au centre du salon étaient chargées de plats de viandes rôties, de pommes de terre bouillies, de tourtes à la volaille, de puddings, de saucisses, de pain et de beurre frais. Les hommes, femmes et enfants réunis là semblaient les trouver à leur goût. La nourriture disparaissait à toute vitesse et les domestiques apportaient des pots de bière en une procession ininterrompue.

Lucy sourit en voyant Hetta Osborne s'approcher d'elle.

— Je suis ravie que vous ayez pu venir ! cria-t-elle pour couvrir la cacophonie.

— Je vous présente mon père ! répondit Hetta sur le même ton.

Elle désigna un homme aux cheveux gris, portant des lunettes et un habit à queue, qui s'inclina devant elle. Se levant, Lucy le salua en retenant d'une main les jupes de sa nouvelle robe que la modiste avait livrée la veille - en soie, rouge coquelicot, ornée d'un galon doré à la taille et au décolleté, lequel plongeait assez bas, soulignant les courbes de ses seins.

— Albert et Mary ? demanda Lucy.

Hetta secoua la tête

— Ils n'ont pas voulu venir. Albert m'a transmis un message pour vous : « Dites à Son Altesse qu'elle peut aller se... »

Le reste de sa phrase fut noyé par le brouhaha.

— Je n'ai pas entendu ! s'écria Lucy.

— C'est peut-être aussi bien, répondit Hetta.

S'approchant de Lucy, elle lui dit à l'oreille :

— Vous devriez être contente que nous soyons là ! Je serais étonnée que la soirée se termine sans quelques coups et blessures !

Lucy éclata de rire. De fait, les hommes étaient un peu éméchés, ainsi que quelques femmes. Des paysans affamés sont des paysans malheureux ; des gens bien nourris qui avaient bu un petit coup étaient plus favorablement disposés envers leurs hôtes. Et cela faisait partie de son plan.

De même que le fait que les domestiques aient commencé à pousser les tables vers les murs.

— Et maintenant ? demanda Hetta.

— J'ai prévu des jeux, puis des danses.

— Des jeux ? répéta Hetta.

— Des concours de force et d'adresse. Bras de fer, levage de poids...

Des valets étaient en train d'empiler des bottes de paille à une extrémité du salon, sous le regard vide des trophées empilés du précédent comte. Deux domestiques apportèrent des cibles, suivis d'un troisième qui portait des arcs et des flèches.

— Du tir à l'arc ? s'étonna Hetta. À l'intérieur ?

— Ma foi, je ne vais tout de même pas leur donner des fusils, n'est-ce pas ?

Hetta lui décocha un regard un peu inquiet.

— L'an prochain, expliqua Lucy pour rassurer sa nouvelle amie, nous organiserons la fête des moissons à la bonne époque de l'année. Dehors, avec des tentes, des baraquements et des jeux pour les enfants.

Avec des murmures excités, les invités se rassemblèrent le long des murs. Une fois de plus, Lucy chercha Jeremy du regard, en vain. À contrecœur, elle alla se placer au centre du vaste salon de réception. Cet instant aurait dû être celui de Jeremy !

Le silence se fit. Une centaine de paires d'yeux se posèrent sur elle. Soudain un peu nerveuse, Lucy

toussa pour s'éclaircir la voix. El e aurait dû boire un peu de bière, songea-t-el e.

— Merci à tous d'être venus, dit-el e. C'est un honneur de vous accueillir à Corbinsdale Abbey. J'espère que vous avez apprécié le repas ?

Des hourras enthousiastes montèrent de l'assemblée et retentirent sous les hautes voûtes. Lucy sourit.

— Je suis désolée pour le retard de lord Kendal . Je pense qu'il ne devrait plus tarder à nous rejoindre. En attendant, j'ai préparé quelques jeux avant que les danses commencent. Il y aura d'abord un concours de tir à l'arc. Le gagnant sera joliment récompensé.

El e sortit de sa poche une petite bourse qu'el e secoua, faisant entendre un bruit de pièces. Des acclamations fusèrent.

— Qui veut tenter sa chance ? lança-t-el e.

— Moi !

Un homme grand et massif, à la barbe rousse, s'avança, salué par les cris de la foule. Il leva les bras, soulevant une nouvelle vague d'enthousiasme, et l'on commença à scander son nom. Lucy avait du mal à entendre, mais il lui sembla distinguer « Hanson ».

Puis un jeune homme mince et nerveux fut poussé en avant par ses amis hilares. Un troisième fendit l'assemblée en jouant des coudes - brun, trapu, les mains comme des battoirs et la mine résolue.

— Parfait ! s'écria Lucy, avant de lever les mains pour demander le silence.

D'un geste, el e ordonna aux domestiques de distribuer arcs et flèches aux trois concurrents.

— Votre marque sera ici, indiqua-t-el e tout en traversant la vaste salle en direction de l'entrée, du côté opposé aux cibles. Chacun disposera de trois flèches. Celui qui aura obtenu le meilleur score remportera la bourse.

Les trois hommes prirent leur place et commencèrent à ajuster une première flèche à leur arc.

— Un instant, Milady ! s'écria le dénommé Hanson. Cela ne suffit pas. Ne pourriez-vous pas...

Il se tourna vers la foule.

— ... ajouter un petit quelque chose ? L'assemblée applaudit à tout rompre. Déconcertée, Lucy fronça les sourcils.

— Que suggérez-vous ? demanda-t-el e.

— Une prime pour le gagnant, Milady.

Il posa sur el e un regard sans équivoque.

— Un baiser !

L'assistance se mit à marteler son nom en poussant des hurlements de joie, encouragée par le géant roux qui levait hurlements de joie, encouragée par le géant roux qui levait le poing en rythme.

Lucy observa les trois hommes. El e n'avait aucune envie d'embrasser l'un d'eux, mais el e ignorait comment refuser sans les vexer. Une bise sur la joue, ce n'était pas bien méchant, après tout, songea-t-el e. El e croisa alors le regard de Hanson et comprit soudain. Il venait de lui lancer un défi ! Or, el e ne reculait jamais devant un défi.

— Entendu, répondit-el e en redressant le menton.

La foule hurla son approbation, avec tant d'énergie que les voûtes centenaires de l'Abbaye semblèrent trembler. Puis les concurrents bandèrent leur arc et le silence se fit.

— Feu!

Deux flèches filèrent vers leur but, mais n'atteignirent pas le centre. La troisième cible était toujours intacte. En se tournant vers l'homme brun et trapu, Lucy vit qu'il n'avait toujours pas tiré. Il leva son arc, pivota légèrement sur sa droite... et libéra sa flèche.

Le projectile fendit l'air et s'éleva vers les chevrons. Un hoquet de stupeur monta de l'assemblée, tandis que chacun courait se mettre à l'abri dans la bousculade générale. Puis la flèche atteignit le point le plus haut de sa trajectoire et entreprit sa descente. Parmi l'assistance, une femme poussa un hurlement.

Avec un son mat, la flèche se planta dans un trophée, une tête de cerf empailée dont el e transperça un œil.

Un grondement de joie sauvage monta de la foule. Des hommes vinrent donner des claques dans le dos à l'archer.

Hanson, qui apparemment ne voulait pas être en reste, ajusta une seconde flèche à son arc et tira. Son projectile alla se fiche dans le cuir d'un éléphant empailé. La meute éructa de joie et se mit à taper des pieds et des mains.

De nouveau, les trois hommes s'apprêtèrent à tirer. Le cœur de Lucy se serra, non pas par inquiétude pour les trophées du précédent comte, mais parce qu'il était à présent peu probable que tout cela s'achève sans qu'il y ait des blessés.

— Messieurs ! s'écria-t-el e. Arrêtez !

Au même instant, la flèche de l'homme brun vola droit dans la gueule d'un sanglier. Les appels de Lucy furent noyés par les rugissements de plaisir de l'assemblée. El e traversa le vaste salon de réception et se campa devant Hanson. S'il pouvait déclencher une telle agitation, songea-t-el e, il pouvait aussi la calmer.

El e avait raison. Il abaissa son arc et, d'un geste de la main, imposa le silence autour d'eux.

— Vous devez cesser immédiatement, dit-el e d'un ton ferme. Quelqu'un pourrait être blessé.

Il lui adressa un sourire veule tout en l'observant d'un œil torve qui lui donna des frissons de dégoût.

— Dois-je en déduire, Milady, que vous êtes prête à me donner ce baiser ?

Un véritable fracas de cris et d'applaudissements s'éleva de la foule. Des sifflements et des hurras résonnèrent sous les hautes voûtes, tandis que Lucy était envahie par une vague de fureur. Hanson fit un pas vers elle et l'enthousiasme ne fit que redoubler. Elle n'aurait pas lui faire le plaisir de reculer ! Il n'était qu'une brute, et elle savait comment s'y prendre avec les brutes. En général, seule la peur les amusait. Ils se lassaient vite d'une victime qui ne tremblait pas devant eux.

Elle devait tenir bon.

Hanson était maintenant si proche qu'elle devait lever le visage pour le regarder dans les yeux. Hélas ! les brutes avaient souvent une autre caractéristique en commun : leur stature, haute et massive.

Arrondissant sa bouche, l'homme émit un répugnant baiser sonore. Lucy se mordit la lèvre. S'il considérait ceci comme un baiser, elle le plaignait Mme Hanson !

L'assistance, en revanche, ne semblait pas partager sa répulsion. Le tumulte avait pris de telles proportions que les murs de l'Abbaye vibraient sur leurs fondations.

« Ne recule pas, se dit Lucy. Ne recule pas ! »

Un claquement assourdissant retentit soudain. Ce fut Hanson qui recula.

Un silence de mort s'abattit instantanément sur la salle, tandis qu'une centaine de têtes se tournaient vers l'entrée.

Sur le seuil, se tenait Jeremy, un fusil en main.

Tout le monde regarda ensuite dans la direction opposée, suivant l'angle de son tir. Un nuage grisâtre montait du tigre empailé qui surmontait la gigantesque cheminée. Une acre odeur de fourrure brûlée se répandit, puis la fumée se dissipa et Lucy put voir un trou noir au centre du front du tigre, lui dessinant un troisième œil.

Jeremy abaissa son arme et s'avança jusqu'au centre de la pièce. Chacun de ses pas résonna sur le sol dallé. Il se planta devant Hanson, les yeux dans les yeux.

— Éloignez-vous de ma femme, dit-il d'un ton si calme qu'il en était effrayant.

Après quoi il balaya la meute d'un regard bleu glacial :

— Et fichez le camp de chez moi, ajouta-t-il.

Personne ne bougea ; tout le monde semblait retenir son souffle.

— Maintenant.

La foule vida les lieux plus rapidement que de l'eau s'écoulant à travers une passoire. Une minute plus

tard, Jeremy et Lucy étaient seuls au milieu de l'immense salon.

Lucy regarda son époux. Ses bottes de chasse étaient couvertes de boue. Au-dessus de ses longues cuisses musclées, sa chemise était humide et froissée. L'odeur de laine mouillée qui montait de son manteau laissait deviner que celui-ci était également détrempé. Il ne portait pas de cravate, et sa toison brune bouclait dans l'échancrure de son col ouvert. Son menton et son cou s'ombrèrent d'une barbe naissante.

Lorsqu'elle parvint enfin à la hauteur de ses yeux, elle rencontra son regard froid.

Elle ne reculerait pas.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-elle.

— Pour éviter un drame, répondit-il d'une voix tendue. Et je vous retourne la question. Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Pour vous rendre plus sympathique aux yeux de vos gens, voyons ! Et vous avez tout gâché !

Un rire sans joie monta de son torse puissant. Il pivota sur ses talons, jeta son fusil au sol et s'en alla à grands pas.

Lucy serra les poings, exaspérée. Puis elle jeta un coup d'œil vers le tigre, qui fumait encore.

— Comment avez-vous fait cela ?

— Pardon ?

— Vous ne savez pas viser ! Vous ratez un faisan à trois pas de vous. Comment avez-vous réussi ce tir ?

D'un coup d'œil, elle désigna le tigre à trois yeux. Sans répondre, Jeremy continua de s'éloigner. Lucy se rua à sa suite en ravalant un gémissement indigné.

— Je vous interdis de prendre la fuite ! s'écria-t-elle en courant après lui dans l'escalier.

Elle le rattrapa dans le couloir de l'étage.

— Comme vous venez de le rappeler si élégamment à tous ces gens, je suis votre épouse.

Elle entra derrière lui dans leur petit salon commun. Il se dirigea vers la porte qui donnait sur ses appartements, mais elle le dépassa et lui barra le chemin.

— Lucy, l'avertit-il d'une voix sévère, ne me poussez pas à bout.

— Sinon quoi ? Vous serez très, très fâché ? Juste Ciel, j'ai tellement peur que je vais m'évanouir !

Il darda sur elle un regard noir. Cet homme était insupportable. Insupportablement grand, beau et séduisant... Ses cheveux humides étaient plaqués sur sa tête en boucles noires et luisantes. Sa chemise

mouillé révélait la puissante musculature de son torse, et la chaleur qui émanait de lui traversait le lainage détrempé de sa veste, répandant autour de lui un entêtant parfum de cuir et de santal. Lucy s'adossa à la porte en se souvenant soudain des raisons qui avaient conduit à la débâcle de cette soirée.

C'était peut-être un arrogant personnage, mais elle l'aimait.

Avec un soupir las, elle se redressa.

— Ce n'était pas censé se passer ainsi. Vous étiez supposé me rejoindre à l'heure pour le dîner.

Elle passa la main sur le revers mouillé de sa veste.

— Et d'ailleurs, où étiez-vous ? J'étais folle d'inquiétude.

Elle était folle d'inquiétude ? Jeremy secoua la tête, incrédule. Lucy ne savait pas de quoi elle parlait.

Il avait chevauché sous une pluie glaciale pour rentrer chez lui, impatient de la retrouver. Chaque jour de cette semaine les avait tant rapprochés l'un de l'autre qu'à présent, sa patience était à bout. Cette nuit, s'était-il promis, il ne la laisserait pas dormir seule...

Puis il était tombé sur ce spectacle qui lui avait glacé le sang - ses gens sur le point de faire une émeute chez lui, des hommes tirant à l'arc dans son salon de réception, cette brute avinée maltraitant sa femme... Et c'était elle qui était inquiète ? Il l'avait vue, dans cette diabolique robe rouge, cajolant le géant roux tel un animal de compagnie.

Comme si rien ne la menaçait - ni l'homme, ni la foule, ni lui-même.

Il n'avait qu'une envie, refermer ses mains sur elle. Pour la secouer de toutes ses forces ou pour la serrer contre lui, il n'aurait su le dire. Il avait tant de mal à se maîtriser qu'il en tremblait. Voilà trop longtemps qu'il domptait ses pulsions ; il était sur le point de perdre ce combat contre lui-même.

Elle fit courir ses doigts fuselés sur le revers de sa veste.

— Est-ce à cause de la dépense que vous êtes en colère ?

C'est inutile ; j'ai utilisé mon argent de poche.

La dépense ? Comment pouvait-elle croire que cette idée l'avait seulement effleuré ? Elle se trompait sur tant de points qu'il ne savait sur lequel commencer de lui ouvrir les yeux.

— Lucy, écoutez-moi. Un pont s'est brisé et j'ai été pris sous un déluge de pluie. Je me moque éperdument de la dépense. Et le fait que je ne chasse pas ne signifie pas que je suis incapable de viser.

Elle lui jeta un regard décontenancé. Voyant qu'elle s'apprêtait à protester, il la fit taire d'un geste.

— Et maintenant que j'ai répondu à vos questions, à votre tour. Que vous êtes-vous donc imaginé ? Qu'il vous suffirait de saouler mes fermiers pour tout résoudre ?

Elle battit des cils.

— Eh bien... oui. Pourquoi pas ? Vous vous seriez montré un hôte bienveillant et généreux, et ils auraient compris que vous n'êtes pas du tout comme votre père. Ils nous auraient aimés. Quant à vous, vous auriez...

Sa voix s'éteignit tandis qu'elle détournait les yeux.

— Vous vous trompez lourdement. Je ressemble à mon père en bien des points. En tout cas, dans leur esprit. Cette soirée l'aura amplement confirmé. De plus, ces gens ne sont pas venus pour nous trouver des qualités, mais pour manger à nos dépens. Pour boire et manger aux frais des Kendal. Et ces hommes voulaient vous...

Les mots obscènes s'étranglèrent dans sa gorge.

— Vous « embrasser », et sans doute bien plus, pour la seule raison que vous êtes à moi.

Lucy éclata d'un rire plein d'amertume.

— Il n'y a rien de drôle dans tout cela, dit-il en la prenant par le menton.

— Ah non ?

Ses yeux verts étincelèrent.

— Si seulement ils savaient ! Même s'ils m'embrassaient mille fois, ils ne vous voleraient rien. Comment pourrait-on vous voler quelque chose dont vous ne voulez plus ?

Jeremy lâcha son menton. Que voulait-elle dire ? Une soudaine confusion monta en lui, rapidement remplacée par une vague de colère.

— Bonsoir, my lord.

Sur ces mots, elle s'éloigna en direction de ses appartements. Jeremy la rattrapa par le bras et l'obligea à lui faire face.

— Pas si vite, ma belle !

Il s'était efforcé de parler d'un ton calme, mais sa patience était à bout. Il l'avait attendue si longtemps qu'il en devenait fou. Peut-être aurait-il pu lui laisser encore du temps s'il avait eu la certitude qu'elle finirait par lui revenir, mais si elle ne voulait plus de lui... il fallait qu'elle le lui dise. Tout de suite.

— Je crois que vous me devez un gage, reprit-il. N'avez-vous pas promis un baiser au meilleur tireur ?

Elle leva les yeux vers lui et s'appuya contre lui. Les courbes de ses seins frôlèrent son torse.

— En effet. Un baiser.

— Un baiser, répéta-t-il.

Il prit son visage entre ses mains, le leva doucement et posa ses lèvres sur les siennes. El e se débattit mais il la plaqua contre lui avant de glisser ses doigts dans ses cheveux. Comme el e gardait ses lèvres hermétiquement scellées, il leur donna un coup de langue, presque désespéré. N'aurait-il pas répondu à son baiser ?

Soudain, el e passa ses mains sous sa veste et lui caressa le dos, avant de l'attirer contre el e. Et ses lèvres s'ouvrirent sur un soupir d'abandon.

Il ne lui en fallait pas plus. Son baiser se fit plus profond, plus exigeant. Il fallait qu'il boive à sa source, qu'il s'emplisse de son doux nectar aux saveurs de miel et de fruits d'automne...

Enfin, el e parut revenir à la vie.

El e se pressa contre lui en frottant ses seins contre son torse, ses hanches contre les siennes. Il passa une main entre eux pour caresser sa poitrine, lui arrachant un petit gémissement de bien-être. El e le prit alors par les épaules et fit glisser sa veste mouillée de ses épaules. Sans libérer ses lèvres, il laissa retomber ses mains pour se débarrasser de son vêtement.

Un baiser... Un unique baiser qui ne devait jamais finir.

Prenant de nouveau son visage entre ses paumes, il se laissa tomber à genoux en même temps qu'el e, avant de rouler sur le tapis.

El e était à présent étendue sous lui, si douce, si désirable que c'en était presque douloureux. El e passa les mains sous sa chemise pour lui caresser le dos, traçant des sillons de feu sur sa peau. Des mots se bousculèrent dans l'esprit de Jeremy, tous les mots qu'il retenait depuis une éternité. Bel e. Adorée. Fou de toi. Pour toujours. Et Ne me quitte jamais, jamais, jamais...

Hélas ! il devait les taire ! Il ne pouvait prendre le risque d'interrompre ce baiser, cet unique baiser qui était tout pour lui. Dans un froissement de soie, il souleva ses jupes, écarta ses jupons, et trouva enfin la fente dans ses culottes longues. El e était prête, brûlante et moite. D'autres mots se formèrent. Vite. Maintenant. Et Oh ! oui...

Il ouvrit sa braguette et plongea en el e, lui arrachant un doux gémissement. Il se retira et entra de nouveau en el e.

El e lui mordit les lèvres. Alors, il continua d'aller et venir lentement tandis qu'el e enroulait ses jambes autour de ses hanches pour mieux s'offrir à lui.

Il n'y avait plus qu'el e - sa bouche, ses bras, ses cuisses, et son fourreau de chair qui l'enserrait étroitement...

Bientôt, el e se cambra avec un gémissement, s'arc-bouta sous lui, avant de se refermer autour de lui dans un spasme de volupté. Et lorsqu'el e laissa échapper un long cri de jouissance, il bascula enfin avec el e dans le néant de l'extase, tandis que de nouveaux mots s'imposaient à lui. Oui, paradis, merci, toujours, et mienne.

Son baiser se fit plus tendre. Il s'attarda sur le doux renflement de sa lèvre inférieure, fit courir sa langue aux commissures de sa bouche. El e avait le goût de sel.

Un goût de larmes.

S'arrachant enfin à leur baiser, il se souleva sur un coude.

Lucy tremblait. Il la vit enfouir son visage entre ses mains, mais elle ne put lui cacher la vérité.

Elle pleurait.

Chapitre 23

Lucy ne put retenir ses larmes.

Elle essaya de toutes ses forces, en vain. Impossible de contenir le trop-plein d'émotions qui jaillissaient en elle, puissantes et contradictoires. Soulagement, frustration, désir, colère, joie... L'espace d'un instant, elles furent balayées par une formidable vague de plaisir, immédiatement suivie par ce même déluge de sensations et de sentiments qui l'avait déjà envahie la première fois qu'ils avaient fait l'amour. A la différence que, cette fois, elle n'avait pas la force de le retenir.

Qu'elle détestait pleurer ! Elle se sentait faible, ridicule. Car ce n'étaient pas de délicates petites larmes ponctuées d'un discret reniflement ! Elles jaillissaient à flots, à grand renfort de hoquets et de gros soupirs, et son nez coulait affreusement. Elle se cacha le visage, sans résultat. Elle pleurait huit ans de larmes contenues...

— Lucy...

La voix de Jeremy lui parvenait étouffée, comme lointaine.

— Bon sang, Lucy ! Qu'y a-t-il ?

Même si elle avait su que lui répondre, elle aurait été incapable d'articuler un mot. Et lorsque Jeremy roula sur le côté, elle pleura de plus belle, privée de la chaleur et de la solidité de son corps contre le sien. A présent, elle avait l'impression d'être vide, vulnérable. Instinctivement, elle se roula en boule en lui tournant le dos.

— Lucy, murmura-t-il, ne pleurez pas. Je ne le supporterai pas.

Il avait parlé avec des inflexions terrifiées qui lui serrèrent le cœur. Comme il lui caressait doucement les cheveux, elle s'écarta de lui. Elle s'en voulut aussitôt, mais cela avait été plus fort qu'elle. Elle se sentait trop fragile en cet instant ; même le geste le plus doux lui était une souffrance.

— Je suis désolé, reprit-il dans un souffle. Je ferai tout ce que vous voulez, mais je vous en supplie, ne pleurez pas !

Il ferait tout ? Il en avait déjà trop fait ! Il lui avait fait l'amour avec une telle passion que ses défenses cédaient les unes après les autres.

Ces larmes représentaient ce qu'elle avait tenté de nier toutes ces années. Sa fragilité, sa vulnérabilité. Et maintenant, elle ne pouvait pas plus s'empêcher de les verser qu'elle ne pouvait se retenir d'aimer

Jeremy. El e n'avait plus aucun contrôle sur ses émotions. El e était soudain faible, perdue. À la merci de Jeremy... et de son amour.

C'est alors qu'il lui confirma ce qu'el e savait de toute éternité : les larmes n'apportent jamais rien de bon. Sans un mot, il se leva et s'en al a.

Il l'abandonna, tout simplement.

Il fal ait qu'il s'en ail e. C'était une question de survie !

Il traversa en toute hâte l'antichambre de ses appartements et se réfugia dans sa chambre, dont il ferma la porte avant de s'y adosser, pris de faiblesse.

S'il avait été fort, il serait resté. Il aurait pris Lucy dans ses bras, l'aurait serrée contre lui en la berçant jusqu'à ce que son chagrin s'apaise. Hélas ! il n'était pas fort. Lorsque Lucy s'était détournée de lui en pleurant, vingt et un ans de solide résolution avaient fondu comme neige au soleil, et il s'était soudain retrouvé dans la peau d'un gamin de huit ans assistant, effrayé, à la mort terrible de son frère. Un gamin perdu, désespéré, qui aurait eu besoin d'être consolé par sa mère, et qui n'avait vu que les larmes de cel e-ci. Des larmes qui avaient versé du sel sur ses plaies...

Dieu que cela faisait mal !

Jeremy frappa le battant du poing. Une fois, deux fois. En vain. La douleur physique ne parvint pas à apaiser la souffrance qui lui brisait le cœur. Combien d'années s'étaient-el es écoulées avant qu'il puisse entrer dans la chambre de sa mère sans la voir en pleurs ? Combien de fois s'était-el e détournée de lui, le visage décomposé par le chagrin, en demandant à sa gouvernante de l'éloigner de sa vue ? Lorsqu'el e le regardait, c'était Thomas qu'el e voyait.

Thomas, le fils préféré.

Thomas, qui jamais n'avait connu l'effroyable douleur de savoir que sa seule existence était une source de souffrance pour sa mère, parce qu'el e ne voyait en lui qu'un autre qu'il ne pourrait jamais remplacer.

Qu'était supposé faire un petit garçon de huit ans lorsqu'un seul éclat de rire, une seule parole innocente pouvaient déclencher un torrent de larmes maternel es ? Il parlait doucement, se déplaçait discrètement, se tenait hors de vue de sa mère. Il s'interdisait de rire, de courir, de jouer trop bruyamment, de peur de provoquer une nouvel e crise de désespoir. Et il fuyait la maison pour chevaucher à bride abattue à travers la lande. Il partait pour l'école et s'entourait d'amis joyeux et insoucians, même s'il ne partageait pas leur humeur légère. Il occupait son esprit par l'étude et les lectures afin de chasser les pensées trop douloureuses.

Puis le gamin devenait un homme. Il partageait son temps entre Cambridge, Londres et de nombreux séjours chez ses amis et trouvait rarement le temps de rentrer chez lui. Il cherchait refuge auprès de femmes qui se dévêtaient sans se faire prier mais qui avaient la pudeur de ne jamais verser une larme. Des femmes qui donnaient leur corps, pas leur cœur.

Des femmes qu'il ne pourrait jamais aimer.

Des femmes qu'il ne pourrait jamais faire souffrir.

Lorsque Lucy s'était détournée de lui en pleurant, elle avait ressuscité ce petit garçon perdu, abandonné, incapable de protéger ou de consoler, qui ne savait rien faire d'autre que survivre.

Marcher légèrement. Parler doucement. Rester hors de vue.

Et s'en aller.

Au cours des semaines qui suivirent, ils furent comme deux fantômes hantant la même maison. Tandis que Lucy s'installait dans la routine des jours, Jeremy disparaissait. Il se réfugiait dans son bureau ou quittait l'Abbaye. Il était toujours de retour pour le dîner, avec une parfaite ponctualité. Il entretenait le minimum de conversation qu'exigeait la courtoisie, sur un ton invariablement neutre et mesuré.

Et il ne l'embrassa plus jamais.

De son côté, Lucy trouva une consolation dans une nouvelle forme de communication.

La correspondance.

Elle recevait chaque semaine des lettres de Marianne. De longues missives prolixes dans lesquelles celle-ci lui racontait jusqu'aux plus menus détails la vie à Waltham Manor, les moindres faits et gestes des enfants, des domestiques, et même des chiens et chats. Malgré l'atmosphère oppressante de l'Abbaye, Lucy pouvait entendre des rires et de la musique dans ces courriers.

Elle les relisait si souvent que les feuillets finissaient par être usés aux plis.

Sophia, de son côté, lui envoyait de vibrants comptes rendus de la préparation de son mariage, calligraphiés d'une plume enlevée aux boucles parfaites. À la première lecture, Lucy parcourait les lignes avec un large sourire aux lèvres. À la seconde, son sourire se figeait. Les descriptions que faisait Sophia de ses fiancées et de son fiancé étaient si invariablement enthousiastes que cela en devenait douteux. Que lui cachait Sophia ? D'expérience, Lucy connaissait le talent de son amie pour enjoliver la réalité. Un certain Gervais pouvait en témoigner...

Quant au plus fidèle - et au plus improbable -

correspondant de Lucy, ce n'était autre que Henry. Son frère lui écrivait deux ou trois fois par semaine. Il n'avait pas grand-chose à lui dire - quelques remarques sur le temps, la dernière récolte ou la meute de chiens - mais entre les lignes griffonnées à la hâte, le message était clair.

Lucy répondait à chaque pli avec son propre assortiment de réflexions à l'emporte-pièce, derrière lesquelles se profilait, en filigrane, la même réponse.

Oui, Henry. Toi aussi, tu me manques.

Elle apprenait à évaluer son bonheur à de petites choses.

Une journée qui voyait l'arrivée d'une lettre était une bonne journée.

Cel e qui en apporta deux fut marquée d'une pierre blanche.

— Nous avons reçu une invitation au mariage de Sophia et Toby, annonça-t-elle à Jeremy ce soir-là. Ce sera au mois de décembre.

— Déjà ?

Jeremy ne semblait pas partager sa joie.

— Souhaitez-vous y assister ?

— Mais... naturellement ! Il but une gorgée de vin.

— Comme il vous plaira.

Lucy joua distraitement avec sa nourriture.

— J'avais pensé... Peut-être pourrions-nous faire une étape à Waltham Manor, après le mariage ?

Il ne répondit pas.

Lucy but un peu de vin claret pour se donner du courage.

— J'ai aussi reçu une lettre de Marianne. Elle est de nouveau enceinte. J'ai toujours été là pour lui tenir compagnie pendant qu'elle était alitée, et je m'inquiète un peu pour elle. Les premiers mois sont les plus difficiles. ..

Et Waltham Manor sera sur notre route.

Jeremy secoua la tête.

— Votre frère et moi ne nous sommes pas séparés en bons termes. Je ne pense pas qu'une visite soit très indiquée. En outre, je ne peux rester longtemps absent. J'ai beaucoup à faire ici.

— Bien entendu, répondit-elle d'un ton acide. Eh bien, ce n'était qu'une suggestion.

Jeremy s'adossa à son siège et posa sur elle un regard détaché qui la glaça.

— Peut-être, dit-il d'un ton calme, préféreriez-vous y aller sans moi ? Je pourrais vous déposer en passant et envoyer un attelage vous récupérer quand vous le souhaitez.

La « déposer » ? La « récupérer » ? Qu'était-elle donc à ses yeux ? Un encombrant paquet qu'il fallait livrer d'un point à un autre ?

Elle observa son mari, son seigneur et maître qui trônait de l'autre côté de la table, royalement indifférent, suggérant qu'ils se séparent pour une durée indéterminée, avec le même détachement que s'il parlait de la pluie et du beau temps ! Elle continua de justesse une folle envie de lancer son assiette contre le mur et de la regarder se fracasser, exactement comme son cœur était en train de se briser.

El e serra sa main tremblante autour de son verre et se mordit la lèvre à se faire saigner.

— Si c'est ce que vous préférez, articula-t-el e d'une voix blanche. J'écrirai dès demain à Henry.

El e scruta ses yeux bleu glacier à la recherche d'une trace de douleur ou de déception. Même une vague contrariété lui aurait suffi.

— Peut-être, ajouta-t-el e, resterai-je jusqu'à la naissance du bébé.

Il demeura parfaitement inexpressif.

— À votre guise, répondit-il avant de se remettre à manger comme si de rien n'était.

Lucy le regarda, incrédule.

— Je pars demain pour Londres, ajouta-t-il. Des affaires à régler avec mon avoué. Je ne resterai pas longtemps. Je serai de retour jeudi.

— Très bien.

Il partait pour Londres le lendemain, serait absent toute une semaine, et il lui annonçait cela d'un ton distrait. Sans doute devait-el e s'estimer heureuse qu'il se donne la peine de l'en informer ! Ses yeux la brûlèrent et sa vision se brouilla. El e battit furieusement des paupières. El e ne pleurerait pas !

D'un geste calme, el e posa sa serviette près de son assiette.

— Je suppose que vous voudrez vous retirer. Vous partirez sans doute très tôt.

Jeremy vida lentement son verre.

— En effet, dit-il simplement.

Lucy ne fit rien pour le retenir.

Le lendemain matin, el e s'éveilla à l'aube mais resta au lit jusqu'à ce qu'el e soit certaine que Jeremy était parti. À

quoi bon lui dire au revoir ? Ils s'étaient déjà tout dit la veille, au dîner.

L'Abbaye n'était pas plus calme en son absence ; el e pouvait difficilement l'être plus ! Pour une fois, ce n'était pas le silence extérieur qui oppressait Lucy, mais celui qui régnait en el e, glacial, effrayant. Un vide dans lequel aucun écho ne résonnait. Chaque battement de cœur, chaque parole, chaque respiration était assourdi, étouffé par la pesante chape de silence. Et le pire, c'est qu'el e ne pouvait ni le briser ni s'en échapper : il était en el e-même.

El e l'emmenait dans ses promenades, il la suivait dans ses rêves, ils faisaient ensemble le tour des vastes murs de pierre de l'Abbaye que Lucy, désœuvrée, avait pris l'habitude de parcourir chaque jour.

Un après-midi, en traversant le salon de musique, el e croisa une silhouette enturbannée de bleu.

— Tante Matilda ! s'exclama-t-elle. Où est votre dame de compagnie ?

Un parfum familier de tabac, d'épices et de chocolat raviva en elle des souvenirs qu'elle avait crus oubliés, ainsi qu'une soudaine nostalgie pour Waltham Manor.

— Enfin, peu importe, reprit-elle. Je suis contente de vous voir.

Sa tante se dirigea vers le piano et en souleva le couvercle. La gouvernante avait insisté pour le faire accorder malgré les protestations de Lucy, qui n'en jouait jamais. Tante Matilda s'assit, posa ses mains sur le clavier... et bientôt, un entraînant reel, l'une de ces danses irlandaises si enlevées, jaillit de sous ses doigts. En voyant son turban danser au rythme de la musique, Lucy ne put retenir un éclat de rire.

Du rire ! De la musique ! Pour la première fois depuis une éternité...

Les dernières notes du reel retentirent, puis le silence retomba. Tante Matilda remit ses mains sur ses genoux, tandis que Lucy s'asseyait à ses côtés sur le banc du piano.

— Merci, tante Matilda. C'était... ravissant.

La vieille dame lui adressa le sourire bienveillant que Lucy connaissait depuis toujours. Si seulement elle pouvait posséder son inaltérable optimisme ! Elle prit sa main parcheminée entre les siennes.

— Que vais-je devenir, tante Matilda ? Je ne suis plus la même... Je ne peux pas rentrer à la maison. Le manoir me manque désespérément, mais je regretterais encore plus mon mari.

Elle appuya très doucement son front sur l'épaule de l'aïeule.

— Il me manque déjà, reprit-elle.

La tête enturbannée se posa sur la sienne, et se fit soudain lourde. Entre les mains de Lucy, en revanche, les doigts de tante Matilda avaient perdu leur peu de force.

— Tante Matilda ?

Lucy se redressa. La fragile silhouette de la vieille femme resta contre elle, inerte. Lucy lui souleva la tête d'une main tremblante.

— Tante Matilda ?

Chapitre 24

— Elle va s'en sortir, n'est-ce pas ?

Lucy arpentait d'un pas nerveux le tapis persan de la chambre de tante Matilda.

Hetta pressa l'une après l'autre les mains de la vieille femme étendue sur le lit.

— Lucy, votre tante a au moins quatre-vingts ans, répondit-elle. Personne n'est éternel.

— Je sais, mais...

— Chut !

Hetta posa l'oreille sur la poitrine de sa patiente.

S'immobilisant, Lucy retint son souffle.

— Il faut regarder la situation en face, reprit Hetta en se redressant. Les jours de votre tante sont comptés.

Lucy ferma les yeux en étouffant un gémissement de désespoir.

— Cependant, poursuivit Hetta, elle ne mourra pas aujourd'hui. Du moins, pour ce que je peux en dire.

Elle aida tante Matilda à s'asseoir et l'adossa contre ses oreillers.

— La crise semble passée, ajouta-t-elle en rangeant son matériel dans sa petite valise noire, mais assurez-vous qu'elle se repose. Donnez-lui du bouillon de bœuf, et un peu d'aliments solides si elle les accepte. Elle sera bientôt de nouveau sur pied.

— Entendu.

Lucy essuya ses yeux du revers de sa manche.

— Merci d'être venue. Je vous raccompagne.

— Inutile, dit Hetta en lissant sa jupe. Je connais le chemin.

J'ai passé plus de temps que vous dans cette maison.

— Comment cela se fait-il ?

— J'ai pratiquement grandi ici. Mon père était le médecin personnel de lady Kendal. Vous ne le saviez pas ?

Lucy secoua la tête.

— C'est pour cette raison que nous avons quitté Londres, expliqua Hetta. Pour qu'il soigne la fragilité nerveuse de lady Kendal.

— Sa fragilité nerveuse ? répéta Lucy.

— C'est le terme que mon père employait. Il a toujours été bienveillant. Lady Kendal parlait d'« incurable chagrin ».

D'un geste résolu, Hetta noua les rubans de son chapeau.

— Pour ma part, je dirais plutôt « insupportables geignements », mais je ne suis pas très douée pour

la compassion.

El e prit ses gants sur la table de chevet.

— Chaque fois que Madame faisait sa crise, mon père était convoqué d'urgence. Deux fois, trois fois par semaine, voire par jour. Il m'emmenait avec lui et j'avais tout le loisir d'explorer l'Abbaye pendant qu'il la saignait ou l'assommait de sédatifs.

— Lady Kendal avait des crises ? Quel genre de crises ?

— Oh ! de toutes les sortes ! Plus c'était dramatique, mieux c'était. Un mot, un regard, un changement de temps, la moindre broutil e la plongeait dans

une véritable hystérie. Cela pouvait durer des heures, jusqu'à ce que mon père la calme. Je me demande encore comment il a eu la patience de supporter cela pendant huit ans. Et el e était ainsi bien avant notre arrivée ici.

El e se dirigea vers la porte en mettant ses gants.

Un frisson glacé parcourut Lucy. El e songea à sa propre crise de larmes et à la panique de Jeremy. Fal ait-il s'étonner qu'il soit parti pour Londres ? Il avait dû penser qu'el e aussi avait une tendance aux crises de nerfs. Était-el e sujette à l'hystérie, el e aussi ?

— Mon père disait que nous devions avoir de la compassion pour el e, continua Hetta. Il expliquait qu'el e était de constitution fragile, qu'el e avait épousé un homme dur et qu'el e avait perdu un enfant.

El e décocha un sourire amusé à Lucy.

— Comme je vous le disais, la commisération n'est pas mon point fort. Si vous voulez vous faire plaindre, c'est mon père qu'il faut appeler. Le mieux que j'aie à vous offrir, c'est une bonne tape dans le dos et un verre de cognac.

— Je crois que j'aurais bien besoin des deux, dit Lucy en s'asseyant au chevet de tante Matilda. Je ne sais pas ce que je vais devenir.

Hetta lui lança un regard agacé.

— Ne me demandez pas de conseils, Lucy. Je suis très douée pour les cataplasmes, mais je n'ai pas l'habitude de donner des avis.

— Et je n'ai pas l'habitude d'en demander, croyez-moi.

El e leva les yeux vers le plafond orné de moulures et d'angelots.

— Je me demande ce que je fais ici. Ce n'est pas chez moi.

D'un air résigné, Hetta s'assit près d'el e.

— Ce n'est pas l'avis de votre mari, on dirait. À moins que vous ne soyez une riche héritière...

El e parcourut Lucy d'un regard sceptique et reprit :

— ... il devait avoir une solide raison pour vous épouser.

— En effet, dit Lucy. Je l'y ai contraint.

Hetta éclata d'un rire incrédule.

— Je vous assure, insista Lucy. Je me suis jetée sur lui comme... comme une fil e de ferme en chaleur.

Hilare, Hetta s'essuya les yeux.

— Oh ! je vous en prie ! D'abord, votre mari est comte, scandaleusement riche et, si vous me permettez, pas désagréable à regarder. Il n'a pas pu rester célibataire si longtemps sans apprendre à déjouer les avances malvenues. Même de la part des... « fil es de ferme en chaleur ».

Lucy s'apprêta à protester, mais Hetta la devança.

— Ensuite, lord Kendal ne me fait pas l'effet d'un homme que l'on peut contraindre à quoi que ce soit. Il lui suffit d'un regard pour mettre n'importe qui en fuite.

— Eh bien, pas moi ! s'indigna Lucy. Croyez-moi, il a essayé pendant des années de m'intimider avec son fameux coup d'œil glacial. Il ne m'impressionne pas ! Et si vous le trouvez agréable à regarder quand il est de mauvaise humeur... vous devriez le voir quand il sourit.

Hetta arqua les sourcils, puis se leva et prit sa valise.

Me voilà soulagée, dit-el e en se dirigeant vers la porte.

Vous n'avez pas besoin de mes conseils, après tout.

— Content de vous voir, dit Toby en sirotant son vin de madère. Vous al ez pouvoir me donner des conseils.

— Moi ? demanda Jeremy, surpris. À quel propos ?

— Eh bien, vous êtes un homme marié, à présent. N'avez-vous pas un petit discours à me servir sur les obligations matrimoniales ?

Jeremy soupira. Pourquoi était-il venu à son club ? Il avait de l'excellent whisky dans sa résidence londonienne et aurait mieux fait de rester chez lui. Il aurait dû se douter que Toby serait à Londres pour préparer son mariage.

— Toby, si vous ne savez toujours pas comment accomplir votre devoir conjugal, vous al ez avoir besoin de plus que mes avis. Je peux vous recommander quelques instructrices, si vous voulez.

— Vous savez très bien que ce n'est pas de cela que je veux parler ! N'avez-vous pas quelques sages enseignements à m'offrir sur l'art d'être un bon époux ?

Tout le monde a son avis sur la question ! Felix est intarissable. Je ne peux plus le supporter.

Alors peut-être Jeremy aurait-il besoin d'avoir une discussion avec Felix...

— Désolé de vous décevoir, mais je vais m'abstenir. Au moins resteraï-je supportable.

— À votre guise, dit Toby avant de vider son madère.

J'avoue que je suis surpris de vous voir ici. La lune de miel est déjà terminée ?

— Des affaires à régler, marmonna Jeremy, le nez dans son verre.

Il n'avait aucune envie de discuter avec Toby, que ce soit de ses propriétés ou de questions plus personnelles.

— Je rentre demain, ajouta-t-il.

— Pressé de retrouver votre femme, je suppose ?

demanda Toby avec un clin d'œil entendu.

Jeremy ne sut que répondre. En vérité, il n'avait rien à faire à Londres. Il aurait dû être chez lui, auprès de Lucy.

Seulement, il ne supportait plus leur vie quotidienne, en particulier les dîners. Certes, il avait exactement ce qu'il avait exigé - une épouse discrète et sage -, mais il était le plus malheureux des hommes. Lucy n'avait plus d'appétit.

Elle portait de nouvelles robes et des gants de dentelle.

Ses cheveux étaient coiffés à la perfection. Cela faisait une éternité qu'il n'avait plus vu sa crinière rousse tomber en cascade jusqu'à sa taille. Et il ne l'avait plus entendue prononcer une parole de dépit depuis... Depuis un certain soir. Il but une gorgée de whisky et lui trouva un goût de sel et de larmes.

Puis était venu le moment qu'il avait tant redouté : elle avait manifesté le désir de s'en aller.

Alors il était parti le premier.

Londres offrait toutes les distractions dont il avait besoin pour oublier Lucy, mais il ne parvenait pas à la chasser de ses pensées. Partout où il allait, il ne voyait que des spectacles qu'il aurait aimé voir avec elle. Dans les salles de bal, à l'Opéra, au théâtre... Même les matches de boxe l'auraient passionnée !

— Ne devriez-vous pas être auprès de votre fiancée ?

répliqua-t-il, pressé de changer de sujet.

— Oh ! Sophia n'a pas un instant à me consacrer ! Je ne la vois pour ainsi dire pas, sauf lorsqu'elle me traîne dans les magasins pour choisir des rubans ou des fleurs pour son bouquet de mariage. Croyez-

moi, Jem, vous avez fait le bon choix. La licence, le vicaire, l'échange des consentements... C'est arrivé si vite que j'ai encore du mal à y croire. Non pas que j'en aie été surpris, notez.

Jeremy lui jeta un regard en biais.

— Vous n'avez pas été surpris ?

— Bien sûr que non. J'ai bien compris qu'il y avait quelque chose entre vous, quand je vous ai vus dans le verger. Et il y a eu cette lettre. Sans cela, jamais je n'aurais fait ma demande à Sophia.

Jeremy se redressa.

— Que voulez-vous dire ?

— Al ons, Jem ! Croyez-vous vraiment que j'aurais fait ma demande devant Lucy si j'avais pensé qu'elle était encore amoureuse de moi ? Vous me prenez pour un rustre !

Ne sachant que répondre, Jeremy vida son verre, comme s'il pouvait trouver la réponse à ses questions au fond de celui-ci.

— Je savais, reprit Toby. J'ai séduit suffisamment de jeunes femmes. Je n'irais pas jusqu'à dire que j'en suis fier, mais c'est l'un de mes talents. Je sais exactement à quel moment elles tombent sous mon charme. Cet instant est toujours aussi magique. Et je sais aussi exactement quand elles se détachent de moi, bien que l'expérience soit un peu moins flatteuse.

Il fit signe à un valet de lui servir un autre verre.

— Le jour où vous avez eu cette querelle avec Henry dans les bois, j'ai raccompagné Lucy. Quelque part entre cet endroit et le manoir, elle a cessé de m'aimer. Je ne vous le cache pas, j'en ai été un peu vexé. Huit ans d'adoration, disparus en un éclair !

Il jeta un coup d'œil penaud à Jeremy.

— Je suppose que j'étais un peu jaloux.

Jeremy le regarda, incrédule.

— Enfin, tout s'est arrangé, conclut Toby en prenant le verre que lui tendait le domestique. Lucy et vous, Sophia et moi.

Vous devriez venir dans le Kent pour Pâques. Les sous-bois sont couverts de jacinthes.

— Toby... Même vous, vous avez dû remarquer que Lucy n'était pas particulièrement heureuse de m'épouser. Je...

Henry... Enfin, les circonstances l'y ont obligée. Elle n'a pas eu le choix.

— Pas eu le choix ? Toby éclata de rire.

— J'étais à la cérémonie, Jem ! Je ne me souviens pas d'avoir vu la fiancée ligotée ou menée de force devant l'autel, et c'est la seule façon dont on pourrait contraindre Lucy Waltham à faire quoi que ce soit contre sa volonté.

Il ricana, le nez dans son verre.

— Lucy, mariée de force... El e est bien bonne, cel e-là !

Jeremy n'avait bu qu'un seul whisky, mais la tête lui tournait.

Il ne comprenait pas ce que Toby voulait dire. Il avait peur d'essayer. Si Lucy s'était effectivement détournée de Toby pour s'éprendre de lui, ce qui semblait peu probable, sa situation était encore pire qu'il ne l'avait pensé. Il avait tout gâché, de façon bien plus grave qu'il ne l'avait cru.

— Dites-moi, Toby, demanda-t-il en ramenant en arrière une mèche d'un geste fiévreux. Que ferez-vous le jour où Sophia se lassera de vos charmes ?

L'hilarité de Toby cessa aussitôt.

— Je n'ai pas très envie d'y penser, mon vieux. Puis il haussa les épaules et, retrouvant son sourire canail e, ajouta :

— Je suppose que c'est à cela que servent les bijoux.

Voyager de nuit en transportant des bijoux était de la folie.

Outre les risques évidents qu'il y avait à chevaucher dans l'obscurité - être éjecté de sa monture, blesser cel e-ci ou perdre son chemin - on pouvait croiser des voleurs. Des gens assez désespérés pour tuer un homme, rien que pour son cheval.

Cela dit, Jeremy lui aussi était un homme désespéré.

Quiconque tenterait de lui dérober le col ier qu'il avait glissé dans la poche de poitrine de sa veste tâterait de son pistolet. La prudence lui dictait de faire halte pour la nuit dans une auberge, mais il avait une promesse à tenir. On était jeudi. Or, il avait dit à Lucy qu'il rentrerait jeudi.

En vérité, il avait plus d'une promesse à tenir, et il avait bien l'intention de le faire.

Il s'était engagé devant Henry à offrir à Lucy tout ce qu'el e n'avait jamais eu. Il avait donné sa parole à cel e-ci qu'il s'appliquerait à la rendre heureuse. Et il avait fait le serment solennel d'honorer et de chérir son épouse jusqu'à la fin de ses jours. Malgré cela, il s'était enfui à Londres comme un gamin.

Certes, el e s'était détournée de lui en pleurant et il en avait souffert, mais cela ne l'exonérait pas de ses engagements.

Même s'il doutait de lui offrir tout ce qu'el e méritait, il devait au moins essayer.

Il al ait faire ce qu'il aurait dû faire depuis longtemps : emmener Lucy à Londres. El e ne serait qu'à une demi-journée de voyage de Waltham Manor et pourrait rendre visite à Henry et Marianne dès

qu'elle le désirerait. Il la présenterait à la cour et à la bonne société. Elle assisterait à tous les bals, opéras et soirées qu'elle voudrait. Et peut-

être trouverait-elle enfin un usage raisonnable pour son argent de poche. Quant à lui, il prendra enfin sa place à la Chambre des Lords. Ses obligations envers son épouse n'étaient pas les seules qu'il avait négligées. Peut-être pourrait-il enfin se montrer utile, par exemple en faisant voter une loi interdisant l'usage des pièges à homme. Cela serait un bien meilleur hommage à la mémoire de Thomas que tous les portraits du monde.

Jeremy s'interdit de réfléchir aux sous-entendus de Toby, la veille au soir. C'était trop espérer que Lucy puisse être amoureuse de lui. De toute façon, qu'elle l'aime ou non ne changeait rien à ses devoirs envers elle. Malgré tout, il était plein d'optimisme - une sensation aussi nouvelle qu'agréable.

Il fallait une journée pour se rendre de Londres à Corbinsdale, à condition de partir à l'aube et de changer de cheval à mi-chemin. Toutefois, si l'on attendait l'ouverture de la joaillerie, que l'on perdît une heure à refuser des babioles de mauvais goût avant que l'on vous propose enfin des pièces de qualité et que l'on patientât encore un quart d'heure pendant que l'on emballait le bijou, le trajet se prolongerait jusqu'au soir, et l'on serait encore ralenti par l'obscurité.

Quoi qu'il en soit, il voulait être de retour jeudi, comme il l'avait dit. Tenir cette promesse, si peu importante soit-elle, comptait autant pour lui qu'honorer ses vœux nuptiaux. Et, en vérité, le collier dans sa poche était moins un cadeau pour Lucy qu'un symbole à ses propres yeux.

Son joyau, c'était elle. Rare, belle, précieuse, brillant d'un tel éclat intérieur que cela aurait été un crime de la cacher.

Il n'attendrait rien d'elle, ne lui demanderait rien. Son désir n'échapperait plus à son contrôle. Il la protégerait et la chérirait, la placerait dans l'écrin où sa beauté pourrait rayonner de tous ses feux. Avec un peu de chance, ce serait à Londres ; il avait bien l'intention de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour l'en convaincre. Et si elle préférait retourner à Waltham Manor, il achèterait des terres voisines et y ferait bâtir un manoir rien que pour elle, avec une écurie pleine de juments paisibles et le meilleur cuisinier français qu'il pourrait recruter.

Il était près de minuit lorsqu'il atteignit enfin Corbinsdale.

Lucy serait sans doute déjà couchée, songea-t-il en tendant à un palefrenier endormi les rênes de sa monture. Indécis, il grimpa quatre à quatre les marches menant à l'étage. Devait-il la réveiller ? Certainement pas dans l'état où il était ! Après une journée de folle chevauchée sur des routes boueuses, il n'était guère présentable. Il allait d'abord se faire préparer un bain et, ensuite seulement, il irait la trouver. Après cinq jours sans la voir, il n'aurait pas la patience d'attendre le matin. .

En fait, il n'eut pas besoin d'attendre une minute de plus.

Lorsqu'il poussa la porte du petit salon, il trouva Lucy étendue sur le canapé, endormie.

Sans un bruit, il traversa la pièce et tomba à genoux devant elle, non pas de fatigue, mais d'admiration. Qu'elle était belle !

El e était couchée sur le côté, une main glissée entre les coussins et sa joue. Ses cheveux dénoués, qui prenaient des reflets presque rouges dans la lueur des flammes, s'étendaient en lourdes vagues sur ses épaules.

Quant à sa tenue... Dieu du Ciel ! Une fine bretelle de dentelle noire courait sur son épaule nue. Jeremy suivit des yeux la bordure arachnéenne, jusqu'à l'endroit où elle plongeait, encadrant la vallée entre ses seins. De la soie rouge couvrait sa taille fine et les rondeurs de ses hanches, avant de s'ouvrir en un V bordé de dentelle noire en haut de sa cuisse, révélant ses jambes fuselées.

El e frémit puis laissa échapper un soupir ensommeillé.

Jeremy se tourna de nouveau vers son visage aux lèvres pleines. Deux yeux d'émeraude aux paupières lourdes le contemplaient.

— Jeremy ? murmura-t-elle.

Lucy battit des cils. Elle devait rêver. Elle faisait souvent ce rêve, dans lequel Jeremy s'approchait d'elle, les vêtements froissés, le visage ombré d'une barbe naissante, les cheveux imprégnés de senteurs de forêt et de grands espaces balayés par le vent...

— Venez à Londres avec moi, dit-il.

Elle se redressa et s'assit en se frottant les yeux. Elle n'avait pas rêvé !

— Pardon ?

— J'ai fait redécorer ma... notre résidence en ville. Vous aurez votre attelage et tout ce que vous voudrez.

Tout en parlant, il sortit un petit sachet de velours de sa poche.

— Vous n'êtes pas obligée de répondre tout de suite, ajouta-t-il en l'ouvrant. Je n'ai pas été un bon mari, mais cela va changer.

Il vida le contenu du sachet dans sa paume et Lucy poussa un petit cri en découvrant un collier d'or et de pierreries rouges.

— Pour aller avec votre bague, dit-il en déposant le bijou dans sa main. Venez avec moi à Londres. Je jure de ne rien exiger de vous.

Plus émue qu'elle n'aurait voulu, Lucy leva les yeux vers lui.

Les mots qu'elle avait préparés s'étranglaient dans sa gorge. Elle ne voulait plus partir pour Waltham Manor. Elle ne voulait plus être séparée de lui. Elle le suivrait jusqu'au bout du monde. Elle l'aimait trop pour le laisser de nouveau partir, même si lui ne l'aimait pas. S'il ne faisait que la désirer, eh bien elle s'en contenterait. C'était pour cette raison qu'elle avait passé le negligé de soie offert par Sophia. Pour le séduire.

Et voilà qu'il la couvrait de bijoux en lui promettant de ne rien exiger d'elle ! Il ne lui offrait rien

d'autre qu'une vie d'opulence... et d'abstinence.

Indécise, elle regarda le collier.

— Il est superbe, Jeremy, mais je n'en ai pas besoin. Ni de vos attelages ni d'une maison redécorée.

Elle remit le collier dans la poche de Jeremy et prit celui-ci par les épaules.

— Jeremy, ne comprenez-vous pas ? Ce que je veux, c'est...

Elle fut interrompue par des coups frappés à la porte. Une bonne entra, le visage décomposé par la peur.

— P... pardon, Monsieur, Madame... Je venais dire à Monsieur et Madame que... que...

— Eh bien, parlez ! s'impatienta Jeremy.

— La tante de Madame a disparu, dit précipitamment la bonne, avant de s'éclipser.

— Oh non ! gémit Lucy en se levant d'un bond.

Elle enfila en hâte sa robe de chambre et ses chaussons.

— Il faut la retrouver ! Elle pourrait se perdre, et il fait si froid !

Jeremy l'arrêta d'un geste.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il. Je m'en occupe. Lucy hocha la tête.

— Attendez-moi ici, reprit Jeremy. Je vais la retrouver. Et nous poursuivrons cette discussion.

Lucy l'entendit dévaler l'escalier et donner des ordres aux domestiques.

Elle se rendit dans la suite de tante Matilda, afin de s'assurer qu'elle n'était pas tout simplement derrière un rideau, mais ne la trouva nulle part. Finalement, elle alla à la fenêtre et scruta la nuit.

la fenêtre et scruta la nuit.

C'est alors que quelque chose attira son regard. Les rayons de la lune venaient de se poser sur une silhouette menue. Celle d'un fantôme... ou d'une fragile vieille dame.

Tante Matilda ! Elle traversait la pelouse en direction des bois qui dissimulaient la gorge sinueuse du petit torrent.

Lucy se rua en bas et sortit de l'Abbaye. Elle ne vit aucun valet - ils devaient tous être dans les jardins, de l'autre côté.

Renonçant à chercher un domestique, elle saisit une lanterne posée près de la porte et s'élança.

Apercevant de nouveau la petite silhouette près de la lisière de la forêt, elle redoubla de vitesse. À

quoi bon appeler, puisque tante Matilda ne l'entendrait pas ? Enfin, el e parvint à l'orée du bois. El e leva sa lanterne et scruta les alentours. Rien. Puis el e aperçut de petites empreintes de pas dans le sol meuble. El e les suivit en serrant contre el e les pans de sa robe de chambre.

Soudain, el e entendit le grondement du torrent. El e aurait déjà dû voir tante Matilda !

Les traces de pas s'arrêtaient près d'une saillie rocheuse.

Inquiète, Lucy s'approcha et se pencha vers les flots bouillonnants, en priant pour ne pas y voir flotter un turban indigo.

Tout à coup, une douleur fulgurante lui traversa l'épaule et el e s'effondra dans un hurlement. Sa lanterne tomba dans les flots.

Puis ce fut la nuit noire.

Chapitre 25

Jeremy ne trouva pas tante Matilda. C'est tante Matilda qui le trouva.

Ayant envoyé les domestiques dans le jardin, il retourna dans la maison et découvrit la vieille dame, pieds nus dans le hall. El e fredonnait une chanson tout en trotinant. En le voyant, el e se figea et dit :

— Ravissant.

— Lucy ! appela Jeremy en guidant l'aïeule dans l'escalier pour la ramener dans sa chambre. Je l'ai trouvée !

Lucy ne répondit pas.

Inquiet, il héla une bonne qui passait et, tout en lui confiant tante Matilda, lui demanda où était Lucy.

— Je l'ai vue dans l'escalier, Monsieur.

Lucy était descendue ? Absurde ! Il l'aurait croisée ! Après avoir accompagné tante Matilda jusqu'à sa chambre, il s'apprêtait à quitter la pièce lorsqu'il remarqua que les rideaux étaient ouverts. Il traversa la chambre pour les refermer et remarqua alors une petite lumière qui dansait au loin. Bon sang, Lucy ! El e était en danger !

Fou d'angoisse, il dévala l'escalier, fit un détour par son bureau pour y prendre son fusil et s'élança dehors.

L'insensée !

En voyant la petite lanterne s'enfoncer dans les bois, il accéléra l'allure en maugréant. Comment était-il supposé protéger une femme qui ne songeait qu'à courir au-devant de tous les dangers ?

Ah ! El e n'avait pas besoin de lui ? Eh bien el e allait l'entendre ! Il allait lui dire son fait... dès qu'il l'aurait rattrapée.

Soudain, il dut s'arrêter. Il avait perdu sa trace, la lumière de la lanterne n'était plus visible. Il scruta les bois obscurs, en vain. Il avait le souffle court, mais ce n'était pas seulement à cause de sa course effrénée. Une vague de panique montait en lui, oppressante. Voilà des années qu'il n'était pas venu ici à la nuit tombée.

Vingt et une exactement.

Il avait déjà trop perdu dans cette maudite forêt. Malgré le vent qui s'était levé, il pouvait entendre le bruit du torrent.

Instinctivement, il se tourna dans cette direction, l'oreille tendue, en scrutant les ténèbres à la recherche de la petite lumière.

Tout à coup, un cri déchira les airs.

L'épaule de Lucy la faisait atrocement souffrir, mais elle ne perdit pas de temps à se demander ce qui lui était arrivé.

Elle était trop inquiète à l'idée de tomber dans le ravin. De sa main indemne, elle saisit une branche basse et se releva avec précaution. Puis, elle regarda autour d'elle.

Un nouveau cri lui échappa, cette fois de surprise.

— Albert ?

Il s'approcha d'elle.

— Votre Altesse ? s'exclama-t-il. Que faites-vous ici ?

Interdite, elle l'observa. En apercevant la fronde qu'il tenait, elle comprit d'où venait sa douleur à l'épaule. Quel sot !

Elle aurait dû penser que tante Matilda ne pouvait pas marcher aussi vite. Les empreintes qu'elle avait vues n'étaient pas celles d'une vieille dame mais celles d'un enfant.

Elle regarda le gamin vêtu d'une chemise trop grande pour lui. Sans doute avait-elle appartenu à son père.

Son père, que l'on avait envoyé aux galères pour...

— Tu étais en plein braconnage, n'est-ce pas ? Il lui jeta un regard buté.

— Tu refuses la charité des Kendal mais tu te sers sur les terres de ton seigneur ?

— Ce n'est pas mon seigneur ! protesta le gamin. Il m'a pris mon père. Et il faut bien que je nourrisse Mary.

— Ce n'est pas lui, mais son père qui t'a volé le tien ! Et tu as l'âge de travailler.

Il se baissa pour ramasser une pierre qu'il fourra dans sa poche. La pierre qu'il avait lancée sur el e.

— Y a pas d'emploi pour moi en ce moment. Seulement aux moissons.

En se redressant, il jeta sur Lucy un regard qui n'était plus celui d'un gamin, mais d'un adolescent. Dans un réflexe, el e resserra les pans de sa robe de chambre de soie rouge autour d'el e.

— Tu attrapes beaucoup de gibier, avec ça ? demanda-t-el e en désignant sa fronde.

Albert secoua la tête.

— Je ne tire pas très bien.

— Tu ne m'as pas manquée, moi ! protesta-t-el e en se massant l'épaule.

— C'est votre tête que je visais.

— Alors que fais-tu ? Tu voles les proies prises dans les pièges ?

Albert ne répondit pas, mais el e le vit serrer sa main, comme pour soulager une douleur.

— C'est comme ça que tu t'es blessé, remarqua-t-el e.

Fais attention, ce genre de plaie s'infecte facilement.

Le gamin émit un reniflement insouciant.

— Tu devrais venir travailler à l'Abbaye, dit soudain Lucy.

— Jamais de la vie !

— Pourquoi pas ? Tu recevrais des gages et tu n'aurais plus besoin d'aller dans les bois en pleine nuit. Je vais demander à mon mari.

— Merci, Votre Altesse, mais j'ai pas besoin de votre pitié

!

Lucy serra les poings, furieuse. Pourquoi ce petit ingrat refusait-il son aide ? El e n'avait que de bonnes intentions !

— Je vais te dire de quoi tu as besoin, répliqua-t-el e d'un ton sec. Tu as besoin de faire passer la santé de ta sœur avant ta fierté. Tu as besoin de dormir la nuit au lieu de courir les bois. Et tu as besoin d'apprendre les bonnes manières. Dans mon dos, appelle-moi comme tu voudras, mais en face de moi, c'est Milady !

El e se tut, peut-être plus choquée que lui. El e venait de parler comme Jeremy. Parce qu'el e avait ressenti les mêmes émotions, ce douloureux mélange d'inquiétude pour l'autre et de frustration devant ses refus obstinés ?

Son cœur se serra. Jeremy l'aimait, et elle avait été l'ingrate.

— Écoute, Albert..., commença-t-elle, radoucie.

Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase.

— Lucy ? appela la voix de Jeremy. Ne bougez pas !

Puis on entendit le déclic d'un fusil que l'on armait.

— À terre ! cria Lucy en plongeant.

Une détonation résonna dans la nuit.

Chapitre 26

Lucy se jeta sur Albert et le fit rouler sur le sol. Un souffle d'air passa au-dessus d'eux.

— Cours ! cria-t-elle.

Le gamin se releva prestement et fila sans demander son reste. Jeremy voulut s'élancer à sa poursuite.

— Non ! s'écria Lucy en le saisissant par le bras. Vous ne le rattraperez pas.

— Oh ! que si ! dit Jeremy qui se dégagea.

— Vous ne pouvez pas me laisser seule ici ! protesta-t-elle en exagérant à dessein un frisson de froid.

Elle pouvait jouer les dames en détresse, s'il le fallait.

Jeremy regarda d'un air frustré dans la direction où Albert avait disparu.

— Bon sang, Lucy ! Que vous est-il passé par la tête ?

— J'ai cru que c'était tante Matilda. Au fait...

— Elle va bien, la rassura-t-il. Je l'ai retrouvée. Elle est peut-être senile, mais elle ne part pas dans les bois vêtue d'une...

Sans finir sa phrase, il la parcourut d'un regard à la fois furieux et brûlant.

— Et je ne peux pas passer mon temps à voler à votre secours.

— J'avais la situation en main, protesta-t-elle.

— Seule dans les bois avec un criminel...

— Ce n'était pas un criminel.

Il ne parut pas l'entendre et se rapprocha d'elle.

— ... à peine couverte d'un peu de soie et de dentel e...

Il était proche à la toucher, vibrant d'un désir presque palpable.

D'un geste lent, il fit glisser le haut de sa robe de chambre, dénudant son épaule, avant de caresser sa gorge.

— ... mais bien sûr, vous aviez la situation en main.

Il avança et Lucy recula d'un pas. Lorsque son dos rencontra un tronc d'arbre, Jeremy lui prit le poignet, le serrant à lui faire mal, et lui plaqua le bras au-dessus de la tête, contre l'arbre. Sa robe de chambre s'ouvrit. Sous le courant d'air glacé, les pointes de ses seins se tendirent.

Jeremy les caressa de sa main libre.

— Vous n'avez pas besoin que je vous sauve, dit-il.

Il se mit à la caresser, al umant un brasier en el e.

— Vous n'avez pas besoin de mon argent.

D'un geste sec, il déchira la fine bretel e de sa chemise de nuit, dévoilant l'un de ses seins.

— Vous n'avez pas besoin de mes cadeaux.

Il mit sa main en coupe sur son sein, avant de faire rouler son téton entre ses doigts.

— Vous n'avez pas besoin de ma protection.

Il se pressa contre el e, lui offrant la preuve de son désir.

Puis, sans la quitter des yeux, il fit remonter sa chemise de nuit le long de sa cuisse d'un geste impatient.

— Bon sang, Lucy ! Je vais faire en sorte que vous ayez besoin de moi.

Il referma alors ses lèvres sur son sein et aspira. Une vague de plaisir déferla en el e, lui arrachant un petit cri.

Ensuite, de sa main libre, il s'insinua sous la soie de sa chemise, lui saisit la cuisse et la leva, l'obligeant à enrouler sa jambe autour de sa hanche. Il posa alors sa main à l'orée de sa féminité et glissa un doigt en el e, puis deux. Il la caressa sans douceur, mais el e était déjà prête à le recevoir. Bientôt, son pouce trouva son bouton de chair, qu'il se mit à froter, la menant presque au bord de l'extase.

Soudain, il cessa ses caresses. El e entendit son souffle impatient, puis un froissement d'étoffe ; il était en train d'ouvrir sa braguette. Puis il fut contre el e, dur comme le roc, se pressant contre sa cuisse. Comme el e se cambrait instinctivement, il la repoussa.

— Dis-moi que tu as besoin de moi, dit-il dans un halètement, le regard vril é dans le sien.

— Je...

Sa voix s'étrangla. El e ne savait plus comment parler, comment former des mots. Ses lèvres ne savaient qu'embrasser, lécher, sucer. Enfouissant son visage dans son cou, el e fit courir sa langue sur sa peau.

— Dis-moi que tu as besoin de moi, répéta-t-il.

Il posa l'extrémité de son membre contre el e, puis se retira. Un hoquet de frustration échappa à Lucy.

— Jeremy ! le supplia-t-el e. S'il te plaît !

— Dis-le !

— J'ai besoin de toi, murmura-t-el e. J'ai besoin de t...

D'un baiser, il la fit taire. Puis, libérant son bras, il la prit par les hanches, la souleva contre l'arbre et la pénétra d'un coup de reins. Dans un réflexe, el e s'accrocha à lui de toutes ses forces. Il se retira et plongea de nouveau en el e.

« Oh oui ! » fail it-el e gémir.

C'était là leur royaume. Ensemble, dans le noir. Dans les bureaux à peine éclairés d'un feu, dans l'ombre des vergers, dans le secret des cabinets d'ébène... Un royaume de ténèbres et de passion où ils ne faisaient plus qu'un.

Il raffermit sa prise sur ses hanches tandis que ses va-et-vient se faisaient plus rapides, plus profonds, jusqu'à ce qu'une digue cède et que la vague de jouissance déferle en el e. Alors, il la déposa sur le sol et, dans un ultime coup de reins, s'abandonna à son tour à l'extase, dans un spasme qui les fit trembler tous les deux.

Le souffle court, il l'écrasait de tout son poids contre l'arbre.

— Dis-moi que tu as besoin de moi, répéta-t-il. Parce que moi, je ne peux pas vivre sans toi. Je ne te laisserai jamais partir.

Il la prit par la tail e et la serra à l'étouffer. Lucy posa les mains sur sa tête pour le bercer contre el e.

— Non, murmura-t-el e. Ne me laisse jamais m'en al er.

Oh non, il ne la laisserait pas !

Une fois qu'il eut repris son souffle, Jeremy ôta son manteau pour en draper les épaules de Lucy qui tremblait de tous ses membres.

Après avoir ramassé son fusil, il le mit en bandoulière et souleva Lucy dans ses bras. Il était épuisé, et le manoir était trop loin. Il se dirigea vers le torrent. Vers l'ermitage.

La tête de Lucy reposait contre son torse. El e avait fermé les yeux et, dans la pâle clarté lunaire, sa peau prenait un éclat argenté. Qu'el e était bel e ! Comme il l'aimait !

Et comme il se haïssait !

Alourdi par le poids des remords, il poursuivit son chemin.

Il était rentré de Londres en lui promettant de la chérir et de la protéger. Et qu'avait-il fait ? Il l'avait prise contre un arbre, comme la brute qu'il était.

Lucy avait besoin d'être protégée. Contre lui. Enfin, il atteignit l'ermitage. D'un coup de pied, il ouvrit la porte, brisant la serrure.

En lui aussi, quelque chose se brisa. Tout près de son cœur.

Dans le cottage, il se sentit suffoquer. Pris de panique, il fut tenté de s'enfuir. Il s'était juré de ne jamais revenir ici.

Seulement, il y avait Lucy, et el e n'avait que lui. Il devait affronter cette épreuve. Pour el e.

Par la porte ouverte, un rayon de lune éclairait la petite pièce. Tout était comme dans son souvenir. Les soldats de plomb montant la garde sur le dessus de la cheminée, la canne à pêche posée sur la table, les deux paires de bottes pour enfants, maculées de boue... Seule une épaisse couche de poussière attestait du passage du temps.

Il déposa Lucy sur le tapis devant l'âtre. El e dormait.

Son cœur se serra. Une fois de plus, il avait perdu un être cher. Et une fois de plus, ce lieu serait le témoin de son deuil.

Il aurait tout le temps de pleurer le lendemain, songea-t-il.

Et le jour suivant. Toute sa vie. Pour l'instant, Lucy avait froid. Il décida de se concentrer sur des tâches simples.

De la chaleur, de la lumière.

Après avoir refermé la porte de son mieux, il couvrit Lucy de fourrures et glissa une couverture sous sa tête. Puis il empila du petit bois et des bûches dans l'âtre, s'assura que la cheminée tirait bien en élevant une branche al umée dans le conduit et enflamma le petit bois. Le feu prit rapidement, emplissant la pièce de craquements, d'étincelles et d'une douce chaleur ambrée. Avec soulagement, il vit Lucy reprendre des couleurs. D'un geste tendre, il lui caressa la joue.

Il aurait voulu que cet instant dure toujours. Lorsqu'el e se réveillerait, tout serait fini. El e rassemblerait ses chats, ses chiens, sa tante sénile et s'en irait, emportant avec el e tout ce qu'il y avait de bon dans sa vie.

A cet instant, el e ouvrit les yeux.

— Jeremy ?

El e avait parlé d'une voix plus douce que le miel, mais cela n'ait pas durer. Bientôt, el e le maudirait.

— Chut ! murmura-t-il. Repose-toi.

El e sortit une main de sous les fourrures pour se frotter les yeux. Ce fut comme si on lui avait donné un coup de poignard en plein cœur. Son poignet était couvert d'ecchymoses là où il l'avait brutalement saisie pour lui plaquer le bras contre l'arbre. Il l'avait blessée, et pas seulement là. Il fal ait qu'il voie.

Soulevant les fourrures, il écarta doucement les pans de sa robe de chambre. Sa chemise de nuit était en lambeaux. Il déglutit péniblement. El e avait des marques sur le cou, là où il l'avait mordue, et des rougeurs aux cuisses, là où il s'était frotté contre el e comme une bête en rut.

— Retourne-toi, demanda-t-il dans un murmure étranglé.

El e obéit. Tout son dos était lacéré d'égratignures et de coupures, dues à l'écorce de l'arbre. À cause de lui.

Puis il vit une bosse à son épaule, rouge et gonflée, dont il sut aussitôt qu'il n'était pas la cause.

— C'est lui qui t'a fait cela.

El e hocha la tête. Il se releva d'un bond, enfila sa veste et chercha son arme.

— Où vas-tu ? s'enquit Lucy en roulant sur le côté.

— Le tuer.

Bon sang ! Où avait-il posé son fusil ? Il devait l'avoir laissé dehors. Il posa la main sur la poignée de la porte mais Lucy l'avait déjà rejoint.

— Ce n'est qu'un enfant, Jeremy ! dit-el e en l'obligeant à se retourner. Tu ne peux pas le tuer !

Un enfant ?

Le mot résonna comme un coup de fusil. Jeremy ravala un juron.

— Quel... quel âge ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— Douze ans, peut-être treize. Je t'ai déjà parlé de lui. Il s'appel e Albert. Son père a été envoyé au bagne pour braconnage. Sa mère est morte. Il est seul pour s'occuper de sa sœur qui n'a que cinq ans. Il n'a pas fait exprès de me blesser.

Jeremy repoussa la main de Lucy et s'approcha de la table, qu'il frappa d'un vigoureux coup de poing. Un pot de terre s'écrasa sur le sol.

Maudit soit-il !

Un autre objet se fracassa. Derrière lui, Lucy poussa un cri de surprise. Qu'il aille en enfer !

Jeremy continua de cogner sur la table, tandis que les mots résonnaient dans son esprit. Il ne savait même pas qui il maudissait. Son père, lui-même... peu importait. Ils étaient pareils. Aussi destructeur l'un que l'autre. Aussi malfaisants.

Voilà vingt et un ans qu'il redoutait cet instant. Qu'il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour ne pas reproduire les erreurs paternelles - cette froide cruauté qui avait fait de ses fermiers des ennemis, de sa femme une épave, et de son fils aîné un fantôme.

Et il avait fait exactement comme lui. Ses gens le méprisaient. Il brutalisait son épouse. Et ce soir...

Nom de nom, ce soir, il avait tiré sur un gosse de douze ans !

Il retourna vers la porte. Il devait s'éloigner de Lucy avant de lui faire plus de mal encore.

— Jeremy, c'est de la folie ! s'exclama Lucy, se méprenant sur ses intentions. Tu ne peux pas tuer un enfant !

Fou de colère, il serra les dents. Non, il n'avait pas l'intention de faire de mal à un gamin, ni à quiconque.

C'était pourtant ce qu'il faisait. Parce qu'il était le fils de son père. Cruel et sans cœur. Il fallait qu'il s'en aille.

— Lucy, laisse-moi passer.

Il la vit se planter devant lui et le toiser d'un air de défi.

— Laisse-moi passer ! insista-t-il.

— Jeremy, pourquoi t'en prendre à lui ?

Elle tapa du bout du doigt au centre de sa poitrine, là où son cœur saignait.

— Ne fais pas cela, dit-elle.

Elle le frappa encore.

— Tu n'es pas ton père.

Nouveau coup.

— Tu es bon et généreux.

Plusieurs coups de suite.

— Jeremy, tu ne peux même pas tirer sur une perdrix ! Tu n'es pas l'homme que tu crois.

Puis, posant sa main à plat sur son cœur, elle ajouta d'un ton radouci :

Sinon, je ne t'aimerais pas

chapitre 27

Jeremy la scruta d'un air insondable. Si el e n'avait pas perçu les battements de son cœur sous sa main, el e aurait pu croire qu'il s'était soudain transformé en statue de pierre. Ou de glace.

D'un coup de pied, el e rabattit la porte. Si Jeremy voulait s'en al er, il al ait devoir lui passer sur le corps.

— Ne fais pas de moi un homme bon et généreux. Tu es bien placée pour savoir que je ne le suis pas. Je t'ai épousée par égoïsme, en prétendant que je voulais prendre soin de toi. J'ai menti.

Il riva ses yeux aux siens.

— Je te désirais, reprit-il d'une voix tremblante. Plus que tout ce que j'avais désiré toute ma vie. J'en perdais le sommeil.

Lucy s'adossa à la porte, soudain faible.

— Je savais que tu voulais te marier par amour, mais peu m'importait. Comme ce soir. Je t'ai prise comme une brute, et je t'ai fait mal.

Il tendit une main vers el e, se figea, puis frappa la porte du poing.

— Alors ne fais pas de moi un homme bon ! Je suis une brute ! Je t'interdis de m'aimer !

Il la transperça d'un regard glacial. Sans la porte qui la soutenait, Lucy serait tombée mais el e refusa de le lui montrer. Il avait besoin qu'el e soit forte.

— C'est un défi ? demanda-t-el e. Tu sais que j'adore les défis.

El e ramena en arrière une mèche de ses cheveux noirs, lui effleurant le front d'une légère caresse.

— Je t'aime, Jeremy. La seule façon dont tu pourrais me faire du mal serait de t'en al er maintenant.

Aussitôt, il lui prit la main.

— La seule façon dont je pourrais te faire du mal ?

Il lui fit lever le bras pour lui montrer les bleus qui couvraient son poignet.

— Regarde, murmura-t-il. Regarde ce que je t'ai fait !

Lucy lui décocha un regard hautain.

— Je suppose que ton dos n'est pas très beau à voir non plus, dit-el e. Jeremy, ce ne sont que quelques égratignures.

Il fronça les sourcils.

— Voilà des années que tu essaies de m'effrayer avec tes regards noirs, Jeremy. Je sais très bien ce qu'il y a derrière.

— Tu n'as aucune idée...

— Oh ! si ! Parce que j'ai la même chose en moi. De la passion, de la loyauté, de la fierté, du désir... Et tout ce que j'ai en moi n'est pas forcément bon ou gentil. C'est intense, sauvage, et cela fait si peur qu'on ne veut le montrer à personne.

El e le prit par le pan de sa chemise et l'attira vers el e.

— Ne laisse pas cela t'effrayer. Je vois ce qu'il y a en toi.

Je vois tout, et je n'en ai pas peur.

Puis, posant sa main sur son cœur, el e poursuivit :

— Là-dedans, il y a un homme généreux et chaleureux.

Ses fermiers vont le respecter. Et un jour, nos enfants l'adoreront. Mais pas moi.

— Pas toi ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— Non, répondit-el e en souriant. Parce que celui que j'aime, moi, c'est la brute épaisse. Et tu te fais une très haute idée de toi-même si tu t'imagines que tu m'as persuadée de t'épouser contre ma volonté. Moi aussi, je te désirais. Je voulais me marier par amour, et c'est exactement ce que j'ai fait.

— Lucy, l'interrompit-il. Arrête.

Arrêter... de parler ? De l'aimer ?

— Arrête, toi ! répliqua-t-el e en le repoussant de toutes ses forces.

El e le poussa de nouveau, le faisant reculer jusqu'à la table. Il s'y assit, et el e se plaça entre ses jambes écartées. À présent, ses yeux bleu glacier étaient à la hauteur des siens.

— Puisque tu veux que je te le dise, j'ai besoin de toi, Jeremy. J'ai désespérément besoin de toi, et c'est cela qui m'effraie. Je n'ai pas besoin de ton argent, ni de tes cadeaux, ni de ta protection, mais de toi. J'ai besoin que tu cesses de m'interrompre, et que tu me regardes dans les yeux quand je te dis que je t'aime. Et surtout, Jeremy, j'ai besoin que tu le croies !

Il s'apprêtait à protester, mais el e le fit taire d'un geste.

— Cesse de m'interrompre ! dit-el e d'un ton agacé.

Avec un soupir, il ferma les yeux.

— Et regarde-moi, ajouta-t-elle, radoucie.

Il obéit.

— Crois-moi, Jeremy, chuchota-t-elle. Je t'aime.

Elle plongea son regard dans le sien et attendit.

— Pourquoi ? demanda-t-il après un long silence, l'air étonné. Je ne t'ai donné aucune raison de m'aimer.

— Je n'en ai pas besoin, mais si tu veux savoir... je t'aime parce que tu veux me rendre heureuse. Parce que tu sais me trouver dans le noir. Parce que auprès de toi, je suis vivante. Parce que... Eh bien, juste parce que. Et tu ne pourras pas m'en empêcher.

— Ne me demande pas cela, dit-il dans un souffle. Je ne sais pas quoi faire de ces mots. On ne me les a jamais dits et...

— Et ils te font peur, je sais.

Elle vit sa pomme d'Adam monter et descendre.

— Je ferai tout ce que tu voudras, Lucy. Je te donnerai tout.

Je prendrai soin de toi. Demande-moi tout ce dont tu as envie, mais pas cela.

— Pourtant, c'est cela que je veux ! Elle le prit par les épaules.

— C'est tout ce dont j'ai besoin. Et moi aussi, cela me fait peur. Je ne te demande pas de me dire quoi que ce soit, simplement de me croire quand je te le dis. Et de l'accepter.

Lucy ne saurait jamais combien de temps ils restèrent là, les yeux dans les yeux. Des minutes, peut-être des heures.

Après ce qui lui parut une éternité, Jeremy poussa un lourd soupir, comme si un poids énorme venait de quitter sa poitrine. Il la prit par la taille et ferma brièvement les paupières. Et lorsqu'il les rouvrit...

Il lui décocha LE regard. Le vrai. Celui qu'elle ne pourrait jamais ignorer. Et ce regard-là entra directement dans son cœur.

Puis il ouvrit la bouche, et trois petits mots jaillirent de ses lèvres.

Trois petits mots qui firent battre le cœur de Lucy à tout rompre.

— Dis-le encore...

— Je t'aime.

Jeremy avait encore du mal à y croire. Elle disait cela avec un tel naturel ! Et en même temps, les mots

résonnaient, si fragiles, si nus qu'il avait l'impression qu'el e venait de déposer entre ses mains maladroites un oisil on tombé du nid. Sa première impulsion fut de repousser ce qu'on lui confiait. Il al ait le détruire. Le serrer si fort qu'il n'en resterait plus rien, et que son cœur se briserait de désespoir.

Puis el e lui sourit, de ce sourire joyeux et espiègle qui lui creusait des fossettes, et il sut qu'il ne pouvait pas la repousser, pas plus que le trésor qu'el e lui offrait. Il devait lui prouver - se prouver - qu'il en était digne. Il al ait protéger cet amour infiniment fragile qu'il tenait entre ses mains comme s'il s'agissait de son propre cœur.

Parce que, en vérité, c'était ce qu'il voulait.

Il la serra contre lui, mais il y avait quelque chose de dur entre eux. Le col ier. Il le retira de la poche de sa poitrine et le fit danser au bout de ses doigts. Dans les lueurs du feu, les rubis scintil èrent comme une rivière de charbons ardents.

— Je sais que tu n'en as pas besoin, dit-il, mais j'ai envie que tu le portes.

Il lui écarta les cheveux du cou.

— Je peux ?

Lucy acquiesça d'un hochement de tête et souleva la masse de ses boucles auburn.

— Eh bien ? demanda-t-el e lorsqu'il l'eut attaché.

Comment le trouves-tu ?

— Mil e fois moins beau que toi, murmura-t-il.

Lucy éclata de rire.

— Jeremy, je t'en prie ! Je croyais que les hommes offraient des bijoux aux femmes pour s'épargner les compliments !

Il secoua la tête.

— Au diable les compliments ! Tu es magnifique, Lucy, et aucun bijou, aucune parole ne pourrait l'exprimer.

Et aucune pierre précieuse, aucune flatterie n'aurait pu dire à quel point il l'aimait. Il al ait devoir le lui prouver. Ce soir.

Demain. Et tous les jours qu'il leur restait à vivre.

El e lui adressa un sourire malicieux, comme si el e avait lu dans ses pensées.

— Eh bien, tu ne m'embrasses pas ?

— Oh si ! Je vais t'embrasser toute la nuit, demain, et tant que je serai en vie. Je vais couvrir ton corps de baisers jusqu'à ce que tu hurles de plaisir...

Il la souleva entre ses bras.

— Par conséquent, ma femme, mon amour, mon cœur, si tu as quelque chose à dire, c'est le moment... parce qu'à partir de maintenant, j'ai la ferme intention de t'embrasser, et qu'ensuite, tu auras oublié ce que tu voulais dire, ajouta-t-il en la déposant sur les fourrures et les couvertures devant le feu.

Lucy l'attira auprès d'elle.

— Une seule question, murmura-t-elle.

— J'écoute...

A quand mon tour de t'embrasser ?

Chapitre 28

Plusieurs heures et d'innombrables baisers plus tard, l'aube se leva, paisible et lumineuse. Lucy roula sur le côté et posa son menton sur le torse de son mari.

— À quoi penses-tu ?

Il la serra dans ses bras.

— Je pense que je pourrais rester ici avec toi jusqu'à la fin des temps. Et toi ?

— Je pense à Albert.

— Je pense à Albert.

— Encore lui ?

— Tu devrais lui donner une place à l'Abbaye. Il n'aurait plus besoin de rôder dans les bois en pleine nuit.

— Jamais de la vie !

— C'est exactement ce qu'il a dit. Elle fronça les sourcils.

— Je ne vois pas où est le problème.

— Le problème, c'est qu'il braconne sur mes terres et qu'il t'a blessée. Je ne vais tout de même pas le récompenser !

— Il ne s'agit pas de cela, mais de réparer les torts de ton père.

Avec un soupir, Jeremy se tourna sur le dos.

— Je ne pense pas, Lucy.

— Vraiment ? demanda-t-elle en faisant courir sa main sur son torse. Je peux être très persuasive, si je le veux.

Aussitôt, il la prit par la taille et la fit rouler sur lui. Même après une nuit de passion, son corps répondit avec empressement. D'un souple mouvement des hanches, elle se frotta contre lui sans la moindre pudeur... et le guida vers elle. Avec un gémissement étouffé, il la pénétra d'un seul coup de reins.

Ils rentrèrent à l'Abbaye par les sentiers boueux. Les chaussons de Lucy rendirent l'âme à la mi-chemin. Ensuite, Jeremy la porta dans ses bras.

Alors qu'ils approchaient du but, Lucy posa sur la majestueuse bâtisse un regard nouveau. Pour la première fois, elle eut l'impression de rentrer chez elle.

— Jeremy, arrête-toi.

Il la serra un peu plus fort.

— Pas question de te laisser marcher pieds nus sur...

Elle le fit taire d'un sourire.

— Je ne te demande pas de me poser, dit-elle en embrassant d'un lent regard les murs de l'Abbaye rosés par le soleil levant, le paysage tourmenté et les arbres ourlés de givre.

— C'est si beau !

Elle vit l'expression surprise de Jeremy.

— J'irai à Londres avec toi si tu le veux, ou au bout du monde, mais j'aimerais que notre maison soit toujours ici.

J'aime cet endroit.

— Tu aimes Corbinsdale ? De toutes les maisons que je peux t'offrir, c'est celle-ci que tu veux ?

Lucy hocha la tête.

— Pour l'amour du Ciel, pourquoi ?

— Parce que c'est celle qu'il te faut, répondit-elle en lui caressant la joue. Si tu ne l'aimais pas, il y a longtemps que tu en serais parti. Jeremy, nous pouvons faire de Corbinsdale un vrai foyer, avec des rires, de la lumière... et des enfants.

Il tressaillit.

— Des enfants ? Ici ?

— C'est le lieu idéal, assura-t-elle en l'obligeant à la regarder dans les yeux. C'est sauvage, intense, mais c'est aussi pour cela que j'aime cet endroit. Il est comme nous.

— Nous, répéta Jeremy. J'aime quand tu dis ce mot.

Il se pencha vers elle pour lui voler un baiser.

— Jeremy..., murmura-t-elle dans un soupir.

— Et celui que je préfère, c'est celui-là.

Il rajusta sa prise et se remit en marche.

— Dieu merci, tu as renoncé à me donner ce surnom ridicule.

— Jemmy ? Je ne me souviens même plus quand j'ai cessé de l'employer.

— Moi, si, répondit-il d'un air sombre.

Soudain, Lucy comprit.

— Thomas t'appelait ainsi, n'est-ce pas ? C'est pour cela que tu ne l'as jamais supporté.

Son silence lui confirma ses soupçons.

— Oh non ! gémit-elle en posant la tête sur son épaule.

Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit ?

Il ne répondit pas non plus, mais cela aurait été inutile. Elle avait compris. Il n'avait simplement pas pu lui expliquer pourquoi.

— Je suis désolée. Tu étais tellement sérieux ! Il fallait que je te provoque, c'était plus fort que moi. Je n'ai jamais eu l'intention de... de te briser le cœur.

— N'exagérons rien, dit-il en riant. Tu ne savais pas. Si cela peut te rassurer, en général, tu étais juste agaçante.

En fait, je...

Ses pas résonnèrent sur le seuil de l'Abbaye, puis sa voix s'étrangla. Lucy vit les domestiques qui s'approchaient d'eux avec des yeux ronds. Puis, derrière le petit groupe, apparut une silhouette familière... mais inattendue.

— Henry?

Jeremy déposa lentement Lucy sur le sol. D'un regard, il dispersa les curieux. Il fallait le reconnaître, le regard avait parfois du bon.

Lucy se pelotonna dans le manteau de Jeremy tandis que Henry s'approchait d'eux. Il l'observa de la

tête - échevelée

- aux pieds - nus.

— Bon sang ! dit-il d'une voix blanche. Que t'a-t-il fait?

Puis, se tournant vers Jeremy, il rugit :

— Je vais vous tuer !

En le voyant se ruer vers Jeremy, Lucy s'interposa.

— Henry, non ! C'est un malentendu.

— Vous aviez promis de prendre soin d'elle ! Regardez-la !

Lucy serra les dents.

— Je me suis perdue dans les bois, improvisa-t-elle. Et Jeremy... Jeremy est venu à ma rescousse, voilà tout. Tu devrais le remercier.

— Je vais l'envoyer en enfer, oui ! gronda Henry en regardant ses jambes nues. Que faisais-tu dans les bois dans cette tenue ?

— Henry, je...

— Elle a froid, Henry, intervint Jeremy. Je vais tout vous expliquer, mais laissez-nous d'abord faire un brin de toilette et nous habiller. Ensuite, nous prendrons le petit déjeuner et nous discuterons comme des personnes civilisées.

— Parce que vous croyez que je vais laisser ma sœur une minute de plus dans cette maison ? Vous perdez la tête !

Je la ramène chez elle, à Waltham Manor.

— Elle est chez elle, répliqua Jeremy d'un ton impatient.

Lucy est mon épouse.

— Et bientôt votre veuve ! s'exclama Henry.

Ils bondirent l'un vers l'autre. Lucy se campa entre eux pour les arrêter.

— Ça suffit, tous les deux ! Personne ne va tuer personne !

Henry, pourquoi es-tu ici ?

— Enfin, j'ai reçu ta lettre ! Si tu es assez malheureuse pour vouloir revenir à la maison, tu n'as pas besoin d'attendre le mariage de Toby !

Lucy ravala un soupir. El e avait oublié la missive postée le jour du départ de Jeremy.

— Henry, je ne suis pas malheureuse.

— Mais tu disais... Pour quel e autre raison voudrais-tu rentrer à Waltham Manor ?

— Pour aider Marianne, bien sûr !

— Marianne ?

Il se gratta la tête, déconcerté.

— Pourquoi aurait-el e besoin de toi ?

— À cause de sa grossesse, voyons ! Ne me dis pas qu'el e ne t'en a pas parlé ?

Henry leva les yeux au plafond.

— Non, dit-il. Bon sang ! Personne ne me dit jamais rien !

— Félicitations, déclara Jeremy.

Henry lui décocha un regard noir, puis se tourna vers Lucy.

— Alors tu ne veux pas rentrer à Waltham ?

— Henry, je suis heureuse, ici. J'adorerai toujours Waltham Manor, et toi aussi. Mais maintenant, mon foyer est auprès de mon mari. Ne comprends-tu pas que nous nous aimons, Jeremy et moi ?

— Balivernes ! Je n'en crois pas un mot.

— Écoutez, Henry..., commença Jeremy.

Il fut interrompu par l'irruption d'un homme grisonnant aux vêtements rustiques, qui tenait par l'oreil e un gamin maigrichon.

— Albert ! s'écria Lucy.

— J'ai trouvé ce petit voyou qui rôdait près des pièges, dit l'homme que Lucy devina être un garde-chasse. Eh bien, Milord, que dois-je faire de cette vermine ?

El e s'apprêtait à intervenir lorsque, d'un regard, Jeremy la fit taire. Puis il s'approcha du garçon, qu'il dominait de toute sa hauteur. Une lueur d'effroi passa dans les yeux d'Albert.

— Lâchez-le, Tomkins, ordonna-t-il au garde-chasse d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

L'homme obtempéra.

— Ceci est un malentendu, reprit-il. Je voulais vous en parler aujourd'hui, mais l'enthousiasme de notre jeune ami m'a pris de court. Andrews a engagé ce garçon pour être votre apprenti. Il sera

chargé de relever les pièges à votre place.

Tomkins parut sur le point d'objecter, mais Jeremy fronça les sourcils. Puis, se tournant vers Albert, il poursuivit :

— Vous étiez supposé attendre que M. Andrews vous ait présenté à M. Tomkins. J'imagine que vous étiez impatient de prendre votre place ?

Albert jeta à Lucy un coup d'œil stupéfait. D'un discret signe de tête, elle lui adressa un encouragement tout en formant des paroles muettes de ses lèvres : « Oui, Milord

».

Il y eut un silence. Lucy vit la fierté, la confusion et la faim lutter dans le regard du gamin, qui se tourna finalement vers Jeremy.

— Oui, Milord.

— Dans ce cas, vous pouvez vous retirer. M. Tomkins vous expliquera demain ce que l'on attend de vous.

D'un geste de la main, Lucy fit signe à Albert de saluer.

Celui-ci était rapide d'esprit. Il s'exécuta aussitôt.

— Milord, répéta-t-il. Milady. Après quoi il détala comme un lapin.

Tomkins s'apprêtait à le suivre, mais Jeremy l'arrêta.

— Tomkins ! Mon hôte, M. Waltham, a exprimé le désir de voir vos chenils.

Se tournant vers Henry, il ajouta :

— Tomkins a une portée de harriers qui devraient vous intéresser. Lorsque vous les aurez vus, rejoignez-nous pour le petit déjeuner.

Sans attendre sa réponse, il prit Lucy par la main et l'entraîna vers l'escalier. Dès qu'ils furent sur le palier, hors de vue du hal, il la souleva entre ses bras pour l'emporter vers leurs appartements dont il referma la porte derrière eux d'un coup de pied.

— Voilà une éternité que j'attends d'avoir ma femme dans mon lit, dit-il en se dirigeant vers sa chambre. Je ne patienterai pas une minute de plus.

L'ayant déposée sur l'immense lit d'acajou, il se redressa pour se dévêtir. Lucy roula sur le côté pour le regarder.

— Merci. Merci pour Albert.

— Je ne l'ai fait que pour toi, répondit-il. Je ferai tout ce qu'il faut pour te garder près de moi, même

si je dois engager tous les vauriens du comté dans mes écuries, parce que...

Il hésita.

Parce que ? l'encouragea-t-elle, le cœur battant.

D'une main tremblante, il lui prit le menton et la scruta, les yeux assombris par la passion.

— Lucy, je... Je ne sais pas dire cela. Les mots ne sont pas suffisants.

En effet, concéda-t-elle. Mais c'est un début.

Les doigts de Jeremy se crispèrent, lui interdisant de regarder ailleurs.

— Je t'aime, murmura-t-il.

Lucy crut qu'elle allait défaillir. Avec ces trois petits mots, il venait d'allumer en elle un brasier d'émotions dont elle connaissait à présent le nom. C'était de l'amour. Un amour fou, entier, incandescent. Elle ferma les yeux ; elle ne pleurerait pas.

— Je t'aime, répéta-t-il, lui faisant rouvrir les paupières.

Plus que ma propre vie. Plus que tout au monde.

Et voilà ! Une grosse larme roula sur sa joue. D'un baiser, Jeremy la sécha.

Elle voulut s'essuyer les yeux, mais il lui prit les mains.

— Ne t'en va pas, dit-elle entre deux hoquets. Je ne vais pas pleurer, je...

— Je ne vais nulle part, promit-il. Nous n'allons nulle part.

Ceci est notre maison. Nous allons la remplir d'enfants, de rires et de lumière. Et tes larmes y ont aussi leur place, Lucy. N'aie pas peur, je suis là. Et j'ai bien l'intention d'y rester.

À ces mots, le chagrin de Lucy redoubla. Plus moyen de l'endiguer !

— Je t'aime, répéta Jeremy en parsemant son visage de baisers.

Elle posa son front contre le sien.

— Moi aussi, dit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots.

Je ne savais pas comment être la femme que tu pourrais aimer. Tu as dit que les hommes voulaient un ange ou un rêve, mais je ne suis pas un ange.

Il éclata de rire.

— Non, et c'est très bien ainsi ! Et je ne voudrais pas non plus que tu sois un rêve. J'aurais trop peur de me réveiller.

Puis, prenant une expression grave, il ajouta :

— Lucy, tu es la femme qu'il me faut, tel e que tu es. Forte et fragile à la fois. Plus qu'un ange ou qu'un rêve. Tu es une déesse. Ma déesse. Et je suis ton adorateur le plus fervent.

Lucy sourit entre ses larmes.

— Voilà des paroles dont je ne suis pas près de me lasser, murmura-t-el e en l'attirant vers el e sur le lit.

Épilogue

Noël arriva en avance à Waltham Manor, cette année-là.

Assise sur le tapis parmi ses neveux et nièces, Lucy présidait à l'ouverture des cadeaux. Son regard croisa brièvement celui de Jeremy qui, confortablement installé dans son fauteuil, l'observait d'un air qui ne manquait jamais d'al umer un incendie en el e.

El e se leva, secoua ses jupes et se dirigea d'un pas délibérément paisible vers lui. Puis, s'étant penchée sur lui, el e lui murmura à l'oreil e :

— Tout à l'heure, dans le cabinet d'ébène ?

— Encore ? chuchota-t-il en la prenant par la tail e. Le lit ne te suffit donc pas ?

— Nous en avons un à la maison, mais nous n'avons pas de cabinet d'ébène. Et nous partons demain matin pour le mariage de Toby et Sophia. Ensuite, nous serons à Londres et tu siégeras à la Chambre. Qui sait quand nous aurons une nouvel e occasion ?

Jeremy fit courir sa main sur les dentel es qui ornaient le col de sa robe.

— Il nous reste l'automne prochain.

Un petit sourire étira les lèvres de Lucy.

— Je ne pense pas que nous viendrons l'automne prochain.

— Pourquoi ?

— Parce que j'attends un heureux événement, murmura-t-el e en passant son bras autour du cou de son mari.

Une tel e stupéfaction se peignit sur le visage de Jeremy que Lucy ne résista pas au plaisir de l'embrasser.

— Pas devant les enfants ! protesta-t-il.

Henry les rejoignit à cet instant et salua Jeremy d'un bref hochement de tête. Seraient-ils de nouveau amis un jour ?

— Tu as l'air bien pâle, Lucy, remarqua Henry. Aurais-tu découvert quelque noir secret de ton mari ? Le donjon où ce Barbe-Bleue cache les ossements de ses précédentes épouses ?

— Pas encore. Henry, tu sais que je suis heureuse avec Jeremy. Pourquoi t'obstiner à le tourmenter ? Tu ferais mieux de lui dire des choses aimables.

Henry hocha la tête.

— Je crains d'y être obligé, en effet. Il est de la famille, maintenant.

Lucy réprima un sourire. Non, les deux hommes ne seraient plus amis. Ils étaient désormais frères et le seraient pour toujours, qu'ils le veuillent ou non.

— Et que devrais-je lui dire d'« aimable », selon toi ?

— Eh bien, je ne sais pas... Quelque chose comme « Je suis désolé » ou « Ravi de votre bonheur » ?

À ces mots, les deux hommes éclatèrent de rire.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? s'étonna Lucy.

— Pour l'amour du Ciel, nous sommes des hommes !

s'exclama Henry. Nous ne disons pas ce genre de choses.

Nous les réservons aux mariages et aux enterrements.

Lucy avait répondu lorsqu'elle fut interrompue par des éclats de voix dans le couloir.

Toby et Felix firent irruption dans le salon, en tenue de voyage, la mine sévère.

— Et à propos de mariage, reprit Henry en se tournant vers les nouveaux arrivants. Que faites-vous ici ? N'êtes-vous pas en train de préparer les noces ?

— Elle est partie ! dit Toby. Sophia s'est enfuie.

— Partie ? Où est-elle allée ? demanda Lucy.

Felix se laissa tomber lourdement dans le fauteuil le plus proche.

— Mes beaux-parents..., commença Felix. Ils disent à tout le monde que Sophia a été envoyée au bord de la mer...

pour sa santé.

— Vous devriez peut-être en faire autant, mon vieux, commenta Henry. Vous avez une mine épouvantable.

— Elle n'est pas malade, expliqua Toby en s'asseyant sur le divan. Elle s'est enfuie. Nous sommes en route pour Gretna Green. En nous dépêchant, nous pouvons encore les rattraper avant qu'ils

n'atteignent l'Ecosse.

— Enfuie ? répéta Henry. Avec qui ?

— Un peintre, gémit Toby. Et un Français, qui plus est !

— Comment s'appel e-t-il au juste..., marmonna Felix.

Germain ?

Lucy tressail it.

— Gervais ? s'entendit-el e suggérer d'une voix blanche.

— Vous le saviez ? s'étonna Toby en se redressant. Je m'en doutais un peu, notez... Au fait, el e vous a laissé une lettre.

Il tira un pli de sa poche et le lui tendit.

— Vous m'excuserez de l'avoir ouvert avant vous, ajouta-t-il.

— Je vous en prie, dit Lucy en dépliant un feuil et constel é de traces de larmes.

Ma chère Lucy,

Vous souvenez-vous qu'il n'y a pas bien longtemps, nous pensions qu'il suffisait de vouloir très fort quelque chose pour que cela se réalise ?

Eh bien, j'ai décidé d'essayer une dernière fois. J'ai fini tout mon porridge, et je ferme les yeux... Et lorsque je les rouvrirai, je serai loin, très loin d'ici.

J'ai une grande affection pour Toby, mais je ne pourrai jamais le rendre heureux. Je suppose qu'il a plutôt mal pris mon départ. Tâchez de le consoler de votre mieux.

Votre amie,

Sophia

— Oh ! Toby ! gémit Lucy. J'ignore où el e est partie, mais je peux vous dire qu'el e n'est pas en Ecosse et qu'il n'y a pas de Gervais.

— Dans... dans ce cas..., bégaya Felix. Où est-el e ?

Lucy haussa les épaules. Sophia était capable de tout !

— El e peut être n'importe où, avoua-t-el e.

Toby poussa un gémissement de désespoir.

— J'ai été quitté. Moi ! Alors que toutes les jeunes fil es d'Angleterre rêvent de m'épouser !

— Pauvre Toby..., dit Lucy.

— Je t'interdis de le consoler ! murmura Jeremy en l'attirant vers lui.

— Je n'y songe même pas, chuchota-t-elle. Et ne te plains pas. L'imagination débridée de Sophia fait peut-être le malheur de Toby, mais nous lui devons notre bonheur.

— Ainsi qu'un heureux événement, ajouta Jeremy en posant une main tendre sur son ventre.

Lucy appuya sa tête sur son épaule, tout en repliant pensivement la lettre de Sophia.

— J'espère qu'elle réalisera ses rêves d'enfant, dit-elle.

Mais en ce qui me concerne, je suis bien contente que les miens ne se soient jamais réalisés.

Fin

A suivre en août trois destinées tome2: l'aventurière.